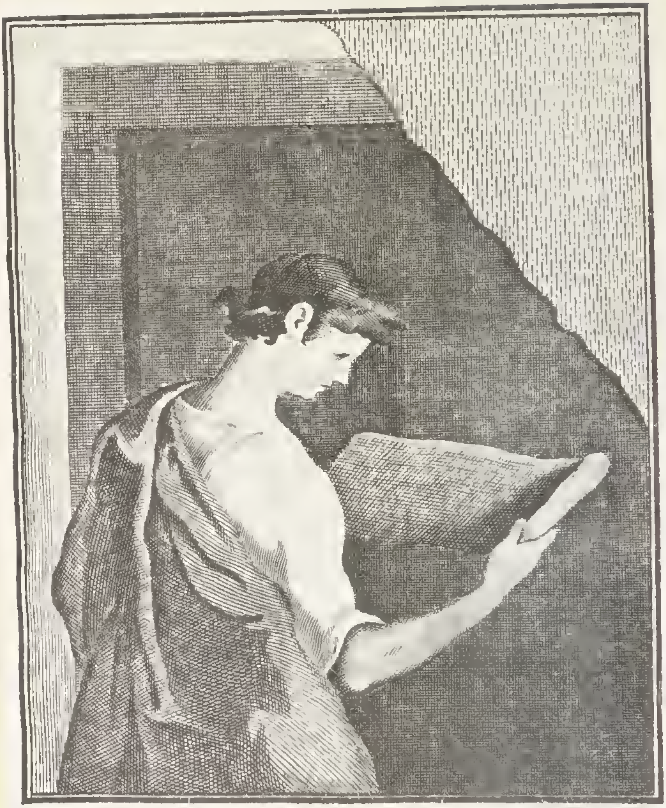


THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/memoirespourlhis1736unse

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Janvier 1736.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le DUC DU MAINE.

Janvier 1736.

Imprimé à Paris, & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois, en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9.	vol.	1719.	12.	v.
1702.	12.	v.	1720.	5.	v.
1703.	12.	v.	1721.	12.	v.
1704.	13.	v.	1722.	12.	v.
1705.	12.	v.	1723.	12.	v.
1706.	12.	v.	1724.	12.	v.
1707.	12.	v.	1725.	12.	v.
1708.	12.	v.	1726.	13.	v.
1709.	12.	v.	1727.	12.	v.
1710.	12.	v.	1728.	12.	v.
1711.	12.	v.	1729.	12.	v.
1712.	12.	v.	1730.	12.	v.
1713.	12.	v.	1731.	12.	v.
1714.	12.	v.	1732.	12.	v.
1715.	12.	v.	1733.	12.	v.
1716.	12.	v.	1734.	12.	v.
1717.	12.	v.	1735.	14.	v.
1718.	12.	v.	1736.	1.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Janvier 1736.

ARTICLE I.

HISTOIRE CRITIQUE DE Manichée & du Manicheïsme. Suite de l'Article XVI. du mois de Fevrier 1735.

On a vû dans le premier Extrait de cet ouvrage quel Critique est M. de Beausobre. Ce second & dernier Extrait fera connoître sa Théologie plus étrange encore que sa Critique : quand il jouë le rôle

de Critique il hazarde tout pour juſtifier les hérétiques les plus décriés : quand il fait le Théologien, d'apologiſte devenu calomniateur, il impute aux Saints Peres & même à ſes chers hérétiques des erreurs énormes qu'il veut inſinuer ; mais qu'il n'inſinüe pas fort ſubtilement. Le troiſiéme livre de ſon hiſtoire eſt employé à développer le Syſtême de Manichée ſur la Divinité. On ſera effraïé d'y appercevoir M. de Beauſobre pouſſer la témérité & l'erreur au de là du Manichéiſme.

SUR L'IMMATE'RIALITE' DE DIEU.

Qu'on rappelle les idées Sociniennes que Conrad Worſtius ſe hâta trop de produire dans ſon traité de Dieu vers le commencement du ſiecle paſſé ; M. de Beauſobre va plus loin. Il veut rendre douteuſe l'immatérialité de Dieu, & cependant par une eſpéce de bonne foi il ne cache pas des témoignages dont tout eſprit raiſonnable doit conclure que tous ceux qui penſent, ont éloigné de l'idée

de Dieu l'idée de matiere & de corps.
Le Miniſtre convient que les Brachmanes dans l'Inde enſeignoient que Dieu eſt une lumiere, mais une lumiere qui n'eſt pas de la même nature que celle du Soleil & du feu, que c'eſt une Parole : non une parole articulée; mais une Parole intelligente qui fait connoître aux Sages ce qui eſt caché ; que cette Parole Dieu eſt corporelle en ce ſens qu'elle s'enveloppe d'un corps comme d'un vêtement. Ce qui ſuit dans le texte cité eſt manifeſtement corrompu, M. de Beauſobre en avertit. On y lit que lorſque Dieu ſe dépoüille de ce corps il eſt viſible aux yeux ? Un *a* omis rend le texte, contradictoire, inintelligible ; qu'on liſe ἀφαίνεσθαι *inviſible*, le ſens ſera clair & exprimera la veritable doctrine des Brachmanes. Dieu qui n'eſt viſible aux yeux que par le corps dont il s'enveloppe, ceſſe de l'être quand il s'en dépoüille. M. de Beauſobre à qui une correction ſi naturelle ne s'eſt pas offerte, imagine deux corps l'un propre à Dieu, c'eſt un corps lumineux qu'on ne voit pas

parcequ'il eſt couvert d'un autre corps le Ciel & le monde. C'eſt mettre deux corps où les Brachmanes n'en mettent qu'un. Il faudroit faire un livre auſſi gros que le ſien ſi on vouloit relever toutes ſes conjectures frivoles, ſes erreurs capitales, ſes citations infideles, ſes contradictions.

Les Mages, il en convient & Plutarque l'aſſûre, avoient appris de Zoroaſtre leur maître & enſeigné à Pythagore que de toutes les choſes ſenſibles la lumiere eſt celle qui reſſemble plus à Dieu. C'eſt dire clairement que Dieu n'eſt pas une lumiere ſenſible. Le Miniſtre de Berlin ne voit pas ou feint de ne pas voir un ſens ſi manifeſte. Selon lui les Mages en s'exprimant ainſi vouloient ſeulement faire entendre que Dieu étoit une lumiere plus pure, plus parfaite & plus reſplendiſſante. Dieu ne reſſembleroit pas à la lumiere. s'il n'étoit autre choſe que lumiere. Pythagore & les Philoſophes du premier ordre qui ont tranſporté dans la Gréce la Philoſophie Orientale: Pherecide, Thalés, Anaxagore, Socrate,

Platon & leurs Disciples les plus fidéles & les plus instruits ne laissent aucun lieu de douter sur ce qu'ils ont pensé de l'immatérialité de Dieu. Démocrite, Empedocle, Heraclite, les Stoïciens en disant que Dieu est un Feu, une lumiere intelligente, simple, incorruptible, expriment assez leur sentiment. Aristote cet interprete de la raison, je parle d'Aristote lui même, & non d'Aristote défiguré par les Arabes, ce sublime Philosophe enseigne clairement que le premier moteur ne peut avoir ni parties ni grandeur. Manichée, oui Manichée a reconnu la vérité que son défenseur voudroit obscurcir. Dieu, selon cet hérésiarque, est une lumiere éternelle, intelligente, très-pure, & qui n'est susceptible d'aucune altération. M. de Beausobre s'efforce de rendre ces expressions douteuses. Rendra-t-il vraisemblable que des hommes d'esprit & qui raisonnoient assûrement, ont joint l'idée de la matiere aux idées les plus exclusives de la matiere, l'intelligence, la simplicité, l'incorruptibilité? Abandonnons sa mauvaise

Philoſophie à la dériſion des Lecteurs, mais éclattons avec horreur contre ſon impieté. *L'Ecriture Sainte*, oſe-t-il dire, *ne combat point le ſentiment de la Materialité de Dieu, au contraire elle ſemble le favoriſer.* Et quelles preuves apportera-t-il d'une interprétation de l'Ecriture, ſi nouvelle parmi les Chrétiens? *Dans les apparitions de Dieu on voit toûjours un feu ou une grande lumiere, & la gloire de Dieu n'eſt très ſouvent que la ſplendeur, l'éclat qui ſembloit rejaillir de ſa perſonne. Il ſeroit inutile d'en rapporter les preuves.* Quelque réſolution qu'on ait d'adoucir les expreſſions, elle ne tiendra pas contre une pareille témérité, qui n'eſt ſoûtenüe que de l'artifice le plus groſſier. On impute aux Ecrivains ſacrés, on impute à l'Eſprit Saint d'inſinuer l'erreur monſtrueuſe d'un Dieu corporel, & *il eſt inutile*, dit-on, *d'en raporter les preuves.* Rien n'étoit plus néceſſaire; mais rien n'étoit plus impoſſible. On eſt réduit à n'appuyer une accuſation ſi téméraire que ſur des allégations qui n'ont pas l'apparence de preuve. Dieu quelque fois a rendu

ſa préſence ſenſible par un feu ardent une lumiere éclatante ; donc cette ſplendeur réjailliſſoit de ſa perſonne, &montroit qu'il eſt une lumiere matérielle. Devroit-il être permis d'écrire, de parler à un homme qui raiſonne ainſi. Peuple aſſez malheureux pour qu'il ait le droit de vous ſéduire, apprenés par cet exemple quelle confiance vous devez avoir en lui, & où conduit la liberté d'expliquer la parole de Dieu ſelon ſes idées & ſans prendre pour guides les Saints Docteurs. Mais quoy, M. de Beauſobre prétend être leur Diſciple dans ce qu'il avance ; il aſſûre que les Peres *appuyent* l'erreur, dont lui & quelques Sociniens ſont ſeuls coupables. Ecoutons-le & frémiſſons d'indignation, bien tôt elle ſe tournera en dériſion & en mépris. *Les Peres*, dit-il, *les plus habiles & les plus orthodoxes diſent conſtament que Dieu eſt une lumiere*, il entaſſe ſans peine pluſieurs paſſages où cette metaphore eſt répétée. Prendre des métaphores pour des expreſſions exactes & ſimples, & de cet uſage à contre ſens former une preu-

ve, c'eſt inventer une Logique nouvelle, & M. de Beauſobre peut ſe glorifier d'en être l'inventeur. On lui prouveroit par cette méthode que Jeſus Chriſt eſt un Rocher, un Lion, un Agneau, que Dieu a un corps ſemblable au nôtre, des oreilles, des yeux, des mains, &c.

Calomniateur peu ferme & prompt à varier, à ſe contredire, dans la même page il reſtituë aux Peres l'honneur qu'il avoit taché de leur ôter. *Je ſçais bien*, dit-il, *que les Peres n'ont pas crû que* la nature divine fût une lumiere corporelle: « Leon a fort » bien dit que l'eſſence de Dieu eſt » une lumiere éternelle & incorpo- » relle: Grégoire de Nazianze s'eſt » attaché à le prouver. „ Attendoit-on cette aveu de l'Autheur, après lui avoir entendu dire *que les Peres les plus célébres, les plus habiles & les plus orthodoxes diſent conſtamment que Dieu eſt une lumiere très ſublime, dont toutes les clartés que nous voions ne ſont qu'un écoulement, qu'un raion* Il avoit emprunté toutes ſes preuves de diverſes expreſſions de S. Grégoire

de Nazianze qu'il avoüe s'être attaché à prouver le contraire; il les rapporte confusément, & son indiscretion met le contre-poison à côté de ce qu'il y auroit, selon sa fausse interprétation, de venimeux. Il rapporte ces paroles du Saint Docteur : *Dieu qui créa le Soleil pour éclairer le monde, ne créa point de lumiere pour le monde des esprits; parce que ce monde toujours éclairé de la lumiere la plus grande; n'a aucun besoin de la lumiere seconde.* De quels termes plus forts, plus clairs pourroit-on se servir pour distinguer la lumiere intelligible de la lumiere corporelle? Le Socinien de Berlin pousse à bout la patience des Lecteurs. *Il faut*, dit-il, *bien de l'indulgence pour excuser S. Grégoire de Nazianze qui établit une sorte de consubstantialité entre Dieu & les Anges, une égalité de nature entr'eux & le Fils de Dieu.* Tous les Chrétiens ne s'éleveront-ils pas contre un calomniateur si téméraire? Quoi Saint Grégoire de Nazianze, ce zélé, cet intrépide, cet immuable défenseur de la consubstantialité du Verbe a enseigné l'égalité

de nature entre le Fils & les Anges; entre les Anges & Dieu ! & quelles preuves produit-on d'une accusation si griéve ? Une métaphore, *toutes les vertus qui environnent la Divinité sont des lumieres d'un second ordre, des rayons de la premiere lumiere.* L'Auteur qui craint de s'expliquer nettement entasse ici passages sur passages, où Dieu & le Verbe sont appellés figurément lumiere. Trop gêné par cette crainte de paroître pur Socinien & pis que Socinien, il s'échape, & ose dire que dans ces passages il ne s'agit point d'une lumiere métaphorique; mais d'une lumiere réelle; que cette lumiere est la divinité même vûë sur le Tabor par les trois Disciples.

Avoüons-le, il cite un Auteur Catholique, & il cite exactement Leon Allatius Grec de cette espece de prétendus Sçavans, qui ont beaucoup lû & n'ont jamais sçû lire. Admirateur des Grecs Modernes, Allatius sans principes de Philosophie, ni de Théologie a osé avancer que l'éclat du corps & des habillemens de Jesus-Christ transfiguré sur le Tabor étoit

ſa divinité renduë viſible aux yeux des Apôtres fortifiés par une vertu divine. L'Ecriture ne dit rien de ſemblable, & les Peres cités par Allatius le démentent. Saint Chriſoſtome *Homelie LVII.* ſur Saint Matthieu, dit nettement que cette lumiere n'étoit qu'une image de la gloire du corps de Jeſus reſſuſcité, image toute corporelle, preuve de ſa divinité par ſon éclat miraculeux ; mais fort différente de la divinité, cauſe d'un plaiſir très-inférieur au bonheur des Saints. Saint Jean Damaſcene *dans le Sermon ſur la Transfiguration* enſeigne expreſſément que cette lumiere n'étoit que l'éclat du corps de Jeſus-Chriſt. Nous lui abandonnons ſans peine Allatius Théologien médiocre, & il marque aſſez qu'il nous abandonne les Saints Peres, quand il convient que nous pouvons l'accabler d'une foule de paſſages de ces Saints Docteurs qui ſoutiennent *que la nature divine eſt inviſible, ſans figure & ſans grandeur* : ſa réflexion eſt frapante. » *Tout ce qu'on* » *peut conclure de ces paſſages, c'eſt* » *qu'ils ſe ſont contredits.* Pour le

prouver il auroit fallu oppoſer à des autorités préciſes & dogmatiques de pareilles autorités, & non des hymnes, des poëſies, des métaphores, une expreſſion ambigue de Tertullien déja Montaniſte, expliquée dans toutes les Ecoles, un argument propoſé à Marcion par un Auteur inconnu, où il lui fait ſentir que ſes deux erreurs ſur la matérialité de Dieu & l'éternité de la matiére ſe combattent, ſans adopter ni l'une ni l'autre. Il faudroit ne nous pas donner l'ignorant & fabuleux Eutichius Patriarche Monophyſite d'Alexandrie, pour un témoin ſûr de la Foy de l'EgliſeOrientale, & Théodore ancien Hérétique pour témoin des ſentimens de l'ancienne Egliſe.

Produira-t-il les paroles expreſſes d'un ſeul Pere qui déclare que la Matérialité de Dieu étoit une Doctrine tolérée de ſon tems? Et nous, nous lui ferons remarquer avec quelle vivacité Origene & Théodoret ſe ſont élevés contre Meliton qu'ils accuſent de cette monſtrueuſe erreur. Nous le renvoyerons au trente-quatriéme diſ-

cours de Saint Grégoire de Nazianze où le ſujet eſt épuiſé. Nous perdons le tems. Il oſe avancer ſans pudeur que les Philoſophes, que les Saints Peres en aſſûrant poſitivement que Dieu eſt incorporel *ne s'entendoient pas.* Origene, dit-il, nous l'apprend dans la Préface de ſon Livre *des Principes.* Origene dit le contraire, qu'on le liſe page quarante-neuviéme, colomne premiére de la nouvelle édition. Il s'agit d'un paſſage du Livre Apocriphe intitulé fauſſement *la Doctrine de Saint Pierre. L'Auteur quel qu'il ſoit*, ce ſont les paroles d'Origene, *ne prend pas le terme d'incorporel comme l'ont pris les Philoſophes Grecs & Gentils dans leurs diſputes, il le prend comme le prennent les hommes les plus ſimples & les plus ignorans pour un corps moins groſſier que le nôtre & ſubtil comme l'air.* Le Miniſtre de Berlin avoit-il lû Origene quand il l'a cité ?

COMMENT DIEU EST LA VE'RITE'.

Changeons de matiere, M. de

Beauſobre paroîtra toûjours le même, toujours attentif à inſinuer, à faire valoir ce qui affoiblit la Foy, ce qui obſcurcit la Religion. Singe de Bayle ſans en avoir les talens, il rappelle aſſez hors de propos & ſans s'appercevoir combien le Saint Docteur eſt oppoſé à ſes blaſphêmes ſur la Matérialité de Dieu. Il rapporte, dis-je, que Saint Auguſtin Livre VII. Chapitre X. du Livre de ſes Confeſſions, dit que Dieu eſt une lumiere ſpirituelle d'une autre nature, d'une autre eſpece, entierement différente de la lumiere ordinaire ; *aliud valdè ab iſtis omnibus*, & qu'il ajoûte que cette lumiere eſt la vérité. Pour rendre Saint Auguſtin ſuſpect, le Novateur obſerve malicieuſement que la vérité n'eſt qu'une proprieté des ſubſtances, leur être réel, oú une modification de l'eſprit. Qui ne ſçait pas que la vérité Métaphyſique n'eſt qu'un rapport de l'objet à la connoiſſance, & de la connoiſſance à l'objet ? Ce n'eſt pas aſſûrement cette vérité Métaphyſique que Saint Auguſtin appelle Dieu, il parle, & dans l'endroit cité & dans

ſon Traité *du libre Arbitre* & ailleurs d'une vérité ſubſiſtante, opérante, d'une *vérité qui nous a créé, qui a créé le monde, qui le conſerve.* Il appelle Dieu vérité parce qu'il eſt la ſubſtance premiere complette, cauſe de toutes les autres ſubſtances, parce qu'il renferme en ſon eſſence toute vérité, & qu'il eſt l'origine de toute vérité, il parle après l'eſprit de vérité. M. de Beauſobre & un autre Ecrivain s'efforcent inutilement de rendre cette expreſſion de Saint Auguſtin ſuſpecte ou de Manichéiſme ou d'Athéiſme.

Dans la ſuite le Socinien moins diſſimulé, donne atteinte à tous les attributs de Dieu. On peut, ſelon lui nier l'immenſité de Dieu, ſans intéreſſer la Religion. Worſtius pour l'avoir dit devint l'horreur des Calviniſtes, des Anglicans, des Luthériens. Verront-ils tranquillement le Miniſtre de Berlin renouveller ce blaſphême? Donnons encore un eſſai de la Théologie de ce Miniſtre.

Sur la ge'ne'ration du Verbe.

Le Lecteur inſtruit nous prévient ; il s'attend que l'Auteur toujours penchant vers les opinions les plus écartées de la Foy , ornera de toute ſa foible éloquence le Sabellianiſme des Sociniens ; qu'au hazard de paroître ne pas avoir lû les Livres les plus communs , il tâchera après les Ariens & de concert avec les Sociniens d'obſcurcir la tradition manifeſte depuis les Apôtres ſur l'adorable Trinité , qu'il diſſimulera les réponſes victorieuſes de Bullus aux chicannes de Socin , d'Epiſcopius , de Courcelles ; qu'il s'appuyera de ce que le Sçavant Pere Petau accablé par l'immenſité de ſon Ouvrage a écrit avec trop de précipitation contre quelques Peres des trois premiers ſiécles , qu'il a condamnés ſur des expreſſions dures, avant que d'avoir aſſez conferé ces endroits ſuſpects avec d'autres qui les réduiſent à un ſens Catholique. La Préface de ce grand homme miſe à la tête du même volume prévient tout

l'abus qu'on pourroit faire de la ſévérité de ce Théologien Orthodoxe, contre certains paſſages d'un petit nombre d'Ecrivains antérieurs au Concile de Nicée. Le Pere Petau dans cette Préface prouve évidemment l'entiere conformité de la Foy des trois premiers ſiécles avec la déciſion de Nicée. M. de Beauſobre & ſes ſemblables connoiſſent cette Préface; ils n'en parlent point. Quel nom mérite un tel procédé ?

SUR LE SABELLIANISME.

L'Auteur entreprend l'Apologie des Sabelliens avec un zéle marqué. Tout ſon Livre prouve ſon affection pour les Hérétiques. Mais un nouveau motif l'a engagé à ſervir les Sabelliens avec plus de chaleur; il fait obſerver que les Sociniens ſont leurs diſciples fidéles; qu'on ne s'étonne donc pas s'il expoſe ſoigneuſement le ſyſtême Sabellien, s'il en éloigne tout ce qui pourroit révolter l'eſprit. Les Saints Peres, dit-il, ont mal entendu la Doctrine des Sabelliens; ils leur ont

imputé, pour les décrier, des conſéquences qu'ils n'avoüoient pas, quoique les Saints Docteurs conviennent de les appeller Patripaſſiens & de leur reprocher qu'ils confondent Dieu le Pere & Dieu le Fils, que ſelon eux le Pere a ſouffert ; ce ſont de pures calomnies ; cependant Tertullien à qui notre Auteur défere beaucoup, reproche avec véhémence cette Doctrine extravagante à Praxeas avant-coureur de Sabellius ; Tertullien ne ſera pas crû dans ce qu'il dit de fâcheux pour les Hérétiques, il ne ſera crû que dans ce qu'il dira de favorable. On le rejettera quand il expoſe une héréſie, qu'il réfutoit après s'en être inſtruit, & on recevra reſpectueuſement la fable de l'approbation donnée à Praxeas par le Pape Victor ſur le témoignage de Tertullien déja Montaniſte ennemi déclaré des Papes, abſent de Rome. Voilà deux poids différens ; mais les Saints Peres méritent-ils la hauteur avec laquelle les traite le défenſeur des Hérétiques ? Voi ci leur argument contre les Sabeliens. L'Ecriture & la tradition, re-

gles communes de notre Foy, nous apprennent que Dieu nous a rachetez en souffrant pour nous; qu'il s'est acquis l'Eglise au prix de son sang; qu'on a mis à mort l'Auteur de la vie. S'il n'y a qu'une personne en Dieu, c'est donc elle qui a souffert, c'est le pere qui a souffert non dans sa divinité, mais dans l'humanité à laquelle elle étoit unie. Avançons, ajoûtoient les Peres. Jesus-Christ s'est dit Fils de Dieu, les Apôtres assûrent qu'il est Dieu, s'il n'y a qu'une personne en Dieu, la même personne est donc Fils & Pere. M. de Beausobre ne sçauroit répondre pour les Sabelliens sans faire violence aux passages les plus clairs de l'Ecriture, aux témoignages formels de tous les Ecrivains Ecclesiastiques plus anciens que Praxeas, Noet & Sabellius.

Le Verbe est et doit estre appellé Fils de Dieu.

L'Auteur glisse hardiment une erreur pour laquelle il ne cite entre les Modernes que Dupin, dont l'autorité

eſt legere & plus propre à décrier une opinion qu'à la confirmer. Il ne cite d'ancien qu'Hypolite fort éloigné de cette erreur, & auquel il impoſe. Page 520. dans la note 2, il exprime ainſi l'erreur que nous entreprenons de combattre : *Avant que le Verbe eût été incarné, on ne pouvoit pas dire qu'il avoit été engendré du Pere.*

Eſt-ce à des Chrétiens qu'on veut perſuader que Dieu n'a eu un Fils qu'après l'Incarnation, que le Verbe n'eſt point engendré, n'eſt point Fils, ne doit point être appellé Fils. Qu'un Socinien qui ne regarde le Verbe que comme un attribut de Dieu, comme ſa ſageſſe, & qui n'accorde à Jeſus-Chriſt le nom de Fils de Dieu qu'entant qu'il a été formé miraculeuſement par l'opération divine ; qu'un Socinien avance de pareils blaſphêmes, il dément l'Ecriture, il méconnoît la tradition ; au reſte il ſuit ſes principes ; mais cette propoſition hazardée fait horreur à tous ceux qui reconnoiſſent la tradition Apoſtolique, ou du moins l'Ecriture pour regle de leur Foy. Les

Saints

Saints Livres enſeignent la génération éternelle du Verbe, ils le nomment Fils avant tous les tems. Comment éluder l'autorité du Pſeaume cent dixiéme? *Je vous ai engendré de ma ſubſtance avant que l'Etoile du matin ait annoncé le premier jour. Ex utero ante luciferum genui te.* On lit cette magnifique expreſſion de la génération du Verbe dans toutes les verſions dont l'Egliſe s'eſt ſervie: l'Hébreu offre le même ſens, les plus habiles interprêtes en conviennent; je ne nomme pas Pagnin & Genebrard. Salomon inſpiré parle comme ſon pere de la génération du Verbe, il l'a décrit chapitre VIII^e^ des Proverbes, & il donne au Verbe le nom de Fils dans le chapitre XXX^e^. du même Livre. Les Diſciples des Apôtres & les Saints Docteurs qu'ils avoient inſtruits ont parlé le même langage; c'eſt le langage invariable de l'Egliſe. Rapportons ſeulement les propres termes des Saints Peres les plus voiſins des Apôtres. Ces premiers maîtres de l'Egliſe ſçavoient aſſûrement mieux la Religion & l'expoſent plus fidélement que Dupin &

M. de Beauſobre. Saint Ignace dans l'Epître aux Magnéſiens dit, que le Verbe étoit avant tous les ſiécles dans le Pere. Saint Juſtin dans le dialogue contre Tryphon dit, que le Fils vrayment engendré avant toutes les créatures étoit avec le Pere. Athenagoras expliquant à l'Empereur Marc-Aurele la croyance commune des Chrétiens, appelle le Verbe le Fils aîné de Dieu, engendré de ſa ſubſtance, modéle & créateur de tous ſes ouvrages. Saint Irenée Livre IV Chapitre XXVII dit que le Fils, qui eſt le Verbe, a créé le Monde. Lib. II. Chapitre LV. il dit que le Fils a toujours coéxiſté à ſon Pere. Saint Grégoire Thaumaturge, dans l'expoſition de ſa Foy, proteſte qu'il n'y a qu'un Dieu Pere du Verbe vivant. Il ſeroit inutile de conſulter les autres Docteurs de l'Egliſe, les Théologiens même des Sectes qui n'ont pas entierement renoncé au Chriſtianiſme, ni rejetté le Symbole de Nicée, de Conſtantinople, de tous les Conciles. Quiconque l'admet fait profeſſion de croire *dans un Fils unique de Dieu, né avant tous les ſiécles,*

engendré, consubstantiel au Pere par qui tout a été fait. Le Verbe est donc Fils, il l'étoit quand il créoit le Monde, il l'étoit avant son Incarnation, la naissance avant tous les siécles est le propre du Verbe engendré non fait, le Verbe est donc Fils. L'Eglise l'avoit apris du Saint-Esprit par l'organe de Saint Paul. L'Apôtre Chapitre I de l'Epître aux Hébreux, déclare que Dieu a fait par son Fils toutes les choses temporelles, que ce Fils est la splendeur de sa gloire & le caractere de sa substance.

Saint Hyppolite s'est il écarté de la tradition commune. Non, M. de Beausobre se fonde sur l'Homélie ou plûtôt le fragment de ce Pere qui regarde l'hérétique unitaire Noet. A-t-il oublié qu'il approuve un peu plus haut certains critiques qui regardent cet ouvrage comme supposé ? Sans entrer dans cette dispute nous consentons d'admettre l'autorité de S. Hyppolite, elle confondra le Novateur. Dans la page 13 de l'édition de Fabricius qu'il cite, il a lû que quoique *Dieu fût seul*, il *étoit plusieurs*, que

quand il a voulu, il a fait paroître son Verbe Créateur de toutes choses, qu'il avoit *engendré* ce Verbe conseiller, conducteur, ouvrier de tout ce qu'il a fait, qu'il l'a *engendré* comme une lumiere qui sort de la lumiere, & qu'ensuite d'invisible qu'il étoit il l'a rendu visible au Monde pour sauver le Monde. Le Verbe a tout fait & le Pere n'a engendré que lui. Page 16. il prouve que le Fils a toujours été le nom de la seconde personne divine que nous adorons. Il s'objecte, quelqu'un me dira, vous donnez au Verbe un nom nouveau quand vous l'appellez Fils, il répond que Saint Jean, que Saint Paul ont parlé comme il parle, que Saint Paul a dit, Dieu a envoyé *son Fils* pour prendre une chair semblable à notre chair de péché. Il ajoûte, quel étoit ce Fils que Dieu a envoyé? *N'étoit-ce pas son Verbe*, qu'il a appellé Fils dès le commencement? Le Verbe étoit déja *Fils unique & parfait*, il devoit encore l'être d'une maniere plus complette quand par amour pour les hommes & pour en faire des Fils de Dieu il seroit n é homme.

Nous nous lassons & nous craignons de lasser le Public en laissant trop long-tems sur la scéne un Acteur qui joüe si mal son rôle, un homme qui raisonne si peu ; cependant nous demandons la permission de donner encore un échantillon de sa Théologie. Qu'on nous pardonne, la charité nous oblige de détromper un Auteur vain qui se croit admirable, & d'empêcher qu'il n'ait des admirateurs même parmi les esprits superficiels prompts à secoüer le joug de la religion. Quelqu'accoûtumez que soient nos Lecteurs au stile du Ministre de Berlin quand il parle des Peres, souffriront-ils patiemment qu'il traite page 480. *de saillie d'imagination & de pensée que la raison ne laisse passer qu'avec beaucoup d'indulgence*, cette maxime de Saint Augustin *je ne croirois pas à l'Evangile si l'autorité de l'Eglise ne m'y portoit* ? Il avance que ce sont les propres paroles du S. Docteur *dans sa réfutation du fondement du Manichéisme.* On ne devineroit pas l'objection qu'il propose en insultant contre ce principe solide du S. Docteur. L'objection est trop singu-

licre pour être dévinée. S. Augustin raconte dans le Livre septiéme de ses Confessions que la lecture des Philosophes Platoniciens le rapprocha de la vérité & lui donna du goût pour l'Evangile de S. Jean : M. de Beausobre en conclut que c'est l'autorité de Platon & non l'autorité de l'Eglise qui a rendu l'Evangile croyable à S. Augustin. Voici son argument développé. S. Augustin enséveli dans les ténébres du Manichéisme, ignorant les principes de la Foy, ne connoissant pas l'Eglise, éloigné par l'orgueil qu'inspire une fausse science, de la lecture de l'Evangile, a commencé d'en avoir meilleure opinion par la conformité qu'il a remarquée entre les Ecrits de quelques Platoniciens qu'il estimoit, & le commencement de l'Evangile de S. Jean; donc S. Augustin Evêque pleinement instruit des Dogmes de la vraye Eglise, combattant pour elle, n'a pû dire, que la seule autorité de l'Eglise le déterminoit à regarder l'Evangile comme la parole de Dieu. Voilà précisément comme raisonne le censeur des Saints Peres. Ce trait acheve son portrait ;

qu'il ne ſe plaigne pas du peintre, il s'eſt peint lui-même. On a d'autres Tableaux de lui dans ſon *Diſcours ſur les Adamites*, dans ſes Satyres plates, indécentes, impies, intitulées *des Images Apoſtoliques*, *la Vierge Reine de Pologne.*

ARTICLE II.

JOANNIS REINH VITRIARII Juriſconſulti & antece ſſoris ordinarii inſtitutiones juris naturæ & gentium in uſum Sereniſſimi Principis Chriſtiani Ludovici Marchionis Brandeburgici, &c. Ad methodum Hugonis Grotii conſcriptæ & auctæ à Jacobo Vitriario. Acceſſit Joannis-Franciſci Buddei Hiſtoria juris naturalis, ſynopſis juris naturalis & gentium juxtà diſciplinam Hebræorum ut & ſpecimen Juriſprudentiæ Hiſtoricæ. Lugduni Batavorum apud Samuelem Luchtmans academiæ Typographum 1734. C'eſt-à-dire, *Inſtitutions du droit naturel & des gens par M. Jean Vitriarius, augmentées par ſon fils M. Jacques Vitriarius,*

avec deux Ouvrages de M. Jean-François Buddée. A Leide chez Samuel Luchtmans 1734. in-8°. *en un volume de* 568. *pages sans compter un* index *fort exact & les deux additions de M. Buddée.*

CE Livre est déja connu par les Amateurs du Droit. Il y en a eu plusieurs Editions, entr'autres une en 1704. & voici la plus récente. La réputation si bien établie de M. Vitriarius, & la vogue de ses *Institutions* nous dispenseront d'entrer dans un long détail sur cette Edition nouvelle. Elle est préférable aux précédentes, ne fût-ce que par les soïns que s'est donné l'infatigable Auteur à la revoir & à la perfectionner. On manquoit d'Elemens complets pour la Science du Droit de la nature & des gens. L'expérience & le travail d'un Professeur suivi par des disciples de toutes les Nations polies ont suppléé à ce défaut, de sorte qu'on n'a rien à désirer sur cette matiere en fait d'abregés.

La méthode que l'on y suit est celle du célebre Grotius *de jure belli & pa-*

cis. La diviſion des Livres, des Chapitres, des Paragraphes eſt à peu près la même. Il étoit difficile de faire mieux. Mais ce n'eſt point une imitation ſervile. Outre que M. Vitriarius dérange quelques Chapitres de Grotius pour arranger les matieres d'une façon plus naturelle dans ſon Abregé Elémentaire, il ne ſuit pas toujours & en tout l'avis de ſon Auteur. Conſommé dans l'étude profonde de la Loy naturelle & de ſes conſéquences, il n'admet de Grotius que ce qui lui paroît évidemment gravé dans l'idée exemplaire de la nature. Quand il penſe autrement, il le dit & le marque à la marge de chaque réponſe. Car il faut remarquer que c'eſt par voyes de demandes & de réponſes qu'il procede L'on ne ſçauroit trop faciliter une Science ſi féconde & ſi difficile à fixer dans les eſprits. Qui ne connoît les Loix primitives de la nature! Tout homme, toute nation, tout âge. Mais quel eſt le Phénix qui ſçait déduire les conſéquences éloignées des premiers principes? Quel eſprit aſſez ferme pour en voir l'enchaînement & la liaiſon?

quel cœur aſſez droit pour ne pas y *fourer* quelquefois des ſophiſmes favorables à ſes intérêts ?

Qu'on nous permette ici une réflexion. Il en eſt du Droit naturel comme de la Théologie morale. L'une & l'autre Science puiſent dans les mêmes ſources. A le bien prendre l'une eſt la même choſe que l'autre. Elles ne commencent à ſe ſéparer que dans deux objets. La premiere s'attache principalement à ce qui concerne la ſocieté humaine, la paix & la guerre. La ſeconde ſe borne plus particulierement aux mœurs, ſoit générales, ſoit propres de chaque état par rapport à Dieu, au prochain, à ſoi-même. La difficulté preſque inſurmontable de réduire à la certitude morale deux Sciences que les paſſions tâchent d'obſcurcir a fait donner les Caſuiſtes & les Juriſconſultes dans des écüeils palpables. D'autres plus éclairés ont évité ces écüeils viſibles & l'on ne ſçauroit aſſûrer qu'ils ne donnent pas dans quelques écueils cachés ? Seroit-ce aveuglement d'eſprit ou corruption de cœur dans les uns & les autres ? Non.

Ceux que l'on a affecté d'attaquer ſuivoient le torrent des plus Anciens qu'on n'a pas relevez par une affectation plus groſſiere. Nous parlons principalement de la *Théologie morale.* Car nous obſerverons en paſſant que l'on n'a pas été ſi délicat ſur le *Droit de la nature & des gens.* L'on a aſſez laiſſé dire aux Auteurs ce qu'ils ont voulu, ſans prendre un intérêt ſi vif au ſujet d'une Science dont dépend le bonheur ou le malheur, l'élévation ou la ruine, la vie ou la mort des nations entieres, en un mot la guerre ou la paix. L'on n'a pas été non plus ſi délicat ſur la Juriſprudence ordinaire, dont tout le monde ſçait par épreuve les conſéquences. Nous ne ſonderons point le myſtere de cette différence de conduite. Contentons-nous de conclure qu'il eſt preſqu'impoſſible de ſe donner pour Caſuiſte ou pour Juriſconſulte ſans s'expoſer à des mécomptes ſouvent arbitraires & quelquefois réels. Il n'y a qu'une droiture à toute épreuve qui puiſſe & qui doive guider le procedé de quiconque s'en mêle : droiture d'eſprit & de cœur avec aſſez de

désintéressement dans l'un, pour nous sauver des subtilitez de l'autre. Hé qui peut se répondre de cette double perfection ? Dieu seul est souverainement parfait. Quant à la Jurisprudence soit naturelle, soit civile, soit chrétienne ; le commun des hommes doit se contenter des guides qui se distinguent par les lumieres & par la probité, quoiqu'ils ne laissent pas d'être hommes. C'est sur ce pied-là que M. Vitriarius prie les Lecteurs de recevoir ses *Institutions*, en les exhortant à penser autrement que lui sur les décisions qui pourroient leur déplaire. Une maniere de penser si désintéressée est une preuve de son exactitude à ne rien hazarder qu'il croye justement répréhensible.

Nous devons avertir que cet ouvrage a été augmenté considérablement par son fils, & enrichi de Sommaires avec une table complette dès l'édition de 1704. On y trouvoit encore, comme dans celle-ci, deux Sçavantes Dissertations de M. Jean-François Buddée, l'une intitulée *Historia juris naturalis* ; l'autre *Synopsis juris*

naturæ & gentium juxtà disciplinam Hebræorum. En un mot ce n'eſt ici qu'une réimpreſſion de 1734.

ARTICLE III.

SUPPLE'MENT AU JOURNAL du Regne d'Henry IV. Roy de France & de Navarre, depuis le 2. du mois d'Août 1589. *juſqu'au* 1. *d'Avril* 1594. *depuis le* 1. *de l'an* 1598. *juſqu'en l'an* 1602. *& depuis le* 1. *de Janvier* 1607. *juſqu'au mois de Juin* 1610. *tiré ſur un manuſcrit du tems, avec pluſieurs pieces curieuſes ſur ce Regne en deux volumes* in-12. 1. *volume pages* 254. *ſans l'Avertiſſement*, 2. *volumes pages* 233. 1736. *ſans nom de Ville ni d'Imprimeur.*

L'Editeur de cet Ouvrage nous fait extrêmement valoir le préſent qu'il en fait au Public. Il a raiſon, tout ce qui porte le caractere de la vérité devient précieux pour ceux qui l'aiment, & communément cet avantage ſe trouve, dans ces pieces écrites ſans

art & sans ostentation, où un particulier souvent obscur, & par là même exempt d'intérêt & de passion, ne cherche qu'à s'amuser & qu'à s'instruire lui-même, en tenant un compte fidele des événemens dont il est témoin ou qu'il est à portée d'éclaircir. Pourquoy faut-t-il que le très-grand nombre parmi les hommes, soit exposé à être le joüet & la duppe de ceux qui se mêlent d'écrire l'Histoire? La plûpart, en les supposant même d'ailleurs exacts & laborieux, ajustent les faits à leurs caprices & à leurs idées. C'est bien moins pour l'ordinaire l'Histoire d'une Nation, d'un Heros qu'ils nous donnent que celle de leurs propres sentimens & que l'apologie de leurs passions. Il est bien vrai qu'on peut les confronter avec les sources où ils ont dû puiser, & les juger sévérement suivant cette regle; mais ce travail ne convient qu'à l'elite des esprits; le reste, trop paresseux pour éclaircir ses doutes, ou trop ignorant pour en former, reçoit ce qu'on lui présente, & prend sans examen les impressions qu'on veut.

Ceux qui connoissent le Journal d'Henri IV étoient attristés des Lacunes qui interrompoient l'Ouvrage: ce sont les onze années & demie de vuide qui s'y trouvent que le supplément remplit. On l'a composé de deux Manuscrits du tems qu'on se fait un plaisir de communiquer au Public, *dit l'Editeur*, pour rendre le Journal de ce grand Prince plus parfait & plus entier.

Ces Manuscrits sont-ils vrais? C'est sur quoi nous ne voulons former aucune chicanne; nous convenons même avec l'Editeur que le Style en est simple; que l'exactitude à marquer les Epoques, y est grande; que les expressions enfin, en sont naturelles, & conformes au genie de ce tems-là; mais il nous paroît qu'on auroit pû prévenir quelques questions que le titre seul de l'ouvrage, fait naître assez naturelement. Ces Manuscrits sont-ils de la même main que ce que nous avions déja? Il falloit en avertir. Ne renferment-ils précisément que ce qui manquoit à ce qui a parû? Ce hazard singulier, meritoit une observation

particuliere. Enfin, s'ils ſont d'un Auteur different, outre ce qu'on nous donne aujourd'hui, ne contiennent-ils pas ce que l'autre Journal apprend? Dans ce cas là, on auroit pû les imprimer en totalité, ſans craindre la répetition; on ne voit pas toujours les mêmes objets; ou on les voit diverſement. Deux Auteurs ne ſe rencontrent pas dans les mêmes faits, ou lorſqu'ils ſe rencontrent, ils varient preſque toujours eſſentiellement dans les circonſtances? Les eſprits délicats ſe plaiſent à chercher la vérité au milieu de ces contradictions, & les eſprits ſolides, ſe confirment dans le mépris qu'ils font, de nos foibleſſes & de nos lumieres.

Quoiqu'il en ſoit, le premier volume de ce ſupplément ne remplit que la premiere lacune de l'ancien Journal, c'eſt à dire depuis le 2. du mois d'Août 1589. juſqu'au 1. d'Avril 1602. Nous l'avons lû avec exactitude, & nous pouvons répondre qu'il ne contient rien d'eſſentiel, que ce que l'on aura déja vû, ſoit dans l'Hiſtoire générale, ſoit dans tant d'autres ou-

vrages qui ont été faits à l'occasion de la Ligue & de ces tems malheureux. Malgré cela, nous le recommandons aux personnes curieuses, & nous osons les assûrer qu'elles y trouveront une satisfaction, qu'elles cherchent en vain tous les jours dans les livres les mieux écrits; elles n'y appercevront point l'entousiasme de la passion, l'emportement de la satyre, ni ces reticences adroites que l'on emploie pour établir mieux ses propres idées, & pour décrediter plus sûrement celles des autres. La vérité paroît ici avec toute la candeur qui en est l'attribut; vous sentez un homme de bien, un Citoyen rempli d'humanité, qui préservé par son caractére & ses reflexions de la contagion générale, gémit dans le silence, des maux qu'il ne peut empêcher, & hâte par ses vœux le moment de la délivrance public.

La naiveté avec laquelle l'Auteur s'exprime, nous retracera utilement le souvenir des maux dont la Monarchie fut affligée dans les derniers siecles. La faction des seize exerce dans la Capitale un pouvoir Tyranique; le faux zele qui les transporte, change

à leurs yeux les attentats les plus noirs en autant de vertus heroïques. On eſt coupable, on merite la mort, on la ſubit même au mépris des loix les plus ſaintes, dès qu'on n'épouſe pas leurs fureurs; l'étranger introduit juſqu'au ſein de l'Etat, profite trop malheureuſement de ces diſpoſitions, & ſon argent acheve de corrompre ceux que le Fanatiſme n'avoit pas abſolument ſéduit; les grands ſe déchirent par jalouſie, après avoir renoncé par ambition à leur devoir. Leur diviſion heureuſement vient au ſecours de l'Etat, & fait à la fin triompher le rival qu'ils vouloient détruire; le Sanctuaire lui même n'eſt pas inacceſſible à la licence, & aux criminelles préventions. La Chaire retentit de toutes parts des invectives les plus outrées; les miniſtres de la paix ſe prêtent juſqu'au manége des armes; les Ecoles les plus reſpectables oublient totalement les vrais Principes, & autoriſent de leurs ſuffrages les déciſions les plus abſurdes.

Voilà en racourci ce que préſente le premier volume, ou du moins ce qu'il ſera aiſé de conclure de la mul-

titude de faits qui y sont exposés. Que de réflexions à faire en même tems sur la foiblesse & l'inconséquence des hommes, sur le danger de ces esprits broüillons, nés pour dominer les simples & pour les allumer, sur ces opinions enfin extravagantes, & cruelles que la passion & l'ignorance sous le masque de la religion, enfantent & entretiennent ! C'est l'Ouragan qui renverse tout ce qu'il rencontre ; & qui du Païs le plus abondant fait presque en un moment une contrée déserte & sterile.

Le Second volume remplit les deux autres lacunes que nous avons indiquées. Les tems n'étoient plus les mêmes. Henri IV réveré de ses sujets ne songeoit qu'à réparer les malheurs de la Guerre, & se montroit aussi grand & aussi aimable dans la Paix qu'il avoit parû actif & redoutable à la tête de ses Armées. Que de profondeur dans sa Politique, mais que de vérité tout à la fois, & de douceur dans sa conduite ! On connoît la merveilleuse facilité de ce Prince à répondre sur le champ avec un sens

exquis aux demandes & remontrances qu'on lui faisoit, L'Auteur de ce Journal, nous en fournit une preuve trop belle pour n'en pas faire part à nos lecteurs.

Le 27. de Septembre 1698. Les députés du Clergé, s'étoient rendus à Meaux & puis à Monceaux pour faire leurs rémontrances au Roy sur les desordres qui affligeoient l'Eglise de France. (*a*) L'Archevêque de Tours, François de la Guesle portoit la parole ...(*b*) Le Roi ayant entendu ces rémontrances, *dit le Journal*, a répondu :
„ Je reconnois que ce que vous avez
„ dit est veritable, mais je ne suis pas
„ Auteur de tous ces maux, ils étoient
„ introduits par-avant que je fusse
„ venu : pendant la Guerre j'ai couru
„ où le feu étoit allumé pour l'étouffer,
„ maintenant que nous sommes
„ à repos, je ferai ce que veut le
„ tems de la paix, je sens que la re-

(*a*) Cette Reponse fut fort répandue dans le tems. On en trouve la substance dans Mezeray, &c.

(*b*) Tome II. Page 18.

„ ligion & la justice sont les colonnes
„ & fondements de ce Roïaume,
„ qui se conservent sous la pieté, &
„ quand elles n'y seroient point, je
„ les y voudrois établir; mais pied
„ à pied, comme je fais en toutes
„ choses; je ferai en sorte, Dieu ai-
„ dant, que l'Eglise soit aussi bien
„ qu'elle étoit il y a cent ans, mais il
„ faut par vos bons exemples que
„ vous répariez ce que les mauvais
„ ont détruit; & que la vigilance
„ recouvre, ce que la nonchalance
„ a perdu: vous m'avez exhorté de
„ mon devoir, je vous exhorte du
„ vôtre; faisons bien vous & moi,
„ allez par un chemin, & moi par
„ l'autre, si nous nous rencontrons,
„ ce sera bien-tôt fait. Mes Prédeces-
„ seurs vous ont donné des paroles
„ avec beaucoup d'apparat, & moi
„ avec ma Jacquette grise je vous
„ donnerai des effets: Je suis gris au
„ dehors, mais tout or au dedans. „

Ce que l'Auteur rapporte encore d'une nommée Marthe Brossier que l'on disoit être possedée de trois Démons, fera plaisir aux Amateurs de

ces faits exraordinaires. (*a*) Sur le bruit que cette avanture faisoit dans Paris, (*b*) l'Evêque fit assembler dans l'Abbaye de Sainte Géneviéve plusieurs Docteurs en Theologie & en Medecine, pour y examiner cette fille. Le premier jour, ce ne furent de sa part que Sauts, que Contorsions, Convulsions, Tons de voix extraordinaires &c. L'étonnement fut grand d'abord, mais malheureusement le Theologien Marius s'avisa de lui parler en Grec, & le Medecin Mareschot lui fit plusieurs demandes en Latin. Soit que le triple Démon de Marthe ignorât ces deux langues, soit comme elle voulut le persuader, qu'elle ne fut pas *en lieu* de s'exprimer, elle ne répondit mot, & l'assemblée se sépara fort prévenüe contre elle. Le lendemain 31 de Mars elle eût son tour & répara sa gloire. Après des Convulsions pareilles à celles du jour précedent, les Docteurs en Medecine Ellain & Duret lui enfoncerent une Aiguille entre le Pouce, & l'Index de

(*a*) Tome II. Page 29.
(*b*) 30. De Mars 1599.

la main droite, ce qu'ellé ſouffrit ſans donner aucune marque de douleur. Le jour ſuivant, 1. d'Avril la foule fut infinie à Sainte Géneviéve; le Pere Seraphin Capucin commence l'Exorciſme. A ces paroles *& Homo factus eſt*, Marthe tire la langue, à ce mouvement ſuccedent des Contorſions effroiables, elle ſe tranſporte depuis l'Autel juſqu'à la Chapelle, avec une celérité ſi grande, qu'elle ſurprend tous les aſſiſtants. Le P. Seraphin en extaſe, s'écrie, *s'il y a quelqu'un qui en doute, qu'il eſſaie au peril de ſa vie d'arrêter ce Démon.* Le Docteur Mareſchot accepta le défi, il ſe leve, ſaiſit la tête de Marthe, & la préſſant, il retient tous les mouvements de ſon corps. Marthe prétend alors que l'eſprit s'eſt retiré, & le P. Seraphin le confirme. Mareſchot, pour aſſurer davantage ſon triomphe, fait ſemblant de ſortir. Les prodiges recommencent. Il rentre, & la contraint de nouveau d'arrêter ſans beaucoup de peine tous ſes mouvemens. Envain le P. Seraphin la preſſe de reprendre ſon agilité ordinaire, les Docteurs Al-

tin & Riolan préſents atteſtent que tout ce qu'ils ont vû, eſt naturel, mais ils veulent conformément au ſentiment du célébre Fernel qu'on examine Marthe pendant trois mois avant que d'en porter un dernier jugement. Deux jours après on voit encore les mêmes ſcenes. Marthe répond juſte aux queſtions qu'on lui fait en Grec & en Anglois. Les nouveaux Medecins appuiés du P. Seraphin & du P. Benoît ſon Compagnon, Anglois de nation, fourniſſent une déclaration en ſa faveur. L'Abbé de Sainte Géneviéve atteſte lui même que *ladite Marthe étant tenue un jour par ſix hommes des plus robuſtes elle s'étoit malgré eux élevée en l'air quatre pieds au deſſus de leurs têtes.* Ces contrarietés dans les faits, en font naître dans les eſprits. Chacun prend parti ſuivant ſon caractére ou ſon caprice; on commence par ſe partager, comme il arrive toujours, & on finit par s'aigrir. Le Roy averti des Aſſemblées tumultueuſes qui ſe tenoient à cette occaſion, ordonne au Parlement de prendre connoiſſance de l'affaire.

Le

Le Procureur Général défend les assemblées, & suspend les exorcismes. La Cour ordonne ensuite par un Arrêt que Marthe Brossier sera mise entre les mains de Pierre Lugoli Lieutenant Criminel pour être par lui conduite en prison, & y être examinée par les Sieurs Riviere, André Laurent, l'Afite Doyen de la Faculté de Medecine & plusieurs autres de la même faculté, afin de porter ensuite un jugement tel que de droit. On peut voir dans le livre même les suites qu'eut cette démarche du Parlement: voici la conclusion de cette affaire singuliere, telle que le Journal la rapporte.

„ Le Mecredi 23. de Juin, le „ Parlement ayant appris par le Sieur „ Lugoli, & par les Medecins qui „ avoient examiné pendant près de „ 40 jours ladite Marthe Brossier, „ qu'elle n'avoit point donné, ni eux „ reconu aucun signe de possession, „ ains au contraire que tout ce qu'on „ avoit vû auparavant en elle d'ex„ traordinaire, étoit naturel, & fait „ pour attirer plus grandes aumônes,

„ a donné un Arrêt qui ordonne à „ Nicolas Rpin Lieutenant de Robbe Courte de conduire la dite Marthe Broſſier, Sylvine, & Marie, „ ſes ſœurs & Jacques Broſſier leur „ pere, à Romorantin lieu de leur „ domicile, pour y demeurer ſous la „ garde de ſon dit Pere, avec défenſe de la laiſſer ſortir dudit Lieu „ ſans la permiſſion du Juge, auquel „ il eſt auſſi ordonné d'y tenir les „ mains, & d'en donner avis tous les „ quinze jours à la Cour. „

Tout ce qui a rapport à la fameuſe conference tenüe à Fontainebleau, entre du Perron, & du Pleſſis Mornay en préſence du Roy & des Commiſſaires que Sa Majeſté avoit nommés, eſt détaillé avec beaucoup d'exactitude dans ce Journal; on y demêle fort bien, l'occaſion, les progrès, & la fin de cette diſpute ſi honorable pour la Religion Romaine. L'Evêque d'Evreux y paroît conſtamment avec cette aſſurance noble que donne la vérité, & qu'il eſt aiſe de diſtinguer de la préſomption qui accómpagne le ſçavoir. Il ſe prête à

toutes les propositions qu'on lui fait, il accepte les temperaments dont on convient, tandis que son adversaire livré à la défiance, dispute le terrain pas à pas, multiplie exprès les Incidents, imagine à chaque instant de nouvelles défaites, pour éluder un terme dont il prévoyoit la honte pour lui même & pour son parti. On a eû raison de penser que ce Gentilhomme, plein d'ailleurs de franchise & de probité, avoit plus travaillé sur les memoires que les Ministres lui avoient fournis que sur ses propres collections. Il n'est pas le dernier que des Copistes infideles ayent trompé. Le dépit lui auroit dû faire abjurer ce que la confiance l'avoit engagé à adopter trop legerement. Mais ne sçait-on pas que l'amour propre blessé, s'irrite, & fortifie la prévention au lieu de la détruire.

Le Duc de Savoye étoit venu à Paris, dans l'esperance d'y gagner le Roy, ou du moins de terminer plus avantageusement pour ses interêts l'affaire du Marquisat de Saluces. Le Duc épuisa pour parvenir à ses fins

toutes les ſoupleſſes de la Politique, mais il trouva Henri auſſi invincible dans ce genre de guerre qu'à la tête de ſes Armées. (*a*) Pendant ſon ſéjour à la Cour, le Roy le mena un jour au Palais. Ils y dinerent, après avoir entendu plaider une cauſe fort intereſſante. " Le même jour, *dit le* „ *Journal*, le Roy accorda au Duc „ la vie pour une femme trouvée en „ Adultere avec ſon Domeſtique, le- „ quel avoit déja été pendu, la fem- „ me l'eût été auſſi, lorſqu'elle s'eſt „ trouvée groſſe. Le Roy après avoir „ entendu les remontrances faites ſur „ ce ſujet par les gens du Roy qui „ craignoient les conſéquences de „ cette grace, pour faire plaiſir au „ Duc, commua la peine de mort „ naturelle que cette femme meritoit, „ à une mort civile & à une priſon „ perpetuelle dans laquelle elle ſe- „ roit nourrie par ſon mari. „ Cet exemple de fermeté fait honneur aux Magiſtrats, & nous apprend comment les loix doivent s'expliquer ſur ce qui bleſſe l'honneteté publique

Ceux qui aiment les Jeux & les

(*a*) Tome II. Page 47.

bizareries de la nature, s'accomoderont du fait ſuivant. On montroit pour de l'argent un homme âgé de 35 ans nommé François Trouillac qui avoit une Corne ſur la tête, elle ſe recourboit en dedans, & ſeroit rentrée dans le Crâne, ſans la précaution que l'on avoit de la couper de tems en tems. Elle ne lui avoit parû qu'à l'âge de ſept à huit ans. La honte que ce pauvre homme, en eut l'obligea de ſe retirer dans les Forêts du Maine, où il travailloit au Charbon. Quelques Valets du Marquis de Lavardin l'ayant trouvé, ils le menerent à leur maître, & celui-ci l'envoya au Roy. Ce Prince après l'avoir fait voir à toute ſa Cour, le donna à un de ſes Valets d'Ecurie pour gagner de l'argent, en le montrant au Peuple. Il avoit le devant de la tête chauve, la barbe rouſſe & par floccons, & les cheveux du derriere de la tête reſſembloient parfaitement à ceux d'un Satyre.

Ce que nous allons rapporter, peut confirmer ce que l'Hiſtoire ne nous a pas laiſſé ignorer, qu-

Henri IV. en huit où neuf ans d'une administration tranquille avoit remis l'abondance dans un Royaume, épuisé par les guerres civiles. « En Mars » 1609. *dit le Journal*, (a) se sont » établies force nouvelles Académies » de Jeu, où les Bourgeois de tout âge » exposent des sommes considerables, » ce qui montre l'abondance, & en » même tems la corruption des » mœurs. On a vû un fils de Mar- » chand perdre dans une séance soi- » xante mille Ecus, n'en ayant hérité » de son pere que vingt mille. Le » nommé Jonas a loüé une maison » pour tenir une de ces Academies » au Fauxbourg S. Germain, pendant » l'espace de quinze jours durant la » tenüe de la Foire & d'icelle mai- » son il a donné 1400. livres.

On aime à saisir les arts dans leur origine, & à les suivre, pour ainsi dire, depuis leur berceau jusqu'à la perfection où l'industrie les a conduits. Notre Auteur se récrie sur des Lunettes d'une nouvelle invention « Elles

(a) Tom II. Page 165.

„ sont composées, *nous dit-il*, (*a*)
„ d'un Tuyau long d'environ un pied.
„ A chaque bout, il y a un Verre, mais
„ different l'un de l'autre, elles ser-
„ vent pour voir distinctement les
„ objets éloignés, qu'on ne voit que
„ très confusément; on approche cet-
„ te Lunette d'un œil, & on ferme
„ l'autre, & regardant l'objet qu'on
„ veut connoître, il paroît s'approcher
„ & on le voit distinctement: en sorte
„ qu'on reconnoît une personne d'u-
„ ne demie lieüe. „ Il s'en étoit rap-
porté apparemment à d'autres pour l'experience. Si cela étoit, nos Ouvriers modernes devroient diminuer beaucoup de leur présomption; surtout après ce qu'il ajoute encore " On m'a
„ dit qu'on en devoit l'invention à
„ un Lunetier de Mildebourg en Ze-
„ lande & que l'année derniere il
„ en avoit fait présent de deux au
„ Prince Maurice avec lesquelles on
„ voyoit clairement les objets éloi-
„ gnés de trois ou quatre lieues. Ce
„ Prince les envoya au Conseil des

(*a*) Tome II. Page 166.

„ Provinces unies qui en récompen-
„ se donna à l'inventeur 300. écus,
„ à condition qu'il n'apprendroit à
„ personne la maniere d'en faire de
„ semblables.

L'Auteur dans ce second volume, ne s'est pas borné à ce qui se passoit sous ses yeux, il copie des rélations de Fêtes, de Cerémonies publiques, d'entrées d'Ambassadeurs. Il raconte encore plusieurs particularités étrangeres; sont-elles toujours bien sures? On seroit peut être tenté par là de soupçonner de l'alteration dans les manuscrits que l'on vient d'imprimer.

ARTICLE IV.

DICTIONNAIRE ITALIEN-Latin & François contenant non seulement un abregé du Dictionnaire de la Crusca, mais encore tout ce qu'il y a de plus remarquable dans les meilleurs Lexicographes, etymologistes & glossaires qui ont parû en differentes langues par M. L'abbé Antonini, a Paris chez Jacques Vincent ruë & vis à vis l'Eglise de S. Severin à l'Ange. 1735. in-4°. *pages* 698.

MOnſieur l'Abbé Antonini dont nous avions annoncé le projet, l'a executé de maniere à ſatisfaire egalement les Italiens & les François. Les uns & les autres, ſur tout les derniers, ſouhaitoient avec impatience un Dictionnaire moins defectueux que ceux qui ont parû jusqu'à préſent pour les deux langues. On pourroit s'étonner que ce goût reciproque n'ait produit juſqu'à préſent pour les deux Nations qu'un *Veneroni*, ſi l'on ne ſçavoit que rien n'eſt ſi penible que la façon d'un bon Dictionnaire, qu'elle demande un homme également laborieux & eclairé & que c'eſt le dernier ouvrage auquel on daigne conſacrer des veilles infinies mais neceſſaires pour réuſſir. Un Dictionnaire de Nation devroit, ce ſemble, être une affaire d'Etat; & ſi le zele d'un particulier pour le bien public, n'egale ſes talens, il n'eſt pas poſſible d'en attendre rien d'achevé. Heureuſement ces qualités ſont généralement reconnues dans l'Autheur du Dictionnaire dont il s'agit. Né en Italie, élevé à Rome,

naturalisé en quelque ſorte en France par un ſéjour de pluſieurs années, & par l'etude conſtante des bons livres & du bel uſage, il a donné des preuves de ce qu'on pouvoit eſperer en ce genre, de ſes ſoins & de ſa capacité.

Outre ces préjugés favorables, un peu d'attention ſuffira pour connoître tout le prix de ſon travail : n'inſiſtons point ſur *Veneroni*, dont le langage egalement méconnu des François & des Italiens fait voir qu'il n'etoit ni l'un ni l'autre ; des omiſſions innombrables, quantité de mots mal traduits, un grand nombre d'autres purement imaginés & tirés de ſon propre fonds ſont de l'aveu commun, des temoins trop ſenſibles du beſoin extréme qu'on avoit d'un ouvrage mieux conſtruit. Il n'en étoit même que l'Editeur. « Oudin le donna d'abord; » Ferretti l'augmenta, & Veneroni le » fit reimprimer avec preſqu'autant de » nouvelles fautes qu'il y a mis d'aug» mentations. » Il eſt queſtion de juger du nouveau Dictionnaire par lui même.

1°. Il est fondé sur celui de la *Crusca*, préjugé décisif en sa faveur quand il n'y auroit que celui là. La Crusca est le fruit penible d'un demi siecle au moins emploïé par une illustre Academie, & il seroit parfait s'il n'étoit dit qu'il est presque impossible qu'un Dictionnaire le soit jamais entierement.

Une preuve de cela & une autre presomption pour M. Antonini c'est que.

2°. Il a ajouté au sien " plus de
„ deux mille mots qui ne sont pas
„ dans celui de la Crusca, ils sont tirés
„ ou du corps de son ouvrage même
„ ou des Autheurs qu'elle a adoptés,
„ par consequent elle les approuve &
„ le Lecteur peut s'en servir sans
„ aucun scrupule, quoiqu'il les trou-
„ ve distingués par une petite lettre
„ majuscule differente des autres. ,

3°. On y trouvera les trois Dialectes universellement reçûs en Italie, le Romain, le Florentin, le Sienois, laissons leur dispute sur la presséance, le fonds est veritablement le même. il n'y a que les Monarchies qui n'ad-

mettent qu'un Langage de bel uſage, & qui réprouve les Dialectes. Tous y parlent le langage de la Cour & de la Ville; mais dans les Païs composés de divers états ſouverains, les divers dialectes ont toujours eû lieu, du moins les plus polis au jugement & au goût univerſel. Les bons Auteurs Italiens écrivent dans ceux que nous venons de nommer. Il falloit donc les adopter. L'on n'écrit point dans les autres, & voilà pourquoi M. Antonini ne les cite pas. Il n'en eſt pas de même d'une eſpece d'Argot qu'on appelle *lingua furba*. Ce burleſque jargon a produit des pieces fort ſpirituelles. Ainſi l'Auteur a crû devoir nous mettre en état de les lire. Voilà tout ce qu'on peut raiſonnablement ſouhaiter en fait de mots Italiens, le nombre, la qualité, le choix, enfin tout ce qui eſt d'uſage dans le langage reçû.

4°. Ajoutons la facilité d'apprendre & la clarté plus neceſſaire pour nous autres étrangers que pour les naturels d'Italie. La *Cruſca* composé principalement pour eux manque de

beaucoup de choſes pour nous. L'Auteur y a ſuppléé, il nous donne la quantité des ſyllabes qui fait que le même terme a differentes ſignifications. Il marque la prononciation des Lettres par la même raiſon. C'eſt encore pour cela qu'il fixe dans certaines expreſſions le nombre des ſyllabes. Il déſigne l'irregularité des Verbes & renvoïe, quand on les rencontre, à une Table qui les raſſemble au commencement du livre. Il tient la même conduite à l'égard des noms irreguliers, mais ſans avoir recours à une Table. Il fait ſentir la difference des genres dans les deux langues, l'Italienne & la Françoiſe; il détermine les cas pour les Verbes & les prépoſitions, choſe neceſſaire & négligée dans les Dictionnaires précédents. Il diſtingue les mots purement poëtiques, les figurés, les bons, d'avec ceux qui ne le ſont pas. Il tire enfin ſes déciſions de plus de deux cens Auteurs qui ont commenté les grands écrivains d'Italie pour fixer la langue. Il ſuit veritablement l'autorité de Meſſieurs de la *Cruſca*, mais ſon

respect n'est point servile ; il cite, comme eux, ses Auteurs dans une Table. Il n'omet pas les Etymologies, mais il choisit les plus justes & les plus vraysemblables. Il met le latin, mais d'une maniere utile pour ceux qui le sçavent, sans arrêter les personnes du sexe qui l'ignorent.

5°. Les objections qu'on lui a faites tournent à son avantage sans compter celle qui concerne le Latin : on lui objecte qu'il falloit traduire en François les définitions ou descriptions Italiennes qu'il donne des mots. Il le fera dans la seconde partie qui sera le Dictionnaire *François-Italien* : la chose eût été superflue ici & propre seulement à grossir un livre qu'on ne sçauroit trop mettre à l'usage commode de tout le monde. S'il eût mis simplement ces définitions en François, les commençans auroient peut-être plus profité pendant quinze jours ; les autres auroient moins trouvé à apprendre. On voudroit encore qu'il eût cité ses Auteurs a chaque mot. Cette objection est plus specieuse, mais à quoi cette citation particularisée auroit-elle

été utile ? à des disputes litteraires qui ne nous interessent pas. Il suffit d'une citation générale, citer la *Crusca*, c'est citer tout, d'ailleurs on a dans ce Dictionnaire la liste des Auteurs & l'on y indique les sources. On objecte la petitesse du caractere. Il faudroit au contraire sçavoir gré de la netteté, de l'exactitude & de la beauté de l'impression, qui rassemble tant de mots dans un Volume peu étendu. A l'égard de l'autre volume qui suivra de près celui-ci, on peut l'attendre d'autant plus patiemment que le premier est, à tout prendre, le plus necessaire pour les François qui veulent avoir l'intelligence des Auteurs Italiens.

„ J'avoue franchement, dit M. „ l'Abbé Antonini que j'ai assez bon„ne opinion de mon ouvrage; & „ je me flatte qu'on le trouvera le plus „ complet qui jusqu'à présent ait pa„rû en ce genre. Je ne m'aveugle pour„tant pas au point de le croire sans „ défauts. Je reconnois qu'il est encore „ fort éloigné de la perfection : peut„être même qu'il n'est pas possible

„ de faire un Dictionnaire complet „ d'une ſeule langue, à plus forte „ raiſon le ſera-t-il d'en faire un de „ trois à la fois ; qu'on me diſe après „ cela que je me ſuis mépris dans la ſi- „ gnification de quelque terme, mon „ amour propre n'en ſera nullement „ bleſſé ; encore moins lorſqu'on me „ reprochera d'avoir omis pluſieurs „ mots, ou d'avoir fait quelques „ fautes d'inadvertance. „ Quand on penſe ſi juſte après un travail ſi peni-ble & ſi long, on peut s'aſſurer d'un ſuccés que l'examen & l'experience rendront apparemment durable.

C'eſt pour cette raiſon que nous ne balancerons pas à expoſer ici quelques omiſſions remarquées par un François, homme d'eſprit & amateur de la langue Italienne qu'il a long-tems étudiée à Rome. Comme il eſtime extrêmement ce Dictionnaire & ſon Auteur, il nous a communiqué ces omiſſions moins pour le critiquer que pour confirmer ſa penſée, les voici.

Firlingotto, *baragouineur*. Impro-prieta *incivilité*. Scivolare, *gliſſer en marchant*, Raganella, *le râle des mou-*

rans. Ripiego, *reßource, biais.* Graziano, *un Flateur.* Soffito, Soffitare, *plafond, plafonner.* Porcacchia, *pourpier.* Boccata, fardelle boccate, *faire des grimaces.* Gabbalone, *charlatan.* Gabbole, *charlataneries pour dupper.* Tosto, *dur,* Ova toste *oeufs dur.* Vuonio tosto, *homme roide.* Far spicco. bel spicco, *avoir de l'air, bel air, grand air*, Mancar di Roma, di Parigi, *être absent de Rome, de Paris.* Sanguigna, *saignée.* Squarcione, *un Capitan, le Thrazon de Plaute* Cisisbeo, *galant Amoureux.* Andar per tralice. *aller en zigzag.* Meccio d'archibuggio, *meche d'arquebuze.* Mazzuolare, ammazzar colla mazzuola. Minchionare uno *dupper*, esser Minchione *être duppe.* Gnagnarato, *tout sot, tout je ne sçai comment; haver della gnagnara.* Smovitura, *emotion item Entorse.* Far una frittata, *faire une échauffourée,* ou *un potpourri dans le discours.* Cirusico non si dice, ma ben cirugico, overo chirurgo.

Nous entrerons peu dans l'agreable & ingenieuse dissertation que M,

l'Abbé Antonini a inserée après sa preface & qu'il intitule *defense de la langue Italienne* : s'il ne s'agit que de rendre la langue Italienne estimable aux François, l'Auteur a gagné sa cause, ou plûtôt il n'y a point de procès sur cela. Il faudroit être de bien mauvais goût pour ne pas la goûter beaucoup. S'il est question de faire *aller de pair* les deux langues ou de préferer l'une à l'autre, il viendra quelqu'autre Langue voisine qui voudra disputer l'égalité en sa faveur ou même prendre le pas sur les deux ; & qui est-ce qui sera Juge en cette matiere ? Le Chinois prétendra l'emporter par droit d'antiquité ; & qui sçait si le bas Breton ne se mettroit pas de la partie pour faire voir à toutes les Langues *Belligerantes* qu'il est langue mere & qu'elles ne sont que des *Jargoneuses*. Parlons serieusement quel est le juge naturel des langues, c'est l'oreille. Or quelle oreille choisira-t-on pour arbitre dans un pareil different ? La richesse prétenduë ou la prétenduë pauvreté dans une langue prouvent si peu pour ou contre qu'à y regarder

de près celle qu'on croit la plus pauvre pourroit passer pour être réellement la plus riche. Il n'y a qu'à lever l'équivoque. L'on ne souffre point en France qu'un même mot ait differentes ortographes ou diverses prononciations. Chaque mot est une monnoïe générale qu'il n'est pas permis d'alterer ; elle n'a plus sa valeur si l'on y fait le moindre changement. Il n'en est pas ainsi ailleurs ; l'on dit, l'on écrit, & l'on prononce également bien *Sbaragliare* & *Sbarattare* ; *Ragliare* & *Ragghiare*, &c est-ce pauvreté d'une part, est ce richesse de l'autre ? L'Or est plus rare que les autres métaux ; mais en cela même il est plus riche. Où trouver une regle pour juger de la beauté des langues ? Le simple son n'en est pas une. C'est une beauté de convention. Il y a toutefois un goût fixe qui depend de l'idée & du sentiment. Ce goût réside dans les personnes polies de chaque Nation, & l'on s'y tient ; à l'égard du goût général sur la préference des langues, nous demanderons encore une fois où le trouve-t'on ? Sera-ce dans

l'univerſalité lorſqu'une langue ſe répand en tous lieux, comme autrefois la Grecque & la Romaine? Sera-ce dans l'eſtime plus ou moins répanduë des bons écrits qui ſe font en chaque langue; en ces deux cas la queſtion ne rouleroit plus ſur la langue en elle même, mais ſur le goût des ouvrages; & pour en porter un jugement ſûr on auroit recours au goût général du beau & du vray que nous avons herité des anciens; goût fixe, determiné, invariable & nullement arbitraire. Car une belle penſée, un beau tableau ſont en tout tems & en tous lieux de belles choſes. Mais ſi en fait de préference pour les langues la queſtion ſe détourne ſur les écrits & ſur le genie, elle devient ſi odieuſe entre des Nations polies, qu'il eſt mieux d'en laiſſer juger ſecrettement les perſonnes eclairées qui n'épouſent ni climat ni patrie, ſatisfaites de jouïr de ce qu'il y a de bon dans toute l'étenduë de la republique des lettres. C'eſt ſans doute la penſée de M. l'Abbé Antonini. Auſſi deſapprouvons nous avec lui toute ſatire nationnale.

Diſons un mot de ſon *plan d'un*

Dictionnaire Italien Universel. L'infatigable Auteur à peine débarrassé de l'ouvrage dont nous venons de rendre compte, en a médité un autre dont il ne garentit pas toutefois l'execution. Il veut rassembler dans un Dictionnaire universel tous les dialectes d'Italie, les termes d'art & de science, ceux de la Mythologie, &c. Il se propose de joindre l'ordre des racines à l'ordre alphabetique, les adverbes avec leurs verbes propres, les dépendances d'une expression avec l'expression même, les adjectifs avec leurs substantifs, &c. Tel est en deux mots son projet, „ dont il croit devoir rendre compte au Public, dans la vûë de recevoir ses avis sur l'execution. „

ARTICLE V.

CALENDRIER PERPETUEL, contenant les années Gregoriennes, & Juliennes, &c. Par M. Sauveur, fils de défunt M. Sauveur, Chevalier, de l'Académie Royale des Sciences, Maître de Mathemati-

ques des Roys d'Eſpagne, d'Angleterre & des enfans de France; examinateur des Ingenieurs. A Paris, chez J. Barbou, ruë S. Jacques; & Joſeph Bullot, &c. 1735. *in-folio, environ* 100. *pages.*

QUi doute que les titres du pere ne ſoient, même en genre de ſcience, ſinon en proprieté, du moins en honoraire, les titres du fils. M. l'Abbé Sauveur ne dégenere point de tous ces titres ni de la capacité mathematique qui les a fondés. Le Calendrier qu'il donne peut ſans difficulté, aller à la ſuite des morceaux que ſon pere a laiſſés, ſoit en manuſcrit dans les mains des Maîtres de Mathematiques, ſoit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.

Le Calendrier eſt une affaire épineuſe d'Aſtronomie & de calcul. Il a trois ou quatre difficultés compliquées qui le mettent ou qui en mettent la theorie fort au deſſus de la portée du commun des Eſprits pour qui il eſt fait, au moins dans la pratique. Car le Calendrier n'eſt que la

maniere de compter le tems, c'est-à-dire, les jours, les mois, les années & les siécles. Rien n'est plus facile dans l'usage. Mais c'est cette facilité même qui en rend les principes si épineux & la constitution du systême si rebelle.

Il est facile de compter par jour & par semaines ; mais c'est aux mois qu'on commence à entrevoir la difficulte : car pourquoi ne sont-ils pas de quatre semaines bien justes ? & pourquoi sont-ils les uns de 30, les autres de 31 jours ? & Février pourquoi n'est il que de 28 ? & pourquoi est-il encore de 4 en 4 ans de 29 jours ? Cela vient de ce que la régle du tems ou n'est pas juste, ou que sa justesse est d'un ordre transcendant & fort supérieur à tous nos calculs. Nous voulons compter par années, par mois, par semaines, par jours, par nombres ronds, comme on dit. Or ces nombres ronds ne divisent pas rondement le mouvement qui nous regle : c'est le mouvement du Soleil & celui de la Lune qui nous ont été donnés *in signa & tempora*

les jours, les mois & les années Solaires & Lunaires ne s'ajuſtent pas à nos comptes ronds; & quand notre année de 365 jours eſt révoluë, il manque 5 ou 6 heures à la revolution du Soleil, & ces cinq ou ſix heures ne ſont pas juſtes encore. Il faut donc d'abord diviſer 365 inégalement par 30 & par 31, & même par 28, & enſuite à cauſe des 5 ou 6 heures de manque, il faut de quatre en quatre ans regagner un jour, parce que 4 fois 6 font 24.

Mais comme le manque n'eſt pas de ſix heures juſtes, la compenſation d'un jour ajouté à Fevrier de 4 en 4 ans eſt trop forte, & à la longue les excés s'accumulent & nous éloignent de l'*Equation* des tems. On appelle *Equation* la correſpondance juſte du tems civil avec le tems vrai ou apparent: *Le tems civil*, c'eſt notre maniere de le compter par jour, par mois & par années, parce que c'eſt celui dont on ſe ſert dans la vie civile. Le *tems vrai* ou *apparent*, c'eſt celui du Soleil tel qu'il eſt en lui-même par rapport à quelque centre

ou

ou point fixe, tel qu'il eſt par rapport à nous, & qu'il nous paroît dans le point de vûë d'où nous l'obſervons. Le mouvement de la Lune revenant plus ſouvent, eſt encore plus inégal ou plus difficile à réduire à l'*Equation civile*, que celui du Soleil.

Mais pourquoi s'embarraſſer de toutes ces inégalités, & ne pas compter tout bonnement les jours comme ils ſont ? L'animal qui vit la tête panchée vers la terre, n'en tient aucun compte : mais il n'eſt pas poſſible à l'homme d'en uſer de même. Il eſt curieux & il doit l'être ; & les liens de la ſocieté demandent qu'on tienne le compte le plus exact qu'il eſt poſſible du tems, & par conſéquent des mouvemens de la Lune & du Soleil. Il y a eu des Peuples qui ſont tombés dans la barbarie, au point de prendre le tems comme il vient. Mais à meſure qu'ils ſe ſont civiliſés & qu'ils ont perfectionné les loix de leur ſocieté, ils ont été forcés de ſe faire un Calendrier & de le reformer. Les Romains avoient aſſez vêcu au

jour la journée juſqu'au tems de Ceſar, qui voyant toute la maniere de compter dans le trouble & dans la confuſion, n'oublia rien pour rectifier les calculs civils, & y réuſſit aſſez bien.

Depuis Jules Ceſar juſqu'au Concile de Nicée, la Barbarie regagna l'Empire dans ſa décadence; le Calendrier ſe dérangea, & les erreurs groſſieres qui s'y étoient gliſſées, obligerent ce grand Concile, à prendre des meſures extraordinaires pour ramener tout à l'équation. Chaque fois que les hommes atrapent le vrai des choſes, la confiance les gagne, & ils s'imaginent qu'ils ne peuvent plus s'écarter. Ainſi depuis le Concile de Nicée juſqu'au célébre tems de la derniere réformation, faite au Calendrier par le Pape Gregoire; les erreurs gagnerent, & il falut tout d'un coup compter 14 au lieu de 4, en paſſant dix jours entiers qui s'étoient écoulés ſans qu'on s'en fût apperçu.

Véritablement depuis ce tems-là on s'eſt un peu plus tenu ſur ſes gar-

des, & on a ſuivi de plus près les mouvemens de la Lune & du Soleil. Il faut ſouhaiter pour nos neveux que cela dure. Heureuſement l'Egliſe qui eſt de toutes les Societés la plus parfaite & la plus réguliere, eſt ſpecialement intéreſſée au reglement du Calendrier : & l'on doit même remarquer que ce fut plus en qualité de grand Pontiſe, qu'en qualité d'Empereur ou de Dictateur, que Ceſar y mit la main. En général le Sacerdoce exige une grande regle à cet égard. Mais le vrai Sacerdoce de la Nouvelle Loi, ne ſouffre point d'inadvertance en ce point fondamental. La Pâque eſt aſſujettie par ſa conſtitution même à un tems précis, précis autant que la foibleſſe humaine le permet. Dieu a voulu qu'on la réglât abſolument ſur le mouvement du Soleil & de la Lune ; & il faut enfraindre le Précepte le plus poſitif de notre Religion, ou ſe rendre exact obſervateur de ces mouvemens, en critiquant l'Aſtronomie comme une pure ſpéculation, & les recherches ſcrupuleuſes de cal-

cul, comme des délicateſſes de gens oiſifs; on ignore que ces ſcrupules mêmes & ces délicateſſes tiennent à tout ce qu'il y a de ſacré & d'important.

Ceux qui depuis quelques années nous inondent d'Almanacs & de Calendriers, ne l'ignorent pas. Ils entrent dans l'eſprit de l'Egliſe, qui a établi à Rome une Congregation toujours en quelque ſorte aſſemblée pour travailler à la perfection du Calendrier. Le but des faiſeurs de Calendriers eſt ſur-tout de les proportioner à l'uſage du Public; en quoi leur travail a une double utilité, lorſqu'ils y réuſſiſſent, ce qui n'eſt pas toujours ſi facile. La plûpart, comme en toute autre ſorte de Livres, nous redonnent le travail d'autrui pour le leur, & ne ſont que des Copiſtes trop fideles même à nous redonner ſans éclairciſſement les difficultés que leurs Originaux nous ont données ou laiſſées au même point. Les Epactes, par exemple, ſont des choſes qu'on ne trouve jamais bien expliquées, ſi ce n'eſt dans quelques

Auteurs Originaux, comme un Clavius, un Riccioli, un Caſſini, & d'autres que le Public ne lit pourtant guéres.

Enfin le bon du Calendrier de M. Sauveur conſiſte 1°. à n'être point embarraſſé de diſcuſſions qui embroüillent, n'ayant que deux grandes pages de diſcours. 2°. dans une table de 35 feuilles, ou 35 tables dont voici le nœud en deux mots. Pâques eſt comme le point fixe du Calendrier Eccleſiaſtique, & par conſéquent du civil : toutes les Fêtes dépendent de celle-là. Or ce point fixe varie en lui-même, ou par rapport à l'année ſolaire. Mais ſes variations ſont bornées du 22 de Mars au 25 d'Avril, ce qui fait 35 jours où Pâques peut tomber, & les 35 tables annuelles de M. Sauveur.

ARTICLE VI.

LA VIE DE L'EMPEREUR Julien Seconde Partie. A Paris, chez Prault pere, Quay de Gêvres, au Paradis. 1735. Voyez l'Article 121. du mois de Décembre 1. Partie. 1735.

JUlien de retour à Conſtantinople ſe rendit aimable, ſelon l'Auteur de ſa Vie, aux habitans de cette Capitale, par un air de modeſtie & de popularité, dont on n'avoit point vû d'exemple dans les Princes de ſa Maiſon. Les Sénateurs, ſur-tout, éprouverent les effets de ſa bonté. Conſtance les avoit traités avec hauteur; il les mandoit, non pour les conſulter, mais pour leur déclarer ſéchement ſes volontés. Il n'en fut pas ainſi de Julien, il ſe rendoit aſſidûment au Sénat, & vouloit que chacun opinât en pleine liberté. S'il fut *le premier depuis Jule Céſar*, comme le prétend notre Hiſtorien, *& le dernier des Empereurs qui ait fait*

communément des Harangues, en présence des Sénateurs assemblés, il faudra s'inscrire en faux contre le témoignage de Tacite, & de Dion Cassius, qui rapportent plusieurs Discours adressés au Sénat, par Auguste & Tibére.

L'Empereur depuis sa nouvelle élevation n'avoit point perdu de vûë le souvenir de ses Maîtres dans la Philosophie Theurgique, Maxime & Chrysanthe. Il les fit venir à Constantinople pour partager avec eux les soins du Gouvernement. Tous deux de concert consulterent les Auspices. Chrysanthe y découvrant les marques d'un funeste avenir, se retira loin de la Ville Impériale, & s'en trouva bien dans la suite, tandis que Maxime qui méprisa ces pronostiques, se laissa éblouïr par les honneurs dont le nouveau Maître le combla. Mais après la mort de Julien, Maxime éprouva les plus tristes revers. Accusé de rapines sous l'Empire de Valens, il fut confiné dans une étroite prison, où Eunape nous apprend qu'il eut à souffrir les plus

cruels outrages. C'eſt-là qu'il montra un tour nouveau de Philoſophie. Dans un accès de déſeſpoir, Maxime pria ſa femme de lui acheter du poiſon, pour finir ſa vie & ſes malheurs. Elle prépara le breuvage, en but une partie, pour ne pas ſurvivre à ſon mari qu'elle aimoit tendrement, & mourut ſur le champ. Le Philoſophe ſe donna le tems de réflechir. Il connut le prix de la vie dans un état même de ſouffrances, & ne crût pas devoir ſuivre l'exemple de ſa femme. Maxime reparut dans le monde avec quelque crédit, mais ayant été impliqué dans une mauvaiſe affaire, Feſtus Proconſul d'Aſie lui fit trancher la tête.

L'Empereur qui avoit juré la ruine du Chriſtianiſme, forma le deſſein de condamner les Chrétiens à l'ignorance, en leur interdiſant l'uſage des Lettres. Le complot de concentrer dans le Paganiſme toute la litterature, étoit digne d'une caballe de Sophiſtes qui ſe voyoient effacés par ſaint Baſile, ſaint Gregoire de Nazianze, Diodore de Tarſe, &c.

D'un autre côté Julien ſentoit le contraſte de la morale Payenne avec celle de l'Evangile ; il projetta donc d'oppoſer vertus à vertus & de s'ériger en réformateur de l'Idolâtrie, c'eſt-à-dire, de parer la folie des livrées de la Sageſſe. Il établit pour fondement de ſa réforme celle des Prêtres dévoüés par Etat au culte des fauſſes Divinités. On eſt étonné de reconnoître dans les régles qu'il leur preſcrit, les plus pures maximes du Chriſtianiſme, & les plus ſaints uſages de l'Egliſe dans ſa premiere ferveur. Mais outre que l'alliance des vertus Chrétiennes avec une Religion qui conſacroit le crime & les paſſions étoit un ſyſtême chimerique, la mort prématurée de Julien fit évanoüir ce ridicule projet.

Tels furent les moyens qu'il employa pour accréditer le Paganiſme, tandis qu'il avoit recours à d'indignes artifices pour tendre des piéges aux Chrétiens, & pour ſurprendre leur Religion. Il étoit ordinaire de rendre aux Images des Empereurs les mêmes reſpects qu'on ne pouvoit re-

fuſer à leurs perſonnes, ſans ſe rendre coupable de leze-Majeſté. Comme ces hommages ſe terminoient à des honneurs purement civils,les Adorateurs du vrai Dieu ſe conformoient ſans peine à l'ancien uſage. L'Empereur qui mettoit tout à profit pour l'interêt du Paganiſme, ſe faiſoit repréſenter avec quelque Divinité Payenne. Ainſi les Chrétiens étoient dans la triſte alternative ou de paroître adorer les faux Dieux, ou de manquer de reſpect au Souverain. Si cette dangereuſe politique fit des Apoſtats, elle multiplia le nombre des Confeſſeurs. On leur faiſoit grace de la vie,moins par indulgence,que pour leur ravir la gloire de verſer leur ſang pour Jeſus-Chriſt; mais la patience de ces genereux Chrétiens expoſés aux épreuves d'un long & rigoureux exil, ſouvent appliqués à des tortures affreuſes, dépoüillés de leurs biens, & réduits à la plus extrême indigence, avoit tout le mérite & tout l'honneur du Martyre. A ces mauvais traitemens l'Empereur ajoutoit l'ironie & l'inſulte. *Leur ad-*

mirable Loy, disoit-il, *promet aux pauvres le Royaume des Cieux, il est juste de leur en faciliter la route; la pauvreté les rendra sages en ce monde, & les fera regner en l'autre.* Lorsque les Chrétiens réclamoient sa protection contre la fureur de leurs ennemis: *Avez-vous sujet de vous plaindre? Tout Chrétien est appellé à la souffrance*, leur répondoit-il.

Sous un regne si favorable au Paganisme, la persécution devint bientôt génerale. La Phenicie, la Palestine, les Villes de Gaze & d'Heliopolis virent renouveller les scenes barbares qui s'étoient passées sous le regne de Diocletien. La Ville d'Aréthuse en Syrie signala, sur-tout, sa fureur contre Marc son Evêque. Les Habitans presque tous infideles, ne pouvoient lui pardonner d'avoir détruit sous Constance un des plus beaux Temples de la contrée. La guerre ouverte que faisoit Julien au Christianisme les enhardit contre ce respectable vieillard, pour le contraindre à relever de ses propres deniers l'édifice abbatu; tous depuis les fem-

mes & les enfans jusqu'aux Magis-gistrats, épuiserent sur son corps ce que la rage peut inventer de tourmens. Mais ils ne purent arracher de lui ni une obole ni un soupir. Enfin après avoir lassé la cruauté de ses bourreaux sans rien perdre de la sérenité de son visage, il les força d'admirer sa constance, & de lui laisser la vie. Julien apprit sans s'émouvoir la nouvelle de ce qui s'étoit passé dans Aréthuse. Cependant à l'âge de six ans il avoit été redevable de la vie à l'Evêque Marc. Mais la haine du nom Chrétien avoit étouffé dans ce Prince les sentimens de reconnoissance. Il réservoit sa tendresse & sa protection pour les Apostats & les Idolâtres. Il en donna une marque bien sensible par la façon dont il traita le Gouverneur de la Palestine

Les Habitans de Gaza avoient mis en pieces quelques Chrétiens; le Gouverneur indécis entre son devoir & sa fortune, crut pouvoir allier l'un & l'autre, en faisant emprisonner quelques Payens auteurs de la

sédition, après avoir condamné à mort plusieurs d'entre ceux qui se déclaroient plus hautement pour la Loy de Jesus Christ. Les factieux, qui attendoient de la part de l'Empereur, les châtimens les plus sévéres, furent agréablement surpris, en apprenant que le Gouverneur étoit disgracié & banni pour avoir maltraité les Payens. *Falloit-il*, lui dit Julien, *emprisonner des Grecs pour s'être vengé de quelques Galiléens, qui avoient outragé tant de fois leurs personnes & leurs Dieux*? Telle étoit la conduite du nouvel Empereur; „ il protégeoit les mécontens, les „ brouillons, les Schismatiques, „ ceux qui avoient été déposés pour „ leurs crimes; en un mot tous ceux „ qu'il jugeoit propres à troubler „ l'Eglise : il les appuyoit dans la „ poursuite de leurs prétentions. » Saint Athanase n'auroit pas échappé au torrent de la persécution, si la Providence n'avoit dérobé ce grand homme aux recherches des meurtriers.

Se seroit-on persuadé que Julien

à ce caractére de duplicité & d'injustice, que S. Gregoire de Nazianze lui reproche, eût sçû allier, une modestie, une équité, un désinteressement, une affabilité, & un héroisme de sentiment, dont on n'avoit point vû d'exemple dans ses prédécesseurs; Ammien Marcellin le plus zélé panégyriste de ce Prince lui a rendu ce glorieux témoignage, & c'est de cet Auteur Païen que l'Historien moderne a emprunté les principaux traits de la vie dont nous rendons compte au Public. « On trouvoit en Julien, dit-„ il, l'intégrité des Cassius & des Li-„ curgues. Son Tribunal accessible à „ tout le monde, étoit l'àzile des in-„ nocents, & l'écueïl des coupables. „ Il écoutoit avec bonté ceux qui „ réclamoient sa justice... Au reste on „ assûre que dans la décision des af-„ faires jamais la Religion, ni aucun „ motif étranger ne lui ont fait pan-„ cher la balance. „ Est-ce-là ce même Julien dont on avoit dit, peu de Pages auparavant, *qu'il protegeoit les mécontents, les brouillons, les Schismatiques, ceux qui avoient été déposés pour leurs*

crimes, en un mot tous ceux qu'il jugeoit propres à troubler l'Eglise. S'il est vrai que *la Religion* ne lui *fit jamais pancher la balance*, pourquoi l'accuse t'on d'avoir authorisé *contre les Chrétiens les plus énormes véxations*, & de n'avoir répondu aux justes plaintes des fideles opprimés, que *par des railleries améres & par un dény de justice?* Voilà certainement une partialité bien visible dont la Religion étoit le seul & le principal motif.

Qui en croire d'Ammien ou de S. Grégoire de Nazianze: Le premier dit de Julien que *son Tribunal étoit accessible à tout le monde, & qu'il écoutoit avec bonté ceux qui réclamoient sa justice.* Le Second au contraire assûre que ce Prince *chassoit à coups de pié & de poing de pauvres gens qui venoient lui demander des graces.* L'Auteur de la nouvelle vie décide en faveur d'Ammien, & conjecture que la méprise est du côté de S. Grégoire de Nazianze. *Ces pauvres gens*, dit-il, dont parle ce Saint Pere, *pouroient bien être des délateurs. A la vue de ces Scélérats sa Philosophie l'abandonnoit,*

il frappoit des piés & des mains.

Cette interprétation ne paroîtra t'elle point forcée pour ne rien dire de plus? Est-il vrai semblable que S. Grégoire se soit prévenu contre Julien au point de prendre *des délateurs* pour *de pauvres gens qui venoient lui demander des graces?*

A des éloges si marqués, la nouvelle vie toujours sur la foi d'Ammien, en ajoute d'autres qui achevent le portrait d'un Prince accompli. "
„ Julien, continüe-t'il, sçavoit bon
„ gré à ceux qui lui faisoient remar-
„ quer ses fautes. Il croioit ainsi s'as-
„ surer de la sincérité des loüanges
„ que lui donnoient les mêmes per-
„ sonnes. Un jour les Avocats éle-
„ voient au Ciel la supériorité de
„ son génie & de sa raison. Que j'ai-
„ merois vos éloges, leur dit-il avec
„ émotion, si je vous croyois assez
„ hardis pour me blamer quand je le
„ mérite..... Il haïssoit les mé-
„ chants & en étoit hai, mais il fai-
„ soit gloire de leurs haines & de
„ leurs injures. Il les châtioit avec
„ une séverité mêlée de clemence,

„ aimant mieux menacer que punir, „ & corriger les hommes que les „ perdre. „

Voici quelques traits de ſa conduite qui mériteroient de partir d'un bon principe. Paſſant par Antioche d'où il devoit ſe mettre en marche contre les Perſes, il témoigna ſon averſion pour un Magiſtrat nommé Thalaſſius qui avoit deſſervi le Céſar Gallus. Ceux qui avoient intérêt à le rendre plus coupable, profiterent de la conjoncture & porterent des plaintes contre lui au Tribunal de l'Empereur. Julien ſentit qu'on abuſoit de la diſgrace d'un malheureux. J'avoue, repondit il, *que votre ennemi eſt auſſi le mien, mais c'eſt préciſément ce qui doit ſuſpendre vos pourſuites contre lui, en atteneant que j'en aye tiré raiſon. Je mérite bien la préférance.* Un autre de ſes anciens ennemis parut en ſa préſence à demi mort de fraieur. *Ne craignez point*, lui dit-il, *vous vivez ſous un Prince qui cherche de tout ſon cœur à diminuer le nombre de ſes ennemis, & à groſſir celui de ſes amis.*

Julien prêt de porter la Guerre dans

la Perſe avoit pris ſa route par Antioche. L'Hiſtorien le ſuit à la trace, & ſe tranſporte avec luj dans cette Capitale de l'Orient. Le ſejour qu'il fit dans cette Ville, conduit naturellement à un détail d'évenemens qui interéſſe & par leur ſingularité, & par les graces que l'Auteur ſçait répandre dans toute la ſuite de ſes narrations.

L'Etat où étoit alors Antioche; le caractere de ſes Habitans; les contradictions que Julien eut à eſſuier dans cette ville, où les Chrétiens qui étoient en grand nombre ne ſecondoient pas ſon zele pour le culte des Idoles; la diſette qu'il cauſa, ſans le vouloir, par des réglemens biſarres, qui fixoient à contre tems le prix des denrées; le ſoulevement général du Peuple à l'occaſion de la famine; le corps du Martyr S. Babylas exhumé, & profané par l'ordre de l'Empereur; la tranſlation triomphante de ce dépôt ſacré, conduit ſur un Char par les Chrétiens en foule depuis le Fauxbourg de Daphné juſqu'à la grande Egliſe d'Antioche; le dépit que Ju-

lien en conçoit ; le courage héroïque de plusieurs Martyrs sacrifiés à son ressentiment ; l'embrasement du Temple d'Apollon à Daphné, reconnu pour être l'effet de la vangeance celeste, qui suivit de près l'exhumation de S. Babylas ; Tous ces faits & bien d'autres qui naissent de ceux ci présentés aux yeux du Lecteur avec les ornements du style, excitent son attention, & la renouvellent tout à la fois.

Les Obstacles que Julien trouvoit parmi les habitans d'Antioche pour le rétablissement du Politheïsme, le rendoient encore plus fanatique. Il s'obstinoit à vanger ses Dieux de cet abandon presque général, en egorgeant des centaines de Bœufs à la fois, jusqu'à faire craindre que l'espéce ne manquât, s'il revenoit victorieux de la Guerre de Perse. Mais il ne montra jamais mieux jusqu'où pouvoit aller le délire du Fanatisme, que quand il célébra les Fêtes de Vénus. On le vit alors promener par la Ville les femmes prostituées, & de jeunes efféminés victimes de

l'incontinence publique. Entre ces deux troupes infames, marchoit avec une gravité comique le réformateur du Paganiſme. De-là il ſe rendoit aux feſtins qui ſuivoient les Sacrifices, & n'avoit pas honte de ſe confondre parmi cette licentieuſe canaille. Une telle compagnie étoit plus digne d'Elagabale que d'un Prince qui ſe donnoit pour un nouveau Marc Auréle; mais, ajoute l'Auteur de ſa vie, il ne la fréquentoit qu'en Public. Ainſi par un mélange monſtrueux de folie & de ſageſſe Julien honoroit la débauche en Païen, & s'en abſtenoit en Philoſophe.

Aux horreurs de l'impureté il joignoit celle d'une abominable magie. S. Grégoire de Nazianze, Theodoret & S. Jean Chriſoſtôme nous apprennent qu'il fit périr grand nombre d'enfans dans des Sacrifices nocturnes pour conſulter leurs entrailles. Ils aſſurent que le tems révéla ces affreux Myſtéres. En ſuppoſant avec les panegyriſtes de Julien qu'il ne manquoit ni de principes ni de ſentiments d'humanité, ſe perſuaderoit-on qu'il

en fût venu à cet excés de barbarie; si des témoins respectables ne déposoient contre lui. Aussi nôtre Historien n'ose t'il croire des faits si étranges, parce que, dit-il, des accusations de cette nature, ont été plus souvent hazardées que prouvées.

Mais quand nous n'aurions pas des témoignages si authentiques, rien ne semble incroiable d'un Païen, d'un Apostat, d'un persécuteur, d'un homme à expériences, curieux de tout sçavoir, de tout approfondir, toujours environné d'Haruspices, de Magiciens, de Charlatans, d'imposteurs de toute espéce, & qui se croioit sûr du secret, ou qui l'étoit au moins de l'impunité.

Par une conduite si peu mesurée; Julien s'étoit rendu odieux & méprisable aux Peuples d'Antioche. Ses folles superstitions, les marques d'idolatrie empreintes sur sa monnoye, sa Barbe pointuë, sa démarche, sa personne, les malheurs publics, la famine qui désoloit cette grande Ville depuis son arrivée; tout étoit pour ce Peuple soulevé, un fond inépuisable

de railleries, de chanſons, de ſatyres & d'injures. « Que faire à un ,, grand Peuple animé par la Reli- ,, gion ? Au lieu de l'epée il prit la ,, plume, & compoſa la fameuſe ,, Satyre intitulée *Miſopogon* c'eſt à ,, dire *l'Ennemi de la barbe*. ,, On y voit un Empereur, qui affectoit la gravité d'un Philoſophe, ſe dégrader juſqu'à entrer en lice avec ſes ſujets, & leur rendre d'un ton ironique injures pour injures.

Dans le deſſein que Julien forma de rétablir le Temple de Jeruſalem pour démentir la prédiction formelle de Jeſus-Chriſt, il engagea les Juifs par une Letre ſéduiſante, à redoubler leurs vœux pour la proſpérité de ſon Empire *auprès du grand Dieu créateur*. Quel langage ? que faut-il de plus pour découvrir, ou l'extravagance, ou l'hypocriſie d'un Prince, qui parloit en toute rencontre avec un mépris ſouverain de la Religion judaïque. On ſçait la ſuite de l'entrepriſe; les vieux fondements furent démolis, & les Travailleurs, ſans y penſer, accomplirent à la rigueur la

parole de Jesus-Christ *qu'il ne resteroit pas pierre sur pierre.* On se disposoit à placer les nouveaux fondements, lorsqu'il en sortit des tourbillons de flamme qui consumerent les Ouvriers. C'est un fait rapporté par les Auteurs contemporains, & par ceux même qui étoient attachés à la Religion, & à la personne de l'Empereur. Le prodige étoit sensible, & mettoit pour ainsi dire sous les yeux une des preuves les plus frappantes de la Religion Chrétienne; mais les grandes occupations de Julien contribuerent à le distraire sur cet événement, & à l'étourdir sur les conséquences.

Le reste de ce second volume expose dans un grand détail & avec beaucoup d'élégance l'entreprise de Julien contre la Perse. Au rapport d'Ammien, de Zozyme, & de Libanius Auteurs Païens les plus jaloux de sa gloire, & dont notre Historien a rassemblé les divers traits qui composent la nouvelle vie, il joignit pendant le cours de l'expédition, la valeur d'un Heros à toutes les ver-

tus d'un Philoſophe. On ne lui reproche qu'une ſeule faute ; mais elle fut irréparable. Tandis qu'il méditoit la conquête des vaſtes contrées ſoumiſes à la domination de Sapor ; un Perſe d'une naiſſance diſtinguée, comme un nouveau Zopyre, réſolu de périr, s'il le falloit, pour le ſalut de ſa Patrie, ſe vient livrer entre ſes mains. Cet homme adroit après un récit pathétique de ſes malheurs prétendus, & des proteſtations feintes d'un zéle ſincere pour l'Empereur & d'une haine irréconciliable contre Sapor, perſuade à Julien de brûler ſa Flotte de douze cens Vaiſſeaux qui renfermoient les magazins de vivres pour la ſubſiſtance de l'armée. *C'eſt*, diſoit-il, *un refuge à la nonchalance & à l'oiſiveté du ſoldat. Les forces de mer & de terres réünies en pleine campagne porteront par tout la terreur.* Quoique Julien n'eût point d'autre reſſource contre la famine dans un pays ruiné, il donna ſtupidement dans le piége, On met le feu à la Flotte; cet incendie excite un murmure général. On ſe demande ſi Julien eſt d'intelligence avec

les

les Perses. Julien lui même ouvre les yeux , mais il n'étoit plus tems ; le mal étoit sans remede ; & le fourbe avoit disparû. Les deux Armées se rencontrent, l'Empereur livre le combat. Il s'opiniatre jusqu'au moment fatal , & enfin est percé d'un Dard dans le Foye. Julien mourant au milieu des siens accablés de douleur, essaya de les consoler par un discours où il étale sans façon la bonne opinion qu'il avoit de lui-même & de ses vertus. « La Philosophie, dit-il , m'a „ appris que l'ame n'est heureuse „ qu'affranchie des liens du corps. La „ mort est pour les gens de bien la „ plus grande récompense dont les „ Dieux puissent couronner leurs ver„ tus. Je meurs sans remords parce „ que j'ai vecû sans crime &c. Quel„ le bassesse d'ame, ajouta-t-il, à ses „ favoris qui ne pouvoient retenir „ leurs sanglots, de pleurer un Prin„ ce qui va être réüni au Ciel & aux „ Astres. „ C'est ainsi qu'il fit lui même son Oraison Funebre; après quoi il expira l'an de J. C. 363. âgé d'environ 32. ans. Il avoit régné de-

puis la mort de Conſtance 1. an 8. mois, & 23. jours. On a pretendu que ſe ſentant bleſſé, il remplit ſes mains de ſon Sang & qu'il le jetta contre le Ciel en proférant ces blaſphêmes. *Tu as vaincu Galiléen, quoi tu me pourſuis juſqu'ici ! eh bien je t'y renoncerai encore; raſſaſie toi de mon Sang.* Mais outre que ce fait n'auroit pas échappé à S. Grégoire de Nazianze qui n'en dit mot, Theodoret & Sozoméne qui le rapportent, n'oſent en garantir la vérité.

Telle fût la fin d'un Prince en qui l'on ne comprend rien, & qui n'eut de la vertu que le maſque, à moins qu'on ne veuille ſe perſuader que ſans religion, ſans doctrine, ſans bonne foy, & ſans nulle ſuite de raiſonnemens ni de principes, on pourroit être un homme admirable & un grand Héros.

ARTICLE VII.

De la Liberté de penſer ſur la Religion, par le Pere Tournemine de la Compagnie de Jeſus.

JE ne cherche point de Docteur, me disoit il y a peu de tems, un incrédule présomptueux ; je veux m'instruire par moi-même & sans le secours d'autrui. Non, je ne dois de la docilité à personne, je suis mon maître. Vous ne pouviez en choisir un plus mauvais, répondis-je, peut-être trop brusquement. Tant de confiance marque peu de capacité. Quiconque se flatte de connoître tout, ne se connoît pas soi-même ; qui s'écarte sans frayeur, de tant de génies admirés dans tous les siécles, ne leur ressemble pas, & doit se défier de son jugement. Me refusez-vous la raison, continua l'incredule ; c'est elle que je dois consulter ; par l'ordre du Créateur, elle est le flambeau qui m'éclaire ; elle me suffit. Oui, sans doute ce don de Dieu vous suffit pour les besoins ausquels Dieu l'a destinée & proportionnée, si vous vous en servez avec droiture, avec attention. Elle vous suffit pour la conservation de votre corps ; elle vous suffit pour le discernement des véritez communes ; elle vous suffit

pour la connoiſſance de vos devoirs, pour la diſtinction du bien & du mal, pour l'examen des faits. Appliquez-la ſelon les vûës du Créateur, elle vous menera par la route la plus ſûre, à la vérité, à la vertu, à Dieu, à la Religion; la raiſon elle même vous découvrira ſes propres bornes; elle vous arrêtera, ſi vous voulez les paſſer, & vous perdre dans l'infini. Vous verrez clairement qu'une lumiere finie ne ſuffit pas pour connoître l'infini. Hé quoi! c'eſt la réflexion du Sage (*a*) nous travaillons inutilement pour pénetrer ce qui ſe paſſe au tour de nous ſur la terre. Ce qui frappe nos yeux échappe aux recherches de notre eſprit. Nous nous ignorons; la ſtructure, les reſſorts de notre corps nous ſont cachés. Oſerons-nous, ſans une témérité riſible décider ſur ce que le Ciel renferme, développer l'intérieur inacceſſible de la Divinité, entrer dans les ſecrets de ſes Conſeils éternels, cenſurer ſes deſſeins libres & indépendants. Non, dit encore le Sage,

(*a*) Sap. c. 9.

(*a*) hommes vains, tourmentez-vous, livrez-vous à la plus pénible des occupations; étudiez l'ouvrage de Dieu vous en admirerez la beauté, & jamais vous n'en pénétrerez l'art; étudiez la nature de l'Ouvrier tout puissant & infiniment parfait, vous en sçaurez assez pour l'adorer, vous n'en sçaurez pas assez pour le comprendre. Qu'on lise les Chapitres 37. 38. & 39. de Job; & si l'on est du nombre des Philosophes audacieux, qu'on soutienne la confusion que leur audace mérite, & qu'on abbandonne le projet de former selon les saillies de son imagination, des systêmes incertains de Physique & de Religion.

Feu Mylord Shaftsbury le plus superficiel des Défenseurs de l'incredulité, foible dans ses raisonnemens, fade dans ses plaisanteries mélancholiques, discoureur sans preuves, badin hors de propos, avec une confiance aussi indiscréte qu'elle est hardie promet l'impunité à tous les téméraires qui se font une Religion à

(*a*) Eccle. cap. 1.

leur gré. *Non*, dit-il, *Dieu ne punit jamais un homme pour avoir conſulté & ſuivi ſa raiſon dans le choix d'une Religion.* Dieu ne punira pas un homme du bon uſage qu'il aura fait de ſa raiſon, nous en convenons? Mais Dieu ne punira t'il pas l'abus de la raiſon? Le Jeune Mylord Dogmatiſte avant que d'avoir réfléchi, en ſeroit convenu après la plus légére réfléxion. Diſcutons paiſiblement ſi l'Incrédule fait un bon uſage de ſa raiſon, ou s'il en abuſe.

Suppoſer dans la raiſon humaine, des forces, une étendue qu'elle n'a pas; la pouſſer hors de ſes limites, ſe figurer qu'on atteint juſte ce qui eſt au deſſus d'elle, où elle ne peut parvenir; n'être point en garde contre la ſéduction des ſens, les illuſions de l'imagination éprouvées mille fois; ſe livrer à l'impreſſion des objets; enfoncer l'eſprit dans la matiere; l'enyvrer de plaiſirs; ne conſulter ſa raiſon, qu'après que les paſſions l'ont déterminée à répondre ce qui plaît; prendre nos deſirs pour des démonſtrations, violer toutes les régles de la

prudence : est ce donc se servir, n'est-ce pas abuser de sa raison ?

Les voici ces régles de la prudence, reconnuës & pratiquées par tout ce qu'il y a jamais eu de Sensé, & mal observées par les Incrédules ; 1°. Ne pas contredire le grand nombre par des doutes, des soupçons, des conjectures ; balancent-elles le jugement du grand nombre ? 2°. Ne pas nier l'existence de tout ce qu'on n'apperçoit pas ; ne pas inférer l'impossibilite d'une chose de ce que nous ne l'avons pas expérimentée. Un habitant de la Zone Torride, qui n'a jamais vû d'eau glacée, croiroit raisonner juste, s'il assuroit que l'eau ne peut devenir solide ; que cette solidité est contraire à sa nature liquide ; il se tromperoit. Celui qui décide sur la nature de Dieu, est-il moins exposé à se tromper ? 3°. La prudence ne nous dicte point de loi plus nécessaire & plus sensée que celle de ne nous point exposer à un péril même incertain, sans une raison proportionnée au mal qui nous peut arriver. Un motif léger suffit

pour s'expoſer à une égratignure, à la perte d'un écu; mais il faut de très-puiſſantes raiſons pour s'expoſer à la perte de tous ſes biens, de la vie, de l'honneur. Il faut donc pour s'expoſer à des maux extrêmes, éternels, des raiſons de la plus grande force; l'évidence même. La fauſſeté de la Religion eſt-elle évidente aux incrédules? Ils ne le prétendent pas. Leur imprudence eſt donc auſſi extrême que le péril qu'ils veulent courir. Eſt-ce la raiſon qui les guide? 4°. A-t-on les premiers principes du ſens commun, quand on ſe détermine dans une affaire importante ſans un examen ſuffiſant? Certainement nulle affaire n'eſt auſſi importante que le choix de Religion, que les précautions qu'elle preſcrit pour l'Eternité. Un jeune homme à vingt ans prend ſon parti; a-t-il conſulté les perſonnes habiles? Il les fuit. A-t-il examiné par lui-même? A-t-il approfondi cette matiere immenſe? A-t-il lu les Ouvrages immortels de Tertullien, de Lactance, de Saint Athanaſe, de Saint Chryſoſtôme, de

Saint Augustin, de Saint Cyrille, de Theodoret, de Saint Thomas, & de tant d'autres sçavans Défenseurs de la Religion ? Non, il a lu quelques Libelles venus des Pays Etrangers; des Ecrits de Tolland, de Collins, de Chub, de Tyndal, méprisés, réfutés dans un pays où l'irréligion n'est point gênée; il a lu de petits ouvrages hazardés & imprimés furtivement: il a saisi quelques objections glissées dans des Romans; car les Romans de nos jours gâtent l'esprit & le cœur, n'enflamment pas seulement les passions, mais inspirent le libertinage, & l'impieté. Et combien de ces esprits gâtés n'ont rien lû, & renoncent à la Religion sur l'autorité d'un impie hardi & décisif ? Il en est pourtant quelques-uns qui ne refusent pas un léger travail pour étouffer leurs scrupules; ils parcourent le Dictionaire de Bayle; ils lisent les Annotations de Grotius sur l'Ecriture, & se croyent sçavans & maîtres en irréligion. Mais ont-ils lu, ont-ils pesé ce qu'on a écrit contre Bay-

le, & contre Grotius ? Le pour & le contre doit être pesé dans la même balance. Ce n'est pas se servir de la raison, que de n'écouter qu'une partie, c'est se livrer à la séduction. Pour moi, m'a dit un de ces aveugles volontaires, je m'épargne cette étude laborieuse. J'approche de la lumiére de ma raison la doctrine qu'on veut me faire croire. Le rapport, ou l'opposition que cette lumiére naturelle m'y découvre, me la fait admettre ou rejetter ; l'examen est court, il est facile, & toute autre recherche est inutile. Car enfin la lumiére de la raison m'est donnée pour me conduire. Je n'ai pas besoin d'un autre guide.

Cette Maxime rebattuë des incrédules, me fait souvenir d'un Voyageur qui passoit les Alpes. On lui proposa de se laisser porter par les Habitans du pays dans les sentiers étroits de la montagne, & sur le penchant des précipices, il le refusa fiérement : Dieu m'a donné des pieds pour marcher, dit-il, je n'emprunterai point ceux d'autrui ; il marche

avec une forte confiance, & tombe dans un précipice. Dieu ne lui avoit pas donné des pieds propres à traverser les Alpes. Les dons de Dieu ont leurs usages distincts, & bornés. L'incrédule qui prononce si témérairement sur le rapport de sa raison foible & corrompuë, est un malade qui soutient, que ce qui lui paroît jaune, ne peut être d'une autre couleur.

Il se plaindra sans doute qu'en lui défendant de s'en rapporter à ses lumiéres, je l'engage dans une recherche vaste, épineuse, trop longue pour la vie d'un homme; que les fidéles n'ont pas fait cet examen avant que de croire. Je l'avouë, la vraye Religion porte dans les cœurs purs, dans les esprits attentifs mille rayons de lumiere dont un seul suffit pour les éclairer; chaque esprit, le grossier, & le subtil, le sçavant & l'ignorant, sont frappés par des motifs que la bonté & la sagesse de Dieu leur ont préparés. De quelque côté que l'on envisage la Religion, si on l'envisage sans préjugé, elle paroîtra certaine.

Abrégeons cependant l'examen qu'on en doit faire ; réduisons-le à la vérification de certains faits dont la preuve anéantit tous les doutes d'un esprit sensé. La moindre portion de raison suffit pour constater des faits, leur examen est son principal usage.

La Résurrection de Jesus-Christ, l'établissement merveilleux de la Religion Chrétienne ; voilà deux faits dont tout dépend. Sur le premier fait, qu'on lise la traduction de l'Ouvrage Anglois de Ditton, imprimée en Hollande & à Paris chez Chaubert : Sur la propagation du Christianisme, qu'on lise l'admirable Démonstration de la Divinité de Jesus-Christ, tirée de ce qu'il y a dans le monde *des Chrétiens*, Ouvrage de Saint Chrysostôme ; Démonstration dont l'excellent Livre d'Abbadie n'est qu'une paraphrase. Qu'on lise l'Homelie VII. de ce Saint Docteur sur la premiere Epître aux Corinthiens.

Ou nul fait n'est certain, ou il est certain que Jesus-Christ est ressuscité, pour prouver sa Divinité, & que l'établissement de la Religion Chrétienne

ſans moyens humains, contre les efforts humains, cet établiſſement prédit, dépeint clairement dans le ſecond Chapitre de Daniel eſt l'ouvrage de Dieu ſeul. Négliger un examen ſi aiſé & refuſer de croire, n'eſt-ce pas faire de ſa raiſon un abus puniſſable & mépriſable ? Si on le traitoit d'extravagance, l'expreſſion ſeroit-elle trop forte ? Toutes les folies ne ſont pas ſombres, farouches, furieuſes ; il en eſt de douces, de plaiſantes, qui conſervent quelque apparence de raiſon. Mais abſtenons-nous de termes injurieux. Contentons-nous de dire avec tous les ſages, que l'irréligion eſt un travers d'eſprit.

Ajoutons la mauvaiſe foi au travers d'eſprit. L'incrédule dogmatiſte ſe donne pour décidé, pour perſuadé, & il ne l'eſt pas. Il fait valoir des objections dont il ſent la foibleſſe ; il attaque des opinions qui n'appartiennent point à la Foy, & il veut qu'on croye la Foy renverſée, s'il ébranle ces opinions. Il impute à la Religion les vices de ſes Miniſtres, & il feint d'ignorer que Jeſus-Chriſt les a prédits & condamnés, & que rien ne

prouve mieux la Divinité de la Religion, que sa propagation, sa conservation malgré les vices & la négligence de ses Ministres. Il met sur le compte de l'Eglise des abus & des superstitions qu'elle réprouve ; il se vante d'épurer ses sentimens de la moindre erreur, & il veut que l'Eglise les tolére toutes. Il rejette toute autorité, & la regarde comme une tyrannie, quand elle l'oblige à croire ; & la plus foible autorité, celle d'un libertin qui écrit avec feu, lui suffit pour ne pas croire : avec quelle ostentation les incredules ont-ils fait valoir les objections du Juif Orobio mal refutées, il est vrai, par Limborch Remontrant, & demi Socinien ? Ignoroient-ils que ces objéctions avoient été réfutées d'avance par plusieurs Ecrivains Catholiques, par Paul de Burgos, Raymond Martini ; & sans replique par le sçavant & pieux *Louis Vivés dans son Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne* ; ouvrage solide, clair, & que le zéle de s'oposer au torrent de l'incredulité devroit engager quelqu'une de nos bonnes plumes à traduire.

Je ne doute pas que l'incredulité ne ſe récrie contre moi & ne me reproche que je réduis des eſprits nés libres à la plus rigoureuſe ſervitude, que j'ôte *toute liberté de penſer ſur la Religion.* Non je ne l'ôte pas, je la régle. Penſés, peſés, examinés ſi vous devés croire, *cur credendum*; voilà ce qui vous eſt permis N'examinés point ce que vous devez croire, *quid credendum*, cela vous eſt défendu, & c'eſt la raiſon même qui vous le défend. Si Dieu a parlé, il faut croire; rendre hommage à la Vérité ſubſtantielle, à la Raiſon ſuprême; renoncer à nos foibles connoiſſances, reconnoître l'obſcurité de nos lumiéres; ſe fier ſans inquiétude à la ſcience de Dieu qui ne peut être trompée, à ſa bonté qui ne peut tromper. Et quelle autorité pourroit balancer la ſienne? A qui nous adreſſerions-nous pour être mieux inſtruits ſi nous ne comprenons pas les Myſteres qu'il nous revele? Leur obſcurité m'embarraſſe, dit l'incredule, & moi, ſi je les comprenois j'aurois plus de peine à les croire. Je me défierois

d'un systême de Religion trop humain, & que l'homme auroit pu imaginer. Dieu parle, il parle de Dieu ; ce qu'il m'apprend doit être au-dessus de ma raison ; *quid credendum.* Mais a-t-il parlé ? Suis-je sûr qu'il a parlé ? *cur credendum.* Ne vous plaignez pas qu'on vous ôte sur cet article, la liberté de penser, de peser, d'examiner. Examinez, les preuves se présenteront en foule. L'établissement, la conservation de l'Eglise toujours puissamment attaquée, souvent mal défenduë, & toujours victorieuse ; les forces de l'Empire Romain qui ont suffi pour dompter l'Univers, & qui n'ont pu étouffer le Christianisme naissant ; voyez les Hérésies s'élever l'une après l'autre, & venir se briser contre cette pierre immobile : Voyez l'Arianisme prêché par les plus grands génies de leur siécle, soutenu de toute l'autorité de Constance, de Valens, maîtres de la terre ; voyez-le après que le grand Theodose l'a détruit dans l'Empire, ranimé par une inondation de Barbares régner dans Rome, dans

l'Europe, dans l'Afrique : Il y forme cinq Royaumes ; il employe pour se maintenir le fer & le feu, il n'est plus. Les Héréſies qui ſubſiſtent encore, auront le même ſort ; Dieu leur a marqué le terme fatal. Ces torrens impétueux menaçoient la Maiſon de Dieu, & n'ont ſervi qu'à la purifier. L'Egliſe Romaine les a vû naître, les a condamnées, & n'a voulu avec elles aucune paix, aucun accommodement : Elle les verra rentrer dans l'abîme dont elles ſont ſorties : Elle éprouvera juſqu'à la fin la vérité de l'Oracle qui lui promet que les Sectes qui conduiſent en Enfer, ne prévaudront point contre elle. Eſt-ce un ouvrage humain ?

Examinez Incredule, examinez ſérieuſement l'établiſſement de la Religion Chrétienne, vous en ſerez frappé. Jeſus-Chriſt rebut de la Nation du Monde la plus mépriſée, qu'elle a fait périr par le plus honteux ſupplice, qui n'a pour Diſciples qu'onze Pêcheurs groſſiers, a fait dans l'Univers la révolution la plus étonnante qu'on ait vû. Il convertit ſaint

Paul le plus zelé & le plus éclairé de ses adversaires, en lui apparoissant. Il anéantit l'Idolâtrie, religion commode; il persuade à la voluptueuse Asie l'austérité & la plus rigide pénitence: il confond la subtilité de la Gréce féconde en Philosophes, il humilie l'orgueil des Romains, il adoucit la férocité des Barbares, il anime, il remplit de joye des millions de Martyrs, & fait monter la Croix cet instrument de son supplice sur le Trône des Césars; dans le moment que les persecuteurs se vantent d'avoir détruit sa Religion; persécutée dans toutes les parties du monde, elle s'étend dans toutes les parties du monde; souffrant toujours & ne combattant jamais.

On ne vous ôte point la liberté de penser; pensés, pesés, examinés les miracles de Jesus-Christ. Les Juifs, Celse, Porphyre, Hierocle, Julien l'Apostat ne les ont pas niés. Un fait avéré, accordé par ceux qui ont plus d'intérêt de le nier, n'est-il pas constant?

Pensés, pesés, examinés les Pro-

phéties; rapportez vous en aux Juifs les plus anciens, les plus ſçavans, ils ſont les plus ſinceres. Examinés ſcrupuleuſement le Texte; vous ſentirés avec indignation, la violence que Socin, Grotius, Simon & leurs Copiſtes font à la Parole de Dieu, pour empêcher qu'on ne voye dans les expreſſions naturelles du Prophete Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt ſeul; & que cette Démonſtration ſimple & courte ne paroiſſe dans toute ſa force.

Les Prophétes ont dépeint & prédit le Meſſie par des traits qui ne permettent pas de le méconnoître.

Ces traits ne conviennent qu'à Jeſus-Chriſt ſeul, donc Jeſus-Chriſt eſt le Meſſie.

Libres Penſeurs. C'eſt le nom que vous vous donnés, ne vous contraignés pas, penſés librement; mais pour penſer librement il faut que votre raiſon ſecouë le joug des paſſions; penſés attentivement hors du tumulte des plaiſirs, & j'en réponds, la Réligion vous paroîtra raiſonnable. S'il vous reſte quelque difficulté,

je vous promets de la réſoudre. La cauſe eſt ſi bonne que le plus foible Avocat ſuffit pour la défendre. Sans vous faire connoître expoſez-moi vos doutes, j'y répondrai dans les Mémoires de Trévoux, où je développerai bien-tôt la preuve convaincante que Dieu a préparée pour les eſprits les plus ſimples, les plus ignorans ; preuve indépendante de toute recherche, & qui frappe par elle même.

ARTICLE VIII.

*LE MILITAIRE EN SOLITUDE, ou le Philoſophe Chrétien. Entretiens militaires, édifians & inſtructifs ; Ouvrage nouveau par M. D*** Chevalier de l'Ordre Militaire de S. Louis. 2. Parties. A Paris, chez le Gras, grande Salle du Palais ; Cavelier, ruë S. Jacques ; la Veuve Knapen, Pont S. Michel, Prault fils, Quay de Conty.* 1735. *Avec Approbation & Privilege du Roy.*

LA vertu eſt de tous les états. La connoiſſance & la pratique des grands devoirs de la Morale, ſont donc néceſſaires aux hommes, & ſurtout à ceux que le bonheur de la naiſſance appelle aux grands emplois. Quel préjugé plus ridicule que celui qui ſemble attacher l'ignorance & l'oiſiveté aux conditions relevées! On a beau dire, aux yeux de la ſageſſe la grandeur ne garentira jamais du mépris, ſi le mérite ne répond chez elle à la fortune. Il n'eſt pas moins vrai que le métier de la guerre, ſuppoſe, pour être fait avec diſtinction, des connoiſſances ſuperieures, des talens nourris par de longues études & une infinité de réflexions. Tout cela, quoiqu'on prétende, ne s'apprend pas dans la diſſipation du monde, dans une vie dévouée aux joyes frivoles & aux plaiſirs badins.

C'eſt ſur ce plan qu'eſt tracé l'Ouvrage que nous annonçons. Quoique la morale en ſoit excellente, & par conſéquent très-propre à quiconque

voudra l'étudier, & s'en appliquer les principes, on peut pourtant aſſurer qu'elle convient principalement à ce qu'on appelle les gens du Grand Monde, les Courtiſans, les Officiers, conditions où il n'eſt que trop malheureuſement établi, qu'on peut abſolument n'être pas ſi auſtere ſur les regles de la vertu, ſe permettre quelques ecarts, & vivre enfin dans un cercle borné de lumieres, qui ne differe guéres de l'ignorance. Le vertueux Militaire Auteur de ce Livre, après avoir blanchi dans les travaux de la guerre, a conſacré juſqu'à ſon repos au ſervice de l'Etat, en ramaſſant dans ſa retraite tout ce qu'une longue experience lui avoit appris des ridicules & des vices du monde, en travaillant à former des Citoyens vertueux, des ſages, des Chrétiens; dont la conduite dans tous les tems, noble ſans orgueil, prudente ſans foibleſſe, agiſſante ſans étourderie, décente ſans contrainte, mâle ſans dureté, aimable ſans flatterie, confondit les ſophiſmes & les déclamations du libertinage.

Nous n'osons dire que la forme de cet Ouvrage plaise généralement ; il est partagé en Entretiens ou Dialogues. Qui ne sçait combien il est difficile dans ce genre d'écrire d'attraper ces finesses délicates, ces transitions heureuses, ces ingénieuses saillies, ces tours insinuans qui en font le charme & le mérite ? L'Auteur sur tous ces points s'execute lui-même de fort bonne grace dans sa Préface. Il y demande en même tems quelque indulgence pour le style. L'orgueilleuse critique pourra bien la lui refuser ; mais la politesse sera d'autant plus facile à cet égard, qu'elle le pourra sans blesser la vérité, qu'il s'exprime pour l'ordinaire avec noblesse & avec force, que ses idées sont renduës avec justesse ; que tout enfin doit intéresser en faveur d'un Etranger * qui a le courage d'écrire dans notre Langue, & qui le fait communément avec élegance. D'ailleurs dans un Livre de cette espece, il nous paroît qu'on doit bien moins s'occuper des expressions, que

* L'Auteur est Irlandois.

des excellentes leçons qu'il nous y débite.

Il y a un autre article ſur lequel peut-être les Lecteurs ſeront moins traitables. La morale par elle-même eſt ennuyeuſe & ſéche, les longs propos fatiguent plus qu'ils n'inſtruiſent; les preceptes pour plaire doivent être courts; il faut même, pour rendre leur impreſſion plus ſenſible, les agrémens de la fiction ou le ſecours des exemples, variés, bien choiſis, & narrés avec art. Sans cela, c'eſt une Médecine que vous preſentez ſans déguiſement à un enfant indocile & opiniâtre; il ne la prend point, ou les efforts qu'il fait pour y parvenir en empêchent le ſuccès. Or nous apprehendons que la plûpart de ceux qui liront cet Ouvrage, ne ſoient rebuttés par l'exceſſive quantité de principes, de regles, d'inſtructions, que l'Auteur entaſſe de ſuite dans pluſieurs de ſes Entretiens, & met contre une eſpece de vrai-ſemblance dans la bouche de ſes interlocuteurs. Quel ſupplice ſeroit-ce que cette lecture pour ceux qui ne connoiſſent que ces

petits

petits Romans modernes,& qui n'auroient pas même la constance de lire les anciens ! Est-ce le petit nombre ? La réponse se suppose ; que l'Auteur se rejetté donc sur les esprits solides. Ils le loüieront sur quantité de bonnes choses, & dans le reste, applaudiront du moins à ses efforts.

Tout l'Ouvrage est composé de sept Entretiens. Trois forment la premiere partie, & quatre la seconde. Ce sont des conversations libres, tantôt enjouées, quelquefois sérieuses, entre quatre amis sensés, raisonnables, assortis pour le mérite, que l'inclination & le goût rassemblent aux Thuileries, & qui se font une étude de la vertu pour eux-mêmes & pour les autres.

Le premier Entretien roule presque tout entier sur un jeune Seigneur dans qui une mauvaise éducation avoit plutôt endormi qu'étouffé un naturel heureux. Ses propres réflexions lui découvrirent le danger des principes dans lesquels on l'avoit élevé. Il eut occasion de voir M. le Maréchal de Catinat ; & quelles res-

ſources ne trouva-t'il pas dans la conversation de ce grand homme ! On eſt infiniment édifié de l'avidité avec laquelle il écoute les très-longues inſtructions de ce reſpectable Mentor. Son mérite paroît encore davantage, parce qu'on le fait contraſter avec deux jeunes évaporés, dont on dépeint le ridicule dans les idées, dans les manieres, dans toute la conduite.

Dans le ſecond Entretien, un jeune homme déſabuſé du monde & retiré parmi les Hermites de la Forêt de Sennar, fournit une belle matiere pour remplir le deſſein que l'on ſe propoſe de réünir l'homme ſage & le Chrétien, de montrer que la Religion eſt pour tous les états, qu'il n'y a perſonne qui ſoit diſpenſé d'en obſerver les devoirs, qu'elle eſt la ſource des véritables agrémens, & des ſolides vertus. On trouve ici des réponſes admirables aux prétentions du monde profane, & des raiſonnemens convaincans contre le luxe & les plaiſirs pouſſés à l'excès, contre l'orgueil & le poiſon des richeſſes; contre la pétiteſſe & les fu-

reurs de l'ambition. Ce n'eſt point un ſermon, c'eſt quelque choſe d'auſſi utile.

Le troiſiéme Entretien preſentera des réflexions très-judicieuſes ſur le caractere des femmes. L'Angleterre comme la France, a ſes precieuſes. La nature, uniforme, pour ainſi dire, dans le gros de ſes opérations, ne varie que dans quelques légeres circonſtances. Ce ſont par tout à peu-près les mêmes travers, les mêmes foibleſſes. Tout cela eſt fort bien détaillé dans l'Auteur, & appuyé de citations heureuſes. La juſtice qu'il rend aux Dames d'un eſprit ſolide & d'un cœur auſſi droit, fera paſſer plus aiſement ce qu'il dit ſur les autres.

Le quatriéme eſt plus varié, & traite differentes matiéres. Ici c'eſt la *bouderie* que l'on définit, & l'on répreſente avec exactitude les incommodités de ce vice dans la ſocieté; quelquefois pourtant il devient vertu. Ainſi Mentor *boudoit* Telemaque, lorſque celui-ci prêtoit l'oreille au langage trompeur des paſſions. C'eſt là le cas. Là c'eſt l'idée de la vraye

Philoſophie, le caractére des vrais Philoſophes. On n'exclut point les Dames de ces glorieuſes prérogatives. Tantôt c'eſt une diſſertation par exemple ſur le danger des engagements trop tendres qu'un Jeune homme peut prendre à ſon entrée dans le monde, & tantôt ce ſont des exemples pour confirmer ces maximes. On s'étend beaucoup ſur le caractére du grand Czar Pierre premier, Prince ſingulier tout à la fois & admirable, unique par la reünion de ces vertus qui font les plus grands Roys, & de ces vices qui font les hommes groſſiers. Du moins c'eſt ce qu'on eſt porté à conclure des traits que rapporte notre Auteur.

Le Cinquiéme n'eſt pas moins vaſte pour le ſujet qu'il embraſſe; la converſation eſt alternativement ſçavante & morale; on parle d'ouvrages d'eſprit, on en cite pluſieurs; on déclare ſon goût; on critique celui des autres; on eſt charmé de la délicateſſe des femmes dans leur ſtyle. De là on paſſe à ces parleurs impitoyables, à ces diſeurs de rien, à ces pedants inſipides dont la ſcience au rebours du bons ſens, & de l'agrément, vous

feroit cherir juſqu'à l'ignorance. On propoſe & on réſout à ce ſujet quelques queſtions ingenieuſes. On rabbat enſuite ſur la dêbauche, ſur le faux de la plûpart des hommes dans le choix de leurs plaiſirs. Quel champ ! quelle matiere pour quelqu'un qui connoît le monde, qui ſçait parler & peindre ! Arrive enſuite une eſpece de Traité ſur l'amitié, ſujet uſé ſans doute, & qu'on ſe pique de ſçavoir par cœur. La ſpeculation de tout cela eſt charmante ; pourquoi la pratique, n'en eſt-elle pas auſſi commune.

Le Sixiéme commence par une invective contre les petits Maîtres. On n'en oublie aucune eſpece, & juſqu'aux petits Maîtres Abbés, tous y paſſent en revûe. Le beau Livre que celui qui réuſſiroit à déraciner ce ridicule ! On trouvera enſuite de belles maximes ſur l'opulence, & l'indigence, ſur le vrai & le faux mérite, ſur l'entêtement dans la diſpute, ſur l'éducation de la Jeuneſſe, ſur le faux air d'eſprit, que dirons nous enfin ? On vous y parle d'une Ville, où l'on ne reconnoît de merite que dans ceux

qui sçavent penser, sentir & écouter.

Dans le septiéme, ce sont des regles sur la critique, & des plaintes très bien fondées de l'abus qu'en font tous les jours certains Auteurs. Ce n'est point l'amour du bien qui conduit leur plume; c'est la malignité, la jalousie, la passion. De là tant d'injustices dans la Litterature aussi criantes que celles dont on se plaint tous les jours dans les autres états de la vie. De ce début, il n'étoit pas tout à fait naturel de penser qu'on aboutiroit à l'Heroisme, à l'art Militaire, aux qualités d'un grand Général; mais ces inégalités, ces surprises, ces brusques cascades, sont le privilége des conversations, & il faudroit être de mauvaise humeur, pour le contester. L'Auteur s'exprime avec beaucoup de sagesse, sur la valeur, sur le veritable heroisme. Les exemples qu'il cite de l'Histoire ancienne & moderne, sont très propres à exciter l'emulation, & l'envie d'imiter les grands hommes.

Tel est le Canevas sur lequel l'Au-

teur a travaillé, & que nous pouvons assurer qu'il a rempli d'une maniere qui fait honneur à sa vertu & à son esprit. Rapportons au hazard quelques textes qui justifient le jugement que nous en portons.

Voici par exemple quelques traits qui constituent selon notre Auteur, le veritable Philosophe. Il a ... " (*a*) toutes les qualités de l'honnête homme, du galant homme, de l'homme généreux, Pour moi je me le represente simplement comme un homme modeste, posé, tempérant, doux, patient, équitable, dont la sagesse & les lumieres ne sont pas moins utiles aux autres qu'à lui même; qui comme dit Horace, ne s'occupe qu'à la recherche de la vérité & de la vertu dont il fait son unique étude ... qui ... joignant à tout cela de la facilité dans l'humeur & dans l'esprit, sçait faire ensorte que dans sa Compagnie, on est content de lui, à force de l'être de soi même par ses insi-

(*a*) Entretien quatriéme Pages 252. & 253.

„ nuations ; mais ſon caractére diſ-
„ tinctif, eſt d'être ſobre, modéré,
„ diſcret & raiſonnable en tout....
„ Comme le bon ſens eſt la princi-
„ pale regle qu'il obſerve en parlant,
„ il ne ſçauroit rien dire que de bien
„ placé, mais s'il plaît parce qu'il par-
„ le juſte, il plaît encore plus, par-
„ ce qu'il ſçait écouter & parler à
„ propos : il plaît à tout le monde
„ parce que tout le monde le trouve
„ égal dans ſa conduite, & ſcru-
„ puleuſement attaché à l'aimable
„ candeur, à la droiture & à la pro-
„ bité.

(*a*) Ecoutons quelques penſées de l'Auteur ſur l'Education. " Jamais on
„ n'a vû tant de précautions pour
„ former l'eſprit, ni moins d'atten-
„ tion dans le choix de ce qui peut
„ former en même tems le cœur ;
„ on ne néglige rien dans l'un &
„ l'autre ſexe pour l'education ex-
„ terieure & galante ; tout eſt em-
„ ploïé pour rendre un jeune hom-

(*a*) Entretien ſixiéme Pages 436. & 437.

„ me poli, agréable, & de bon goût;
„ on l'exerce ſoigneuſement dans l'art
„ funeſte de plaire au monde, & à ce
„ monde proſcrit dans l'Evangile. En-
„ fin une infinité de Maîtres ſont em-
„ ploïés pour donner des leçons, qui
„ ſouvent deviennent la ſource d'une
„ chaîne de malheurs; mais voïons
„ nous beaucoup de ces Maîtres mer-
„ cenaires appliquer la Jeuneſſe aux
„ connoiſſances ſolides qui forment
„ la raiſon, qui dirigent le cœur
„ pour le rendre droit, bon, juſte;
„ qui ſe faſſent une affaire capitale
„ d'accoutumer l'eſprit de leurs éle-
„ ves à l'attention, à la pénétration,
„ à la juſteſſe? Il ſemble que tous
„ leurs ſoins doivent ſe borner aux
„ qualités ſuperficielles, à un certain
„ brillant. Le bel eſprit, l'imagina-
„ tion brillante, la politeſſe exterieure,
„ tout cela fait oublier la neceſſité
„ des qualités eſſentielles du cœur
„ des ſentiments & des vertus. On
„ s'accoutume ainſi à regarder le fri-
„ vole comme neceſſaire, & l'eſſen-
„ tiel comme peu important. „

F v

(*a*) Finiſſons par quelques remarques ſur le ſtyle Epiſtolaire. " Le Lecteur de mauvaiſe humeur ne pardonne pas à certains faiſeurs de Lettres, cet exceſſif travail qui le jette en les liſant dans un autre travail, pour démêler le ſens & les penſées enſevelies dans un tas de verbiages qui les offuſquent. C'eſt ici un défaut qu'on reproche avec raiſon à pluſieurs de nos Auteurs Anglois auxquels il ne manque que le naturel dans leurs écrits pour être excellents. On veut s'élever au deſſus du commun par un certain raffinement de langage & de tours guindés, dont il s'enſuit une eſpece d'emphaſe mal entendüe, qui tient du précieux & qui jette dans l'obſcurité, dans le galimatias..... où trouve t'on plus de legereté, de fineſſe & de goût que dans le ſtyle des femmes? Au lieu de cet art compaſſé & geſnant, on y trouve les fleurs & les graces, enfin tous les charmes de la naïveté & du natu-

(*a*) Entretien cinquiéme Pages 322. & 323.

„ rel. Le Pédant ſe récrie ſur la né-
„ gligence dans les expreſſions, & les
„ perſonnes de bon goût trouvent
„ dans cette même negligence je ne
„ ſçai quoi de noble qui leur plaît;
„ le point capital, eſt la juſteſſe & la
„ ſolidité dans les penſées. „

L'Auteur promet une continuation de ſon travail, ſi ce premier eſſay eſt favorablement reçû. Tout ami de la vertu & du bien, doit le remercier de ſon zele.

ARTICLE IX.

HISTOIRE ECCLESIASTIQUE pour ſervir de continuation à celle de M l'Abbé Fleury. Tome XXXIV. depuis l'an 1563, *juſqu'en* 1569. *à Paris* 1734.

NOus avons appris que les Imprimeurs de cet ouvrage ſe ſont plaints de l'extrait que nous avons donné du Volume précedent, dans la crainte que notre extrait ne préjudiciât au débit du Livre, & qu'ils ont même porté leurs plaintes à un tribu-

nal que nous reſpectons. Ce procedé de la part des Libraires doit paroître aſſez ſingulier. Car il eſt bien vrai que dans le Privilege que le Roi leur accorde d'imprimer & de vendre un livre; il eſt défendu à toute autre perſonne de le contrefaire, de le débiter &c. Mais il n'a jamais été défendu au Public ni même aux Ecrivains particuliers d'en dire leur ſentiment ; ſauf aux Auteurs de ſe défendre s'ils ſont injuſtement attaqués, & aux Libraires de ſe dedomager comme ils pourront, s'ils ſe ſont chargés d'une mauvaiſe marchandiſe qui n'a point de cours. Notre extrait eſt d'ailleurs ſi moderé qu'il paroît qu'il y a eu plus de mauvaiſe humeur que de juſtice dans les plaintes de ces Meſſieurs.

Nous n'avons nullement en vûe de décrier l'Ouvrage du P. Fabre , nous ſerons au contraire charmés d'y trouver matiere d'éloge ; & ſi dans nos extraits il nous échappe quelque trait de Critique, c'eſt de cette Critique permiſe & même déſirable dans la Litterature, & telle qu'elle ſe doit pratiquer entre d'honnêtes gens , ſans aigreur & ſans paſſion, L'Extrait que

nous avons donné du XXXIII volume & celui que nous allons donner du XXXIV en ſont une preuve.

Le XXXIV volume contient l'Hiſtoire de l'Egliſe depuis 1564 juſqu'en 1569 incluſivement. On y voit d'abord le Concile de Trente heureuſement terminé & l'Auteur donne d'après Pallavicin le détail des deux dernieres ſeſſions, qui ſont la XXIV & la XXV. La XXIV eſt une des plus remarquables par l'importance & la difficulté de la principale matiere qui y fût agitée, ſçavoir le mariage. Que de diſputes & d'oppoſitions de ſentimens n'y eut-il pas dans le Concile ſur ce ſujet ! Si le mariage étoit ou un pur Sacrement, ou un pur Contrat civil, il n'y auroit preſque pas de difficulté. Mais il eſt l'un & l'autre tout à la fois. L'Egliſe par conſéquent a droit d'en décider, & les Princes ont droit d'intervenir au jugement. L'Egliſe a des vuës & des raiſons qui ne s'accordent pas toujours avec celles des Princes. De là vint l'oppoſition des ſentimens, & la réſiſtance que les états Chrétiens & ſur-

tout la France, firent aux décrets du Concile ſur cette matiere. Le P. Fabre paroît s'être appliqué à ne rien laiſſer à deſirer ſur ce ſujet, & rapporté avec la même exactitude les divers décrets qui furent faits dans la même ſeſſion pour la réformation générale, ſans omettre les reſtrictions que la France a crû devoir y mettre; Mais c'eſt un détail dont nous croions que nos Lecteurs nous diſpenſeront volontiers. L'Auteur obſerve la même méthode par rapport à la XXV ſeſſion où il eſt traité du Purgatoire, du culte des Images, & de divers points de diſcipline Eccleſiaſtique. Nous devons cependant obſerver que l'auteur qui eſt partout ailleurs aſſez attentif à faire remarquer les uſages de France qui ſont differents des Decrets du Concile, a oublié de le faire dans un point aſſez conſiderable qui eſt celui des Monitoires & des excommunications. Car quoique le decret du Concile défende à un Evêque d'avoir ſur cela aucun égard aux demandes des Officiers publics, à moins que par ſes propres lumieres il ne trouve que la

choſe le demande, c'eſt pourtant la maxime en France que les Evêques doivent accorder aux Officiers publics ſur leur ſimple requiſition les Monitoires qu'ils demandent. Nous pourrions faire encore quelques autres remarques ſemblables ; mais nous nous en abſtiendrons d'autant plus volontiers qu'il n'eſt point à craindre que ceux qui cherchent des regles ſures du droit Canon François, s'en rapportent à un Auteur qui ne ſe donne que pour un Hiſtorien. Après l'Hiſtoire des deux dernieres ſeſſions, le P. Fabre donne celle de la concluſion du Concile, & ce n'eſt pas ſans quelque ſatisfaction que les Lecteurs voïent enfin finir un ſi long détail de choſes peu intereſſantes aujourd'hui & qu'on trouve en tant d'autres Auteurs. Mais c'eſt après tout un morceau ſi eſſentiel de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique que l'Auteur n'eût pas été excuſable de l'omettre. Tout ce qu'on pourroit abſolument lui demander, ce ſeroit un peu d'ornement ; ſans pourtant ſortir des bornes de l'exacte vérité ; mais il faut avouer qu'en pareille matiere

la choſe n'eſt pas aiſée, & qu'elle demande plus de tems, ou plus de travail.

Les Guerres Civiles de France cauſées par l'Héréſie entrent auſſi naturellement dans cette Hiſtoire, & l'Auteur en donne dans ce volume l'abregé depuis la Bataille de Dreux juſqu'à celle de Moncontour. C'eſt encore un détail ſi connu que nous ne croïons pas devoir nous y arrêter; & il faut dire la même choſe de ces Guerres des Païs Bas qui ont donné la naiſſance à la Republique de Hollande. Le P. Fabre en rapporte les principaux traits, & il ne peut gueres ſe diſpenſer de le faire; mais pour nous il nous ſuffit d'avertir en général qu'il en fait mention, & qu'il ne rapporte ſur cela rien de particulier.

L'Auteur paſſe de là en Angleterre où la Religion Catholique étoit en ce tems là fort maltraitée par la Reine Elizabeth; il rapporte la Lettre que l'Empereur Ferdinand écrivit à cette Princeſſe en faveur des Catholiques, & la réponſe honnête qu'elle lui fit, mais ſans aucun effet. On ſçait que

le Pape Pie IV fut fort ſollicité d'excommunier cette Reine ; mais qu'il ne le voulut jamais, perſuadé qu'une excommunication eſt mal employée, lorſqu'elle ne peut ſervir qu'à aigrir le mal au lieu d'y remedier. Cependant Elizabeth s'en tenoit aux articles du Synode de Londres de 1562, & la Religion Romaine perdoit tous les jours du terrain en Angleterre. Philippe II Roi d'Eſpagne affectoit inutilement de n'envoyer à Elizabeth que des Evêques pour Ambaſſadeurs. Tout ce que le premier de ces Ambaſſadeurs y gagna fut de ſe faire empoiſonner par les Proteſtants ; & le ſecond fut bientot obligé de s'en retourner à cauſe de la Guerre qui éclata entre les deux Puiſſances.

Les ennemis de l'Egliſe font neceſſairement partie de ſon Hiſtoire, & ce n'eſt pas la partie la moins intereſſante ; la varieté de leurs caractéres & de leurs ſentimens, la diverſité de leurs attaques & de leurs combats contre les defenſeurs de la Foy, leur hardieſſe, leur opiniâtreté indomptable, même après leur défaite, tout

cela exposé avec art par un habile Historien feroit des Tableaux interessants capables d'exciter la curiosité des Lecteurs & de la satisfaire agreablement. C'est aussi une des parties de l'Histoire Ecclesiastique que le P. Fabre paroît avoir voulu traiter avec le plus d'exactitude, & il rassemble avec soin tout ce que divers Auteurs nous apprennent des plus fameux Protestants de ces tems là, & les particularités qu'il en rapporte sont communément assez curieuses. On y lît que Volfang Musculus moine Benedictin & deja parvenu à la dignité de Prieur, quitta son monastere & sa nouvelle dignité pour épouser Marguerite Bart. Refugié à Strasbourg, la pauvreté le reduisit à se faire apprentif Tisserand, & sa femme à servir un Ministre. De Tisserand il fut encore reduit à se faire Manœuvre, & il fut enfin Maître d'Ecole dans un Village. Mais s'étant distingué un jour à Strasbourg par sa hardiesse à défendre publiquement les nouvelles erreurs, il fut élû Ministre des Lutheriens dans cette Ville, & il passa de-

là à Berne ou il fut Profeſſeur de Theologie. Mais de quelque côté qu'on enviſage la choſe, ſoit du côté de la fortune, ſoit du côté du ſalut, il eſt hors de doute qu'il auroit mieux fait de demeurer Prieur Benedictin. Caſtalion Diſciple de Calvin & qui fut enſuite obligé de s'en ſeparer, tient auſſi ſa place dans cet ouvrage; le P. Fabre rapporte ce que d'autres Auteurs avoient déja remarqué ſur le ſtyle Latin de cet Ecrivain, que trouvant certaines expreſſions uſitées peu dignes de la belle Latinité, il affectoit de ne les jamais emploier, & diſoit par ce principe *genius* pour *angelus*; *lotio* pour *baptiſmus*, *collegium* pour *ſynagoga*; *Reſpublica* pour *Eccleſia*. Nous avons vû renouveller cette délicateſſe puerile par des Latiniſtes plus récents ; mais elle n'en eſt pas moins digne de pitié.

Tandis que l'Egliſe étoit dechirée en France & dans les Royaumes voiſins par le Calviniſme & le Lutheraniſme, l'Arianiſme cette execrable ſecte ſi ſolemnellement foudroyée depuis ſi long-tems étoit reſſuſcitée de ſes cen-

dres & ravageoit la Pologne & les Provinces voisines. Les Calvinistes & les Lutheriens en furent eux mêmes allarmés & l'attaquerent de toutes leurs forces; mais comment pûrent-ils l'entreprendre après s'être dépoüillés eux mêmes des armes de l'autorité, de l'infaillibilité, & de la tradition de l'Eglise, attestée par les anciens monuments de tous les siecles depuis Jesus-Christ jusqu'à nous? aussi eurent-ils la honte de se voir confondus par les plus grands ennemis du nom Chrétien, & la gloire de ce triomphe est reservée aux Catholiques.

Cependant le Pape Pie IV travaillant avec ardeur à faire recevoir le Concile de Trente dans toute la Chrétienté, commença par le confirmer à Rome par une Bulle qu'on rapporte ici toute au long, & qu'il envoya à tous les Princes Catholiques. Le P. Fabre entre sur cela dans un grand détail rapportant tout ce qui se fit pour & contre avec assez d'exactitude; mais on n'est pas mediocrement surpris de voir un récit si important

interrompu par des digreſſions ſur des matieres tout à fait étrangeres, comme la diſpute de la préſéance entre les Benedictins & les Chanoines Reguliers. Peut-être ſeroit-il plus à ſouhaiter pour ces deux celebres Congregations qu'on ignorât qu'elles ont eû de pareilles diſputes; mais il eſt certain du moins que l'Hiſtorien auroit mieux fait de placer ailleurs ce récit auſſi bien que celui de la Bulle contre les Grecs de Sicile, & pluſieurs autres ſemblables.

Ce fut ſur-tout en France que la reception du Concile de Trente fit plus de difficulté. On fit des reproches au Cardinal de Lorraine d'avoir laiſſé mettre dans les Decrets pluſieurs termes dont la France ne s'accommodoit pas. On ne voulut pas même permettre au Nonce de diſtribuer aux Evêques les Actes & les Decrets du Concile. Envain le Roi d'Eſpagne & le Duc de Savoye ſolliciterent par leurs Ambaſſadeurs la Cour de France à ſuivre en cela l'éxemple de tous les autres Etats Catholiques. On ne leur donna que des reponſes vagues

qui ne promettoient rien. Le Parlement de Paris forma aussi de son côté beaucoup d'obstacles, & Charles du Moulin, ce fameux Jurisconsulte, se signala dans cette occasion par un écrit ou une consultation imprimée, qu'il publia, pour prouver que la France ne devoit pas recevoir le Concile de Trente. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le Parlement tout opposé qu'il étoit à la réception du Concile de Trente, ne laissa pas de faire mettre du Moulin à la Conciergerie pour cet ouvrage là même: contradiction apparente qu'il semble que l'Historien auroit dû nous expliquer.

Mais ce ne fut pas seulement en France que les Décrets du Concile de Trente trouverent de l'opposition. Les Evêques de Pologne divisés entr'eux sur d'autres sujets, l'étoient encore sur celui-là; & en Allemagne Maximilien II faisoit auprès du Pape les plus vives instances pour obtenir deux points qui étoient l'usage du Calice, & le mariage des Prêtres. Il obtint le premier, du moins pour peu de tems; car les Papes furent bien-

tôt obligés de révoquer leur permiſſion ; mais il ne pût point obtenir le ſecond, malgré toutes les raiſons ſpécieuſes qu'il allégua au Pape, & que l'Hiſtorien expoſe aſſez au long, ſans rapporter celles qui obligerent le Pape à perſiſter conſtamment dans ſon refus.

D'Allemagne l'Auteur paſſe encore en Pologne où le célebre Commendon négotia ſi habilement & ſi heureuſement pour la réception du Concile de Trente. Toute la ſuite de cette affaire eſt rapportée en détail, & intereſſe les Lecteurs. On trouve enſuite la Profeſſion de Foy dreſſée par Pie IV ſuivant le Concile de Trente ; & les Regles établies par le même Pape pour l'*index*, c'eſt-à-dire pour défendre la lecture de certains Livres. Mais le P. Fabre a ſoin d'avertir ſes Lecteurs (& il a ſans doute de bonnes raiſons pour le faire) que cet *index* n'a aucune autorité en France.

L'établiſſement des Seminaires ordonné par le Concile de Trente, éta-

bliſſement ſi utile, & dont le Pape Pie IV donna le premier exemple dans la Capitale du monde Chrétien, auroit dû, ce ſemble, être traité dans cet Ouvrage avec un peu plus d'étenduë; au lieu que le P. Fabre ſe contente de dire comme en paſſant que le Pape pour engager par ſon exemple le Patriarche de Veniſe & l'Archevêque de Lyon à établir des Seminaires, établit le Seminaire Romain, *dont il crut pouvoir confier le ſoin aux Jeſuites.* Mais quelque laconique que ſoit cette phraſe, peut être y trouvera-t-on encore du pleonaſme, & qu'il eût été plus ſimple de dire: *dont il confia le ſoin aux Jeſuites.*

L'Auteur nous apprend auſſi l'établiſſement de la Congregation des Prêtres de l'Oratoire de Rome par S. Philippe de Neri: Congregation qui n'a rien de commun que le nom avec celle de Paris. Les divers traits qu'il rapporte de la vie du ſaint, donnent une grande idée de ſa pieté. L'éclat de ſes vertus & de ſon mérite attira auprès de lui pluſieurs illuſtres Diſciples,

Diſciples, entr'autres le célebre Baronius; & ces Diſciples ont eu toujours depuis à Rome des ſucceſſeurs qui ſe ſont diſtingués par leur attachement à l'Egliſe & à la ſaine doctrine.

Ce fut auſſi, continuë le P. Fabre, ſous le Pontificat de Pie IV. que le Patriarche des Arméniens envoya des Députez à Rome pour ſe ſoumettre au Vicaire de J. C. avec tous ceux qui lui étoient ſoumis à lui-même. Mais la ſatisfaction que cet évenement donna au Pape ne le conſola peut-être que médiocrement de la fermeté avec laquelle le Roy de France éxigea de lui qu'il revoquât les procedures qu'il avoit faites contre la Reine de Navarre, & les Monitoires qu'il avoit fulminés contre-elle. C'eſt que ce Prince étoit perſuadé que le Pape attaquoit par-là les droits temporels de tous les Rois; car il fut d'ailleurs toujours très-zelé pour défendre l'Egliſe & conſerver la Religion dans ſon Royaume, comme il paroît par les divers Edits qu'il fit en faveur des Catholiques contre les Calviniſtes,

& dont le P. Fabre fait mention. Il rapporte ensuite la mort de plusieurs hommes célébres, tels que furent les Cardinaux Carpi, Sforce & Monti, Barthelemi Camerarius, Thomas Campege, & Frederic Staphilus. Calvin mourut aussi dans le même tems. L'Auteur en fait le Portrait, & donne la Liste de ses Ouvrages. Il parle ensuite d'une édition du Nouveau Testament en Langue Syriaque : des sollicitations que le Pape fit à la Reine d'Ecosse pour recevoir le Concile de Trente : des nouvelles instances que l'Empereur fit pour le mariage des Prêtres ; d'une conspiration contre le Pape, de diverses Constitutions de ce même Pontife, & des défauts qu'on lui a reprochés. Ce dernier article ne nous paroît pas traité avec assez de ménagement. L'Historien de Thou qu'il cite, n'est pas un assez sûr garant lorsqu'il s'agit des Papes, & nous sommes persuadez que s'il s'étoit donné la peine d'approfondir plusieurs des faits dont il fait des crimes à Pie IV, il auroit trouvé beaucoup à rabbattre des fautes qu'il lui reproche.

L'Auteur n'oublie pas non plus les diverſes promotions de Cardinaux; quoiqu'on puiſſe dire en général qu'il oublie aſſez de choſes.: mais ce qui ſeroit le plus à deſirer c'eſt qu'il y donnât plus d'ordre, de ſuite & de liaiſon. Ce n'eſt pas ſeulement pour la beauté & l'agrément de l'Hiſtoire, que cet ordre & cette liaiſon ſont neceſſaires, c'eſt encore pour l'inſtruction du Lecteur. Car ſans cela il en eſt d'une Hiſtoire comme d'un tableau ſans goût & ſans ordonnance où les figures ſont confuſément entaſſées les unes ſur les autres. L'œil qui le contemple eſt néceſſairement diſtrait par la varieté des divers objets qui ſe préſentent. On peut dire qu'il voit tout, parce qu'en effet tout y eſt; mais il eſt vrai qu'il ne voit rien, parce qu'il ne voit rien à ſa place. Au lieu du plaiſir que donne dans tout ouvrage un bel ordre, ſimple & naturel, & par-là majeſtueux, il faut avoir la peine de raprocher les objets qui ſe rapportent & de détacher ceux qui ne ſe rapportent pas. C'eſt ainſi que d'un coup

d'œil on envisage avec une douce admiration tout le portail de S. Gervais; au lieu qu'on étudieroit pendant 24. heures celui de Notre-Dame, sans sçavoir précisément ce qu'on a vû.

Le cent soixante-neuviéme Livre commence par le récit édifiant de la vie de l'Illustre saint Charles Borromée. *Il fut fait*, dit l'Auteur, *Cardinal Neveu.* L'expression nous paroît singuliere; mais ce qui le rendit plus recommandable, & ce qui lui attire encore aujourd'hui la vénération de toute l'Eglise, ce fut son zéle, sa pieté, sa charité, sa mortification, & son détachement de tous les biens de la terre. Tout le monde sçait avec quel zéle il travailla suivant les Décrets du Concile de Trente à la réformation de son Eglise de Milan, en assemblant plusieurs Conciles particuliers, & en donnant à son Clergé des regles admirables pour leur propre conduite & par rapport aux fidéles dans l'administration des Sacremens. Le Pere Fabre rapporte les principaux regle-

mens du premier de ces Conciles. Il rapporte aussi divers autres Conciles tenus à Reims, à Cambrai, à Tolede, & les principaux Statuts qui y furent faits.

La mort du Pape Pie IV. qui survint, fut suivie d'un Conclave dont on rapporte les principales particularités. Ce fut le Saint Pape Pie V. qui fut élû. L'Auteur raconte ensuite la mort de plusieurs Cardinaux, & dit un mot du Siege de Malte par les Turcs.

Voici un morceau que le P. Fabre a apparemment jugé fort interessant pour l'Histoire génerale de l'Eglise; car il l'a exposé tout au plus long. C'est le démêlé des Jesuites avec l'Université de Paris, qui s'opposoit à l'établissement de leur College dans cette Capitale. Comme il rapporte les Plaidoyers pour & contre qui se firent au Parlement sur cette affaire, on pourroit croire absolument que l'Historien est exempt de partialité; cependant à examiner la chose de plus près, on trouve que quand il rapporte le Plaidoyer de Versoris

pour les Jesuites, il dit que l'Avocat *prétendoit*, *osoit assurer*, *vouloit justifier*, & *vantoit* le mérite des Jesuites ; au lieu qu'il dit d'Etienne Pasquier leur Avocat adverse, qu'il *refuta avec force* le Plaidoyer de son adversaire. Dans l'analyse qu'il fait de ce second Plaidoyer, il semble craindre d'oublier quelqu'une des honorables épithetes que ce célebre Avocat, & encore plus célebre ennemi des Jesuites leur prodigua dans cette occasion. D'ailleurs pour peu que le P. Fabre connoisse l'Institut des Jesuites [& comme Historien il doit s'en instruire] il a dû voir que tout ce qu'en dit Pasquier n'est qu'un tissu de faussetés & d'ignorances, & il auroit pû par conséquent en dire du moins un petit mot au Lecteur. Cependant il ne le fait pas, & tout cela, comme on voit, peut faire douter de l'impartialité de l'Historien ; mais nous n'en voulons rien faire ; & nous aimerions mieux nous accuser nous-mêmes de trop de délicatesse, que de soupçonner dans l'Auteur une partialité qui en matiere

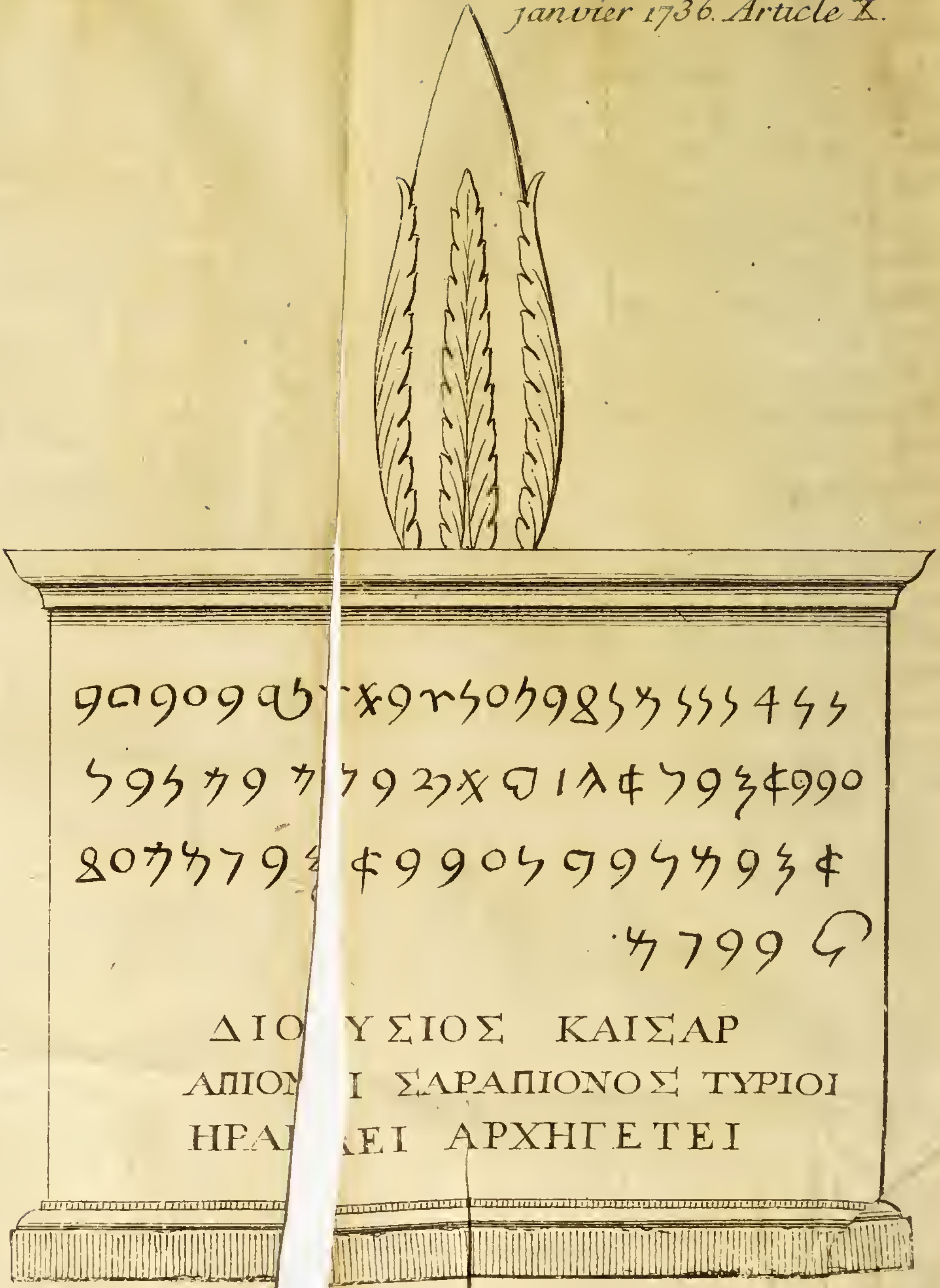
aussi grave ne feroit honneur ni à l'Auteur ni à l'Ouvrage. Le P. Fabre a trop d'esprit & de discernement pour ne pas faire la distinction de ce qui convient à une grande Histoire ; comme celle dont il s'est chargé, & ces écrits passagers qu'un esprit de parti produit pour un tems selon les occasions, & par des vûës particulieres. On peut impunément entasser dans ceux-ci toutes sortes de suppositions ou de faits mal prouvés : on peut sur le plus léger fondement faire le procès à quiconque a le malheur de nous déplaire, dissimuler tout ce qui lui est favorable, éxagerer tout ce qui lui est contraire. On peut sans rien approfondir adopter des contes pueriles, envenimer les meilleures actions, justifier les procedés les plus injustes, & condamner la vertu même. On peut faire tout cela & on est sûr de plaire du moins pendant un tems au parti que l'on favorise. Mais un Historien qui travaille pour instruire les siécles à venir, doit considérer que les tems passent, que tous les

partis tombent, que la vérité seule demeure, qu'une Histoire peu fidele à cette vérité perd toute créance dans la postérité où elle se trouve démentie par d'autres monumens non suspects, & que pour être fidele à la vérité, il ne suffit pas de ne rien dire que de vrai, mais qu'il faut dire tout ce qui est vrai; parce que la réticence en matiere d'Histoire, sur tout dans les choses qui intéressent l'honneur & la reputation, est souvent une des plus grandes infidélités qu'un Historien puisse commettre. Tout ceci, comme on voit, est dit en général, sans que nous prétendions en faire l'application à l'Ouvrage du P. Fabre. Nous sommes persuadés de son équité; & s'il nous étoit permis, la seule chose que nous prendrions la liberté de lui recommander, c'est qu'ayant à traiter des matieres délicates qui intéressent des partis opposés, il ne tire les faits que de sources non suspectes & qu'il rapporte avec le même soin le pour & le contre sans favoriser aucun parti. C'est-là ce qui donnera le plus de lustre à son Ouvrage, & ce qui lui assurera l'immortali-

té. Ajoutons une ſimple réflexion ſur le fait dont nous venons de parler. Le parti qui s'oppoſoit à l'établiſſement du College des Jeſuites étoit très-puiſſant. C'étoit toute l'Univerſité, les Curés de Paris, les Religieux Mandians, une bonne partie du Parlement, l'Evêque même & juſqu'au Prevôt des Marchands. Les eſprits étoient d'autant plus animez que tous ſe perſuadoient qu'ils rendoient en cela un grand ſervice à l'Etat : tel eſt l'effet de la prévention, lorſqu'on s'y eſt une fois abandonné. Eh bien ! toute prévention à part : à en juger par l'événement, c'eſt-à-dire, par l'état floriſſant de ce College tant redouté, par les Profeſſeurs célébres & les Sçavans diſtinguez qu'il a produits, & enfin par les ſervices réels qu'il rend depuis ſi long-tems au public ; ne conviendra-t'on pas que ce ſeroit dommage que l'Univerſité eut gagné ſon procès? C'eſt que les tems ont éclairci la vérité. Pour ce qui eſt du pauvre Etienne Paſquier, il n'attendit pas ſi long-tems à reconnoître qu'il en avoit beaucoup trop dit contre la Societé & ſur-tout contre ſon

Fondateur ; car il eut à eſſuyer la mortification de voir canoniſer cet Ignace de Loyola dont il avoit dit tant de mal, & ſelon la remarque de Bayle, ce dut être une grande humiliation pour lui de ſe voir obligé d'honorer & d'invoquer celui qu'il avoit tant maltraité: *adora quod incendiſti*. Autre ſingularité qui prouve bien encore l'illuſion des préventions. C'eſt que dans ce même College que Paſquier faiſoit enviſager comme un établiſſement ſi pernicieux, les Jeſuites ont eu la ſatisfaction de voir la poſtérité de ce même Paſquier y venir chercher l'inſtruction & l'éducation, & les dédommager par ſon amitié de la haine que leur portoit leur pere. On pourroit parier qu'il y a encore tel Avocat au monde à qui la même choſe arrivera.

Mais en voilà aſſez ſur cette matiere & comme cet Extrait eſt déja aſſez long & que nous ne ſommes encore qu'à la moitié du volume, nous remettons au mois prochain à parler du reſte.


ΔΙΟ ΥΣΙΟΣ ΚΑΙΣΑΡ
ΑΠΙΟΝ Ι ΣΑΡΑΠΙΟΝΟΣ ΤΥΡΙΟΙ
ΗΡΑ ΚΕΙ ΑΡΧΗΓΕΤΕΙ

ARTICLE X.

REMARQUE SUR UNE Inſcription Phénicienne, par M. l'Abbé Guyot de Marne, Commandeur & cy-devant Gouverneur des Pages du Grand Maître de Malthe.

VOici un des plus beaux monumens qui nous reſtent de l'antiquité : ce ſont deux Pieds-d'Eſtaux de Marbre blanc ſurmontés chacun d'un Cippe, comme on le peut voir dans la figure cy-jointe, qui ſe trouvent placez à l'entrée du Jardin des R R. P P. Jeſuites de Malthe. Abela Vice-Chancelier de l'Ordre de Malthe, qui a recüeilli dans cette Iſle les monumens antiques que la voracité du tems a épargnez, les a confiez aux R R. PP. Jeſuites, & à mon ſens ces deux marbres tiennent le premier rang, non-ſeulement dans le recueil fait par Abela, mais encore parmi les inſcriptions antiques qui ont paru juſqu'à ce jour.

Il eſt démontré par les caracteres

des Médailles Puniques de Malthe, du Goze, de la Pantellerie, Lampedouze & des Villes Maritimes de la Côte d'Afrique adjacente que cette inſcription eſt Punique; & l'inſcription Grecque qui eſt au bas de la Punique, prouve qu'elle eſt Phénicienne : cela veut dire que la Colonie Tyrienne qui a fondé Carthage & étendu ſa domination ſur les Côtes d'Afrique, a introduit avec elle la Langue Phénicienne dans cette partie de l'Afrique ; & que ſi par la ſucceſſion des tems, la Langue originaire Africaine s'eſt mêlée avec la Phénicienne, du moins les Carthaginois ont conſervé l'Alphabet Phénicien. C'eſt de la reſtitution de ce dernier que dépend l'intelligence de cette Langue ancienne du Pays de Chanaan, à laquelle on pourra parvenir en conſidérant, que l'Hébreu & l'Arabe ſe ſont formez, partie du Chaldéen, partie du Phénicien. Ce que je prouve par la Geneſe Chapitre 31. ℣. 47. *Quem vocavit Laban tumulum teſtis, & Jacob acervum teſtimonii, uterque juxtà proprietatem linguæ ſuæ.* Il eſt indubitable qu'Abraham, en ſor-

tant du pays des Chaldéens, parloit la Langue qui étoit familiere aux Patriarches, ou bien celle qui étoit en usage dans la Mésopotamie. Or 182. ans après son entrée dans le pays de Chanaan, son petit-fils Jacob, en se séparant de Laban, parle une autre Langue que celle de Laban, qui sans doute étoit la même qu'Abraham & sa famille parloient lorsqu'il vint dans la Palestine : car Laban ne s'étant point déplacé de la Mésopotamie, & ne paroissant point par l'Histoire Sainte qu'il y eût eu dans cette contrée aucune invasion qui en ait pû changer le langage, il est permis selon la critique la plus sévere, d'y supposer, du tems de Laban, la même Langue qui y avoit cours du tems d'Abraham. D'où peut donc venir la différence qui se trouve entre la Langue de Jacob & celle de Mésopotamie ? Il est aisé de concevoir qu'Abraham s'étant transplanté avec sa famille au milieu des Chananéens, & ayant nécessairement communiqué pour le commerce de la vie avec ces Peuples dont il étoit environné, comme on le conclut de plusieurs passages

de la Geneſe, il étoit moralement impoſſible que la famille d'Abraham ne prît pluſieurs expreſſions dans la Langue Phénicienne; & voilà ce me ſemble pourquoi Jacob parloit autrement que Laban : c'eſt ainſi qu'Iſmaël ayant été nourri avec Iſaac juſqu'à un certain âge, parloit la même Langue que ſon frere, qu'il porta avec lui dans l'Arabie, où s'étant confonduë avec celle des enfans de Jectan, elle a formé la Langue Arabe, qui ne differe de l'Hébraïque, que par le mêlange de cette Langue qu'Iſmaël trouva en uſage chez les Arabes parmi leſquels il s'établit. Il me ſemble donc, par ce que je viens de poſer, qu'on pourra tirer quelque ſecours des Langues Hébraïque & Arabe pour parvenir à l'intelligence des monumens Phéniciens qui nous reſtent, fondez ſur l'analogie qui eſt entre ces deux Langues connuës, & la Phénicienne qui doit être regardée comme leur mère (*a*)

(*a*) Joſeph. *Lib.* 1. *contra Appion.* cite un paſſage du Poëte Chœrilus, qui dit que les Habitans des montagnes de Solyme, ont le même dialecte que les Phéniciens, ce qui

Retournons presentement à l'alphabet Phénicien ou Punique qui est comme j'ai remarqué ci-devant, le même, & à la restitution duquel il faut travailler. Je trouve que les chiffres que nous appellons communément Arabes y sont employez, ce qui m'a fait venir la pensée que les Arabes qui ont envahi l'Afrique, d'où ils sont passez en Espagne, & de qui Alphonse le sage, Roy de Castille a appris ces chiffres qu'il a communiquez à toute l'Europe, pourroient bien eux-mêmes, les avoir eu des Peuples d'Afrique qu'ils ont subjuguez. Cette opinion est appuyée sur ce que la Langue Arabe conformément à toutes les Langues Orientales, & même à la maniere des Grecs, fournir les caracteres qui forment la progression Numérique, selon leur position dans l'Alphabet, que les Arabes d'Afrique ont abandonnez pour ces chiffres totalement étrangers à leur

vient plus probablement de ce que je viens de rapporter, que de la raison que Prideaux en donne dans le IV. Livre de l'Histoire des Juifs, où il dit que ce Peuple parloit Syriaque du tems de XERXES.

Langue & qui ſe trouvent dans celle qui dominoit en Afrique dans le tems qu'ils s'en ſont rendus les maîtres ; & cette Langue étant un Dialecte de la Phénicienne dont elle a conſervé les caracteres, comme il eſt prouvé par les Médailles, il eſt très-vrai-ſemblable qu'elle en a auſſi adopté l'uſage pour l'ordre Numérique : ainſi les Arabes en établiſſant leur Langue en Afrique à la place de la Punique, en ont conſervé les caracteres pour l'Arithmétique, la trouvant infiniment ſupérieure à la leur & à toutes celles qui ſuivent ſimplement l'ordre alphabétique des Langues : & il eſt aſſez naturel de penſer que comme les Tyriens & les Sidoniens avoient un grand commerce dans la Méditerranée & avec l'Ocean Ethiopique par la Mer Rouge, ils auront inventé cette Arithmétique qui nous a été tranſmiſe par les Arabes, étant néceſſaire à une Nation qui faiſoit ſon capital du commerce.

Si on admet cette conjecture, on aura une grande facilité à reſtituer l'Alphabet Phénicien ; car par là on connoîtra la valeur des dix Lettres ;

prises des dix caracteres qui constituent l'Arithmétique Arabe, 1 2 3 4 5 6 7 8 9 0. Ensorte qu'en arrangeant les Lettres Phéniciennes selon les Alphabets Orientaux, on pourra assurer que 1. est Aleph, 2. Beth, 3. Ghimel, 4. Daleth, &c. Et quant à Zero qui n'a aucune valeur par lui-même dans l'Arithmétique, ne pourroit-on pas supposer que c'étoit une lettre aspirante? Dans les autres caracteres de cette Inscription il y en a qu'on peut estimer doubles, comme le Θ des Grecs est à l'égard du T, l'H à l'égard de l'E. On peut en juger par l'inspection de ces caracteres qui sont très-semblables à leurs simples & n'en différent que par un trait. Je ne doute pas que les Sçavans dans les Langues Orientales, qui voudront approfondir cette matiere ne fassent quelque découverte intéressante pour la République des Lettres.

Quant à l'Inscription Grecque qui suit la Phénicienne, on ne peut pas assurer qu'elle soit de la même antiquité, quoiqu'il ne paroisse rien dans ces Marbres qui puisse donner quelque

ſoupçon du contraire : ſi on la juge du même tems, on ſçauroit par-là que ce monument ne ſeroit pas antérieur à Archias Corinthien, Fondateur de Syracuſe, où il introduiſit le Dorique qui de-là a paſſé à Malthe : mais ſi l'Inſcription Grecque eſt poſtérieure à la Phénicienne, on peut regarder ce monument, comme la plus ancienne Inſcription qu'il y ait peut-être ſur la Terre. Je finis en obſervant que l'on voit encore à Taormina en Sicile, les ruines d'un Temple que Thomas Fazelle attribue à Apollon *Archegetes*, après Appien d'Alexandrie, qui pouroit bien s'être trompé en attribuant à Apollon, ce qui appartenoit à Hercule.

ARTICLE XI.

DE SPIRITUALITATE & Immortalitate animæ humanæ Oratio, ab uno è Magiſtris Sacræ Facultatis Pariſienſis. Diſcours ſur la Spiritualité & l'Immortalité de l'ame, par un Docteur de la Sacrée Faculté de Paris. A Paris chez

Pierre Simon, Imprimeur de Monseigneur l'Archevêque, ruë de la Harpe M. D C C. X X X V. in-4°. *pages* 208.

L'Audace de l'incrédulité, funeste fruit de la corruption des mœurs a enflamé le zele de M. Dugard. Il a rassemblé dans un volume de médiocre grosseur les argumens qu'ont employez les Saints Peres, dont la lecture lui est familiere, les Théologiens & les Philosophes les plus distinguez pour prouver la Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame. Le Sçavant Docteur a préféré l'abondance, le nombre & les tours du stile oratoire à la sécheresse de la Méthode Scolastique. L'une & l'autre maniere d'écrire a ses avantages, la derniere plus d'ordre, de précision & de clarté, la premiere plus d'agrément & peut-être plus de force, je dis de cette force qui emporte d'abord, non de celle qui réduit à se rendre en ôtant tous les moyens d'échapper. Si M. Dugard a préféré la premiere, il l'a fait après les Ss P. P. de l'Eglise, c'est ainsi qu'ils ont combattu

les héréſies ; il l'a fait après d'excellens Controverſiſtes, Sadolet, Oſorius, Horantius, Médina, Claude de Saintes. Puiſque nous avons parlé d'Horantius, nous remarquerons que le Livre de ce Docte Franciſcain Eſpagnol intitulé, *Loci Catholici*, eſtimé dans ſon tems ſeroit utile dans le nôtre : ſurtout le Livre quatriéme qui traite des miracles.

Les preuves que notre Auteur a tirées des Saints Peres, ſont diviſées en deux parties, chacune préſente ſix argumens. Le premier de la premiere eſt pris de la félicité temporelle des Scélérats qui violent impunément la Loy naturelle. On ſera moins ſurpris d'entendre Saint Juſtin & Saint Chriſoſtome ſoûtenir que ſi l'Ame ne ſurvit pas au corps, ſi dans une autre vie les vices ne ſont pas punis, & les vertus récompenſées, il n'y a point de Dieu, d'entendre Platon enſeigner la même vérité avec ſoin, que de voir le Poëte comique Diphile la faire paroître ſur le Théatre. » Non, dit-il, Nicerate, » les criminels dont les plaiſirs ne ſont » jamais troublez pendant la vie, n'é-

» chappent pas à la Justice divine.
» L'œil qui voit tout les a vûs, & deux
» routes fort différentes conduisent
» après la mort les coupables au su-
» plice, les adorateurs de Dieu au
» bonheur «. On ne peut s'empêcher
d'avertir les Poëtes Chrétiens de faire
attention à la morale d'un Comique
Payen.

Le second argument est tiré de la
distinction du bien & du mal moral,
de l'idée des vertus & des vices ; ces
idées seroient d'étranges erreurs si l'a-
me n'étoit pas immortelle; l'Auteur
de notre Etre nous auroit trompez; il
corromperoit exprès par les remords
d'une conscience abusée, la douceur
des plaisirs. Si rien n'échappe à la mort,
qui empêche qu'on ne se livre à la vo-
lupté sans égard pour l'équité naturel-
le? Le troisiéme naît de la liberté que
nous sentons, que le genre humain
sent avec nous : la matiere ne peut-être
libre.

Le quatriéme est pris de la faculté
de connoître. Saint Grégoire de Nysse
dans le premier discours sur l'Ame, a
parfaitement développé cet argument,

& s'il manquoit quelque chose à la démonstration du Saint Docteur de l'Eglise, les passages raprochez & réünis que M. Dugard y joint, acheveroient de persuader tout esprit raisonnable. Nos Métaphysiciens chicaneurs seront surpris que Saint Augustin ait poussé jusqu'à leurs profondeurs la subtilité de sa Métaphysique, & prévenu leurs difficultez que l'obscurité seule fait craindre. Un passage de Saint Athanase dans son premier discours contre les Gentils, a fourni le cinquiéme argument & renferme les précédens. Enfin le plaisir que donnent à l'Ame naturellement la vérité, la justice, est le fondement du sixiéme argument. C'est Saint Augustin, c'est Ciceron, c'est Platon, qui mettent cet argument dans son jour.

Les six argumens de la seconde partie attaquent directement un Catholique qui s'exprimeroit sur cette vérité d'une maniere embarrassée. Le sixiéme Concile genéral, le Concile de Vienne, le cinquiéme de Latran s'attachant à l'Ecriture & à la Tradition, ont condamné dans les termes les plus

précis ceux qui ſuppoſoient l'ame mortelle.

L'Auteur finit par pluſieurs démonſtrations que Saint Thomas & Saint Bonaventure lui ont fournies. Le Sçavant Docteur a jugé ſagement que la queſtion renouvellée depuis peu ſur l'origine des Ames ne devoit pas être oubliée dans un Traité de la Spiritualité de l'Ame. On ſçait que les Saints Peres ont été partagez ſur cette queſtion. Saint Jerôme demeura toujours dans le ſentiment le plus ancien & le plus commun que les ames ſont créées dans le moment que Dieu les unit aux corps. Origéne qui vouloit aſſervir la Theologie Chrétienne à la Philoſophie de Platon, enſeigna que toutes les ames avoient été créées avant le monde. Enfin d'autres croyoient qu'une ame engendroit une autre ame; l'ame du pere celle du fils. Tandis que S. Auguſtin n'a point eu les Pelagiens à combattre, indécis ſur cette queſtion, il panchoit vers Origéne; mais trouvant plus de facilité à expliquer la propagation du péché originel dans la ſuppoſition qu'une ame vient d'une

autre ame, il ne put se résoudre à la rejetter, & paroît par ses derniers Ouvrages n'être point sorti du doute sur ce sujet. Le Cardinal de Noris dans sa défense de Saint Augustin *Vindiciæ Augustini*, emporté trop loin par le désir de justifier le Saint Docteur a prétendu justifier le sentiment qui lui avoit plû ; mais jusqu'ici il n'a eu de Sectateurs que l'Auteur récent d'un *Traité François de l'origine des Ames.* M. Dugard oppose au Cardinal & à son disciple des adversaires respectables. Saint Thomas traite leur sentiment d'hérétique, & il est suivi entr'autres Théologiens célébres, par Valentia & par Sylvius. L'Auteur montre que ces Théologiens ont pour eux toute l'Eglise Grecque & des Saints Peres Latins distingués, & que sur-tout depuis la décision du cinquiéme Concile de Latran, il n'est pas permis de douter de la création journaliere des ames, il s'objecte que l'Ouvrage du Cardinal de Noris n'a pas été condamné, & il répond qu'il n'a pas été déféré, & qu'il auroit été condamné si quelque dénonciateur l'avoit

l'avoit attaqué. Combien d'ouvrages hazardés évitent ainſi la cenſure qu'ils méritent ?

ARTICLE XII.

OBSERVATIONS DE M. L'ABBE' de Moliere de l'Académie Royale des Sciences, & Membre de la ſociété Royale de Londres &c. Addreſſées aux Auteurs de ces Mémoires.

MESSIEURS Avant que de publier mon ſecond volume qui doit paroître inceſſament, le Public attend de moi que je lui donne les éclairciſſemens convenables ſur un endroit du premier Tome que vous avez jugé digne de votre Critique dans l'Article CXIII. du mois de Novembre 1734. où vous rendez comte de mon Ouvrage avec cette politeſſe & cette exactitude qui caractériſent tous vos extraits.

Il s'agit de la cauſe de la Peſanteur, & vous paroiſſez contents de la déduction que j'en fais conſéquemment

à mes principes. Mais à l'occaſion de ce que je dis & que vous rapportez dans votre extrait Page 2068. qu'il ne ſuffit pas que le mobile ſoit placé dans un eſpace rempli de petits Tourbillons, s'ils ne tournent pas autour d'un centre, & que dans ce cas le mobile reſteroit à la place où on l'auroit poſé, vous ajoutés.

„ Il s'enſuit de cette remarque & „ de ſon ſiſtême, que la peſanteur „ extrinſeque eſt très vraiſemblablement expliquée dans l'hypothèſe „ d'un centre: Mais qu'il reſte toujours une queſtion à faire, ſçavoir „ pourquoi y a-t-il un centre ? ou „ qu'eſt-ce que la peſanteur intrinſeque? Et voilà ce qu'on peut appeller le myſtere du Createur. On „ a beau dire que la matiere du tourbillon ne peſe point parce qu'elle „ tend à s'éloigner du centre, la „ même queſtion reviendra toujours, „ & ce point inexplicable ou ce centre établi par le Tout-Puiſſant fera „ toujours naître quelque ſcrupule „ ſur la nature de la peſanteur, à la „ curioſité humaine qui cherche à la „ penetrer & toute la vraiſemblance

„ d'une Peſanteur extrinſeque ne
„ bannira point le ſoupçon d'une pe-
„ ſanteur intrinſeque. Soupçon aveu-
„ gle, ſi l'on veut, mais preſqu'auſſi
„ naturel que celui d'une connoiſ-
„ ſance & d'un ſentiment dans les
„ bêtes, malgré la vraiſemblance du
„ ſiſtême des Automates. „

Vous convenez donc Meſſieurs que *dans mon ſiſtême la peſanteur extrinſeque eſt très vraiſemblablement expliquée dans l'hipothèſe d'un centre: mais qu'il reſte toujours une queſtion à faire; ſçavoir pourquoi y-a t-il un centre.*

Je repons ſans heſiter. C'eſt parce qu'il y a un tourbillon ſpherique qui regue par exemple depuis le centre de la Terre juſques par de-là la Lune & qu'un tourbillon ne peut être ſans centre. Deſorte que ſi c'eſt là *le myſtere du Createur* ce myſtere nous eſt entierement dévoilé, ſuppoſé que celui du tourbillon le ſoit. C'eſt-a dire ſuppoſé qu'il ſoit poſſible de concevoir que ſelon les loix des Mecaniques qui nous ſont connuës, le Tout-Puiſſant ait pû mouvoir toute cette

matiere ſur un axe & au tour d'un centre. Or il ſemble, Meſſieurs, que vous en êtes convenus Page 2054. *Car*; dites-vous, *ni l'eſprit ni l'imagination ne peuvent refuſer à un ou pluſieurs Globes, un mouvement ſur quelqu'un de leurs Diametres dans un eſpace impenetrable: Et de cette ſimple penſée, l'on voit éclore des milliers de petits tourbillons pour compoſer les grands.*

Mais il falloit expliquer les conditions qui devoient accompagner ce centre, & c'eſt ce que j'ai fait dans la remarque qui a donné lieu à votre Critique. J'y ai donc fait obſerver

1°. Que dans un Globe immobile rempli de petits tourbillons il n'y auroit pas de peſanteur. Car quoiqu'il y eût un centre, ce centre ne ſeroit pas un *centre de force*, ou un point duquel tous les petits tourbillons qui le forment, tendiſſent à s'éloigner; ce qui eſt une condition neceſſaire à la cauſe de la peſanteur; autrement l'effort des petits tourbillons les uns à l'égard des autres; ne peut faire autre choſe que de comprimer le corps également de toutes

parts ſans le pouſſer tout entier vers aucun point.

2°. Qu'il ne ſuffit pas non plus qu'un Globe tournât ſur ſon centre & que toutes ſes moindres parties circulaſſent ſelon les loix expliquées & formaſſent un tourbillon, ſi ce tourbillon n'étoit rempli que de Globules durs. Car quoiqu'àlors on eût un centre de force, & que tous ces Globules tendiſſent à s'en éloigner; cependant comme il ſeroit neceſſaire que le mobile dur qu'ils entraîneroient, circulât avec la même viteſſe, le mobile tendroit à s'éloigner du même centre avec autant de force qu'un pareil volume de ces Globules, & ſeroit par conſéquent en équilibre avec ceux qui l'environneroient.

3°. Mais qu'il faloit que ces deux conditions ſe trouvaſſent unies, & qu'au moment qu'on auroit transformé dans le grand tourbillon les Globules de Deſcartes en petits tourbillons, on trouveroit tout auſſi tôt que le mobile qui ne circuleroit pas plus vîte dans le grand tourbillon qu'il ne faiſoit, n'auroit pas autant de force cen-

trifuge qu'un pareil volume du Fluide, dont la force centrifuge des points auroit doublé; à cause que non seulement chacun de ces points tendroit à s'éloigner du centre du grand tourbillon par leur circulation au tour de ce centre comme auparavant : Mais à cause qu'ils tendroient encore à s'écarter l'un de l'autre & que cette nouvelle tendance se confondant necessairement avec la précédente, la doubleroit infailliblement.

4°. Une quatriéme condition est encore requise & c'est ce qu'on peut appeller la *pesanteur intrinseque*; c'est que les parties du mobile pesant ne soient pas en petits tourbillons; mais cette condition & chacune des trois precedentes sont des effets purement mécaniques que ni l'esprit ni l'imagination, pour me servir de vos termes ne peuvent refuser. Il est donc constant que le seul mécanisme peut nous fournir la cause complete de la pesanteur & qu'on ne peut nous forcer à recourir à d'autres causes. C'est tout ce que je m'étois proposé de démontrer en ce lieu.

De ſçavoir maintenant ſi Dieu a ou n'a pas ſuivi ce principe dans l'effet de la peſanteur ; c'eſt une queſtion métaphyſique qui peut très bien juſtifier votre remarque, mais que je n'ai pas entrepris de diſcuter. Mon unique deſſein dans ces Leçons ſe borne à montrer que le Tout-puiſſant, dont je reconnois que les operations ſont libres, a pû ne ſuivre dans la conſtruction de ſon Ouvrage purement naturel, & tel que nous le voions, que les ſeules loix des mécaniques. Ceux qui ont recours à d'autres principes ne le peuvent faire légitimement ſelon la maxime fondamentale de la Phyſique qu'ils ne refuſent pas de reconnoître; qui eſt de ne pas multiplier les principes ſans neceſſité.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ARTICLE XIII.

ITALIE.

DE VENISE.

UN célébre Docteur d'Arménie vient de rendre un témoignage des plus authentiques & des plus honorables à la version Latine du Cantique Arménien, dont la traduction Françoise a été inférée dans nos Mémoires du mois d'Août deuxiéme partie. Cette Approbation est du R. P. KHATCHATOUR ARAQEL ou selon la maniere d'écrire Italienne CACCIATUR ARACHIEL Religieux Arménien de l'Ordre de S. Basile, né à Erzerum ville de la grande Armenie, actuellement résident à Venise.

Il est Vartabiet ou Docteur, titre considerable chez les Arméniens,

puiſqu'il donne à ceux, qui en ſont revétus, une autorité, qui va ſouvent de pair avec celle des Evêques de cette Egliſe. Le zéle & la piété de ce ſçavant Religieux l'ont fait choiſir par le Souverain Pontife pour être Miſſionnaire Apoſtolique des Arméniens qui demeurent à Veniſe. Sa capacité dans les affaires a porté la Congregation de la Propagande à le charger de pluſieurs commiſſions. Son érudition dans la langue Arménienne paroît en ce qu'il eſt l'Editeur & le Reviſeur de tous les Livres compoſés en cette Langue qui s'impriment ou ſe réimpriment à Veniſe. Enfin ce qui fait connoître ſon mérite dans la Litérature Arménienne c'eſt un nombre conſidérable d'Ouvrages de ſa compoſition, dont il a déja donné une partie au Public & dont l'autre eſt prête à mettre ſous la preſſe. Les Arméniens eſtiment beaucoup ce qui ſort de ſa plume, mais ſur tout une Philoſophie en vers dont la Poëſie ſe fait lire avec plaiſir.

Le Traducteur ne pouroit choiſir un plus habile connoiſſeur & par con-

ſéquent un maître plus capable de décider ſur l'éxactitude & ſur la fidélité de ſa Traduction & en même tems de prévenir les défiances du Public à qui certains Auteurs en ont imposé plus d'une fois en fait de langues étrangeres; mais comme ce Docteur n'entend pas le François, M. l'Abbe *** Auteur de la Traduction n'a rien oublié pour le metre en état de juger à coup ſûr. Il lui a donc envoié une verſion latine ſemblable aux verſions que l'on apelle interlineaires, où chaque mot Latin répond à chaque mot Arménien. A cette traduction il a crû devoir joindre une Verſion Latine d'un Panégyrique fait en l'honneur de S. Grégoire l'Illuminateur premier Patriache d'Arménie. Les Arméniens le donnent comme un Ouvrage de S. Jean-Chryſoſtôme, qui avoit prononcé ce Diſcours en Grec dans l'Egliſe de Cucuſe, lorſqu'il y étoit en éxil. De Grec il a été traduit en Arménien, on ne ſçait dans quel ſiécle: mais ayant trouvé cette piece dans un ancien D-JARR INT IR ou RECUEIL D'HOME'LIES, M. l'Abbé ***

l'a traduite en Latin & le R. P. de Montfaucon l'a placée à la fin du 12e. volume de son S. Jean Chrisostôme qui vient d'être imprimé. Ces deux traductions, ont été remises par la voie & par l'ordre de M. l'Ambassadeur de France au R. P. KHATCHATOUR.

La réponse ou plûtôt l'Approbation, ne s'est pas fait long-tems attendre, la voici dans son entier.

Ego CACCIATURUS ARACIEL *sacerdos & Doctor Armenus, Missionarius Apostolicus pro Armenis Venetiis degentibus hanc versionem Armeni Cantici factam a *** Presbytero Parisino, Doctore Theologo &c. Judicio meo affirmo & testimonium perhibeo non solum esse fidelem & exactam; sed etiam encomiis extollendam & admirabilem. Datum Venetiis* 17. *Augusti* 1735.

Le témoignage en faveur de la Version du Panégyrique de S. Grégoire l'Illuminateur, jointe à celle du Cantique, est conçû dans les mêmes termes. Dans la Lettre que le P. KHATCHATOUR, addresse au sçavant Traducteur il s'exprime ainsi au sujet

de la traduction du panegyrique. *Agnosco eam versionem esse excellentissimam. De gratiâ linguæ & traductionis de unâ linguâ in aliam, à Deo tibi datâ, admiror & tecum de eâ congratulor.* Sur la fin de la même Lettre il revient à la Version du Cantique, à l'occasion duquel il ajoute ces mots. *De excellentissimâ Versione* HAÏKANI (a)

(a) HAÏKANI pour ARMENI. Haïk fils de THORGOMA ou selon la Vulgate THOGORMA qui étoit arriére petit fils de NOE, fut le Fondateur de la Monarchie Arménienne, & c'est de lui que les Arméniens ont été apellés HAÏQ, mot dont ils se servent communément pour exprimer le nom de leur nation. L'Historien d'Arménie MOÏSE KHORENATSI dit que les Arméniens ont été nommez ARMEN par les Grecs & ARMENIQ par les Syriens & les Persans, du nom d'ARAM le VII des Rois d'ARMÉNIE à le compter depuis HAÏK, dont je viens de parler. Les Arméniens s'appèllent aussi TURCOMANS de THORGOMA ou selon la prononciation des Arméniens modernes THORKOMA Père de HAÏK. Ce nom a été commun à tous les Arméniens, comme on le voit par la Lettre universelle de NERSÉ'S IV du nom, Grand Patriarche d'Arménie en 1168. mais il ne se donne communément aujourd'hui qu'à la partie des Arméniens qui suit le

Cantici, ab eruditissimâ dominatione tuâ factâ, testimonium perhibui. Un suffrage si glorieux annonce d'avance le mérite de l'important Ouvrage que M. l'Abbé *** se dispose à donner au Public, d'après les Manuscrits Arméniens, sur la littérature, tant sacrée que prophane, & sur les Antiquitez d'Arménie.

De Rome.

On continue l'Edition Vaticane de tous les Ouvrages de Saint Ephrem en 6. volumes *in-folio*, sous les auspices de M. le Cardinal Quirini. Le premier sortit de l'Imprimerie Vaticane l'an 1732. Le second & le troisiéme sont actuellement sous presse. Cette Edition renfermera de très-grandes augmentations aux Ouvrages de ce Pere un des plus illustres de l'Eglise Orientale.

Mahométisme & qui fait profession de nourrir des troupeaux, comme les anciens Nomades. Ces Turcomans, quoique de Religion Mahometane, chérissent les Chrétiens Arméniens & les regardent comme leurs Freres.

On a publié depuis peu, *Epitome Græcæ Palæographiæ, & de rectâ Græci Sermonis pronunciatione Dissertatio, autore R. P. Gregorio Placentino Hiero-Monacho Crypto-Ferratensi ordinis S. Basilii Magni. Romæ Typis Jo. Mariæ Salvioni* 1735. in-4°.

ALLEMAGNE.

DE WOLFEMBUTEL.

M. le Docteur Bruchman a publié depuis quelques mois plusieurs Suplémens à l'Histoire des Mines qu'il donna au public il y a quelques années en deux volumes *in-folio*. Les Mines de Suede sont la matiere du premier de ces Suplémens. Le même Auteur se dispose à mettre au jour les Ouvrages suivans.

Continuatio Epistolarum itinerariarum.

Specimen Physicum de fungis lapideis .... de lapide fungifero.

Catalogus Plantarum variarum nondum descriptarum.

Specimen Physicum posterius de Oolytho.

De Zinzibere lapideo.

Thesaurus lapideus Blanckenburgensis.

Histoire naturelle des Mouches, en Allemand.

Historia naturalis & Medica. Pedra del Porco . . . Pedra del Cobras, del Cabesso.

Erasmus Stella, de Gemmis.

Continuatio Bibliothecæ Metallicæ, Numismaticæ.

Prodromus Bibliothecæ Hydrographicæ. C'est un recueil qui indique tous les Traitez des Eaux Minerales.

Bibliotheca Animalis. C'est une collection de tout ce que les Medecins, les Chimistes, les Philosophes, les Historiens & les Théologiens ont écrit sur les Animaux.

Bibliotheca Botanica . . . Description d'une Plante nommée *Cereus Mysophœbus Peruvianus . . . .* Des Observations sur les Auteurs suivans . . .

Pisonis de Indiæ re naturali & Medicâ.

Jac. Bontii Historia naturalis & Medica.

Volckameri Flora Noribergensis . . . .

Raii Methodus Plantarum.

Prosper Alpinus de Plantis Ægypti.

Kaempfer Amœnitates exoticæ.

Knault *compendium Botanicum.*

Dom. Chabræi stirpium icones.

Henr. Mundii opera Physico-Medica.

Ruppii Flora Ienensis.

Becheri Parnassus illustratus pars secunda continens Phytologiam.

Heucheri index Plantarum Horti Medici Wittenberg....

Politica Medica.

Godefroy Parcus, Description du Lac salé du Comté de Manfeld.

DE HELMSTAD.

On a imprimé un Ouvrage de M. Lackemacher, qui a pour titre, *Antiquitez Grecques sacrées*, c'est un gros volume *in*-8°. Son projet est d'y joindre les *Antiquitez Grecques* Civiles, Militaires, Domestiques & Littéraires.

ANGLETERRE.

DE LONDRES.

Le Public est redevable à M. Caleb

Smith de l'invention d'un inſtrument de Marine pour découvrir la longitude. La Brochure *in-4°.* que l'Auteur a fait imprimer à ce ſujet eſt intitulée » Deſ-
» cription & uſage d'un nouvel inſ-
» trument Aſtronomique pour pren-
» dre la hauteur du Soleil & des Etoi-
» les ſur Mer ſans horiſon, avec une
» méthode aiſée & ſûre d'obſerver
» les Eclypſes des Satellites de Jupi-
» ter ou de quelqu'autre Planéte ſur
» un Vaiſſeau, pour déterminer la
» différence des Méridiens ſur Mer.
» A quoi l'on a ajoûté des Tables
» pour ſuputer le tems que les Eclyp-
» ſes du premier Satellite de Jupiter
» arrivent ſous le Méridien de Lon-
» dres avec la figure de l'Inſtrument
» en Taille-douce.

M. Peck Maître ès Arts & Recteur de Godeby dans le Comté de Leiceſtre a publié deux volumes *in-folio* qui ont pour titre *Deſiderata curioſa : or a collection, &c.* c'eſt-à-dire, *Recüeil de diverſes pieces manuſcrites rares & curieuſes qui concernent principalement l'Hiſtoire d'Angleterre, dont pluſieurs ſont tirées des manuſcrits originaux,*

& les autres d'anciennes copies manuſcrites, ou des recüeils de manuſcrits de pluſieurs fameux Antiquaires & d'autres perſonnes célébres, tant du ſiécle paſſé que de celui ci. Ce Recüeil contient un grand nombre de Particularitez curieuſes & Anecdotes.

PAYS-BAS.

D'AMSTERDAM.

Cet article nous a été envoyé par un Homme de Lettres établi en Hollande, nous le donnons mot pour mot ſans nous rendre garants de ce qu'il contient.

Fr. Changuion a publié depuis quelques ſemaines le Babillard, ou le Nouvelliſte Philoſophe, traduit de l'Anglois par A. D. L. C. (c'eſt-à-dire Armand de la Chapelle) tom. 2., 1735. On ſe tromperoit de prendre ce Livre pour une ſimple traduction de l'Anglois. Un Auteur qui peut écrire de ſon propre fond, n'eſt pas tenu comme un autre à ne rien ajouter à ſon original. Le Public lui ſçait gré des beautés nouvelles dont il enrichit un

Livre, qui par-là devient nouveau pour ceux même qui l'ont lû dans la Langue originale. Sans doute il en seroit de même à l'égard du ſieur A. D. L. C. ſi une prudente précaution ne l'avoit obligé à ſuprimer des beautez malignes, dont l'Auteur dans certains pays s'expoſeroit à de grands riſques. Le Public ſera donc privé de voir le Nouvelliſte Philoſophe, juſqu'à ce que l'on ait imprimé des cartons pour ſupléer à l'article XXXIV. dont il n'y a pas un ſeul mot dans l'Anglois: ce ſera dommage, car ſans compter la récompenſe bien méritée que cet article auroit pû attirer au Sr A. D. L. C. de la part de deux Seigneurs reſpectables, qu'il tâche de ridiculiſer au dernier point, on auroit ſans doute été ravi d'apprendre les particularitez qu'il met ſur le compte de certaine Societé de Nonnes Proteſtantes, qu'on ſçait bien n'être pas à Londres, mais à la Haye, & auſquelles il impute les pratiques les plus infâmes. L'eſprit de l'homme croit plûtôt le mal que le bien, ainſi le témoignage du Sr A. D. L. C. prévau-

droit ſans doute ſur la réputation qu'ont toujours eu de vivre d'une maniere chrétienne & édifiante, les perſonnes qu'il peint avec des couleurs ſi noires.

Il ne faut point affliger le Public ſans le conſoler. La perte n'eſt point irréparable. Le Sr. A. D. L. C. a écrit, il eſt vrai, à ſon Libraire, une Lettre, où il le ſuplie de la maniere la plus forte & la plus touchante, de ne laiſſer tranſpirer dans le Public aucun Exemplaire qui ne ſoit cartonné de maniere à le ſauver de la touche, & de ne point épargner la dépenſe pour retirer tous ceux qu'il auroit diſtribuez ; mais divers ballots envoyez dans les Pays Etrangers, & nombre d'Exemplaires débitez dans ce Pays-ci, avant la venuë dudit contre-ordre, & la ſupreſſion des ſpirituelles calomnies de l'Article XXXIV conſerveront à la poſtérité ce précieux monument où les perſonnes les plus diſtinguées par leur rang, par leur naiſſance, par leur piété, par leurs talens, ſont malicieuſement déchirées, où l'on va même juſqu'à nommer une perſonne

(*a*) dont tout le crime consiste à faire éclater son respect pour un illustre mort, (*b*) que la haine de ses envieux a couché dans le tombeau, que leur fureur poursuit jusqu'au-delà du trépas; mais dont les vertus & les rares qualitez, rendront à jamais la mémoire précieuse à tous les gens de bien : enfin où l'on trouve (morceau rare dans son espece) l'Eloge le plus pompeux, du cœur, de l'esprit, des talens de l'humble Traducteur, qui se peint, tantôt sous le nom de Bikerstaft, tantôt sous celui de Maître Guillaume, Prédicateur d'un Village d'Angleterre.

(*a*) La petite Mademoiselle Martin. Il est vrai que pour dépaïser les Lecteurs, & leur faire croire que ce nom est dans l'Anglois on a mis ce renvoi au bas de la page 374. (*a*) Voyez ci-dessus article 27. du 30. Août au 1. Septembre 1709. page 297. & le nom de Mademoiselle Martin se trouve en effet dans la traduction Françoise à l'endroit indiqué; mais c'est par une insigne falsification; car il y a dans l'original Anglois Lady Courtly.

(*b*) Feu M. Saurin Ministre à la Haye, qu'on dépeint à la fin de cet article sous la figure d'un Perroquet, comme un vicieux très malin.

FRANCE.

De Paris.

On trouve chez Etienne Ganneau Libraire rue S. Jacques. 1°. La suite des dernieres Révolutions d'Angleterre, de Burnet Evêque de Salisbury, sous ce titre, Mémoires pour servir à l'Histoire de la Grande Bretagne, sous les Regnes de Guillaume III. & d'Anne I. 3. volumes *in-douze* 1735. 2°. La premiere partie de cet Ouvrage en 4. volumes *in*-12. 3°. Introduction à l'Histoire de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, en forme de suplément à l'Introduction Historique de l'Univers, du Baron de Puffendorf, par M. Bruzen de la Martiniére, *in*-12. deux volumes. 4°. La suite des Intérêts des Puissances de l'Europe, fondez sur les Traitez conclus depuis la Paix d'Utrecht inclusivement & sur les preuves de leurs prétentions particulieres, par M. J. Rousset, *in*-12. de même que les neuf premiers qui ont paru au commencement de l'année

1735. & se vend aussi chez Rollin fils, Quay des Augustins à S. Athanase.

Osmont Libraire rue S. Jacques, débite un Ouvrage digne de l'attention & de la curiosité des Gens de Lettres. Il est intitulé, *Voyages faits principalement en Asie dans les XII. XIII. XIV. & XV. siécles par Benjamin de Tudele, Jean du Plan-Carpin, Nicolas Ascelin, Guillaume de Rubruquis, Marc Paul Vénitien, Haiton, Jean de Mandeville & Ambroise Contarini, accompagnez de l'Histoire des Sarrasins & des Tartares & précédez d'une introduction concernant les Voyages & les Nouvelles découvertes des principaux Voyageurs*, par Pierre Bergeron, deux tomes *in*-4°. imprimés à la Haye chez Jean Neaulme. Nous en rendrons compte dans les Mémoires suivans.

Errata du premier volume du mois de Décembre.

Page 2467. lig. 13. & une armée *ôtez* &.

Page 2529. ligne 3. la valent, *lisez* la valeur.

Page 2532. ligne derniere, les aimoit, *lisez* les servoit.

Page 2535. ligne 12. métail, *lisez* métal.

TABLE DES ARTICLES
du mois de Janvier 1736.

ART. I. HIstoire critique de Manichée & du Manichéisme, &c. Pag. 5

ART. II. *Joannis Vitriarii institutiones juris naturæ & gentium, &c. Et Joannis Franc. Buddæi Historia Juris Naturalis, &c.* 31

ART. III. Suplément au Journal du Regne d'Henry IV Roy de France, &c. 37

ART. IV. Dictionnaire Italien, &c. par M. l'Abbé Antonini, &c. 56

ART. V. Calendrier perpetuel, &c. par M. Sauveur. 69

ART. VI. La vie de l'Empereur Julien l'Apostat. 78

ART. VII. De la liberté de penser sur la Religion, par le P. Tournemine. 98

ART. VIII. Le Militaire en solitude, ou le Philosophe Chrétien, &c. 116

ART. IX. Histoire Ecclesiastique pour servir de continuation à celle de M. l'Abbé Fleury, tome XXXIV. &c. 132

ART. X. Remarques sur une Inscription Phénicienne. 155

ART. XI. *De Immortalitate & Spiritualitate Animæ, &c.* 162

ART. XII. Observations Physiques, par M. l'Abbé de Moliére. 169

ART. XIII. Nouvelles Littéraires. 174

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.

A Paris, de l'Imprimerie de CLAUDE ROBUSTEL.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Février 1736.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le DUC DU MAINE.

Février 1736.

Imprimé à Paris, & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois, en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9.	vol.	1719.	12.	v.
1702.	12.	v.	1720.	5.	v.
1703.	12.	v.	1721.	12.	v.
1704.	13.	v.	1722.	12.	v.
1705.	12.	v.	1723.	12.	v.
1706.	12.	v.	1724.	12.	v.
1707.	12.	v.	1725.	12.	v.
1708.	12.	v.	1726.	13.	v.
1709.	12.	v.	1727.	12.	v.
1710.	12.	v.	1728.	12.	v.
1711.	12.	v.	1729.	12.	v.
1712.	12.	v.	1730.	12.	v.
1713.	12.	v.	1731.	12.	v.
1714.	12.	v.	1732.	12.	v.
1715.	12.	v.	1733.	12.	v.
1716.	12.	v.	1734.	12.	v.
1717.	12.	v.	1735.	14.	v.
1718.	12.	v.	1736.	2.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Février 1736.

ARTICLE XIV.

HISTOIRE LITTERAIRE de la France, &c. Tome II. Qui comprend le V. siécle de l'Eglise. A Paris chez Osmont, ruë Saint Jacques à l'Olivier. Hourdel, Quay des Augustins. Huart l'aîné, ruë S. Jacques à la Justice. Gissey, ruë de la Vieille Bouclerie, à l'Arbre de Jessé. Chaubert, Quay des Augustins à la Renommée. Clousier, ruë Saint Jacques à l'Ecu de France. in-4°.

1735. pages 707. ſans l'Avertiſſement & les Tables.

NOUS commençons l'Extrait de ce ſecond volume par l'aveu d'une faute, que nous avons faite en rendant compte du premier. (*a*) Nous ne ſçavons comment il nous eſt échappé d'appeller *Dom Remy* le principal Auteur de ce grand Ouvrage. Nous n'avons appris que depuis peu ſon véritable nom, & en l'apprenant nous n'avons pû obtenir la permiſſion de le publier. Il eſt neanmoins difficile qu'il demeure long-tems inconnu, mais ce n'eſt point à nous à franchir la barriere que la modeſtie de ce Sçavant Ecrivain oppoſe à la curioſité du Public.

Nous croyons être encore moins en droit de prononcer ſur le mérite des Ouvrages, que nous entreprenons de faire connoître : nous ſommes perſuadés qu'il ne vous convient pas d'en faire la comparaiſon avec d'autres de même genre ; & nous ſouhaiterions fort que cette critique maligne & of-

(*a*) Novembre 1733. Article 89.

fensante, fût pour toujours bannie de la République des Lettres. Un Livre de la nature de celui-ci est bon & utile, quand l'Auteur y remplit toute l'étenduë de son titre : c'est-là l'essentiel. Or nous croyons pouvoir dire de ce second volume, ce que nous avons déja dit du premier, qu'on n'y a rien obmis pour mettre le Public en état de bien connoître les Ecrivains, dont il y est parlé. Que l'on y trouve, ou qu'on n'y trouve pas ce sel, si l'on veut, attique, mais encore plus mordicant & satyrique du pernicieux Dictionnaire de Bayle ; que les Auteurs ne s'y donnent pas la liberté de décider aussi hardiment que M du Pin, sur des sujets, où l'on ne sçauroit être trop circonspect, qu'il y manque même un peu de cette élégance de style, qui ont fait la fortune de tant de Livres funestes aux bonnes mœurs & à la Religion, c'est ce qu'il ne nous appartient pas d'examiner ; & nos Auteurs ont raison de prétendre contre un de leurs Censeurs que sans tout cela un Ouvrage peut être Sçavant & Critique.

Ce qu'ils répondent à un autre Cenſeur, ne nous paroît, ni moins moderé, ni moins ſolide. Cet Ecrivain, ſurpris de l'immenſité de travail, que demande un ſujet ſi vaſte, auroit voulu qu'on ne parlât dans cette Hiſtoire que de ceux, qui ont laiſſé des Ouvrages à la poſtérité, & qu'on ne fît pas même cet honneur à ceux, dont il ne reſte aucun monument, ſi ce n'eſt à quelques Auteurs célébres dans l'antiquité, dont les Ouvrages ont été perdus. Il va encore plus loin, il ſoûtient qu'on devoit mettre à l'écart les Peres, les Auteurs Eccleſiaſtiques, les Hérétiques, les Controverſiſtes, tout ce qui regarde les Héréſies & les Conciles. Enfin qu'on fît un choix des choſes, qui concernent les Ecrivains, ſans nous embaraſſer d'une infinité de citations. Il convient néanmoins qu'il eſt des hommes laborieux & d'un courage ſurprenant, que ces grandes entrepriſes littéraires n'effrayent point : & ce qui nous confond, ajoûte-t-il, c'eſt qu'ils en viennent à bout. Cela en effet doit confondre non-ſeulement la pareſſe de

plusieurs beaux esprits, qui avec des talens capables de leur faire un grand nom, ne font, pour ainsi dire, que voltiger sur le Parnasse; mais encore la mauvaise humeur d'un Critique, qui reproche à des Ecrivains la vaste étenduë d'un projet, qu'ils ont le courage d'exécuter, & en qui il ne trouve au fond rien à reprendre, que de ne s'y être pas bornez à son gré. Quant aux retranchemens, qu'il leur propose, leur réponse est toute simple; ceux qui ne goûteront pas ce qu'il estime superflu, n'auront qu'à s'en épargner la lecture: rien n'est plus aisé. D'autres seront bien aises de l'y voir, & auroient peut-être plus de sujet de se plaindre, s'ils ne l'y trouvoient pas. Toutefois nous pensons avec lui qu'il y a de tems en tems dans cet Ouvrage des choses assez inutiles, ou étrangeres à l'Histoire Littéraire de la France. Mais de tous les défauts, c'est le plus excusable.

Nous aurions pu aussi, selon nos Historiens, leur épargner le procès, que nous leur avons fait au sujet des Casuistes, des Sermonaires & des Mystiques, qu'ils ont représentés com-

me le rebut des Bibliotheques : mais ils nous permettront de leur répliquer que ces genres de ſcience ne ſont pas moins importans, que la plûpart de ceux, auſquels ils font le plus d'honneur ; puiſqu'il s'agit de ce qu'il y a de plus ſublime dans la Religion, de plus inſtructif pour la morale, & que tout en eſt tiré des Ecrits des plus réſpectables Peres de l'Egliſe : que l'éloquence ſacrée vaut bien la prophane : que les Flechiers, les Bourdaloües les Maſſillons & les Cheminais, à ne les conſiderer même, que comme gens de Lettres, ont bien autant illuſtré la France Littéraire, que les le Maîtres & les Patrus ? que nous ſommes convenus qu'en tout cela il y avoit des Ouvrages qu'on pouvoit mettre au rebut, mais qu'il y en avoit également dans toutes les autres Facultez : que non-ſeulement ils n'ont point annoncé qu'ils ſe donneroient la liberté d'apprécier les Auteurs ; mais qu'en rempliſſant leurs premiers volumes d'un grand nombre d'Ecrivains obſcurs & fort médiocres, ils ſemblent avoir pris avec le public un engagement de n'en

exclure aucun : enfin que c'eſt aſſez mal répondre à ce que nous leur avions objecté, que de dire que nous devions uniquement conclure de la maniere, dont ils s'étoient exprimés, qu'ils feroient encore moins de grace aux Auteurs de Romans inſipides, d'Ecrits ſatyriques, de Poëſies obſcenes, d'ouvrages burleſques, de Libelles diffamatoires, &c. Car n'eſt-ce pas là déclarer aſſez nettement qu'il n'y a rien dans la Littérature au-deſſous de la Théologie morale & myſtique, & de l'éloquence de la chaire, que ces ſortes de productions, qui font l'opprobre de la République des Lettres, & le ſcandale de la Religion ?

Il ſe trouve ſouvent des Auteurs, qui avec une feinte modeſtie conjurent leurs Lecteurs de les redreſſer, s'ils ont eu le malheur de ſe tromper, & qui ne conviennent jamais des fautes, dont on les avertit. Nos Hiſtoriens ont été plus ſinceres & plus dociles. On trouve à la fin de leur Avertiſſement diverſes additions & corrections, qu'ils ont faites aux deux premiers volumes ſur des avis, qu'ils ont re-

çûs, & de nouvelles lumieres, qu'ils ont eux-mêmes acquises après l'impression de l'un & de l'autre. Il est vrai que leur docilité ne les a pas empêchez de réfuter quelques-unes des remarques, dont on leur a fait part. Au reste il ne s'agit guére en tout cela que de traductions, d'éditions & de quelques découvertes de peu de conséquence; ainsi nous ne nous y arrêterons pas. De leur côté ils sont bien aise qu'on avertisse ceux, qui ont entrepris en Allemagne une nouvelle édition de la Bibliotheque des Peres, qu'ils trouveront dans ce volume & dans le suivant de quoi corriger un grand nombre de fautes, qui se sont glissées dans l'édition de Lyon.

Après l'Avertissement, la liste des Sçavans du V. siécle & la Table des citations, on trouve un fort long discours sur *l'état des Lettres dans les Gaules en ce siécle.* Nos Historiens conviennent que ce siécle est la premiere époque sensible de la décadence des Lettres: mais ils prouvent très-bien que les Gaules n'ont pas laissé de produire pendant ce tems-là un grand nombre de Sçavans en tout genre:

qu'on y a fait une infinité d'Ouvrages ; qu'à la vérité ils ne ſont pas tous venus juſqu'à nous, mais que ce qu'on en ſçait, joint à ceux, qui nous reſtent, ſuffit pour juger de la fécondité de ce ſiécle en gens de Lettres, & en beaux Eſprits ; d'où ils croyent pouvoir conclure que, ſi les Gaulois n'ont pas mérité la gloire d'avoir détourné le torrent de la barbarie, qui a inondé l'Occident, on ne peut du moins leur refuſer la juſtice de convenir qu'ils ont oppoſé quelques efforts, & mis pour un tems quelques digues à l'impetuoſité de ſon cours.

Ils prétendent même que juſques vers le milieu de ce ſiécle, les Lettres ne paroiſſoient pas être conſidérablement déchûës dans les Gaules : qu'on y avoit encore la même liberté, les mêmes motifs, & les mêmes ſécours pour les faire fleurir ; & que les Ecoles publiques établies dans les principales Villes, & où l'on enſeignoit toutes les Sciences, dont les Romains faiſoient profeſſion, ſubſiſterent avec éclat, juſqu'à ce que les Barbares s'étant rendus maîtres du pays, y firent

tomber le goût pour les Lettres. Que dans l'intervalle, dont nous parlons, il étoit encore d'uſage d'envoyer à Rome les jeunes gens, lorſqu'ils avoient fini leurs études dans leur pays où, ſelon Saint Jerôme, elles étoient très-floriſſantes, tant pour s'y perfectionner dans l'étude du Droit, que pour polir leur éloquence : que pluſieurs avoient un commerce reglé de Littérature avec Saint Auguſtin, Saint Jerôme & Saint Paulin de Nole, qui étoient alors les trois plus grandes lumieres de l'Egliſe : qu'il n'étoit pas même juſqu'au ſexe le moins lettré, qui ne voulût entrer dans un commerce ſi avantageux : que comme le goût pour l'Ecriture Sainte regnoit alors parmi les fideles des Gaules, & que les femmes, ainſi que les autres, s'y appliquoient avec un grand zele, quand celles-ci y rencontroient des difficultés elles avoient ordinairement recours à Saint Jerôme, ce que firent entr'autre *Hedibie* & *Algaſie*, toutes deux célébres dans l'Hiſtoire.

Enfin on voit par pluſieurs Ouvrages, qui nous reſtent de ce tems - là :

tels que sont les Ecrits de Severe Sulpice, de Saint Hilaire d'Arles, de Saint Eucher, de Saint Prosper, de Salvien, de Vincent de Lerins, & de Cassien, que la Langue Latine, qui étoit la Langue vulgaire des Gaulois, retenoit encore ses principales beautez, & que le bon goût de l'éloquence n'étoit pas encore tombé dans les Gaules: qu'on y écrivoit l'Histoire avec politesse; qu'on y possedoit dans toute sa perfection la véritable maniere de traiter la Théologie, en la puisant dans les seules sources, qui sont l'Ecriture & la Tradition. Il en étoit de même de la Poësie; nos Auteurs citent pour le prouver le Poëme d'un mari à sa femme, composé certainement par un Gaulois; le Poëme sur la Providence, faussement artribué, aussi-bien que le précédent, à Saint Prosper; celui de ce Saint contre les ingrats, celui de Rutilius sur son retour de Rome dans les Gaules. On sçait que Vivez ne craignoit point de soûtenir que certains endroits de ces Poëmes approchent de la beauté de ceux des Anciens, & que quelques

uns mêmes vont jusqu'à les éclipser.

Le secours que l'Eglise a tiré de plusieurs Gaulois contre les erreurs des Pelagiens & des Semi-Pelagiens, donne occasion à nos Historiens de s'étendre beaucoup sur ces deux hérésies, mais cette digression ne conviendroit-elle pas mieux à l'Histoire Ecclésiastique, qu'à l'Histoire littéraire de la France ? Et celle-ci n'est-elle pas assez ample d'elle-même, pour n'avoir pas besoin d'empiéter sur les autres ? D'ailleurs il nous paroît qu'elle a engagé nos Auteurs dans une controverse, qu'ils ne traitent pas toujours avec assez d'exactitude. Comme quand ils reprochent aux Semi-Pelagiens d'avoir enseigné que la grace ne soûmet point la volonté de l'homme, & de n'avoir pas voulu reconnoître que les mérites des Saints sont des dons de la pure miséricorde de Dieu. Nous ne sçaurions non plus approuver la maniere, dont ils s'expriment en parlant de *Fauste de Riez*, honoré comme Saint dans son Eglise, & qui étoit mort, avant que la doctrine des Semi-Pelagiens fût condamnée.

Tout l'endroit, où il eſt parlé de la maniere, dont arriva la décadence des Lettres après l'inondation des Barbares, eſt fort bien touché, & mérite d'être lû. » L'irruption des Barbares, » diſent nos Auteurs, cauſa la ruine » entiere de l'Empire; la ruine de » l'Empire entraîna avec elle l'ému- » lation, que l'on avoit à cultiver les » Sciences; ce défaut d'émulation cau- » ſa la négligence & le mépris pour » les Lettres; cette négligence & ce » mépris conduiſirent à l'oiſiveté & » à la pareſſe; l'oiſiveté & la pareſſe » jetterent dans l'ignorance, qui en » eſt la ſuite néceſſaire, & l'igno- » rance enfin précipita dans le vice » & le déreglement". Ce qu'ils ajoûtent touchant la corruption du langage, n'eſt ni moins juſte, ni moins curieux.

Parmi les ſuites funeſtes, qu'eut l'ignorance dans ce ſiecle, nos ſçavants Hiſtoriens remarquent ſur tout l'uſage des Abregés. Les Abbreviateurs, diſent-ils, dans le dégoût, où l'on étoit pour la lecture. " croyoient faire " plaiſir au Public, en lui donnant

„ le moyen de lire en quelques jours
„ ce qu'ils n'avoient pû lire en plu-
„ sieurs mois. „ Enfin ce qu'ils nous aprennent de la maniere, dont se faisoient ces Abregés, répand beaucoup de lumiere sur les fragments & les extraits, que nous avons de plusieurs Auteurs. Ils examinent ensuite, si les Abbreviateurs ont causé plus de dommage à la litterature, qu'ils ne lui ont rendu de service; car les sentimens ont été fort partagés sur cela. Les uns les blâment, comme coupables de la perte de tant d'excellens Ouvrages des Anciens, dont ils ont été la premiere cause; d'autres au contraire soûtiennent que s'ils ne nous eussent pas conservé quelques débris de ce naufrage, il ne seroit rien resté de ces précieux monumens de l'antiquité. Il nous paroît qu'il y a dans ce qu'ils ajoûtent quelque sorte de contradiction.

„ Si l'on croit, disent-ils, ce raison-
„ nement capable de décharger les
„ Abbreviateurs du blâme, dont on
„ les charge, il ne les justifie point
„ d'avoir contribué à introduire l'i-
„ gnorance, en contribuant à entre-

„ tenir la pareſſe. En effet, on doit
„ raiſonner à peu près de ces anciens
„ abregés, comme les plus habiles rai-
„ ſonnent des Dictionnaires Hiſtori-
„ ques & moraux, qui ſont devenus
„ aujourd'hui ſi fort à la mode, &
„ qui pour quelque connoiſſance ſu-
„ perficielle, qu'ils donnent, détour-
„ nent grand nombre de perſonnes
„ de s'inſtruire à fond dans les ſour-
„ ces & les originaux. „ Car enfin ne peut-on pas leur répondre que ce qui les juſtifie d'un côté, les juſtifie également de l'autre, & que ſi ſans leur travail les ſources & les originaux ſe ſeroient également perdus, nous devons leur ſçavoir bon gré de ce qu'ils nous en ont conſervé? Quoiqu'il en ſoit, c'eſt ici la matiere d'un procès Litteraire, ſur le quel il n'eſt peut-être pas fort aiſé, de prononcer.

Cette diſcuſſion eſt ſuivie de reflexions fort ſenſées ſur la perte du goût de la bonne Antiquité, & de la ſaine Critique; ſur la credulité, qu'enfanta l'ignorance, principalement au ſujet des miracles; ſur la jalouſie, qui

produisit la mauvaise Critique ; & sur les remedes, que la Providence ménagea pour arrêter ce débordement général. Les principaux furent la conservation de la Religion, qui contribua plus que tout le reste à entretenir quelques vestiges de politesse & d'érudition; & l'etablissement des Monasteres, qui furent autant d'écoles de pieté& d'azyles contre la décadence des Lettres. On ne peut nier en effet que ce grand nombre de Maisons Religieuses, qui furent àlors fondées dans les Gaules, n'y ait retracé ce que l'Egypte & la Palestine avoit fait voir au Monde Chrétien de plus admirable, & que presque tout ce qu'il y a eu pendant plusieurs siecles de Sçavans, de Saints, & de grands Prélats, n'en soient sortis.

Enfin comme le dépérissement des Sciences n'arriva que par dégrez, nos Auteurs observent très bien qu'il fut très-peu sensible jusques vers le milieu du V. Siecle, & que jusqu'à sa fin il y eut encore dans plusieurs Villes des Gaules des Académies pour l'instruction de la Jeunesse, où le bon goût des Anciens se conserva assez long-

tems. Auſſi l'Egliſe Gallicane, dans les troubles qu'exciterent en Orient les erreurs de Neſtorius & d'Eutichés, ſe diſtingua t-elle par la pureté de ſa foy, & par ſon zele pour la bonne Doctrine. C'eſt le glorieux témoignage que lui rendit le Pape S. Leon par ces paroles. *Eas epiſtolas cùm gaudio recenſentes probavimus, ſicut confidebamus eruditione ſpiritus ſancti celeſtem in vobis vigere Doctrinam.*

Mais rien ne fait mieux voir combien les ſciences étoient en honneur dans ce ſiecle, que le grand nombre de Sçavans en tout genre, de Poëtes, d'Orateurs, d'Hiſtoriens, de Philoſophes, de Rheteurs, de Mathematiciens que nos Hiſtoriens nous font connoître dans ce volume. Il eſt vrai que tous n'ont pas écrit; & qu'un très grand nombre d'Ouvrages de ceux, qu'on ſçait en avoir composé, ne ſont pas venus juſqu'à nous: qu'on y trouve beaucoup d'Anonymes, beaucoup d'Auteurs incertains, auxquels on ne peut attribuer des Ouvrages, que ſur de ſimples conjectures; un grand nombre de gens de Lettres, qui n'ont

point d'autre titre pour être placés parmi les sçavans, que d'avoir favorisé les sciences, d'avoir été en commerce de Lettres avec ceux, qui en faisoient profession, & d'avoir été eux mêmes en reputation d'être fort habiles. Cependant il resulte de tout cela que ce Siecle n'a pas été un des moins florissants de la France litteraire, & que les Gaules étoient peut-être en ce tems là le Païs de l'Europe, où la Litterature etoit plus en honneur.

Nous pouvons encore assûrer que dans le grand nombre d'éloges, qui remplissent ce volume, il y a tant de recherches sçavantes, tant d'Anecdotes & de découvertes curieuses, des analises si bien faites, & communément une si bonne Critique, que la lecture n'en peut-être que très-agreable: mais si nos Historiens continuent à garder la même methode dans toute la suite de cet Ouvrage, il leur faudra bien multiplier les volumes, quand ils seront arrivés au Siecle de François I. On pourroit aussi trouver qu'ils paroissent prendre trop à la Lettre certains éloges, que des Ecrivains de ce

Siecle & des ſuivants, où le bon goût étoit encore plus déchû, ont fait de ceux, dont ils nous donnent l'Hiſtoire.

Par exemple quelques réflexions Critiques n'auroient, ce ſemble, rien gâté dans l'Article d'un bel eſprit & d'un Sçavant du V. Siecle, nommé *Conſence* ; où ils ſe contentent de rapporter ce qu'en a dit Sidoine Apollinaire, & qui eſt au moins fort exageré, à ſçavoir qu'on voyoit réüni dans ce Gaulois. « Toute la gravité » des Romains, avec toute la poli- » teſſe des Grecs, & qu'il faiſoit pa- » roître tant de grace & de ſageſſe » en ſes diſcours, en ſes actions, qu'il » auroit été un ſujet d'admiration » même aux ſept fameux ſages de » l'Antiquité..... qu'il étoit Poëte, » Orateur, Géometre, Aſtonome, » Philoſophe, Hiſtorien, & tout ce- » la au point, que les plus habiles » de l'antiquité, tant Grecque, que » Romaine, n'avoient ni plus de ſça- » voir, ni plus de talents pour le ſoû- » tenir. Que c'étoit un Chryſippe » pour la Poëſie; un Amphion pour la

„ voix, & pour toucher toutes sortes d'instruments, un Sophocle, un Euripide pour la Tragedie; un Plaute, un Terence, un Ménandre pour la Comedie; un Demosthene, un Ciceron, pour l'éloquence; un Virgile, un Tite-Live pour la belle Latinité; un Petrone, un Ovide, pour les vers tendres & enjoüés, un Euclide, un Aratus, pour les Mathematiques; un Homere, un Herodote, un Salluste, un Tacite, pour l'Histoire: enfin un Varron, pour la diversité de ses écrits.

Il est vrai que tout cela est dit en vers, & que l'on connoît les privileges de la Poësie, qui pour être dit-on, le langage des Dieux, n'est pas toujours celui de l'exacte vérité: Mais enfin, quand on rabbattroit la moitié de ce Panégyrique, il seroit encore vrai de dire qu'un seul homme auroit rendu le V. Siecle presque égal aux plus beaux de la Grece & de Rome. Or quoi que les écrits de cet Homme extraordinaire étant tous perdus, ce qui est déja un préjugé contre lui, nous n'ayons pas les piéces nécessaires

pour

pour l'examen du jugement de Sidoine Apollinaire ; on ne courre, ce ſemble, aucun riſque en regardant cet éloge comme un jeu de l'imagination d'un Poëte. Il eſt d'ailleurs aſſez ſurprenant que Sidoine ne prenne Virgile & Tite-Live que pour des modeles de la belle Latinité, qu'il nous donne Homere, pour un grand Hiſtorien, & Chryſippe pour le plus fameux Poëte de l'antiquité. Au reſte Conſence n'eſt pas le ſeul dont Sidoine nous ait fait un portait ſi avantageux; ce ſçavant eut un fils & un petit fils, de même nom que lui, dont l'Evêque d'Auvergne vante auſſi beaucoup le ſçavoir & les vers, juſqu'à dire du dernier que ſes vers Lyriques ſembloient l'emporter ſur ceux d'Horace, & que les Poëſies qu'il compoſoit en Grec, étoient comparables à celles de Pindare.

Après tout, une preuve qui n'eſt point équivoque, de l'état floriſſant des Lettres dans les Gaules en ce Siecle; c'eſt que les perſonages les plus diſtingués, des Conſuls, des Préfets du Pretoire, des Comtes du Palais,

des Secretaires d'Etat, des Generaux d'Armée, un Empereur même (*a*) cherchoient alors à se distinguer par leur erudition. Sidoine Apollinaire n'est pas même le seul, qui ait comparé quelques uns de ces sçavans aux Auteurs des plus beaux âges. Valerien, qu'on croit avoir été préfet du Pretoire, écrivoit en Latin avec tant de perfection, qu'on auroit pensé, dit Symmaque, que les Gaules, qu'il habitoit, étoient le Mont Helicon: ce celebre Orateur ne paroît pas avoir fait moins de cas d'un autre Prefet du Pretoire des Gaules, nommé *Vincent*, qui fut aussi Consul, & il n'est encore aujourd'hui personne, qui ne convienne que le Poëme du celebre Rutilius, lequel fut prefet de Rome, ne soit une très belle piece.

Mais les Gaules n'eussent-elles produit dans ce Siecle que Severe Sulpice, S. Honnorat fondateur de Lerins, S. Paulin de Noles, S. Prosper, S. Germain d'Auxerre, S. Hilaire d'Arles, S. Eucher de Lyon, Vincent de Le-

(*a*) Avitus.

rins, le jeune Arnobe, Mamert Claudien & S. Mamert ſon frere Evêque de Vienne, S. Salone & S. Veran, fils de S. Eucher, S. Loup de Troyes, Salvien & Gennade, ſans parler de Caſſien, qui a composé tous ſes ouvrages en Provence, on ne pouroit refuſer de ſouſcrire au jugement que nos Hiſtoriens en ont porté. Nous entrerons dans quelques détails, des Auteurs le mois prochain.

ARTICLE XV.

OEUVRES DIVERSES DE M. Pelliſſon de l'Academie Françoiſe, a Paris chès Didot Quai des Auguſtins près le Pont S. Michel à la Bible d'Or. 3. volumes in-12. 1755, *vol.* 1. *Pages* 230. *vol.* 2. *Pages* 447. *vol.* 3. *Pages* 517.

IL n'eſt point d'Auteurs, qui ne laiſſent en mourant des richeſſes Litteraires. C'eſt ordinairement les ſeules qu'on hérite d'eux, & ſouvent celles, qui paroiſſent le moins aux yeux du Public. Si la Republique des Lettres

avoit une banque où l'on vît aboutir par droit d'aubeine tout ce que le vrai genie ou la fureur d'écrire ont produit d'écrits devenus posthumes, elle pourroit à peine y suffire. En seroit elle plus riche? Il y a apparence que non. Il faudroit toujours qu'elle eût recours à des editeurs judicieux pour discerner ce qu'il convient de publier soit sur le merite des pieces, soit sur la reputation des Auteurs. Au défaut de cette police le Public doit sçavoir gré à ceux qui déterrent ces sortes de Thresors épars & ignorés, pour en faire un juste discernement. Le nom de M. Pellisson & le prix des moindres choses qui sont sorties de sa plume ont fait long-tems souhaiter que *ses Oeuvres diverses* fussent réunies par quelque habile main. Les vœux sont satisfaits.

Les Papiers de M. Pellisson ont passé à son Cousin germain M. l'Abbé de Ferriés, puis à M. l'Abbé de S. Vivant Neveu de celui ci, & enfin a M. l'Abbé du Terrail qui les a remis à M. l'Abbé S** c'est ce dernier à qui nous devons cette édition. Sur

les Papiers originaux il a revû & réimprimé beaucoup de pieces devenues rares, & il en a publié d'autres qui n'avoient point parû & que nous indiquerons. Voici l'ordre dans lequel il les a rangées. *Poesies*, *Discours*, *Memoires* : & c'est la division naturelle des trois volumes.

Le premier, outre les divers éloges de M. Pellisson & la Préface qui merite d'être lûe, contient les Poesiës partagées en cinq livres. 1°. Poësies Chrétiennes, Stançes, Odes, Sonnets. Elles sont en petit nombre, & il y en a plus de la moitié de nouvelles. 2°. Eurimedon Poëme en cinq chants. C'est un Roman versifié dans le goût de *Tendre*. Aussi l'Auteur l'avoit-il fait pour sa bonne amie Mademoiselle de Scudery. L'Amitié ingenieuse de la moderne Sapho avoit trouvé le secret de lui faire tenir une Lettre par un Ramoneur dans la Bastille. M. Pellisson touché de cette generosité, plein du goût de la Poësie galante qui regnoit alors, ami veritable, amant en idée, s'avisa de composer ce Poëme dans l'horreur mê-

me de ſa priſon, n'aïant pour plumes que le Plomb de ſes vîtres & pour Papier, que les marges de ſes Livres. On y voit une allégorie continuë de ſes avantures, de ſa détention, & de ſa paſſion idéale. Les morceaux choiſis qu'en cite l'éditeur donnent veritablement lieu à la Critique ſenſée qu'il fait d'un certain goût moderne vulgairement nommé, *des vers forts*. Auſſi n'approuveroit-il pas un excès opposé. Rien n'eſt beau que le naturel. M. Pelliſſon revenu de la Baſtille vouloit bruler ce Poëme. Aſſez Philoſophe pour ſe dérider par des idées riantes & badines durant (*a*) *Le cours de ſa fortune maudite*, plus ferme en cela qu'Epictete, Chrétien d'ailleurs & extremement ſenſé, livré à des études plus ſerieuſes, « il mépriſa (comme le dit l'Editeur) & les Poëſies de ce caractere & leur genre même, où il avoit excellé autant par la délicateſſe des ſentimens que par la ſageſſe & la facilité de l'expréſſion. M. Boſſuet lui déroba une copie (d'Eurimedon) &

(*a*) Mot de M. Rouſſeau.

„ cet illuſtre Prélat qui nous a laiſſé
„ des écrits ſi admirables ne dedai-
„ gnoit pas de le lire quelquefois. „
Il le liſoit même tous les ans, s'il faut s'en rapporter à un Mémoire trouvé dans les Papiers de M. Pelliſſon. Les Poëſies *Morales*, les Poëſies *Galantes*, les Poëſies *Diverſes*, rempliſſent le troiſiéme, le quatriéme, & le cinquiéme Livre. Il y a là peu de nouveautés. Generalement parlant *Eurimedon* qui n'avoit point encore parû eſt la principale. La plûpart des autres pieces ſont connues, & il faudroit être bien Antipoëte pour ne pas ſouſcrire au jugement que porte l'Editeur, du *caprice centre l'eſtime*, de *la requête à la poſterité*, du *Dialogue d'Acante & de la Fauvette*, de *la Grotte de Verſailles* &c.

Le ſecond Volume contient des Oeuvres que l'Editeur caracteriſe très-bien en les appellant des modeles pour l'éloquence de pur appareil & pour celle qui eſt propre aux affaires. Les premiers ſont purement académiques. Les autres regardent l'affaire de M. Fouquet. « Loin de

„ vouloir impoſer par la pompe des
„ mots qui n'eſt au fonds que pure
„ déclamation, où par cette licence
„ d'expréſſion qui corrompt aujour-
„ d'hui nôtre éloquence, M. Pelliſ-
„ ſon ne s'attache aux paroles que
„ pour exprimer les penſées. Il n'em-
„ ploïe que les termes qui ſont dans
„ l'uſage ordinaire, & de l'union
„ qu'il en fait réſultent toujours des
„ images naturelles. Ecoutons ce
„ grand homme lui même ; qu'ils
„ ſçachent ces mauvais juges de la
„ ſolidité & de l'éloquence qu'ils ne
„ connoiſſent ni l'une ni l'autre
„ quand par une conſéquence ridi-
„ cule ils veulent faire paſſer pour
„ incompatibles & ſéparer ſi cruel-
„ lement deux choſes que le Ciel &
„ que la nature ont jointes enſem-
„ ble qu'on ne touche preſque point
„ ſans inſtruire ; que l'éloquence n'eſt
„ elle même qu'une forte & ſolide
„ raiſon tellement accommodée au
„ ſens général & aux divers goûts
„ des hommes, qu'elle entre dans
„ les eſprits malgré qu'on en ait.
„ En vain vous lui fermeriés une

„ porte, elle s'en ouvre cent à la
„ fois, & se montrant premierement
„ claire, nette, & simple à la partie
„ superieure & intelligente de l'ame,
„ elle ne cesse point qu'elle n'ait
„ enfin penetré toutes les autres sous
„ toutes les formes & les figures di-
„ verses dont elle a besoin, remplit
„ l'homme tout entier, excite en lui
„ ce dégré de chaleur que la passion
„ ajoute au jugement, & sans le-
„ quel il ne se résout ni ne s'execute
„ presque rien au monde. Mais de
„ penser qu'elle puisse subsister ja-
„ mais separée de cette solidité qui
„ est son ame, sa vie, son fondement,
„ je croirois plûtôt que sans magie
„ on bâtiroit un Palais en l'air, on
„ feroit marcher & respirer une pein-
„ ture, on gueriroit un grand mal
„ avec des paroles qui quelque choi-
„ sies, quelque nobles, quelque
„ riches qu'elles soient, en quelque
„ belle cadence qu'on les puisse faire
„ tomber, sans cet esprit interieur
„ de la raison, ne sont qu'un vain
„ bruit, que des impertinences har-
„ monieuses capables peut-être d'é-

„ blouir, & pour un moment, le
„ peuple, quand elles ſont ſoutenuës
„ des charmes de l'action, de la voix,
„ du geſte, des regards, & des mou-
„ vemens du viſage; mais incapa-
„ bles d'impoſer au Public dans une
„ froide & ſimple lecture. „

Aureſte ces Diſcours étoient devenus très rares, & il étoit utile (pour ne pas dire neceſſaire) de les remettre ſous les yeux de ceux qui par leurs talens ou leurs emplois ſont deſtinés à l'éloquence de la chaire ou du barreau. C'eſt ce qui fait la gloire de l'Editeur, & la conſolation de quiconque aime encore les vrayes beautés de la nature. Il n'y a de nouveau dans ce volume que la *Converſation de Loüis XIV devant Lille*, un *Memoire ſur quelques travaux à propoſer aux gens de Lettres*; deux *Placets* au Roy, & ſept *Lettres:* Tous ces morceaux ont leur prix, ſur tout le premier où l'on voit toute la bonté & toute la grandeur du cœur de Louis le Grand développées dans une converſation à laquelle M. Pelliſſon étoit préſent. Il faudroit le

citer tout entier, & il n'y a pas un mot à perdre.

Remarquons un trait ſingulier ſur la maniere dont M. Pelliſſon trouva du fonds de ſa Baſtille le ſecret de produire au dehors tout ce qu'il écrivit ſoit pour défendre M. Fouquet, ſoit pour entretenir un commerce reglé avec ſes amis. Un Gaſcon qui avoit été au ſervice de M. Pelliſſon entra en qualité de Cuiſinier dans une Hôtellerie où M. Fouquet devoit loger lorſqu'on l'amenoit de Nantes à Paris. En le ſervant il fit un faux pas à deſſein, & renverſa un Plat ſur un des Gardes; tandis qu'ils murmuroient entr'eux, il fit un ſigne que le Surintendant comprit, le Miniſtre feignit un beſoin. Le Valet prend un Flambeau pour le conduire, laiſſe du Papier & de l'Encre, vient chercher la réponſe, & s'enrole enſuite pour ſervir à la Baſtille où il ſervit ſes Maîtres ſans que ſes liaiſons ſecrettes & les leurs ayent pû être jamais découvertes.

Le troiſiéme Volume raſſemble un choix de *Memoires* & de *productions*

Choix precieux tant par l'importance des matieres graves qui y ſont traitées que par la maniere dont elles ſont écrites. M. Pelliſſon n'étoit pas un ſimple bel eſprit, un arrangeur de mots, un de ces Orateurs ſteriles qui croïent que tout l'art conſiſte à tirer tout de ſon fonds ſans ſe cultiver l'eſprit par de profondes connoiſſances & par une étude aſſiduë. Infatigablement appliqué à ſes devoirs il s'étoit mis fort audeſſus des grands emplois qu'il exerça ſucceſſivement. L'Eloquence lui étoit naturelle, le reſte étoit acquis par de penibles ſoins: & ſon talent ne ſervoit qu'à rendre fidéllement & à embellir ſes lumieres. Les Memoires regardent principalement M. Fouquet, le Prieuré de S. Orents d'Auch dont les Religieux pretendoient ſe ſeculariſer, & les affaires qui concernent la regale non en général, mais celle de l'Evêché de S. Brieux. Enfin le recueil eſt terminé par deux requêtes nouvelles quant à l'impréſſion, dans leſquelles. « On examine l'importante queſtion ſi les Chanceliers

„ ſont au deſſus de toute recuſation
„ en matiere criminelle ... On y re-
„ connoit le caractere de l'Auteur ...
„ ſenſible aux bienfaits & ce tour
„ inſinuant qui regne dans tous ſes
„ écrits. Mais comme l'Orateur quel-
„ que éloquent qu'il ſoit ne perſua-
„ de pas toujours, M. Pelliſſon eut
„ le déplaiſir qu'on loua ſes requê-
„ tes ſans y avoir égard. L'Illuſtre
„ Magiſtrat qu'il vouloit recuſer fit
„ valoir auprès du Prince le Privi-
„ lege de ſa dignité, & loin de s'ab-
„ ſtenir de juger il prononça le juge-
„ ment. „ Il s'agit, comme on voit, de l'affaire du Surintendant.

Nous finirons avec l'Editeur par la Liſte des Ouvrages qu'il n'a pas fait entrer dans ſon recueil, ſoit parce qu'il y en a qui ſont entre les mains de tout le monde, ſoit parce qu'il ſe réſerve à les faire paroître en particulier. 1°. *Paraphraſe ſur les Inſtitutions de l'Empereur Juſtinien.* On a deux éditions du premier Livre que l'Auteur compoſa à 20. ans, le reſte n'eſt point dans ſes Papiers. 2°. *Relation concernant l'Hiſtoire de l'A-*

cademie Françoiſe. Ouvrage dont on peut dire *cui non notus Hylas* ? On refute à ce ſujet la Critique qu'en fait M. de V ... dans le *Temple du goût.* 3°. *Reflexions ſur les differends de la Religion.* L'on comprend ſous ce titre général les Réflexions mêmes imprimées en 1686. Les reponſes aux Objections en 1687. Les Chimeres de M. Jurieu en 1690. & l'Ouvrage ſur la tolerance des Religions en 1692. M. Pelliſſon qui avoit été Calviniſte étoit devenu un des plus grands défenſeurs de la Religion Catholique, Apoſtolique, & Romaine. 4°. *Traité de L'Euchariſtie* " Ouvrage poſthume publié par
„ M. l'Abbé de Ferriès ... L'on don-
„ nera au Public la troiſiéme partie
„ lorſqu'on aura raſſemblé les diffe-
„ rens paſſages qui ſervent de preu-
„ ves, & dont la plûpart ne ſont
„ qu'indiqués dans le texte, ou du
„ moins ne ſont pas rapportés dans
„ la langue originale. „ 5°. *Courtes Prieres durant la Meſſe* qui ont eû un ſi prodigieux ſuccès, *Prieres au S. Sacrement de l'Autel* dont on fit

deux éditions l'année 1734. *Prieres ſur les Epîtres & ſur les Evangiles* qui ont parû au commencement de 1735. pour la premiere fois. 6°. *Lettres Hiſtoriques* en 3. volumes. Ce ſont des materiaux du grand ouvrage dont on va parler 7°. *Hiſtoire de Louis XIV.* M. Pelliſſon en conſequence de la relation qu'il fit de la premiere conquête du Roi dans la Franche-Comté en 1668. fut nommé pour écrire l'Hiſtoire du Roi avec l'honneur des entrées & une penſion de 6000. livres payée juſqu'à la mort de l'Auteur. Outre le plan de cette Hiſtoire qu'on trouve ici dans le ſecond volume, il y en a un de ſa main avec cette apoſtille *ce plan fut dreſſé a Bontel en* 1672, *par ordre du Roi à qui il fut enſuite lû & expliqué.*

L'Editeur promet de publier ſinon l'Ouvrage complet, du moins un équivalent qui en fait la meilleure partie. Reſte precieux qu'on ne ſçauroit trop tôt donner à l'impatience du Public. L'on en peut juger par l'idée que l'editeur nous en donne. " M. Pelliſſon

„ s'étoit renfermé entre la paix des Py-
„ renées & celle de Nimegue qui eſt,
„ dit-il au commencement de ſon
„ ouvrage, un eſpace de dix-huit
„ ans mêlé de tant dévenemens re-
„ marquables qu'il ſemble n'y rien
„ manquer ni pour inſtruire ni pour
„ plaire. Il trouve dans ſon propre
„ ſujet en trois intervalles preſque
„ égaux trois révolutions differentes ;
„ ſix années de paix où l'interieur
„ de l'Etat prit une face nouvelle
„ avec un éclat & une reputation
„ au dehors qui excita premiere-
„ ment l'attention ; puis la jalouſie
„ de toutes les Nations voiſines. Six
„ années enſuite où la Guerre ſou-
„ dainement allumée entre la Fran-
„ ce & l'Eſpagne & qui par ſes pre-
„ miers progrès ſembloit déja em-
„ brazer toute la Terre, s'appaiſe
„ neanmoins tout à coup, mais pour
„ en préparer une plus grande entre
„ tous les Princes Chrétiens par tout
„ ce que l'interêt ou la défiance, &
„ la bonne ou la fauſſe politique ſont
„ capables d'inſpirer. Six dernieres
„ années enfin où toute l'Europe eſt

„ en armes, mais avec un ſuccés
„ qu'elle eût eu peine à attendre, &
„ une fin toutefois plus heureuſe
„ qu'elle n'eût oſé l'eſperer. Et ce
„ qui lui ſemble important, c'eſt
„ qu'on pourra obſerver dans cet
„ eſpace de tems deux changemens
„ generaux l'ame de tout le reſte;
„ l'un en la maniere de gouverner;
„ l'autre en la maniere de faire la
„ Guerre. „

Un Mémoire Manuſcrit nous apprend que Madame de M *** ayant obtenu du Roi un droit ſur les Boucheries de Paris & ayant perdu ſon procès au Conſeil par le rapport de M. Pelliſſon, s'en vengea en faiſant nommer Hiſtoriographes du Roi en 1677. Meſſieurs Deſpreaux & Racine.

Après un détail ſi conſiderable & traité par l'Editeur d'une maniere également belle & ſçavante on ne ſçauroit lui reprocher de n'avoir pas donné la vie de ſon Auteur. Outre l'Hiſtoire de ſes Oeuvres qui y ſupplée, il a raſſemblé tous ſes éloges & de qui n'en a t'il pas reçù? Contentons

nous du portrait abregé qu'on voit dans l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, ſeconde partie, par M. l'Abbé d'Olivet. » Il abuſoit, dit-on, de la » permiſſion qu'ont les hommes d'ê- » tre laids : mais avec toute ſa laideur » il n'avoit pour plaire qu'à parler. » Son eſprit lui ſervoit non pas à en » montrer, mais à en donner ; & l'on » ſortoit d'avec lui, non pas perſua- » dé qu'il eût plus d'eſprit qu'un au- » tre, mais ſe flattant d'en avoir pour » le moins autant que lui : tant il » avoit l'art de ſe proportionner à » toutes ſortes de caracteres.

ARTICLE XVI.

MEMOIRES DE HAMBOURG, de Lubeck & de Holſtein, de Dannemarck, de Pologne, & de Suede, par feu Meſſire Aubery du Maurier, Auteur des Memoires de Hollande. A Blois chez Philbert-Joſeph Maſſon. 1735. in-12. *pages* 360.

L'Editeur de ces Mémoires, petit-fils de leur Auteur & juſtement

zelé pour la gloire de ſon ayeul, nous aſſure que ces ſeconds Mémoires ne feront point de tort aux premiers ſur la Hollande; qu'ils ont également de quoi inſtruire & de quoi ſatisfaire les curieux, & que la vérité & la fidélité en font ſur-tout le plus bel ornement; M. du Maurier n'affirmant preſque rien dont il n'ait été témoin.

La Ville de Hambourg l'une des plus grandes & des plus peuplées de l'Empire, eſt devenuë encore plus conſidérable & s'eſt fort augmentée depuis les troubles de Boheme & l'invaſion de l'Allemagne par le grand Guſtave Adolphe Roy de Suede. Pluſieurs familles s'étoient rétirées dans cette Ville pour ſauver les débris de leur fortune, d'une déſolation générale. La ſituation de Hambourg ſur le côté de l'Elbe qui touche le Holſtein & dans un endroit où ce Fleuve eſt fort large & aſſez grand pour porter des Vaiſſeaux de Guerre, a toujours été favorable à la tranquillité, au commerce & à l'agrandiſſement de cette Ville. On diroit qu'elle eſt faite pour s'accroître & s'améliorer de la ruine &

du dépériſſement de tout ce qui l'environne, depuis la Mer Baltique juſqu'au Danube. Mais ſa conſtitution & la forme intrinſeque de ſon Gouvernement & de ſa police lui ſont peut-être encore plus favorables que ſa ſituation.

Notre Auteur raconte comme une choſe qui n'eſt pas indifférente pour la bonne police & la ſaine conſtitution de l'Etat, que les femmes de Hambourg ſont ſages, modeſtes, ennemies du luxe, occupées de leur ménage, & ſur-tout qu'elles ne liſent point de Romans & ne manient point de Cartes : il ajoûte même qu'à Hambourg on ne connoît ni Bal, ni Opera, ni Comédies, ni Aſſemblées nocturnes ni autres. Anciennement il paroît que cette Ville étoit de la dépendance des Ducs de Holſtein ; & qu'elle ne s'eſt ſouſtraite peu à peu à leur domination que par les grands Privileges que ces Ducs lui ont donnez, & qui ont été ratifiez par l'Empire. Ces Ducs & les Rois de Dannemarck y prétendent toujours de grands droits. Les Hambourgeois ont eu ſouvent bien

de la peine à se maintenir contre ces droits appuyés de toutes les forces du Dannemarck. Un des grands privileges de Hambourg, c'est la domination qu'ils prétendent & que par voyè de fait ils exercent sur l'Elbe, & sur tout le commerce qui s'y fait. Ceux de Crempe & de Stade disputent aux Hambourgeois un si beau privilege. Ceux-ci, comme les plus forts, le maintiennent, un peu par voye de fait.

Pour ce qui est de la forme du Gouvernement, il est en partie démocratique : le peuple y a le maniement de l'argent, & le droit d'impôts. D'un autre côté l'Aristocratie y a lieu. Le Senat a seul droit de convoquer & de congédier le peuple, qui est obligé de rendre compte des deniers au Conseil. Le Conseil ou Senat est composé de quatre Bourguemestres, de trois Syndics, de vingt Senateurs & de trois Secretaires. Ces Magistrats sont Juges Souverains.

La Ville de Lubeck n'est pas moins considérable que celle de Hambourg. Elle est même comme la capitale des

Villes Anſéatiques. Il paroît que ce terme *anſéatique* ſignifie, ſelon ſon étymologie Saxonne, alliance ou confédération. Lubeck eſt auſſi dans le Holſtein comme Hambourg. Mais ſon Gouvernement eſt tout ariſtocratique & entre les mains des Magiſtrats qui compoſent le Senat au nombre de douze Bourguemeſtres choiſis parmi les principaux Bourgeois. De leur jugement il n'y a d'appel qu'à l'Empire, Lubeck s'étant fait déclarer Ville Impériale depuis cinq cens ans. Le droit de Bourgeoiſie ne s'acquiert pas auſſi facilement à Lubeck qu'à Hambourg où tous les étrangers ſont les bien venus ; ce qui a fort contribué à l'accroiſſement de cette derniere Ville. De toutes les Villes Anſeatiques, Lubeck eſt pourtant la plus puiſſante ſur Mer. Elle a même toujours repouſſé avec avantage les efforts des Rois de Dannemark qui y prétendent des droits anciens, mais comme abrogez. Auſſi la ſituation de Lubek entre la Trave & le marais de Wagueniſſe eſt-elle très-forte.

Suit la deſcription de la Ville de

Kiell, Ville & Port célébre du Holſtein, où ſe rendent en un certain jour de l'année tous ceux qui ont des dettes pour les acquitter ; ce qui ſe pratique avec une bonne-ſoy dont le reſte de l'Europe ne donne point d'exemple. Après Kiell il s'agit du Dannemarck. Ce Royaume a comme trois parties, dont la premiere eſt contiguë à l'Allemagne : c'eſt une longue langue de terre qui va Nord & Sud entre deux Mers. Elle contient le Duché de Sleſwick qui a toujours relevé du Dannemarck. Plus avant au Nord eſt le Jutland Méridional & Septentrional. Outre cela il y a le Duché de Holſtein dans la Cherſoneſe Cimbrique ; une partie appartient au Roy de Dannemarck : cependant ce Duché a toujours été cenſé Impérial & fait partie du Cercle de la baſſe Saxe. C'eſt de cette peninſule que vinrent autrefois les Cimbres qui épouvanterent ſi fort les Romains, que Marius défit, qui ravagerent enſuite la France ſous le nom de Normands, lui enleverent la Normandie, conquirent l'Angleterre, & qui ont long-

tems regné à Naples & en Sicile.

L'autre partie du Dannemarck est un assemblage d'Isles dont la principale est celle de la Zéelande où Copenhague Capitale du Royaume est située. L'Isle est presque ronde & à deux journées de chemin de diamêtre à peu près en tous sens. La troisiéme est au-delà de la Mer Baltique dans le continent de Suéde : c'est encore une langue qui a peu de largeur sur beaucoup de longueur. Cette langue de terre faisoit anciennement partie de la *Scanie* ou *Scandinavie*, La Suéde est par-là comme bloquée de toutes parts par le Dannemarck : aussi a-t'elle fait bien des efforts pour faire léver ce blocus, & a eu l'avantage en divers tems de s'approprier ce pays.

Les Danois comptent la succession de leurs Rois, vrais ou fabuleux depuis onze cens ans avant Jesus-Christ. Elle vient sûrement de loin & sans interruption. En divers tems ils ont été maîtres de la Suede & de la Norvége par conquête ou par droit de succession. Ce Royaume n'est pas héréditaire depuis long-tems ; mais tandis

qu'il

qu'il étoit électif on préféroit ordinairement les fils & filles mêmes des Rois. Le *Sund* est appellé ainsi par excellence, comme sur la Méditerranée Gibraltar est nommé le *Détroit* tout court; car *Sund* signifie un détroit, & il y a plusieurs Sunds sur la Mer Baltique; mais celui de Dannemarck ou d'Elseneur est le plus célébre & commande en quelque sorte tous les autres, étant à la porte de la Mer Baltique.

Le parallele que l'Auteur fait entre le Sund & le Détroit est juste, la Mer Baltique & la Méditerranée étant deux Golfes pareils quoiqu'inégaux, qui mettent en commerce presque tous les Peuples du Midi, & du Nord avec ceux qui tiennent le milieu. Le Sund a un avantage pour le Dannemarck sur le Détroit par rapport à l'Espagne: car étant plus étroit, rien n'y passe qu'avec la permission du premier, au lieu que Gibraltar laisse un grand passage malgré le Roy d'Espagne, quoiqu'il en possede les deux bords. La Forteresse de Cronebourg foudroye tout le Sund. Philippe II. Roy d'Es-

pagne ne pouvant s'aſſurer le paſſage de Gibraltar, penſa plus d'une fois à s'aſſurer celui du Sund & à le ſurprendre ; il auroit par-là coupé au moins un bras à la Hollande, & peut-être auſſi la gorge : car elle tire la plûpart de ſes vivres de Pologne par Dantzick.

Notre Auteur conte fort au long la fortune, c'eſt-à-dire, l'élevation, la diſgrace & toute la vie du fameux Cornifice Ulefeld qui de ſimple Gentilhomme devint Grand Maître de la Maiſon du Roy de Dannemarck, ſon favori & ſon Miniſtre tout-puiſſant, mais qui après avoir long-tems lutté contre l'envie de ſes ennemis, finit miſérablement dans un âge avancé une vie auſſi pleine de traverſes que de gloire & de bonheur. Cette gloire & ces traverſes allerent juſqu'à le rendre ſuſpect d'aſpirer à la Couronne. : *dans un noble projet on tombe toujours noblement*, diſent les ambitieux politiques. Cette hiſtoire eſt ſuivie de celle du célébre Rantzau de Holſtein, qui parvint en France au Bâton de Maréchal malgré ſon intempérance & d'autres

vices qu'il rachetoit par une grande valeur & par des vertus.

Les Mémoires sur la Suede suivent ceux du Dannemarck : c'est la vraye Scandinavie des Anciens. En y comprenant la Norvege qui est de sa dépendance, c'est une peninsule entourée de la Mer Baltique & de l'Ocean Germanique. C'est un vaste Royaume de plus de 300 lieües de long & de large. Jamais les Romains n'ont pénétré dans cette extrémité de l'Europe. Malgré ses glaces & ses montagnes la Suede est un pays fort fertile en bleds & en froment. Les Suedois sont forts, vaillans, patiens à supporter le froid, & grands hospitaliers. Les avenuës de la Suede sont fort rudes, fort escarpées, fort sauvages. L'intérieur du pays est plein de belles & bonnes plaines fort fertiles, & ces pays sauvages mêmes recelent beaucoup de richesses en mines de toutes sortes de métaux. Au reste si les Romains n'ont point pénétré en Suede, les Suedois n'ont pas été à leur tour si discrets : c'est delà que sont sortis les Goths de toute espece, Visigoths & Ostrogoths. En der-

nier lieu les Guſtaves & les Charles XII. ſe ſont montrés dignes de leurs Ancêtres, ſans parler des Généraux ſubalternes, les Baniers, les Weimars, les Hornes, les Tortenſons, les Wrangels, &c. Les Suedois comptent cent cinquante-trois Rois dans la ſucceſſion de leur Monarchie.

ARTICLE XVII.

GEOGRAPHIE PHYSIQUE, ou eſſay ſur l'Hiſtoire naturelle de la Terre, traduit de l'Anglois de M. Woodvvard, par M. Nogués Docteur en Médecine, avec la réponſe aux Obſervations du Docteur Camerarius : pluſieurs Lettres écrites ſur la même matiere ; & la diſtribution méthodique des Foſſiles, traduit de l'Anglois du même M. Woodvvard, par le R. P. Niceron Barnabite, volume in-4°. *près de* 400 *pages. A Paris, chez Briaſſon, rue Saint Jacques, à la Science.* 1735.

IL y a long-tems qu'on attendoit cette Traduction de M. Nogués

& l'on est redevable au R. P. Niceron du double présent qu'il nous fait, en nous la donnant & en y joignant sa propre traduction du morceau qui regarde la dispute du Docteur Camerarius. Le Livre de M. Woodward est un bon Livre & un excellent morceau d'histoire Naturelle & de Physique. L'Auteur étoit un fort sçavant homme & sur-tout un honnête homme, homme de bien au-dessus de la Religion de son pays. On a raison de croire qu'il est mort Catholique. Les honnêtes gens aiment ces sortes d'anecdotes, s'il y en a qui les regardent comme indifférentes pour la Littérature.

Le dessein ou le dernier but de cet Ouvrage, est plein de pieté & de religion. l'Auteur prétend établir le déluge universel par des monumens historiques, & d'une histoire mieux conservée & plus durable que celle des Bibliotheques & des Livres ordinaires; Histoire Naturelle, Histoire de la Terre; tout son Livre va-là, soit dans sa premiere partie qui est son propre Livre, soit dans la seconde

qui contient ses controverses avec M. Camerarius. Ainsi la meilleure forme d'extrait étant ce semble celle qui donne l'esprit d'un Livre, c'est à ce point de vûë abregé mais principal, que nous allons rapporter tout ce que nous dirons d'un ouvrage qui mérite d'être connu & étudié.

Que le déluge n'ait bouleversé au moins toute la sur-face de la Terre, ses plaines, ses montagnes, ses vallées, ses cavernes extérieures, ses mers, même ses lacs, ses rivieres ; il ne paroît pas qu'on puisse en douter parmi ceux à qui la tradition sacrée soit de Moyse, soit même orale suffit pour croire au déluge, qui est un point de notre créance, & un vrai article de Foy. Que le bouleversement ensuite ait été plus loin, & que tout le Globe ait été comme fondu, pulvérisé, noyé, dissipé dans les eaux du déluge, c'est un point équivoque & litigieux, qu'on n'a passé en France à M. Woodward & à M. Nognés, qu'avec des correctifs : car c'est la précisément ce qui a empêché cette traduction de paroître il y a dix ou douze ans. Les délais & les correc-

tions ont été fort ſages. M. Woodward, tout ſage qu'il étoit, avoit un peu paſſé le but & pouſſé, comme il arrive, le ſyſtême au-delà des bornes.

Enfin le point inconteſtable, c'eſt que l'extérieur de la terre, même juſqu'à une certaine profondeur, & ſurtout les mers, les montagnes, les plaines & les vallées, ont dû être fort renverſées par cette terrible inondation : voici donc l'argument de l'Auteur. La terre étant bouleverſée, on doit y retrouver des marques durables de ce bouleverſement ; & dans ces marques on doit retrouver une démonſtration *à poſteriori* du déluge pour forcer les incrédules à qui la tradition la plus ſacrée ne ſuffit pas, par leur faute, pour croire au déluge. Or on retrouve par tout ces marques de bouleverſement, de ruines, de décombres, de tranſpoſitions de corps terreſtres. C'eſt la preuve de cette mineure qui fait tout le fond du préſent Ouvrage. Les foſſiles déplacés & les coquillages en particulier qu'on trouve partout dans les terres, ſont le grand moyen de la preuve en queſtion. La

terre la plus aride & la plus intérieure eſt pleine de coquillages, coquillages marins que le déluge ſeul paroît avoir pû y tranſporter : telle eſt cette preuve dans toute ſa force.

Il y a ici trois choſes à conſtater. 1°. Que la terre eſt par tout pleine de coquillages. 2°. Que ces coquillages ſont marins, viennent de la mer, ont pris naiſſance dans la mer. 3°. Que le déluge ſeul a pû les répandre dans toute la terre intérieure & extérieure. Le premier point eſt une affaire de fait & de pure obſervation. Le ſecond une affaire de diſcuſſion Phyſique ou même Anatomique & ſimplement hiſtorique. Le troiſiéme eſt d'une Phyſique un peu plus tranſcendante, raiſonnée & ſyſtêmatique.

Et pour caractériſer encore mieux ces trois aſſertions, la premiere eſt tout-à-fait certaine : la ſeconde eſt comme certaine & admiſe de preſque tous les Philoſophes naturaliſtes, & la troiſieme paroît tout à fait vrai ſemblable : Car c'eſt le témoignage que l'équité impartiale dont nous nous piquons ici, nous oblige de lui ren-

dre, quoiqu'en notre particulier nous puissions & nous croyions devoir penser tout autrement sur ce dernier article. Entrons en matiere.

Dans une espece de premier Chapitre ou d'avant propos M. Woodward rend dabord compte du nombre, de l'attention, de la fidélité de ses observations. Elles ne peuvent être plus exactes, plus precises ni plus abondantes. L'Auteur fait voir à cet égard toute la solidité & toute la sagacité d'esprit & de jugement qu'on peut éxiger d'un sage & intelligent observateur. Cet avant propos est suivi d'une Dissertation sur les Coquillages & les autres Corps originaires de la Mer qu'on trouve dans la terre; & on y prouve qu'ils ont été engendrés & formés réellement dans la Mer; & que ce ne sont pas des minéraux & des fossiles comme l'a cru un petit nombre de sçavans.

L'Auteur prouve la chose sans replique; soit quant au fait, soit quant au droit. Le fait est que réellement on trouve des Coquillages par tout dans l'interieur des terres & des plus

vaſtes continens , comme près des Mers ; ſur les plus hautes Montagnes, comme dans les plus profondes Vallées, ſur les Alpes, ſur l'Apennin, ſur les Pyrenées &c ; Dans le ſein de la Terre, dans les Grotes ſouterraines, dans les Carrieres, dans les Mines, dans les Pierres, dans les Rochers, dans les Cailloux, dans toutes ſortes de mineraux. Toute l'Angleterre en eſt pleine ſelon les obſervations oculaires de M. Woodward, & il ne ſe borne ni à ſes obſervations ni à ſa patrie : Il recueille de pareilles obſervations de tous les Païs du monde : & pour lui aider, nos yeux mêmes ſont témoins d'une quantité innombrable de Coquillages qu'on trouve & dont tout le monde voit l'empreinte dans toutes les Pierres de Paris.

Quant au droit, tout nous démontre la generation maritime & Animale des Coquillages qu'on trouve dans la Terre, & rien n'en prouve la génération terreſtre & purement minerale. Ces Coquillages ont tout l'air de Coquillages marins, ſimplement petrifiés. Ils ſont tout ſem-

blables, tout analogues, tout égaux à ceux de la Mer. La forme, la ſtructure, la figure, les contours, les canelures, l'exterieur, l'interieur même où l'on voit toujours la loge du Poiſſon *Createur*, ſi l'on peut parler ainſi, tout nous dit qu'ils ſont Marins. Et du reſte la régularité même & les recherches infinies de cette forme, de cette ſtructure, nous diſent aſſez qu'ils ne ſont pas ſimplement terreſtres & mineraux. Tel eſt en precis le fondement du ſyſteme. Tout le reſte eſt une affaire de raiſonnement.

En ſubſtance ce raiſonnement ſe reduit à deux points. 1°. Le Déluge a pû & dû même diſperſer les poiſſons & les coquillages ſur toute la ſurface de la Terre; & en brouillant, en humectant du moins cette ſurface, ces Coquillages ont du s'y enfoncer, & s'y mêler avec les Sables, les Limons & les autres ſédimens terreſtres que la ſuite des tems a petrifiés la plûpart. 2°. On ne voit point d'autres cauſes de cette tranſplantation de Coquillages Marins dans les Terres. L'unique cauſe un peu vraiſemblable

qu'on ait alleguée jusqu'ici pour eluder celle du Déluge, est la génération des Coquillages en question par les sucs & sels petrifians de la Terre. Mais on doit avouer de bonne foy que cette cause est peu vraisemblable, & qu'on ne voit en effet dans la terre rien qui rende cette generation un peu plausible, rien en particulier qui puisse servir de matrice & de moule à la forme tout à fait réguliere & recherchée de ces petrifications singulieres & d'ailleurs pareilles à celles des Coquillages Marins.

On a pourtant il y a douze ou quinze années insinué dans nos Memoires une autre cause Physique qui pourroit absolument être la vraye: Car après tout le dessein de M. Woodward est louable de vouloir trouver dans la nature même, des preuves du Déluge : Mais absolument on peut se passer de ces preuves, toujours équivoques & souvent plus capables d'infirmer un point, d'ailleurs tout à fait constaté par la revelation la plus authentique & la plus sacrée, la plus universelle même; tous les peuples

anciens & modernes ayant conſervé la tradition d'un Déluge univerſel.

Deux choſes paroiſſent contraires au ſyſteme du celebre Anglois : 1°. Si le Déluge a boulverſé la terre de fond en comble, comme il le pretend, s'il la briſée, fonduë, diſſipée en poudre, comment les Coquillages ont-ils reſiſté au fracaſſement ou à la fuſion, puiſque les Rochers mêmes & les Métaux n'y ont pas reſiſté ? Pour le moins ces Coquillages ont-ils dû ſe briſer les uns contre les autres, agités comme ils l'étoient par les vagues qui s'entreheurtoient avec violence. On trouve à la vérité des Coquillages briſés dans les terres, & cela doit être de toute façon, mais on les trouve la plûpart aſſez bien conſervés & entiers. 2°. La poſition de ces Coquillages entremêlés par tout avec les terres & avec toutes ſortes de Terres & de mineraux, n'eſt nullement favorable au ſentiment de M. Woodward, & M. Camerarius n'a pas manqué cette objection, peut-être déciſive. Car on ne voit pas pourquoi ces Coquillages ne ſont pas en-

fin retombés au centre de la terre au fonds de l'eau & même du limon, ni pourquoi ils en sont sortis, & pourquoi on en retrouve par tout à la surface des terres & des plus hautes Montagnes.

M. Woodward a senti l'objection dans toute sa force, & a fait lui même pour en parer le coup, des efforts surprenans de genie & d'observation. Il a d'abord prétendu qu'en effet les matieres terrestres étoient placées dans la terre par couches selon le dégré de leur pesanteur relative & specifique. En suite il a trouvé des exceptions en faveur de mille endroits où cet ordre se trouve fort mal observé, prétendant que le dérangement en étoit posterieur au Déluge, ou même que dans la confusion où toutes choses étoient en ce tems-là même, les rangs n'avoient pû s'observer dans la chute tumultueuse de tant de corps heterogenes, les uns sur les autres.

Ce n'est pas en détail qu'on peut répondre à une objection aussi générale que celle ci. L'ordre de la pesanteur est si généralement derangé, si contredit, si aneanti dans les couches

terreſtres; il eſt ſi ordinaire d'y trouver le peſant au deſſus du leger, le Sable au deſſus du Limon, la Pierre au deſſus du Sable, le Métail au deſſus de la Pierre, les Coquillages pêle mêle par tout, l'air même au deſſous de l'eau, & l'eau au deſſous de la terre, dans les Cavernes, dans les Carrieres, dans les Mines, par tout; toute la terre étant Caverne, Mine & Carriere; qu'en vérité on ne voit pas comment M. Woodward a pû donner tant de vraiſemblance à ſon idée, & comment M. Camerarius n'a pas mieux profité de ſon avantage.

Le ſçavant Auteur Anglois a beau faire: la terre n'eſt rien moins qu'un entaſſement de Corps noyés dans le Déluge & retombés pêle mêle les uns ſur les autres: La terre eſt un Corps tout organiſé & tout plein d'art & d'intelligence. M. Woodward lui-même a reconu un grand vuide dans le centre de la terre, & il l'a rempli ſans façon d'un grand Globe d'eau: Car c'eſt là une branche de ſon ſyſtême. C'eſt cet amas d'eau qu'il appelle le *grand abîme* dont parle Moyſe,

& c'eſt de cet abîme qu'il tire l'eau qui inonda la terre au tems du Déluge, & toute celle qui fournit aux Rivieres & aux Mers qui couvrent la terre.

Que la terre ne ſoit pleine d'eau, c'eſt de quoi on ne ſauroit douter: on en trouve par tout dans les Cavernes ſouterraines; nos ſources en viennent ſans difficulté & les mers s'y dégorgent par un commerce reciproque qui ſeul demontre aſſez une vraie circulation. Il n'eſt pas douteux non plus que ces eaux ſouterraines n'ayent regorgé ſur la terre au tems du Déluge puiſque Moïſe le dit en termes exprés. Mais cela même eſt peu d'accord avec le plan général du ſyſtême dont nous parlons : on ne concevra jamais comment toute la terre ſolide ayant été noyée par le Déluge, elle n'eſt pas enſuite retombée juſqu'au centre à l'excluſion de l'eau qui a dû ſurnager, ſelon toutes les loix de la peſanteur.

Rien ne prouve cet amas prodigieux d'eau en Globe, dans le centre de la terre; mais tout prouve que

les Cavernes souterraines sont pleines de lacs, de reservoirs, de Canaux, de ruisseaux; d'humidité, de vapeurs, comme elles sont pleines d'air, & même de feu: & toutes choses mêmes assurent à ce feu l'emplacement du centre, au préjudice sur tout de l'eau qui n'y sauroit tenir dans le voisinage de ce feu. M. Woodward ne paroît pas avoir assez fait d'attention à ce feu dont on ne peut pas douter que la terre ne soit pleine, & dont l'eau même y a un besoin absolu pour ne pas s'y glacer. Tous les Philosophes de nom dans l'Antiquité comme parmi les modernes, ont reconnu ce feu soûterrain, & des millions de volcans & d'eaux chaudes sortant de la terre, en établissent assez l'existence.

Mais l'objection du sçavant M. Camerarius va ou peut aller encore plus loin. Non seulement les Coquillages ne sont pas placés au centre de la terre, ni même les metaux & les autres mineraux les plus pesans; mais c'est sur tout à la surface & tout auprès qu'on trouve ces Coquillages & ces mineraux. Il y a même plus, & l'on

a découvert ou obſervé en dernier lieu que la terre avoit une eſpece de mouvement de Végétation qui répouſſoit toutes choſes, & en particulier les Pierres & les Coquillages, du centre à la circonference. En un mot c'eſt un fait obſervé en mille endroits de la terre, qu'il y a des terres, des champs, des vignes, des jardins qui portent en quelque façon des Coquillages, des pierres, des Sables qu'on n'y a point ſemés & dont au contraire on tache depuis bien des années d'extirper, s'il étoit poſſible, juſqu'à la racine. Tous les ans on en tire de pleins tomberaux de Coquilles & d'autres pierres inutiles : l'année d'après on y en retrouve tout autant. C'eſt qu'en creuſant on trouve que le deſſous en eſt tout plein, au delà de toute profondeur : & c'eſt ce deſſous qui étant répouſſé vers la circonferences remonte peu à peu, & vient prendre la place de ceux qu'on en avoit ôtés, l'année d'auparavant. Sur les Montagnes mêmes, ſur les Alpes, on a obſervé qu'il y a des endroits toujours couverts de Coquillages & d'autres Pierres, Cail-

loux ou Rochers, quoique ſans ceſſe leur peſanteur & les pluyes les entraînent dans les plus profondes vallées : C'eſt que le mouvement Periſtaltique de la terre & ſans doute les feux interieurs en repouſſent ſans ceſſe de nouveaux, à la place de ceux que les pluyes & la peſanteur ne ceſſent d'en enlever.

Cette objection ayant été faite, il y a environ douze ou quatorze ans, à M. Woodward qui vivoit encore, il avoua qu'il ne l'avoit pas prevuë, & il eſt mort ſans y avoir répondu, ſi ce n'eſt vaguement & comme en bloc dans quelques réponſes au Docteur Camerarius, avec qui la diſpute s'embrouilla beaucoup par un détail de diſcuſſions aſſez inutiles, ſur les diverſes eſpeces de Coquillages ou de pierres figurées, cornes d'Hammon, belemnites aſtroïtes &c terres, crayes, marnes &c & autres ſujets d'érudition Phyſico-Géographique qui ont leur utilité ſans contredit, mais qui ne décident point la queſtion preſente, qu'il eut été à ſouhaitter que ces ſçavans hommes Meſſieurs Woodward &

Camerarius, & le célébre M. Scheuczer même, premier traducteur Latin de M. Woodward, n'euſſent jamais perduë de vuë.

Incidemment à ſon ſyſtême & aux objections de M. Camerarius M. Woodward traite la plûpart des queſtions de l'Hiſtoire Naturelle de la Terre, comme ſont l'origine & la formation des métaux & des mineraux, dans leſquels il ne reconnoît point de nouvelle génération proprement dite; il traite de l'origine des Fontaines & des Rivieres, des Vapeurs & des Pluyes, laquelle origine primitive n'eſt autre ſelon lui que le grand abîme d'eau centrale. Une choſe ſinguliere & qui fait bien ſentir la diverſité des penſées des hommes, & comment ils accommodent tout à leur penſée principale & favorite; c'eſt que M. Woodward nous dit bonnement en parlant de cet abîme aqueux que c'eſt là *l'Erebe* ou le *Tartare* & tout l'Enfer des Anciens. Les Anciens n'ont pour tant gueres parlé d'Eaux, d'Averne, de Styx, de Phlegeton que pour arriver aux Enfers: Mais paſſé

ces fleuves l'Erebe, & le Tartare n'étoient ce ſemble ſelon eux que feux & tortures, avec des champs Elyſiens d'un autre côté pour les Bienheureux.

ARTICLE XVIII.

HISTOIRE D'ANGLETERRE de M. de Rapin Thoiras, continuée juſqu'à l'avenement de George I. à la Couronne, deux volumes in-4°. *contenant les Regnes de Guillaume III. & de la Reine Anne, premier volume, pages 579. petit caractere À la Haye, chez Jean Van Duren, & Pierre de Hondt.* 1735.

L'Auteur de cet important Ouvrage, que nous ne connoiſſons point, nous expoſe dans une Préface bien écrite, les raiſons qui l'ont déterminé à l'entreprendre; plus charmé de la beauté du projet, qu'effrayé de ſes difficultez, il s'y eſt livré avec confiance; & ſi modeſtement il n'oſe répondre qu'on retrouve dans ſon travail *le jugement de feu M. de Rapin Thoiras*, il croit pouvoir aſſurer que

jamais l'esprit de parti, toujours aveugle & injuste, n'a eu, qu'il sçache, la moindre part à ses Jugemens. Cette disposition seule, pour peu que l'exécution en justifie la sincerité, suffit dans une matiere aussi délicate, pour faire l'Eloge d'un Historien, sur-tout lorsqu'elle se trouve jointe à l'exactitude la plus grande pour s'instruire des événemens qu'il décrit. Rendons justice à l'Auteur. Quelque éloignez que nous soyons de penser comme lui dans bien des endroits de son Ouvrage, soit parce que le tems n'a pû nous dévoiler encore la vérité de certains faits, soit parce que ses idées ne peuvent s'accorder avec les connoissances que nous avons d'ailleurs, communément il observe ce qu'il promet ; & il s'exprime avec une modération qui fait honneur à sa droiture & à son jugement ; en cela bien différent de celui qu'il continuë, dont Messieurs les Anglois eux-même blâment l'excessive partialité, dans tout ce qu'il a écrit depuis le changement d'Henry VIII.

Si l'on exige que nous nous expliquions sur le fond même de l'Ouvra-

ge, nous répondrons avec l'équité dont nous faiſons profeſſion, que l'Auteur eſt en général plus occupé des choſes que de la maniere de les raconter, plus curieux de paroître vrai & judicieux, que bel Eſprit, qu'homme de Lettres. Il ne connoît ni l'affectation puerile dans les phraſes, ni les déclamations hyperboliques dans les récits, & a-t-il tort dans un ſujet auſſi curieux & qui ſe ſoutient par lui-même ? Son ſtyle eſt clair & naturel, & ſes matieres ſont bien arrangées. Il nous vante les reſſources qu'il a eues pour ſe mettre parfaitement au fait des choſes qu'il a touchées. Ce ſont ces écrits importans qui ſe publient de part & d'autre dans les querelles des Souverains, les manifeſtes, les relations, & principalement ces feuilles périodiques où l'on diſcute toutes les ſemaines en Angleterre les Opérations du Gouvernement. Mais la politique, en les mettant au jour, ne nous impoſe point la néceſſité de les croire; qui ne ſçait que ces productions dans un pays de liberté, ne doivent leur exiſtence qu'à la néceſſité de ſe maintenir, qu'à l'en-

vie d'entretenir la crainte du public, ou de nourrir son espérance, de mériter sa faveur ou d'exciter sa haine qui pourroit se flatter de démêler la vérité de ce cahos de raisons où les deux partis cherchent également à l'envelopper? Mais l'Auteur eut-il réüssi à connoître les affaires d'Angleterre & l'intérieur du Cabinet sous les deux Regnes dont il fait l'Histoire, a-t-il eu le même avantage pour les Cours Etrangeres? Et cependant leurs mouvemens sont essentiellement liez avec les autres? C'est une machine qui se meut par une infinité de ressorts, souvent contraires, souvent les mêmes, il faut en sçavoir le jeu, pour pouvoir l'expliquer. Les objets d'ailleurs sont trop récens; les passions grondent encore, les hommes célébres qui ont gouverné ou que leur rang a mis à portée de tout appercevoir, ont à peine quitté la scene & fini leur carriere; les Mémoires qu'ils ont pû laisser, attendent pour paroître un terme plus reculé. La postérité moins échauffée, plus tranquille, sera mieux instruite. Ceux qui écriront alors, outre les matériaux

matériaux précieux qu'ils posséderont, & qui nous sont inconnus, n'auront point à essuyer l'amertume & la critique d'une infinité de personnes qui auroient pû voir ce qu'ils raconteront & que l'amour propre & les préjugez auroient engagé infailliblement à les contredire. Que de raisons pour plaindre un Auteur qui s'engage à traiter une matiere comme celle-ci, & pour se défier en même tems de lui, malgré toutes les précautions qu'il peut prendre ! Enfin on trouvera peut être à redire à ces longues harangues que l'Auteur rapporte, & que chaque Membre a la liberté de prononcer dans le Parlement, & aux raisonnemens politiques qui leur servent quelquefois de Commentaire. Ceux qui ne lisent que pour s'amuser, les passeront. Les autres qui s'occupent volontiers à réfléchir, verront avec plaisir ce que peut l'esprit de parti, ou pour prendre la chose du bon côté, l'amour du bien chez des hommes habiles & courageux ; Comment les mêmes objets varient à l'infini suivant nos dispositions ; La maniere également solide

& impoſante dont le même ſujet peut s'expoſer contradictoirement. Peut-être auſſi ſeront-ils tentés d'applaudir en quelque façon au bonheur de la Nobleſſe Angloiſe, toûjours ſûre de ſon crédit & de ſon élévation dès qu'elle a pour elle la capacité, le mérite de l'intrigue & le talent de la parole; mais ils auront de quoi guérir ce ſcrupule, en penſant que la vertu partout ailleurs parmi les gens de qualité a auſſi ſes récompenſes qui pour être différentes, n'en ſont ni moins flateuſes, ni moins conſidérables, & qu'à tout cela, à bien examiner la choſe, la Nation perd ſans doute beaucoup plus que les particuliers n'y gagnent. Entrons à préſent dans le détail de l'Hiſtoire. L'Ouvrage eſt extrêmement étendu, heureuſement les actions ſont très-modernes, & il ſuffira pour l'ordinaire de les indiquer. Il eſt inutile d'avertir qu'en prenant l'eſprit de l'Auteur, nous n'avons garde de nous faire ces garands.

Jacques II, pouvoit ſe promettre un Regne floriſſant, s'il avoit eu moins de zéle pour rendre ſa Religion, la

dominante, & moins d'envie d'agrandir ſon pouvoir aux dépens de la Conſtitution reçuë. Son union intime avec la France, aliéna de lui la Maiſon d'Autriche & les Provinces-Unies. Elles regardérent avec des yeux jaloux un Prince qui ſembloit partager les vûës & les deſſeins de Louis XIV. La Nation allarmée, crut voir ſes Privileges bleſſés dans la perception de quelques droits & dès ce moment, la plûpart des démarches de Jacques, furent conſidérées comme autant d'entrepriſes ſur la liberté des Peuples. La déclaration qu'il donna pour établir la liberté de conſcience, augmenta l'indiſpoſition, & les Evêques en refuſant de la publier dans leurs Dioceſes, ſoufflerent l'incendie. Le procès qu'ils eſſuyerent à cette occaſion, & dont la fin fut pour eux un véritable triomphe, annonçoit au Monarque ſa prochaine humiliation. Toris & Wigts, Anglicans & Preſbytériens, tous ſe réüniſſent, tous conſpirent contre lui. Le Prince d'Orange ſe met à la tête de la cabale, ſes préparatifs n'allarment point un Prince que la

droiture de ſes intentions raſſure, il néglige les ſecours qu'on lui offre; les Troupes Hollandoiſes débarquent, la Flotte & l'armée ſe déclarent pour le gendre contre le beau-pere. Jacques eſt arrêté, mais on lui facilite exprès ſon invaſion, ſoit pour ſe délivrer du ſoin importun de le garder & de l'inquiétude que pourroit donner ſa préſence, ſoit pour avoir un prétexte d'occuper un Trône qu'il paroitroît abandonner. Le Parlement s'aſſemble ſous le nom de *Convention*. Il s'agiſſoit de délibérer ſur un nouveau plan de Gouvernement. L'Auteur expoſe avec netteté, ce qui ſe paſſa dans ces circonſtances ſi ſingulieres, les différents ſyſtêmes qui ſe propoſerent, & les raiſons dont chaque parti appuya ſon ſentiment. Les uns vouloient un Régent, les autres ne reconnoiſſoient d'autre droit à la Couronne, que celui de la Princeſſe Marie. La plûpart, & ſur-tout les Anglicans, regrettoient déja leurs démarches, & ſe reprochoient en ſecret d'avoir agi contre leurs principes & leurs véritables intérêts. Le Flegme du Prince d'Orange, coupa le nœud

gordien : peu curieux en apparence de regner, il menaça de retourner en Hollande, & déclara qu'il ne recevroit l'autorité Souveraine qu'à des conditions qui convinssent à sa gloire & au service qu'il venoit de rendre. Les difficultez furent levées, & les Etats conclurent que *Guillaume & Marie joüiroient par indivis des droits de la Souveraineté, l'administration en étant reservée en propre à Guillaume.*

Telle fut la révolution de 1688, époque qui depuis ce tems-là, a servi de base à tous les raisonnemens qui se font en Angleterre sur le Gouvernement. Il y auroit de l'injustice à ne juger Jacques II. que sur les versions de ses ennemis. On ne peut se refuser à l'examen de ses défenses; quelque parti que l'on prenne, après l'avoir fait, on sera toujours touché du malheur qu'il eut d'être abandonné par ceux-là même qu'il avoit comblé de biens. La Religion qu'ils ne connoissoient guéres & qu'ils pratiquoient encore moins, leur servit de prétexte pour colorer leur désertion & leur ingratitude.

L'élévation de Guillaume, ne fut pas ſans amertume. Les Anglois des différens partis, vouloient un Libérateur : Aucun ne prétendoit ſe donner un maître. Les Toris zélés pour les Privileges de la haute Egliſe, veilloient ſur les démarches des Preſbyteriens, & ceux-ci à leur tour, en défendant leurs prétentions, en tâchant même d'empiéter ſur leurs ennemis, étoient bien éloignés de ſacrifier ce qu'ils appelloient les loix de la Nation, à la reconnoiſſance qu'ils devoient au nouveau Roy. Delà les perplexités où ſe trouva ce Prince dès les commencemens de ſon Regne, & l'obligation preſque continuelle où il ſe vit dans la ſuite de changer ſouvent de Miniſtres, & de donner ſa confiance tantôt à un parti, tantôt à l'autre. Ses propoſitions dans les Parlemens, furent toujours diſcutées avec la derniere rigueur ; la politique profonde qui les dreſſoit, ne les rendit jamais impénétrables aux bonnes têtes du Parlement, & ſi nous en jugeons par l'impreſſion que la lecture de ces débats a faite ſur nous mêmes, nous pouvons

aſſurer qu'on ſera charmé de l'éloquence forte & nerveuſe de pluſieurs Mylords de ce tems-là.

Le bonheur de Guillaume, fut d'inſpirer à la Nation toute la haine qu'il avoit contre la France, nous diſons le bonheur, car ce ne fut pas une choſe qui dût ſuppoſer beaucoup d'habilité dans la ſituation où l'on ſe trouvoit. On ſonnoit de toutes parts le tocſin contre Louis XIV. Ses ſuccès, ſes entrepriſes avoient effrayé l'Europe & ce qui étoit perſonnel à l'Angleterre, il venoit de donner généreuſement un azile à Jacques, & il ſe préparoit à défendre ſa querelle de toutes ſes forces. L'Irlande fut le premier objet auquel on donna ſes attentions. Le parti ennemi y étoit redoutable. Les ſecours de France le fortifioient. On convint des ſubſides. La campagne de 1689. n'avoit rien décidé. On y avoit combattu avec plus de gloire que d'avantage, des deux côtés. L'année ſuivante le Roy y paſſa en perſonne, & la journée de la Boyne, lui facilita la réduction de tout le pays, & le dédommagea de la mort du Maréchal de

Schomberg, dont l'Auteur fait le caractere, & raconte les principales actions. Ces succès furent contre-balancés par la perte que l'Angleterre fit sur Mer, & par les disgraces qu'essuyerent les Alliés de Guillaume. Les Anglois & les Hollandois furent défaits dans le combat Naval de Beachi. Les derniers se plaignirent de n'avoir pas été soutenus par les premiers, & peu s'en fallut que l'Amiral Torrington ne succombât dans le procès qu'on lui fit avec éclat l'hyver suivant. Les François firent une descente à Tingmouth, & y brûlerent plusieurs Vaisseaux. Le Maréchal de Luxembourg victorieux à Fleurus, répandit la terreur dans les Pays-Bas; la conquête rapide de la Savoye & la bataille de Staffarde, firent repentir le Duc de Savoye de ses nouveaux engagemens. Les armes de Louis XIV. ne furent pas moins respectées en Allemagne & en Catalogne, sans y faire des progrès aussi considérables. Tous ces événemens sont détaillés avec soin dans cette Histoire. L'Auteur parle par tout assez conformément à ce qui s'en est publié de

plus vrai & de plus raiſonnable.

Au dedans on fut occupé à découvrir & à étouffer pluſieurs conſpirations, & on s'y appliqua avec d'autant plus de ſoin, qu'il étoit naturel d'apprehender d'en voir ſouvent renaître de ſemblables. Jacques avoit dans les trois Royaumes d'ardens proſelytes : le devoir & la conſcience augmentoient tous les jours le nombre de ſes Partiſans. Des Sujets reconciliés par Religion avec un Souverain malheureux, ne ſont pas les moins zélés. On accuſa la France de tous les complots qui ſe formerent contre Guillaume, & on eut ſans doute raiſon, ſi l'on excepte pourtant ces voyes odieuſes qui ne convenoient ni à la grandeur d'ame ni à la pieté de Louis XIV. & que la calomnie ſeule put lui imputer. C'étoit une ſuite néceſſaire de la protection qu'il donnoit au Roy légitime, & des principes par leſquels il agiſſoit ; mais la Cour d'Angleterre elle-même, n'outroit-elle pas en cela les ſoupçons, & n'a-t'on pas quelque droit de penſer que ces accuſations n'étoient ſouvent qu'un prétexte pour

accabler des innocens dont tout le crime étoit de ſe plaindre dans le ſilence, & de ne point courir à l'adoration du nouveau maître, comme les autres.

Les grands ſubſides que le Parlement accorda à Guillaume, pour l'entretien de la Flotte & pour le ſervice de terre, déterminerent ce Prince à ſe charger du Commandement Général de l'Armée des Alliés dans les Pays-Bas. Il s'embarqua pour la Hollande dès la fin de Janvier 1691, & penſa périr dans ce court trajet; une Chaloupe dans la quelle il s'étoit jetté avec pluſieurs Seigneurs à la vüe de l'Iſle de Goërée s'étant égarée au millieu d'un brouillard épais, & le rivage ſe trouvant bordé de glaçons entaſſés les uns ſur les autres. L'Auteur ſe fait un plaiſir de révêtir cette avanture de toutes ſes circonſtances. A la maniere dont il l'expoſe, on ſe rappelle le courage de Ceſar qui veut dans un foible Navire aller ſeul chercher ſur les côtes d'Italie ſes Légions qui n'avoient pû le ſuivre, Le Heros moderne, y paroît égal en fermeté au

prémier des Romains. *As tû peur de mourir en ma compagnie?* répondit-il à quelqu'un qui se trouvoit auprès de lui, & qui étoit moins transi de froid que de frayeur. Le Dogme de la Prédestination, ajoute l'Historien, dont Guillaume III étoit vivement persuadé, étoit en partie la cause de son intrepidité.

La Hollande revit avec des acclamations extraordinaires son ancien Statoudher dans le nouveau Roy. Son entrée à la Haye, fut un veritable triomphe; quantité de souverains d'Allemagne, vingt-cinq Ambassadeurs, & une infinité de personnes de la premiere consideration, s'y trouverent exprès pour le feliciter, & encore plus pour déliberer avec lui sur les opérations de la Campagne prochaine. On eut dit suivant l'expression de ce tems-là, qu'il présidoit aux Etats Généraux de l'Europe assemblés contre Louis XIV; mais ce fastueux appareil ne tourna malheureusement pour les Alliés qu'à la gloire de l'ennemi qu'ils vouloient détruire. Mons investi tout à coup dissipa ces

concert & confondit les déliberations. On courut aux armes, on rappella les Troupes de leurs quartiers d'Hyver, on s'avança vers la Ville assiegée ; ce ne fut que pour être témoin de sa prise & de la réduction du Hainaut que cette conquête entraînoit. Le reste de la Campagne ne fut pas plus glorieux pour Guillaume : l'ascendant du Général François, rompit toutes ses mesures ; & le Combat de Leuse mit le comble à l'humiliation des Alliés.

On n'attend pas de nous que nous suivions l'Auteur dans tous les détails qu'il nous fait des expeditions Militaires en Flandre & dans les autres lieux où la guérre se fit, jusqu'à la paix qui la termina. A Steinkerque Luxembourg fut surpris, Guillaume fut battu. A Nervinde un Camp inaccessible & des rétranchements bordés de cent piéces de Canon, ne purent le dérober à la furie Françoise. Ses entreprises n'aboutirent qu'à des disgraces & qu'à des mortifications, si l'on en excepte le siége de Namur. C'est une chose singuliere dans l'Histoire de ce Prince, que ses malheurs

à la guérre, ne lui ayent rien fait perdre de la confiance des siens, ni de l'estime même de ses ennemis. Ceux ci faisoient son éloge par leur crainte & par les précautions qu'ils prennoient contre lui, & ceux là par leur promptitude à le suivre & à lui obëir. Peut-être que l'idée qu'il avoit sçû donner de sa prudence consommée dans le manége des esprits, & de son expérience dans les affaires politiques, contribua autant à ce bonheur que l'opinion que l'on avoit de sa capacité Militaire. Quoi qu'il en soit, Guillaume ne fut jamais si content, & ne se crut jamais mieux à sa place, que lorsqu'il étoit en Campagne. Son éloignement naturel pour les affaires, les contradictions éternelles qu'il essuyoit de la part des Parlemens, une antipathie prèsque invincible pour les mœurs Angloises, le jettoient tous les Hyvers dans une mélancolie, dont il ne sortoit que lorsqu'il avoit passé la Mer, & rejoint son Armée.

La Bataille navale qui se donna près de la Hogue, fût pour la France un échec considerable. Louis XIV.

regardoit comme infallibles les meſures qui s'étoient priſes pour le rétabliſſement du Roi Jacques. Les créatures de ce Prince, reünies, avoient formé un plan dont rien en apparence ne pouvoit déranger l'éxecution. Tout manqua pourtant par les raiſons que tout le monde ſçut alors. Ces ſujets ſi fideles & ſi glorieux, s'il avoient reüſſi, ne furent par l'évenement que des traitres à la Patrie, & demeurerent expoſés à la vengeance du parti contraire. Le brave Tourville ſe couvrit de gloire, en ſuccombant contre les ennemis de foisux plus forts que lui ; le défaut ſeul d'un azile où il put ſe retirer, l'obligea de brûler à la côte quatorze de ſes plus beaux Vaiſſeaux. Le reſte ſe ſauva dans les Ports de Brétagne. Les années ſuivantes les deux Puiſſances Maritimes, s'attacherent à faire la plus ſuperbe montre de leurs forces Navales. Leurs Flottes ſe promenerent avec plus de fracas que d'effet le long des côtes du Royaume, & bombarderent pluſieurs Villes. Il s'en fallut bien, ſelon les Anglois eux mêmes & notre Auteur, que les pertes

qu'elles causerent à l'ennemi, fussent aussi considérables, que les frais que couterent ces prodigieux armements. Louis XIV par une politique que l'évenement justifia, se contentoit alors de garder éxactement ses côtes, de prévenir les déscentes ou de les faire échoüer. Rien de plus admirable dans l'éxecution que les ordres qui furent suivis en cela; tandis que des Escadres legeres parcouroient les mers, se répandoient par tout, & désoloient le commerce de ces souverains de la mer. On compta dans les registres de l'Amirauté de Londres plus de 4000 Vaisseaux de toutes les grandeurs enlevés par les François pendant le cours de cette guérre. C'est notre Auteur qui l'assure. Que l'on évalue cette perte, que l'on y joigne ce qu'on dépensa pour l'équippement des Flottes, pour l'entretien des Troupes nationales, pour la solde des étrangeres, on sera porté sans peine à conclure que la nation Angloise gagna bien peu à servir le nouveau maître qu'elle s'étoit donné, & qu'elle perdit encore plus à avoir épousé les querelles de la maison d'Autriche.

Ce fut au commencement de l'année 1694. que Guillaume perdit son épouse la Reyne Marie Stuart, Princesse; l'objet tout à la fois des louanges les plus outrées, & des invéctives les plus emportées des differents Ecrivains. Criminelle selon les uns, pour avoir étouffé la voix du sang & sacrifié à l'ambition de son mari les devoirs les plus sacrés de la nature: immortelle, selon les autres, d'avoir préferé le salut de la Religion & de l'état à ses inclinations les plus précieuses; plus malheureuse peut-être, à prendre les choses dans le vrai, que coupable, séduite par des raisonements artificieux, entrainée par un torrent rapide, obligée sans alternative d'abandonner le pere pour s'attacher à l'Epoux. Guillaume qui ne l'avoit quitté ni jour ni nuit pendant sa maladie, parut inconsolable de sa mort; son desespoir fit trembler ses amis, & ce ne fut qu'à leurs instances réitérées qu'il songea à se reserver pour les besoins de la nation & de ses alliés. Voici une partie de l'éloge que l'Auteur fait de cette Princesse. " Elle étoit

„ grande, & bien faite, d'une phi-
„ ſionomie douce & majeſtueuſe, l'eſ-
„ prit éclairé, un jugement ſolide,
„ l'expreſſion noble, une douceur
„ charmante On ne s'apperçut jamais
„ que ſes talents pour le Gouverne-
„ ment, ou les droits de la naiſſance
„ qui l'y appelloient, euſſent excité
„ en elle la moindre ambition. Elle
„ ne ſe conſideroit que par les deux
„ qualités d'Epouſe & de Chrétienne,
„ & y rapportoit uniquement ſa con-
„ duite .... Une ſeule choſe
„ lui fit tort dans l'eſprit de bien des
„ gens. C'eſt qu'à force d'être épouſe
„ tendre & ſoumiſe, elle parut avoir
„ mal obſervé les devoirs de fille & de
„ ſœur .... Un jour on blâmoit de-
„ vant elle les emportements du Mi-
„ niſtre Jurieu. Il eſt en droit repli-
„ quat-elle, de ſe ſervir des avan-
„ tages que lui offre la cauſe qu'il
„ plaide; c'eſt à lui à dépeindre les per-
„ ſecuteurs. S'il ne dit rien que de
„ vrai de Marie Stuart, on ne ſçau-
„ roit le blâmer. Les Princes qui font
„ du mal, doivent s'attendre qu'on
„ s'en vengera ſur leur Mémoire,

„ puis qu'on ne peut le faire ſur leur
„ perſonne; & ce qu'on leur fait ſouf-
„ frir à cet égard, eſt bien peu de
„ choſe en comparaiſon de ce qu'ils
„ ont fait ſouffrir aux autres. „

On convient que la maxime eſt admirable, quoi qu'on puiſſe conteſter la juſteſſe de l'application, & déſaprouver l'occaſion qui la fit prononcer. "
» L'eſprit de parti, *ajoute l'Auteur*,
» faiſoit naître à Paris chaque jour
» de nouvelles Satyres contre cette
» Princeſſe. Louis XIV défendit de
» rien imprimer ou débiter contre
» elle, & on craignit de ſe déshonno-
» rer en fletriſſant ſa mémoire. „
Ce fait qu'on n'a eû aucun interêt à imaginer, peut ſervir, comme tant d'autres à prouver la grandeur d'ame du feu Roi, toujours maître de lui, obſervateur ſcrupuleux des bienſéances, plein de moderation au milieu des réſſentiments les plus juſtes.

La paix de Riſvick en terminant cette cruelle Guérre ou ſi l'on veut en la ſuſpendant, déconcerta les ſpéculations des Politiques. Le reſpect ſeul que les François avoient pour leur

grand Monarque, les empecha d'éclatter en réproches, & d'expliquer trop librement leurs réfléxions. Victorieux par tout, il abandonnoit cet ancien ami, pour qui il avoit exposé son propre Royaume ; il réconnoissòit un Prince qu'il n'avoit jusqu'àlors régardé que comme un usurpateur, il rendoit de lui-même une infinité de places que tous les efforts des Alliés, n'avoient pû lui arracher. Aux Gens qui raisonnoient, le présent persuadoit que ces dispositions étoient nécessaires, pour laisser respirer le Royaume, aussi épuisé de ses Victoires, que les ennemis l'étoient de leurs défaites, & la suite ne tarda pas à montrer la sagesse de ces sacrifices, & leur utilité pour se préparer à la nouvelle Guérre que la succession prochaine de l'Espagne, devoit immanquablement produire. Louis XIV rétablissoit ses forces, divisoit ses ennemis, faisoit de plusieurs, ses Alliés, se ménageoit la ressource puissante des insinuations, répresentoit enfin ses droits avec une liberté qu'ôte la qualité d'ennemi, & qui n'est point compatible avec le tumulte des Armes.

Le Duc de Savoye avoit le premier renoncé à la grande alliance, éblouï de l'honneur de placer ſa fille ainée ſur le premier Thrône de l'Europe : on rendoit à l'Eſpagne des Provinces entieres, à la veille & au moment de pénétrer juſque dans ſon ſein: Guillaume joüiſſoit en ſureté de ſa gloire & de ſon élevation : ſon droit reconnu par la France, ôtoit aux Partiſans ſecrets de ſon rival la ſeule reſſource qu'ils avoient pour remüer ; les Hollandois de leur côté trouvoient de grands avantages aux conditions qu'on leur offroit ; l'Empereur lui-même, quelque interêt qu'il eut à la prolongation d'une Guérre dont les frais retomboient moins ſur lui que ſur les autres, ne pouvoit raiſonnablement ſe plaindre, & d'ailleurs, en vain ſe ſeroit-il ſeul opposé à des déliberations qu'on ne ſoumettoit à ſes lumieres que pour la forme : tels furent de part & d'autre les motifs qui firent conclure la paix de Riſvick. On lira avec plaiſir dans notre Hiſtorien les commencements, les progrès, & la fin des négociations qui la précederent. Peut-on

toujours compter ſur ce qu'il en dit? Oui, ſi l'on veut il eſt certainement plus ſage, & mieux inſtruit pour l'ordinaire, que tant d'écrivains ignorants & mércenaires qui ont écrit depuis quelques années ſur ces ſortes de matieres, & qui en ont parlé avec autant d'aſſurance que s'ils avoient préſidé aux Conſeils les plus ſecrets des ſouverains; mais que d'intrigues curieuſes qu'il a probablement ignorées, & qui n'ont encore que foiblement tranſpiré?

Les premiers tems de la paix, comme il arrive, ſe paſſerent en Ambaſſades & en devoirs reciproques. Le Favori de Guillaume, Mylord Portland, vint étaler à Paris la magnificence de ſon maître, ſous les yeux même de l'infortuné Jacques II. On conſerve encore le ſouvenir des honneurs qui lui furent prodigués. Mais ces Comedies pompeuſes que les ſouverains donnent à leurs ſujets, firent bien tôt place à des ſoins plus ſerieux.

Charles II continuoit à languir, & ſa mort prochaine ménaçoit l'Europe d'un embraſement plus violent

que celui dont elle venoit de ſortir. Louis XIV fit les premieres ouvertures d'un partage de cette Monarchie, lorſqu'elle viendroit à vaquer; Guillaume ne s'en éloigna pas, par le principe invariable où il paroît qu'il fut, que la ſureté commune ne permettoit pas que ce vaſte héritage paſſât tout entier à la branche Imperiale d'Autriche, ou tombât dans la Maiſon de Bourbon. LesHollandois ayant conſenti à ce qu'il voulut,les trois puiſſances contracterent enſemble aux conditions que l'on ſe rappelle, malgré les vives repreſentations de la Cour de Madrid, & les hauteurs du Conſeil de Vienne. Ces diſpoſitions furent rompues par la mort du jeune Prince Electoral de Baviere que le gros de ces couronnes, regardoit. On voulut voir du miſtere dans l'accident qui l'emporta, & on inſinua peu de tems après à cette occaſion dans un Manifeſte des ſoupçons extremement injurieux à la Cour de Vienne, mais *ce n'eſt pas à nous*, ajoute prudemment l'Hiſtorien, *à juger de la vérité de ces odieuſes imputations*. Le deſir de la paix, & les

mêmes principes, renouerent cette grande affaire qui venoit de manquer, & après bien des discussions, la France, l'Angleterre, & les Etats Généraux firent un second traité qui partageoit l'Espagne entre les deux concurrents qui restoient, le Dauphin, d'une part, & de l'autre l'Archiduc Charles second fils de l'Empereur. Les Cours de Vienne & de Madrid, continuerent leurs clameurs & leurs plaintes. Leurs Emissaires même, souleverent le Parlement contre Guillaume; le traité y fut vivement attaqué, mais ce n'est point, comme on sçait, ce qui l'empêcha d'avoir son execution. De sçavoir à present si dans tout cela Louis XIV n'eut en vue que d'amuser les deux Puissances pendant qu'il travailloit à gagner le Conseil de Madrid, c'est sur quoi il seroit temeraire de prononçer. Les ennemis de ce Prince l'ont publié; mais leur témoignage est-il recevable ? l'obstination invincible de l'Empereur à rejetter tous les partis qui lui furent proposés, fournit du moins à la France un prétexte honnête d'accepter le Testament qui fut fait en faveur du Duc d'Anjou,

Guillaume auroit joüi glorieusement de la paix, s'il n'avoit eu qu'à soutenir le poids des négociations étrangeres, & qu'à arranger les affaires de l'Europe, mais ses sujets, ou ennemis secrets de son élevation, ou jaloux à l'excés de leurs privileges, n'emploierent leur loisir qu'à le chagriner, & il eut plus d'une occasion de soupirer après les charmes d'une vie indépendante & privée. Pendant la guerre, les esprits étoient partagés : l'inclination, le besoin, l'esperance en attachoient une partie à ce Prince ; pendant la paix, ils parurent prèsque tous se reünir contre lui, flattés apparemment de faire sentir tout l'amour qu'ils avoient pour la liberté, à celui-la même qu'ils avoient appellé pour la défendre. On contraria ses inclinations dès qu'elles se montrerent, on rejetta ses demandes les plus moderées, on n'eut aucun égard à tous les temperaments qu'il proposa, on examina à la rigueur l'emploi des deniers publics, on finit par le désarmer en réformant toutes les Troupes, & en renvoyant ses Gardes Hollandoises

doises qu'il avoit si particulierement chéries. Toutes ces brouilleries Domestiques, nous paroissent rapporteés dans notre Historien avec beaucoup de jugement : heureusement les circonstances vintent au secours de Guillaume, & lui fournirent de quoi occuper l'humeur inquiete de ses sujets.

La mort de Charles II ouvrit une scene aussi triste qu'intéressante pour toute l'Europe. Ce Monarque, en mourant, avoit nommé pour son successeur le second des petits fils de France, soit pour ne pas exposer ses Etats à un démembrement que la Nation avoit en horreur, soit pour les empêcher de devenir par la force des armes la proye d'un Voisin puissant, & irrité, pour l'oubli que l'on auroit fait de ses droits. Les mesures de la Cour de France, quelque justes qu'elles fussent, reüssirent au de là de ses esperances. Le nouveau Roi fut proclamé dans tous les Païs de la Domination Espagnole, & en prit tranquillement possession. Le Duc de Baviere introduisit des garnisons Françoises dans

toutes les Villes des Païs-Bas; les Troupes Hollandoises furent renvoyées dans leur Païs; ce Prince & l'Electeur de Cologne son frére, formoient à la France une barriere du côté de l'Allemagne; le Portugal étoit uni avec les deux Couronnes; le Duc de Savoye venoit de placer sa seconde fille sur le Thrône d'Espagne; c'en étoit trop pour réveiller la jalousie de Guillaume; mais il n'étoit pas en état de se déclarer. C'est ici que sa politique le servit à merveille. Il se plaignit, il préta l'oreille aux propositions qu'on lui faisoit, il alla même jusqu'à reconnoître le nouveau Roy, pendant qu'il travailloit de toutes ses forces à former la grande alliance; ce qui ne se traitoit que sourdement, devint bien-tôt public; enfin la démarche que fit Louis XIV de saluer comme Roy d'Angleterre le Prince de Galles à la mort de Jacques II, accéléra la rupture. La Nation Angloise, regarda cette action comme un affront sanglant qu'on lui faisoit, & comme une infraction éclatante à la paix de Riswick, & on eut grand soin de

l'échauffer sur cet article. Les mémoires que presenterent les Ministres de France pour la justifier, ne furent pas reçûs. Guillaume au comble de ses vœux, alloit avec la Guerre secoüer le joug de ses imperieux sujets, lorsque la mort vint terminer sa carriere; une chute de Cheval acheva de ruiner sa santé qui étoit déja fort altérée. L'Archevêque de Cantorberi lui administra la Communion qu'il reçut avec de grands sentiments de pieté: il expira dit l'Historien, le 19 de Mars 1702, ayant conservé son bon sens & sa fermeté jusqu'à la mort: il avoit un peu plus de cinquante deux ans, & en avoit regné environ quatorze.

Le caractere que l'Auteur fait de ce Prince, mérite d'être lû d'un bout à l'autre. Nous ne pouvons en rapporter qu'une partie. " Guillaume III „ étoit d'une taille mince, les cheveux „ d'un brun foncé, le teint blanc, „ les traits délicats, un nés aquilin, „ des yeux vifs & brillants, un grand „ front, l'air serieux & imposant. Il „ conserva depuis sa jeunesse un as-

„ thme importun, une toux ſeche,
„ qui lui reſterent de la petite Verole:
„ ſes manieres étoient graves & ma-
„ jeſtueuſes. Il n'avoit l'air animé &
„ guai que rarement & qu'avec peu
„ de perſonnes. Un jour de Bataille
„ pouvoit ſeul le retirer de cette hu-
„ meur ſombre: alors on le voyoit
„ plein de feu, actif, vigilant, ayant
„ l'œil à la fois de tous côtés, affa-
„ ble, obligeant même, & neant-
„ moins ſans paſſion apparente. La
„ néceſſité où il fut de s'obſerver &
„ d'obſerver ceux qui l'approchoient
„ dans ſa jeuneſſe, fit tourner chez
„ lui en habitude la diſſimulation &
„ la réſerve, & contribua ſans dou-
„ te à lui donner ce diſcernement
„ auſſi juſte que fin, qu'il avoit des
„ hommes & des choſes. A un juge-
„ ment ſolide il joignoit une mémoi-
„ re prodigieuſe. Il parloit en perfec-
„ tion Anglois, Allemand, Hollan-
„ dois, François, & entendoit bien
„ le Latin, l'Italien, l'Eſpagnol: il
„ étoit également ennemi de la flat-
„ terie, & de *l'incomplaiſance.* „

D'autres traits encore ſur leſquels

l'Auteur s'étend, achevoient le caractére de ce grand Prince. Fier & rude avec ses Favoris, & dans son Domestique, ne voulant ni être ni paroître gouverné, passionné pour les armes, ayant dans ce metier selon les uns plus de bravoure que de conduite, y étant selon les autres, aussi habile que malheureux; paresseux dans le maniment des affaires du Royaume, pour lesquelles il n'avoit aucun goût; soit que les contradictions qu'il trouvoit, le rebutassent, soit qu'il ne pût se plier à ces procédures regulieres, à ces formalités onéreuses, qui font en Angleterre de la suprême puissance une maniére honnête d'obeïr; prodigue, quand il s'agissoit de ses Favoris ou de ses bâtiments; peu curieux de répandre ses bien faits, pour encourager l'industrie & les talents. Les Hollandois eurent toujours sa prédilection; ce qui joint à sa réserve, & à une espece de taciturnité, acheva d'aliener de lui les Anglois accoûtumés aux manieres faciles & populaires des Stuarts. Son bel endroit, fut la connoissance parfaite des affaires étrangeres. On nous

fait auſſi l'eloge de ſa piété & de ſa vertu ; ennemi mortel de l'irreligion & du vice , il donna l'exemple d'une conduite reguliere , & tacha de proſcrire ces déſordres par des proclamations rigoureuſes. " L'endroit délicat
„ de ſa vie , *dit l'Hiſtorien*, c'eſt ſa
„ conduite envers le Roi Jacques.
„ D'autres *ajoute t'il*, pourront travail-
„ ler à le juſtifier en diſant que l'An-
„ gleterre avoit déclaré le Thrône
„ vacant , qu'elle avoit droit de le
„ remplir , qu'elle y éleva Guillaume
„ qui d'ailleurs y étoit appellé par ſa
„ naiſſance , & qui le méritoit par
„ le ſervice qu'il venoit de rendre
„ & par ſes vertus , & qu'enfin dans
„ une occaſion comme celle-là , où il
„ s'agiſſoit de ſauver la Religion du
„ Royaume , les loix & les privileges
„ des Citoyens , la liberté de l'Europe,
„ on crut pouvoir ſacrifier quelque
„ choſe au bien public. „ L'Auteur ne nous dit point qu'il adopte ces raiſons. Il a ſenti apparement le poids de celles qu'on peut leur oppoſer. Diſons avec confiance notre penſée. Ce n'eſt point par les principes du rai-

ſonnement, c'eſt par ſentiment qu'on doit ſe décider dans ces conjonctures délicates. Or un cœur véritablement magnanime, n'auroit jamais profité du malheur d'un Oncle & d'un Beau-pere, n'auroit jamais conſenti à être l'inſtrument de ſa perte. La Religion ne conſeilla jamais de pareils ſacrifices. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que Guillaume affecta toujours de conſerver beaucoup d'égards pour la perſonne de Jacques II, & qu'il rejetta avec indignation la propoſition qu'on lui fit un jour d'enlever violemment ce Prince.

La mort de Guillaume, ne changea rien aux arrangements qu'il avoit faits. La Reine Anne ſe fit un point d'honneur de remplir tous ſes engagements, & cette réſolution charma toute l'Angleterre ; le Parlement accorda tous les ſubſides qu'on voulut. Le celebre Marlborough, fut mis à la tête des armées : ſes créatures remplirent le Conſeil, & tout dès lors ſe gouverna par ſes impréſſions. La premiere Campagne en Flandres, quoi qu'elle n'eût rien de déciſif, don-

na à penser à la France. Les Galions furent pris, coulés à fond, ou brûlés devant Vigo. L'année suivante commença plus efficacement nos malheurs & la gloire des Anglois. Le Duc de Savoye, abandonna la cause qu'il devoit défendre; le Portugal en fit autant, & reçut à Lisbonne le nouveau Roi d'Espagne Charles III, qu'une nombreuse Flotte y avoit conduit. Malgré tous ces heureux auspices, l'étoile de la France, auroit prévalu, si nous avions sçû profiter de nos forces, & de notre supériorité en Allemagne. Marlborough, après avoir pourvu à la sureté des Païs-Bas, accourut à grandes journées au secours de l'Empire. Sa jonction avec le Prince Eugene, fut bien-tôt suivie de la Bataille d'Hochsted. Il seroit inutile de s'étendre sur ce triste sujet. Terminons cet article par le portrait que l'Historien nous donne du Heros Moderne de l'Angleterre, c'est une justice que les Lettres doivent à la mémoire des grands hommes. " Jamais général ne fut mieux
„ choisi; & la Reyne Anne; par ce
„ seul choix, effiça tout ce que son
„ Prédecesseur avoit fait de plus glo-

„ rieux & de plus utile pour la Na-
„ tion. Ce grand homme avoit com-
„ mencé à se former sous le Maréchal
„ de Turenne, & par differents dé-
„ grés s'étoit élevé aux premiers em-
„ plois Militaires. Il étoit Capitaine
„ des Gardes du Roi Jacques, lors-
„ que l'imprudente conduite de ce
„ Prince, l'obligea de fuir hors du
„ Royaume; il n'eut garde de le
„ suivre. Il se donna à son successeur
„ dont il eut aussi la confiance &
„ l'estime. Il étoit né pour s'acquérir
„ une gloire immortelle à la tête des
„ Armées, & ce fut un bonheur pour
„ la France, & un malheur pour
„ l'Angleterre & ses Alliés que le
„ Roi Guillaume, presque toujours
„ malheureux, ne le mît pas à la tête
„ de ses Troupes. Ce Heros avoit l'air
„ noble & martial, l'esprit prompt
„ & pénétrant. Son intrepidité le ren-
„ doit incapable de se troubler, &
„ de se méprendre dans les mesures
„ qu'il avoit prises. Il n'y étoit pour-
„ tant pas tellement attaché, qu'il
„ n'en changeât selon les circonstances:
„ Le coup d'œil qui est la partie es-

N v

„ ſentielle d'un Général, il l'avoit ad-
„ mirable. Dès qu'il avoit regardé une
„ Armée, des rétranchements, une
„ place, il en connoiſſoit le fort &
„ le foible, la bonne ou la mauvaiſe
„ diſpoſition. Il étoit actif, vigilant,
„ hardi dans ſes projets, plus hardi,
„ quoique toujours prudent & actif
„ dans l'éxecution & ce qui eſt en-
„ core plus, il étoit animé d'une
„ certaine confiance & d'une eſpece
„ d'aſſurance de vaincre, qu'il ſça-
„ voit faire paſſer dans le cœur de ſes
„ Soldats. A ces grands talents, il
„ joignoit l'humanité & la politeſſe.
„ Loin d'inſulter aux vaincus, il les
„ plaignoit ſincerement. Il les ſoula-
„ geoit même, & c'étoit une conſo-
„ lation pour les Officiers François
„ de tomber entre ſes mains plûtôt
„ qu'en d'autres, dont pour bien des
„ raiſons, ils auroient du attendre des
„ traitemens plus favorables. „ Ajoutons à ce portrait qu'il n'auroit rien manqué à la gloire de ce grand homme, s'il avoit été moins éſclave de la fortune, & plus reconnoiſſant pour ſes maîtres.

Le reſte, le mois prochain.

ARTICLE XIX.

EXPLICATION D'UNE Médaille singuliere de Domitien, présentée à l'Academie de Lyon, en l'année 1735. A Paris chez Jacques Guerin, Quai des Augustins 1735. A. L. A. L. in-douze. *pages* 22.

LA Médaille en question est Grecque-Egyptienne, de bronze & du plus petit volume. Elle représente la tête d'un Empereur couronné de lauriers, sans legende. L'habile Antiquaire Auteur de cette Dissertation reconnoît là Domitien. Le revers offre un petit animal soutenu sur une espece de nacelle, peu distincte toutefois. Au-dessus, un point apparent qui peut être pris pour une boule. A côté, deux lettres Grecques, l'une initiale & l'autre numérale, un Lambda & un Delta qui marque que la Médaille a été frappée la quatriéme année du Regne de Domitien : c'étoit environ la trente-quatriéme de son âge.

Le revers eſt le principal objet de l'Auteur. Il prouve par la figure & par de ſolides raiſons que l'animal eſt un Ichneumon, animal amphibie, particulier à l'Egypte, de la grandeur d'un chat, approchant de la figure mêlée d'un Blereau, d'une Loutre & d'une Belette, ayant un groin de pourceau, les oreilles courtes & rondes, propre à s'apprivoiſer dans les maiſons (même à Rome où les Ichneumons furent un tems à la mode) vivant de Rats, de Serpens, de Limaçons, de Lezards, de Cameleons, de Grenoüilles, &c. Ennemi né du Crocodile & de l'Aſpic dont il cherche même les œufs pour les détruire. Cette découverte bien prouvée par cette Médaille que l'Auteur regarde comme rare & inconnuë juſqu'à preſent, peut ſervir à augmenter le nombre des animaux dont M. Spanheim donne le Catalogue & les Planches gravées d'après les Médailles.

Il va plus loin. Il croit, mais ſans l'aſſurer, que l'on a voulu déſigner une barque ſous l'Ichneumon. On en voit ſur quelques Médailles de Do-

mitien ; & à ce ſujet il conjecture que ce Prince après l'incendie du Capitole ayant été contraint de ſe retirer au-delà du Tibre déguiſé en Prêtre d'Iſis ſe ſera ſauvé ſur quelque nacelle qu'il aura depuis illuſtrée en la mettant ſur ſes monnoyes, quoique les Hiſtoriens ne diſent rien de cette circonſtance.

L'objet que l'on ſoupçonne repreſenter une petite barque n'étant point aſſez diſtinct pour l'aſſurer, ne pourroit-on point conjecturer qu'il n'eſt ſimplement que la figure du trou que l'Ichneumon fait dans le ſable en cherchant les œufs du Crocodile ?

L'Auteur n'entre point dans la queſtion du P. Tournemine, ſçavoir ſi cette Médaille a été fabriquée pour ſervir de monnoye uſuelle, ou de piece de plaiſir. Le ſentiment le plus ordinaire fait des monnoyes de toutes les Médailles à la réſerve des Médaillons. Peut-être, dit l'Auteur, y a-t-il auſſi une exception à faire au ſujet des pieces qui ſont faites avec plus de ſoin que les autres.

ARTICLE XX.

HISTOIRE ECCLESIASTIQUE, pour servir de continuation à celle de M. l'Abbé Fleury. Tome 34e. depuis l'an 1563. jusqu'en 1569. A Paris 1734.

VOici le second Extrait que nous avons promis de ce trente-quatriéme volume. Un des principaux morceaux que l'Auteur y traite est la condamnation de Baïus. Tout le monde sçait le rang distingué, que ce célébre Théologien disciple de Soto & précurseur de Jansénius, tenoit dans l'Université de Louvain. Il joignit à beaucoup de science un esprit adroit, & insinuant; mais opiniâtre & trop prévenu pour son propre mérite. Il sçût se faire des Sectateurs en assez grand nombre, & peu s'en fallut qu'il n'infectât de ses erreurs toute l'Eglise Belgique. Souvent condamné dans ses disciples & en propre personne par les Universitez Catholiques & par les Papes mêmes, il eut l'adresse tantôt

de suspendre, tantôt d'écarter ou d'affoiblir les coups qu'on lui portoit. Plein de dissimulation & d'une docilité apparente lorsqu'il étoit contraint de céder, fier & intraitable lorsqu'il n'avoit rien à craindre: raisonneur subtil & captieux, ennemi couvert de la foy de l'Eglise & de la saine doctrine sous l'ombre d'un faux zéle, & abusant de son esprit & de sa science pour mieux soutenir ses erreurs. Ce n'est pas de la nouvelle Histoire Ecclésiastique que nous tirons ce caractere de Baïus; c'est de l'Histoire de sa vie & de sa conduite; & nous avons même lieu de craindre que le Pere Fabre ne l'approuve pas si nous en jugeons par les éloges qu'il donne à Hesselius; car ce Docteur fut l'ami constant & le fauteur déclaré des erreurs de Baïus; & cependant le P. Fabre l'appelle un des plus grands ornemens *de l'Université de Louvain, non pas tant par son éloquence, &c. que par son jugement solide & son sage discernement, par l'amour qu'il avoit pour l'Eglise & pour la vérité.* Cet éloge est il bien fondé & convient-il à un homme tel que Hes-

ſelius ? Nous en faiſons Juge le Pere Fabre lui-même, s'il n'a pas, comme nous le croyons, des préjugés favorables pour la doctrine de Baïus.

Baïus a, comme on ſçait, encore publié pluſieurs Traités Théologiques, & de ces divers Traités on a extrait un grand nombre de propoſitions qui ont été ſolemnellement condamnées par une Bulle du Pape Pie V. Le Pere Fabre rapporte avec exactitude en quelques endroits, la ſuite de ce démêlé qui donna beaucoup d'affaires au Cardinal Granvelle, & ſurtout à Morillon Grand Vicaire de Malines. Il donne auſſi l'extrait des Traités de Baïus ſur le péché originel, ſur le mérite des bonnes œuvres, ſur la premiere juſtice de l'homme, ſur les Sacremens en général, & ſur la forme du Baptême. Il rapporte les premieres dénonciations qui furent faites des ſentimens de ce Novateur, & les retractations qu'on exigea d'un aſſez grand nombre de Cordeliers des Pays-Bas qui avoient adopté la nouvelle doctrine. La premiere condamnation des erreurs de Baïus ſe fit par la Facul-

té de Théologie de Paris à laquelle on déféra dix-huit Propositions qu'elle condamna. Notre Historien n'en parle point, non plus que de la réponse que Baïus fit à cette censure ; mais ceux qui voudront se donner la peine de lire l'une & l'autre dans l'Histoire du Baïanisme publiée depuis peu d'années par le Pere du Chêne Jesuite, reconnoîtront aisément dans les réponses de Baïus de ces traits d'orgüeil, de présomption, & d'aigreur qui caractérisent tous les Sectaires ; & on y verra de plus qu'il avoüe plusieurs propositions manifestement hérétiques.

Un des plus zélés adversaires de Baïus fut le célébre Docteur Josse Ravestein, que les fastes de l'Université de Louvain appellent *Vir sane multæ eruditionis, pietatis ac modestiæ qui hæreses suo tempore grassantes doctrinâ & libris profligavit*. Comme il semble qu'un Historien ne peut guéres refuser un mot d'éloge à un homme de ce mérite, il est à croire que le Pere Fabre le réserve pour le volume suivant. Mais que pouvoient le zele & la science de Ravestein contre un No-

vateur déterminé & entêté de ses opinions ? Ce Docteur eut beau disputer & convaincre son adversaire. Envain Morillon employa pour persuader Baïus tous les ménagemens de la douceur, & toute l'adresse même de la négociation. Comme il n'y avoit point d'espérance de le ramener à la vérité, il falloit du moins proscrire ses erreurs pour en empêcher le progrès ; & c'est ce que fit enfin Pie V. par une Bulle expresse où il condamna soixante-seize Propositions contenant les principales erreurs qui faisoient le sujet de la dispute. Le Pere Fabre rapporte cette Bulle en son entier, avec les mouvemens que se donna Morillon par ordre du Cardinal Granvelle pour la faire recevoir & exécuter dans les Pays-Bas, sur-tout dans l'Université de Louvain. On avoit lieu de croire que Baïus frappé d'un coup si terrible prendroit l'unique parti qui reste dans ces occasions à ceux qui errent de bonne-foy ; c'est le parti de la soumission. Mais la soumission dans un homme prévenu pour son mérite, & qui se voit à la tête d'une Secte

est un prodige qui suppose plus de droiture & de Religion que n'en avoit Baïus. Il dissimula cependant assez long-tems pour faire espérer qu'il se soumettroit, & par cette dissimulation politique il obtint de la Cour de Rome & de ses Supérieurs, qu'on eut pour sa personne des égards & des ménagemens qu'il ne méritoit pas. Mais on fut bien-tôt éclairci de ses vrais sentimens, & rien n'est plus capable de les faire connoître & de donner en même tems une juste idée du caractere de ce Novateur que la lettre peu respectueuse qu'il écrivit au Pape sur la Bulle qui le condamnoit. C'est aussi par cette raison qu'il semble que le Pere Fabre auroit dû la rapporter dans son Histoire ; d'autant plus qu'on y verroit des traits tous semblables à ce que nous avons vû de nos jours à l'occasion d'une autre Bulle ; tant il est vrai que dans tous les tems l'erreur se copie elle-même dans sa conduite, dans ses artifices & dans les mauvaises défenses qu'elle employe contre l'autorité qui la condamne.

» Nous craignons, dit Baïus au Saint

» Pere, que l'honneur de votre Sain-
» teté n'en souffre, non-seulement
» à cause des calomnies manifestes
» que cette censure contient, mais
» encore parce que le langage & les
» sentimens des Saints Peres y parois-
» sent flétris. Elle sera un grand sujet
» de scandale pour un grand nom-
» bre de Docteurs, &c «. Toute la Lettre est du même style, & ce style, comme on voit, ne ressemble en rien à celui d'un homme docile à la voix des Pasteurs & de l'autorité. Il est pourtant vrai qu'il paroît que le Cardinal Granvelle avoit de l'estime & de l'amitié pour Baïus, comme le remarque notre Historien à qui il n'échappe aucune de ces remarques favorables au Docteur; mais ce n'est pas la premiere fois qu'on a vû des personnes aussi habiles que le Cardinal de Granvelle, se prévenir pour d'indignes sujets. Ce Cardinal avoit naturellement beaucoup de bonté & plus de droiture que de finesse d'esprit, & ces sortes de caracteres sont plus exposés que les autres à se laisser tromper. Quoiqu'il en soit Baïus fit

bien voir par ſa conduite qu'il ne méritoit ni l'eſtime ni l'amitié du Cardinal. Car non content d'une premiere apologie il en fit pluſieurs autres à diverſes repriſes, & perſiſta juſqu'à la mort dans ſes erreurs; il eſt du moins fort douteux qu'il les ait jamais retractées ſincerement. Mais il faut nous arrêter ici pour ne point prévenir l'Hiſtorien qui réſerve pour les volumes ſuivans la ſuite & la concluſion de cette affaire. Il ne nous ſçaura pas mauvais gré de l'avertir qu'il trouvera de bons Mémoires & ſur-tout un excellent portrait de Baïus dans l'Hiſtoire du Pere du Cheſne, imprimée à Douay 1731. Nous nous flatons encore qu'il ne trouvera pas mauvais que nous l'avertiſſions que tous les Théologiens Catholiques qui liront ſon Ouvrage ne ſeront pas édifiés de voir qu'en parlant des ſentimens de Baïus, il ne les appelle jamais des erreurs. Car on aura beau vouloir le diſſimuler. Ce ſont de véritables erreurs ſolemnellement condamnées. Mais il ſera aiſé au Pere Fabre de réparer cette omiſſion dans le volume ſuivant.

Après le recit assez curieux d'une conférence tenuë en Pologne entre les Pinezoviens ou Anti-Trinitaires & les Calvinistes, dans laquelle ceux-ci eurent tout le désavantage de la dispute, comme nous l'avons dit dans l'extrait précédent, le Pere Fabre rapporte la mort de Valentin Gentilis qui se voïant chassé de Pologne se retira sur les terres des Suisses. Là il fut arrêté avec tous ses papiers parmi lesquels on en trouva un qui le convainquoit d'être toujours dans les mêmes erreurs sur la Trinité. Le Senat de Berne le condamna à mort. Il eut la tête tranchée, & comme on le menoit au supplice on l'entendît se vanter que les Apôtres & les Martyrs avoient souffert la mort *pour la gloire de Jesus-Christ fils adoptif du Pere*, mais qu'il étoit le premier qui eût donné sa vie pour l'honneur du Pere. l'Auteur rapporte ensuite la mort de Mathieu Gribaut autre Sectaire Anti-Trinitaire, dont les Ouvrages sont pleins des principes de cette hérésie.

On trouve tout de suite un court abregé de la vie du Saint Pape Pie V.

Il étoit né dans la petite Ville de Boschi en Ligurie, de parens si peu accommodés des biens de la fortune, qu'ils songeoient à lui faire apprendre un métier, mais la Providence en disposa autrement. Il fit quelques commencemens d'étude & il entra dans l'Ordre de Saint Dominique où son mérite l'éleva bien-tôt aux principales Charges de l'Ordre. Il fut Inquisiteur de la Foy à Côme & ailleurs; la sévérité avec laquelle il exerça cette Charge lui attira de rudes persécutions, & ces persécutions même contribuerent peut-être à son élévation. Il fut fait Commissaire Général de l'Inquisition, Vicaire de l'Inquisiteur Général, Evêque de Nepi & de Sutri en Toscane, Inquisiteur Général & enfin Cardinal sous le nom de Cardinal Alexandrin; parce qu'il étoit né dans le territoire d'Alexandrie de la Paille? Jusques-là, remarque l'Au-
» teur, les Papes s'étoient réservé
„ cette Charge d'Inquisiteur Souve-
„ rain de l'Eglise Universelle; mais
„ Paul IV connoissant la capacité de
„ ce Cardinal la lui conféra en plein

» Consistoire avec beaucoup de so-
» lemnité, & lui soumit tous les
» autres Inquisiteurs & leurs délégués
» sans en excepter même les Evêques
» qui étoient chargés de ces offices.
» La raison du Pape étoit que ce
» pouvoir qui devoit s'exercer sur
» toute sorte de sujets, se trouvoit
» affoibli par le nombre, & qu'il
» avoit appris par expérience que les
» uns ruinoient souvent sous un pré-
» texte d'humanité ce que les autres
» avoient sagement & sévérement
» ordonné. Mais les Papes qui vin-
» rent après Paul IV redoutant la
» puissance d'une si grande Charge,
„ tant qu'elle seroit séparée de la leur,
„ se la réserverent comme aupara-
„ vant & laisserent le soin de l'In-
„ quisition à la Congrégation des
„ Cardinaux délégués pour cet effet,
„ suivant le Reglement qui en avoit
„ été déja fait par Paul III. " Pie IV successeur de Paul IV ne paroît pas avoir été si favorable au Cardinal Alexandrin, & n'approuvoit pas la rigueur avec laquelle il exerçoit le ministere de l'Inquisition. Il fut cependant

dant élû Pape, & l'autorité Souveraine ne diminua rien de sa sévérité Il fit brûler à Rome un nommé Zannetti qui avoit des sentimens suspects sur la Foy, & un autre nommé Pierre Carsenecchi ami des Medicis, pour avoir eu des liaisons avec des Hérétiques d'Allemagne, „ Le sçavant Aonius Palearis reçut la même punition pour avoir mal parlé de l'Inquisition qu'il appelloit *un poignard dégaîné contre les Sçavans* ". Le P. Fabre rapporte aussi diverses Ordonnances que le Saint Pape fit contre les lieux de débauche, les Reglemens qu'il fit pour sa maison & pour les Cardinaux, & les diverses Constitutions qu'il publia. Sa séverité & son zele déplûrent à beaucoup de Romains, & Pie V qui ne l'ignoroit pas dit un jour, „ Que le Peuple Romain seroit plus fâché de sa mort qu'il ne s'étoit réjoüi de son Election ". Un événement assez singulier dans la vie de Pie V, ce fut la conversion d'un Juif fort riche nommé Elie. Le Cardinal Alexandrin l'avoit inutilement exhorté à embrasser la Foi de Jesus-Christ, tout ce qu'il

en avoit pû tirer c'eſt que le Juif lui promit de ſe faire Chrétien quand le Cardinal ſeroit Pape. Le Cardinal devenu Pape ſe ſouvint de la promeſſe du Juif, le ſomma de ſe faire Chrétien, & le Juif tint ſa parole. Beaucoup de Juifs ſe convertirent à ſon exemple.

Ici la vie de Pie V eſt interrompuë par divers récits d'autres matieres ; & ces récits, ſont à leur tour coupés par d'autres faits tout différens. C'eſt l'inconvénient de toutes les Hiſtoires générales lorſqu'elles ſont comme celle-ci écrites en Annales, c'eſt-à-dire, lorſque l'Hiſtorien au lieu de rapprocher les faits qui ont du rapport enſemble, pour former un corps d'Hiſtoire ſuivi s'attache à rapporter année par année tous les faits ſelon leurs dattes. Mais s'il eſt vrai que la premiere méthode demande beaucoup d'eſprit & de talent ; & fait infiniment plus de plaiſir au Lecteur ; en récompenſe la ſeconde coûte beaucoup moins à l'Auteur ; car il n'a autre choſe à faire que d'entaſſer dans ſon portefeuille tous les faits qu'il raconte, &

les ranger ensuite suivant leur datte, & voilà son Histoire faite. Pour ce qui est de l'Extrait qu'on pourroit désirer d'une pareille Histoire, on conçoit aisément que dès qu'un Ouvrage n'a ni systême ni suite de matieres, il n'est pas possible d'en faire un extrait qui soit tant soit peu exact, à moins de faire un Livre entier, ou de se contenter de copier les sommaires des Livres. Nous nous bornerons donc pour achever celui-ci, à dire que les principales matieres qui sont contenuës dans ce volume, outre celles dont nous avons déja parlé sont les Guerres des Païs-Bas copiées de Strada, les guerres des Calvinistes en France (les unes & les autres nous paroissent traitées plus au long que cette Histoire ne demande) la mort d'un grand nombre de Cardinaux avec un abregé de leur vie; la mort de divers Autenrs avec leur vie & le dénombrement de leurs Ouvrages; quelques Arrêts du Parlement de Paris contre les Hérétiques; quelques censures de propositions par la Faculté de Théologie de Paris; la promotion de divers Cardinaux & d'au-

tres choſes ſemblables.

L'Auteur rapporte aſſez au long la vie du célébre Spifame Evêque de Nevers, & enſuite Apoſtat, qui eut la tête tranchée. Mais il paroît avoir ignoré une Anecdote que la tradition conſerve encore aujourd'hui à Nevers: ſçavoir que Spifame donnant la Communion dans l'Egliſe & diſant *figura corporis Chriſti* au lieu de dire ſuivant le Rituel *Corpus Domini noſtri Jeſu Chriſti cuſtodiat*, *&c.* le Doyen du Chapitre qui étoit préſent le démentit publiquement : que l'Evêque fut bien-tôt après obligé de s'enfuir à Geneve, & que le zele du Doyen du Chapitre fut récompenſé par les honneurs qu'on ajoûta à ſa dignité.

On trouvera auſſi à la fin de ce volume les principales particularités de la vie *de Saint Charles Borromée*, les nouveaux Statuts qu'il fit dans le ſecond Concile qu'il tint à Milan, les perſécutions que ſon zele lui attira, juſques-là qu'un Religieux de l'Ordre des Humiliés où il avoit introduit la réforme, attenta ſur la vie de ce Saint Prélat, en lui tirant à quatre

pas un coup d'Arquebuse, dans le tems qu'il faisoit la Priere du soir avec toute sa maison dans la Chapelle de l'Archevêché. Ce fut un miracle que Saint Charles ne fût pas même blessé du coup; la balle ne fit que le toucher & tomber à ses pieds.

Ce volume finit par la censure que la Faculté de Théologie de Paris fit de la traduction de la Bible, par René Benoît, Curé de Saint Eustache. Le Pere Fabre rapporte à peu près tout le détail de cette affaire & le bruit qu'elle fit à Paris, au Parlement & en Sorbonne par les mouvemens que se donnerent les partis opposés. Mais ces détails sont trop peu intéressans pour les rapporter ici.

ARTICLE XXI.

HISTOIRE GENERALE DES Drogues simples & composées, renfermant dans les trois Classes des Végétaux, des Animaux & des Mineraux, tout ce qui est l'objet de la Chimie, de la Physique, de la Pharmacie, & des Arts les plus utiles

à la société des hommes : ouvrage enrichi de plus de quatre-cent figures en taille-douce &c. Par le Sieur Pomet Marchand Epicier & Droguiste : Nouvelle édition corrigée & augmentée des doses & des usages, par le Sieur Pomet fils, Apoticaire. à Paris chez Etienne Ganeau rue S. Jacques, aux armes de Dombes. 1735 *deux volumes* in-4°. *de grosseur raisonnable.*

LE titre de cet Ouvrage n'en annonce pas tout le merite à toutes sortes de Lecteurs. Les noms de Drogues & de Marchand Epicier & Droguiste ne semblent rien promettre aux gens de Lettres ni à ce qu'on appelle les Lecteurs. Mais l'Auteur superieur à ses titres, Lecteur lui-même, nourri de lecture & tout à fait homme de lettres & d'érudition, a sçû rendre son livre curieux & instructif pour les Sçavans comme pour le Public. C'est au moins un bon Livre d'Histoire naturelle & d'une Histoire naturelle realisée & constatée par des faits, tout à fait utile aux Physiciens & aux Chymistes.

Du côté qu'il présente, ce livre est extremement utile: il fait connoître les Drogues, soit médicinales, soit autres. Il les définit, en donne la description, la figure même des plantes qui les portent, le Païs d'ou elles viennent. Il distingue les divers Païs où les diverses drogues qui en viennent, & fait connoître celles qui valent le mieux, & les diverses qualités des divers terroirs & des divers climats: Il insinuë même la culture, les façons, les préparations qu'on leur donne avant que de nous les apporter, & celles que nous leur donnons ou devons leur donner pour les approprier à nos usages. Une chose excellente sur tout, c'est qu'il nous met en garde contre les mauvaises Drogues & contre celles qui sont alterées, mêlées, sophistiques; & nous donne des indices pour les reconnoître, & des marques certaines pour connoître les vraies & les meilleures.

L'Ouvrage est plein d'une saine & judicieuse Critique : l'Auteur discute habilement tous les points d'Histoire naturelle que son sujet lui presente,

plusieurs mêmes d'Histoire ancienne qu'absolument on n'auroit pas crû de son ressort. Les dissertations qu'il fait à ce sujet, par exemple au sujet de la Manne du Désert sont courtes, appuyées d'autorités convenables & tout à fait sages & moderées. Un Auteur comme lui touchant à l'érudition avoit ce semble, droit de la prodiguer & d'entasser les citations: il ne le fait pas: Il paroît sur tout avoir eû de bonnes correspondances non seulement pour l'achapt, mais aussi pour la connoissance des drogues & de leur vraie origine.

Nous n'oserions pourtant trop décider en faveur du parti qu'il prend sur certains points litigieux. Par exemple il paroît aujourd'hui décidé parmi les Naturalistes que la Cochenille est un petit insecte de la forme à peu près d'une Punaise dont le sang ou l'humeur quelconque produit la couleur pourpre superieure peut-être à celle des anciens. Le sentiment du R. P. Plumier Minime & célébre Herboriste raporté d'abord par Furetiere & copié ensuite dans tous les Dictionaires, &

Journaux, ſemble avoir donné le ton à tous les Phyſiciens ſur l'article. Le Sieur Pomet n'a pas ignoré les prétentions du P. Plumier, il rapporte l'article de Furetiere, & s'en tient pourtant à croire que la Cochenille eſt la graine naturelle de *l'Opuntium*, Arbre autrement nommé *Raquette*, à cauſe du rapport de ſes feuilles, branches ou jets à nos Raquettes de Paume ou Volant.

Cet Auteur ſe fonde ſur des inſtructions que des perſonnes dignes de foy lui ont envoyées de S. Domingue en contradiction à celles du P. Plumier, & ſur ce qu'après des recherches très attentives, il n'a pû découvrir ni pied, ni ailes ni rien qui ſente l'Animal dans la *Cochenille Meſteque* ni autre qui lui ait paſſé par les mains : Or il lui en avoit bien paſſé. M. Rouſſeau qui eſt celui que M. Pomet cite en oppoſition au P. Plumier, dit qu'on s'eſt fort moqué à S. Domingue du ſentiment que ce Pere avoit hazardé en Europe. En général les habitans de nos Colonies ſont un peu mo queurs, & voilà déja bien

des fois qu'ils se divertissent aux depens de ceux qui nous apportent de leurs nouvelles & a nos dépens sans doute aussi : Car nous accueillons assez bien tout Auteur & tout Livre qui vient de loin.

Puisque nous avons pris la Cochenille pour exemple du bon esprit de Critique du Sieur Pomet, nous ajouterons sur cet article curieux par lui-même, les raisons qui nous paroissent avoir pû donner lieu aux meprises de part & d'autre s'il y en a ; & par conséquent aussi les moyens de conciliation qu'il pourroit y avoir entre ces divers sentimens ; car il y a toujours un fonds de vérité dans ce que d'habiles gens affirment.

Tous conviennent que la Cochenille vient de *l'Opuntium* ou Arbre surnommé *Raquette*:Mais les uns comme le Sieur Pomet l'en dérivent immédiatement, comme une partie même & une graine propre de l'Opuntium, & les autres l'en dérivent indirectement en ce qu'ils conviennent que le petit Animal en question s'attache à la dite graine, en tire toute

la ſubſtance & toute la couleur : du reſte M. Pomet & ſes adhérans ne diſconviennent pas de l'exiſtence de cet Animal, de ſa frequence prodigieuſe ſur la graine de *l'Opuntium* , ni même de ſa forme de Punaiſe & de ſa couleur qui le fait nommer *Vermillon* par les San-Dominguois, Il a donc été facile de confondre ici les choſes , & il n'eſt peut-être pas ſi facile de les demêler.

Car il peut fort bien être qu'il en eſt de ce Vermillon & de cette graine comme des abeilles & des Fleurs qui leur fourniſſent la Cire & le Miel. Ce ſont les Abeilles qui nous donnent ce Miel & cette Cire ; mais elles n'ont fait , à ce que pretendent quelques Phyſiciens , que les recueillir toutes faites ſur les Fleurs qui les produiſent naturellement : il eſt pourtant croïable que les Abeilles les alterent & par conſéquent les perfectionnent. Peut-être que le Suc de la graine d'Opuntium eſt d'un rouge imparfait qui s'exalte dans le corps du petit Inſecte qui s'en nourrit. Peut-être qu'en cueillant cette graine on la cueille pêle

mêle avec l'Animal qui en a à peu près la forme, & que la couleur de l'une & l'autre ſont également éxaltées. Peut-être fourniſſent elles l'une & l'autre des Cochenilles differentes & inégales en vertu, connues ſous les differens noms de *meſteques*, de *tetrechales*, de *campeſſianes* &c.

Que ſçait-on? La graine d'Ecarlate de Portugal, d'Eſpagne, de Provence & ſur tout celle de Montpellier qu'on préfere à toutes les autres ſelon Pomet, eſt une graine véritable & ne ſauroit pourtant trop ſe detacher d'un Animal, d'un inſecte, ou même d'une infinité d'inſectes, qui s'en nourriſſent, la penetrent, l'abſorbent & laiſſent juſqu'ici les plus habiles naturaliſtes en doute ſi c'eſt une Plante ou un Animal. *Cunctæ res difficiles* dit le Sage, *nec poteſtas homo explicare ſermone.* Dieu a voulu que nos connoiſſances ne fuſſent que des demi connoiſſances, des conjectures, des lueurs. Ce que nous connoiſſons le mieux a toujours un côté tout à fait obſcur. C'eſt qu'auſſi ſans attribuer rien à la volonté ſpe-

ciale de Dieu, les ouvrages de ſa Toute-Puiſſance ſont naturellement fort ſupérieurs à notre intelligence bornée & que les plus petits traits de ſa ſageſſe ſont des abîmes pour nous.

Ce qu'on peut dire de plus certain, c'eſt que tout eſt mêlé, & que le regne Animal commençant indiviſiblement là où finit le Végetal, comme le Végetal commence au Minéral, il n'eſt pas ſurprenant qu'on ait ſouvent pris des Plantes pour des Animaux, des Animaux pour des Plantes, & les uns & les autres pour des Minéraux. Car il y a même des *Animaux Pierres* & des *Pierres Animaux* des *Lythophyton*, des Coraux, des Lichens, des *Zoophyton*, des &c. Et d'ailleurs le commerce eſt ſi grand entre tous les regnes que ſouvent les productions tiennent des deux & même des trois.

ARTICLE XXII.

HISTOIRE DE LA VILLE DE Paris, 5 *volumes* in-12, *à Paris chez Julien Michel Gandouin Quai*

de Conti aux trois Vertus. 1735. *Tome I. Pages* 576. *Tome II. Pages* 498. *Tome III. Pages* 586. *Tome IV. Pages* 532. *Tome V. Pages* 544.

LE Public attendoit avec impatience une Histoire de Paris qu'il pût lire, c'est-à-dire qui fût à la portée du grand nombre. quelque estime que mérite la grande Histoire composée par les Peres Felibien & Lobineau, il faut convenir que cinq volumes *in-folio*, dont trois contiennent des pieces justificatives, n'accommodoient gueres l'impatiente curiosité de la plûpart des Lecteurs. On aime plus que jamais à lire; mais on veut que la lecture soit plus un amusement qu'un travail. L'on préfere une promenade à un voïage, un choix de matieres à un ample & pénible détail, & par conséquent un abregé bien fait a des Volumes immenses & d'une science trop recherchée. Ne pourroit-on point comparer *l'Histoire de la Ville de Paris* à la Ville même? Autre chose est d'en voir les beautés principales, autre

chose d'érrer le livre à la main & en Allemand jusques dans les plus petites rües. Autre est la connoissance qu'en ont par office les Lieutenans de Police ; autre celle dont se contentent ses habitans les plus choisis pour leurs affaires ou leurs plaisirs. C'est donc à juste titre qu'on a pû & dû nous donner une nouvelle *Histoire de la Ville de Paris* en cinq volumes portatifs. La maniere dont elle a été reçûe en justifie le dessein & fait honneur à ceux qui y ont travaillé.

Les trois premiers volumes & la moitié du quatriéme jusqu'à la page 293 sont de Messieurs l'Abbé D.... & d'A... « Qui (*a*) soit prudence, soit » dégoût soit pour d'autres raisons » n'ont rien écrit sur ce qui s'est passé » dans cette Ville depuis l'an 1715. » Une autre personne a achevé ce vo- » lume en y ajoutant quelques faits, ar- » rivés sous le regne de Louis XV. On » n'y fait mention ni de la regence » déferée par le Parlement au Duc

(*a*) Voyés les Observations sur les écrits Modernes Tome I. Lettre 14. page 325.

» d'Orleans, ni des Lits de Juſtice, ni » des richeſſes imaginaires de la ruë » Quinquempoix, ni de pluſieurs au- » tres choſes remarquables ... Tout le » regne de Louis XV ne contient ici » que trois pages ... Pour donner à ce » quatriéme volume une forme con- » venable on y a joint les *priviléges* » *des Bourgeois de Paris* .... & la » *Liſte des Ruës* ... „ le cinquiéme tome pêche par le titre. On l'appelle *précis des pieces juſtificatives*; & ce n'eſt réellement qu'une *Deſcription abrégée* de la Ville & de ſes Fauxbourgs. Elle eſt de M. D. L. B. & dans le deſſein des premiers Auteurs elle vaut mieux que des *pieces juſtificatives* qui ne ſeroient peut-être pas lûes par les Lecteurs qu'on a eû en vûe de ſatisfaire. On avoit déja celle de M. Brice qui eſt beaucoup plus étenduë. Mais il falloit cinq volumes aux Libraires, ou ſi l'on veut il falloit rendre l'ouvrage auſſi complet qu'il pouvoit l'être. Auſſi y a-t-on joint quatre plans de Paris ſelon ſes progrès, & qui le répreſentent, pour ainſi dire, dans ſes qaatre âgés.

Revenons au travail de Messieurs l'Abbé D.... & d'A... Leur Histoire n'est pas simplement un abrégé de l'ouvrage du P. Lobineau. Outre qu'ils l'ont perfectioné en quelques endroits ils y ont inseré plusieurs faits tirés particulierement du *Journal de Paris sous Charles VI* imprimé depuis la grande Histoire, sans négliger d'autres sources. Du reste ils ont choisi les faits les plus interessans & les plus rares évitant les minuties & les détails ennuïeux. Ils ont resserré quelques événemens, & ils en ont étendu d'autres, à mesure qu'ils ont jugé que les uns & les autres plairoient plus ou moins sous la forme qu'ils vouloient leur donner. Cela n'empêche pas qu'on ne leur ait reproché quelques omissions & de petites méprises; mais il étoit difficile que cela n'arrivât pas dans un nombre si prodigieux de faits tant généraux & communs à l'Histoire de France, que particuliers & bornés à celle de la Capitale. Par la même raison nous ne nous plaindrons pas de la maniere dont ils ont traité les articles des Jesuites. D'autres moins accoûtu-

més à entendre raillerie ou plus délicats ſur les termes, auroient pû trouver quelque choſe à dire dans un récit purement Hiſtorique & très précis où les omiſſions leur ſembleroient faites avec art, & les termes de l'Hiſtorien (parlant comme Hiſtorien) trop ſemblables à ceux des ennemis de la ſocíété. Mais encore une fois il eſt impoſſible (diſons nous) de porter une pareille Hiſtoire ſi étenduë & ſi ſuccinte à la derniere exactitude. Il ſuffit pour le ſuccès qu'elle ſe faſſe lire, & c'eſt tout ce qu'on a eû en vûe ſans malignité ni affectation (*a*)

Tout l'Ouvrage eſt partagé en 18 livres. Le premier volume qui en contient cinq s'étend ſi peu ſur les premiers tems, crainte d'ennuïer, que le ſecond livre commence à Hugues Capet. C'eſt dans cette ſuite qu'on voit avec plaiſir tout ce que l'Hiſtoire nous répreſente de curieux par

(*a*) Ceux qui ſeroient curieux de trouver des ſupplemens ſur ce qui nous regarde particulierement ſous le regne d'Henri IV peuvent conſulter les Hiſtoriens de France, Duplex, Mezerai & la vie du P. Cotton.

rapport aux principaux traits qui régardent l'augmentation, l'embelissement, & la célébrité du Siége de l'Empire François. On peut y voir d'un coup d'œil la difference des tems & des genies du Gouvernement par celle du progrès soit de la piété soit de la politique soit des lettres & des arts dans Paris. Ce volume comprend vers sa fin une grande partie du regne de Philippe de Valois.

Le second qui est aussi renfermé dans cinq livres contient à peine un siécle tandis que le premier en parcourt près de douze. C'est que l'intervalle du quatorziéme siécle au quinziéme est plus connu, & que Paris devenu plus considerable ouvre une scene plus féconde & plus variée. il est vrai que nos Histoires exposent presque tous les faits qu'on lit dans ce Tome & dans les suivans; mais outre qu'il y en a qui ne concernent que la Capitale & que l'Histoire générale omet ou se contente d'indiquer, il faut convenir que les differens points de vuë donnent un jour different aux mêmes évenemens. Les an-

nales Françoiſes ont pour le lieu de la ſcene toute la France ; & celles de Paris ont pour centre Paris même. C'eſt ainſi que l'Hiſtoire de Rome devint celle du monde & que Rome fut appellée *urbs* par excellence, d'où il s'enſuit que Paris ayant eû en quelque ſorte le même deſtin, il a été neceſſaire que ſon Hiſtoire devînt à certains égards celle de la France & de toutes les nations par rapport à l'interêt qu'elle a dû y prendre.

Le troiſiéme volume eſt extrêmement curieux, & il ne pouvoit manquer de l'être, puiſque Paris a veritablement attiré preſque toute l'attention de l'Europe depuis ſa réduction ſous l'obeiſſance de Charles VII juſqu'aux dernieres années d'Henri IV. On y admire l'aggrandiſſement prodigieux de cette Ville juſques dans les plus terribles cataſtrophes. Que de reglemens ! Que détabliſſemens ! Quelle police ! Quels malheurs & quelle grandeur !

Le volume le plus ſterile eſt le quatriéme quoi qu'il embraſſe les regnes de Louis XIII & de Louis XIV avec

les premieres années de Louis XV. L'Histoire finit à l'année 1730. l'on peut dire en général qu'on avoit besoin de cet abregé, & qu'il étoit en bonne-main pour l'execution.

ARTICLE XXIII.

JOANNIS ALBERTI FABRICII, Sacræ Theol. D. & Prof. publ. Bibliotheca Latina mediæ & infimæ ætatis. Hamburgi sumptu viduæ Felgineriæ ex officinâ piscatoriâ 1734. C'est-à-dire, *Bibliotheque Latine du moyen & du bas âge, par M. Jean Albert Fabricius, Docteur en Théologie & Professeur public à Hambourg, aux frais de la veuve Felginer* 1734. *deux volumes* in-8°. *premier volume pages* 1272. *second volume pages* 688.

IL falloit sans doute avoir bien du courage pour entreprendre à soixante six ans un ouvrage tel que celui-ci, mais on doit convenir qu'un homme aussi laborieux, & aussi sçavant que M. Fabricius, & qui a sçu mettre à

profit toutes ses lectures, étoit bien avancé pour l'éxécution, avant même qu'il l'eût commencé : c'est un Architecte, qui a son plan tout digeré dans sa tête, & une partie de ses matériaux prêts à mettre en œuvre, & qui sçait où prendre les autres. En effet le premier dessein de l'illustre Auteur n'ayant été que de faire une simple addition à sa Bibliorheque Latine, imprimée il y a trente-huit ans, il se trouva, dit-il lui-même, trop bien fourni de Mémoires, d'Observations & de recherches, pour se borner à si peu de choses, & il crut pouvoir entreprendre ce que feu M. du Cange avoit tant souhaité qu'on fît, sçavoir, de rassembler, & de ranger par ordre tous les Auteurs Latins du moyen & du bas âge, dont il s'étoit servi pour composer son Glossaire.

Mais comme les vrais Sçavans sont ceux, qui se flattent le moins, parce qu'approchant plus que les autres de la perfection, ils connoissent mieux l'impossibilité d'y atteindre, M. Fabricius n'osant esperer de pouvoir rendre compte absolument de tous les

Ecrivains de dix ſiécles, qu'embraſſe ſon projet, s'eſt particulierement attaché aux Hiſtoriens, ſans néanmoins négliger ceux, qui ont écrit en d'autres genres d'érudition, & regarde cette partie de ſon Livre comme le complement de celui de Voſſius.

Il nous avertit encore que, ſi d'un côté il s'étend un peu plus ſur quelques Auteurs, tels que ſont Alain de Liſle, Saint Anſelme, Saint Bernard, le vénérable Bede, Berenger, Campanus, Charlemagne, Clemange, ou Clamingis, &c. Il y en a d'autres comme Alcuin, dont il dira peu de choſe, ſe contentant de renvoyer ſes Lecteurs à ceux, qui en ont parlé fort au long.

Pour ce qui eſt de l'ordre, dans lequel il a placé ſes Auteurs, après en avoir mûrement déliberé, il s'en eſt tenu à l'alphabétique; mais il nous promet à la fin de tout l'Ouvrage un Index, qui remédiera à un inconvenient, qui ſe trouve dans cette Méthode, & qui conſiſte en ce que quelques Auteurs ſont connus ſous leurs noms propres, & d'autres ſous des ſurnoms, qu'on leur a donnés. Pour y

obvier, même en attendant, autant qu'il est possible, il les marque sous celui, qui est le plus connu, & renvoie ses Lecteurs à leurs noms propres.

Il ne prétend point faire connoître à fond les Ecrivains, dont il rend compte, mais il ne laisse rien ignorer de ce qui regarde le nombre, le sujet, & les diverses éditions de leurs Ouvrages. Il nous donne aussi assez souvent par maniere de disgressions quelques pieces curieuses, ou qui lui ont paru belles. Il y en aura peut-être, qui ne seront pas goûtées de tout le monde; mais comme les goûts sont différens, celles qui ne plairont pas aux uns, feront peut-être plaisir aux autres. Tout a son mérite dans la Littérature pour ceux, qui ont passé leur vie à y faire des découvertes, de même que ceux, qui voyagent pour chercher de nouvelles Terres, veulent tout voir & sont bien aises qu'on le sçache, sans quoi ils croiroient s'être inutilement donné tant de peines & de fatigues.

D'ailleurs pour faire connoître d'un coup d'œil tous ceux, qui ont traité certaines matieres plus importantes,

M.

M. Fabricius les réünit ſous un même mot : ainſi ſous le terme de *Bullarium* il nous donne la liſte de tous les Auteurs, qui ont écrit, ou fait des recueils des Bulles, des Lettres & des Decrétales des Papes : ſous le terme de *Computum*, tous ceux, qui ont travaillé ſur la Chronologie Eccléſiaſtique. Quelquefois auſſi à l'occaſion de l'Ouvrage d'un de ſes Auteurs, il nous apprend tous ceux, qui ont écrit ſur de ſemblables ſujets. Ainſi à l'occaſion de Saint Antonin de Plaiſance Martyr du VI ſiécle, & auquel on a attribué ſans beaucoup de preuves un Itinéraire de la Terre Sainte, il nous donne une ſuite d'Itinéraires faits par des Ecrivains du moyen âge, & de tous ceux, qui à l'éxemple d'*Avienus* & de *Rutilius* ont décrit en vers leurs voyages, ou ceux des autres.

De même en parlant des Tables Aſtronomiques d'Alphonſe X. Roy de Caſtille, après avoir dit qu'elles avoient fait beaucoup d'honneur à ce Prince, mais que les Grecs, les Arabes & les Perſes lui avoient frayé la route, qu'il a ſuivie, & que ceux, qui

ſont venus après lui ont été beaucoup plus loin, qu'il n'étoit allé, il prouve l'un & l'autre par le dénombrement de tous les Auteurs qui ont travaillé ſur le même ſujet depuis Ptolemée juſqu'à Flamſteadt Anglois, dont il prétend que les Tables Aſtronomiques imprimées à Londres en 1726. après ſa mort ſont les plus complettes, & les plus exactes de toutes. Cet Auteur a ſans doute ſes partiſans, mais M. de la Hire a auſſi les ſiens.

L'impoſſibilité de connoître tous les Auteurs des différens Breviaires, qui ont été, ou qui ſont en uſage tant dans l'Egliſe de Rome, que dans les Dioceſes particuliers, ont auſſi engagé M. Fabricius à faire un article particulier du mot *Breviarium*, dans lequel tous les Bréviaires connus ſont marqués par ordre alphabétique. Peut-être auroit-on été plus content de les voir rangez ſuivant leurs dattes.

Un Moine Bénédictin, nommé *Bernon*, qui a beaucoup écrit ſur l'Office Divin, la Muſique & le Chant de l'Egliſe, lui fournit une occaſion qu'il ſaiſit, de nous faire connoître

tous ceux qui dans le moyen âge ont travaillé ſur la même matiere ; & à l'article de Saint Benoît, lequel eſt précédé d'une notice de tous les Papes qui ont porté le même nom, il nous inſtruit de tous ceux qui ont écrit ſur la Regle de ce Saint Patriarche, ou qui ont publié l'Hiſtoire des Ecrivains de ſon Ordre. Ceux de Cîteaux, de Clairvaux, de Saint Dominique & de Saint François ſont auſſi dans les articles de leurs Fondateurs. Les concordances de la Bible ſe trouvent ſous le nom de *conrados de mediâ civitate*, qui a compoſé la premiere avec un ou deux autres Dominiquains d'Halberſtad.

Les Poëtes improviſeurs, juſqu'au Cavalier Bernardino *Perfetti*, Gentilhomme Siennois, qui fut couronné au Capitole en 1725. & à un Moine Olivetain qui parut à Veniſe en 1729, Mais qui étoit fort inférieur à celui-ci, ſont tous à la ſuite de *Cœdmon* Benedictin Anglois du VI.^e ſiécle, qui le premier ſe rendît célébre par ce talent, qu'on regarda comme un don de Dieu, & en quelque ſorte comme une inſpiration.

Enfin M. Fabricius ayant recueilli quelques pieces extrêmement rares, & bien capables de nous faire connoître le goût des ſiécles, où elles ont été écrites, en a enrichi ſa Bibliotheque. Tels ſont les vers de Charlemagne; une Epitaphe de Saint Germain de Paris par le Roy Chilperic, une Deſcription en vers de la Bombe, par laquelle Jean-Marie Cataneo termine ſon Commentaire ſur le Panegyrique de Trajan par Pline; en un mot le docte Bibliothequaire n'a rien négligé pour rendre ſon ouvrage utile & curieux, & nous croyons pouvoir aſſûrer qu'il y a réüſſi. On le lit avec plaiſir, & on y apprend beaucoup. On ne doit point être ſurpris qu'il y parle en Proteſtant, mais à l'exception de quelques expreſſions, qui lui ont peut-être échapé, il le fait pour l'ordinaire avec modération. Il rend juſtice aux Auteurs, qui ne ſont point de ſa Communion, & il ne fait point de grace à ceux, qui en ſont.

Le premier volume eſt terminé par une piece partie en proſe coupée, & partie en vers Léonins, intitulée *Pro-*

verbia Wipponis Presbyteri ad Henricum Conradi Imperatoris filium. On est assez surpris d'y voir les maximes les plus lubriques mêlées avec le plus pur Evangile. Et le second par un autre à peu près dans le même style, mais où l'on ne voit point ce monstrueux mêlange, elle a pour titre *D. Severini Doctrina.*

ARTICLE XXIV.

RECHERCHES SUR LES Théâtres de France depuis l'année 1161 *jusqu'à présent par M. de Beauchamps, trois volumes* in-12. *à Paris chez Prault pere Quai de Gésvres au Paradis* 1735. *Tome I. Pages* 508. *Tome II. Pages* 544. *Tome III. Pages* 521.

Monsieur Beauchamps n'a point prétendu faire une Histoire suivie des Theâtres de France. Aussi n'a t'il donné à son ouvrage que le titre modeste de *Recherches*, avec cette Sentence d'Horace....

Si quid novisti rectius istis-

Candidus imperti ; si non his, utere mecum.

Ce n'est pas que le Livre ne donne beaucoup plus qu'il ne promet, & que ce ne soit, malgré quelques défauts, ce que nous avons jusqu'à présent de plus complet en ce genre. Mais l'Auteur a crû ne devoir régarder le fruit d'un long & penible travail que comme un essai. « Je ne promets, dit-» il, & je ne garantis rien de plus. » Il sacrifie même ses découvertes à ceux qui voudront en user dans la suite, content de concourir au bien public en qualité de Citoïen, sans ambitionner la gloire d'épuiser un sujet qu'il étoit si difficile même de commencer.

Il a fait plus que le commencer ; & l'on ne sçauroit mieux lui rendre la justice qui lui est duë qu'en donnant un extrait simple de son ouvrage.

1°. *Histoire des Poëtes Provençaux*. C'est un abregé de celle qu'en a laissé Jean de Nostre-Dame. Elle est trop connue des gens de Lettres pour nous y arrêter. Mais elle étoit nécessaire au dessein de l'Auteur, quoique ces an-

ciens Poëtes n'ayent pas tous écrit pour le Théâtre. " J'ai pris, dit-il, ce que
„ j'en ai dit dans Nostradamus. Mais
„ je ne l'ai point traduit à la lettre.
„ J'ai imité quelques unes de leurs
„ Poësies. J'en ajoute quelques autres
„ de moi. J'ai crû qu'étant maître
„ de cette partie de mon sujet il mé-
„ toit permis d'y jetter quelque sorte
„ d'enjouement. „ Quelque précieux que soit le Livre de Jean Nostradamus nous avons lieu d'espérer que nous connoîtrons encore mieux les Poëtes Provençaux & leurs Oeuvres. Lorsqu'un sçavant (*a*) distingué par ses talens & sa naissance nous fera part de ses recherches sur la langue Provençale & des lumieres qu'il est à portée de puiser dans les celébres Bibliotheques d'Italie sur les Troubadours.

2°. *Discours sur l'origine des Spectacles en France.* L'Auteur insiste peu sur le Théâtre ancien. Aussi seroit ce une injustice de le chicaner sur cet article, puisqu'il ne s'agit ici que de la France & de l'antiquité des Specta-

(*a*) M. le M. de C..

cles qui s'y ſont introduits. Il décrit avec beaucoup d'élégance & de rapidité le genie des ſiécles écoulés depuis le bouleverſement de l'Empire Romain juſqu'au douziéme & au quatorziéme ſiécle pour prouver ſans doute que les Spectacles dans les Gaules n'appartenoient point, à proprement parler, au genre Dramatique dont il eſt ici queſtion. Il ſeroit difficile en effet de definir des Oeuvres dont il ne nous reſte rien, & dont aucun écrivain n'a pû encore nous donner que des idées purement conjecturales. Auſſi l'Auteur après avoir rélevé une mépriſe du Commiſſaire la Mare & du P. Felibien qui attribuent à Etienne Paſquier ce qu'il ne dit pas, & après avoir ſolidement réfuté leur opinion ſur l'origine de la vraie Comédie tirée du Chant Royal, ſous le regne de Charles le Sage, conclut-il judicieuſement en ces termes. « Je n'ai fait ces obſervations ſur la Mare & ſur Felibien » que pour prouver ce que j'ai dit au » commencement de ce Diſcours, que » rien n'eſt plus incertain que l'origine de nos poêmes Dramatiques, &

„ qu'on ne peut en parler que par „ conjecture. „ Quoique ceux qui citent les autorités des Peres & des Conciles, contre les Spectacles en général ayent encore plus de raiſon que peut-être ils ne penſent, il ne leur ſeroit pas aiſé de trouver dans leurs paſſages l'idée préciſe de ce que nous entendons aujourd'hui par Spectacles. Si nous nous en tenons, pour ce qui concerne la France, aux Troubadours, il faut attendre qu'on déterre leurs écrits pour en bien juger par rapport au Théâtre. Si l'on s'en rapporte aux divers traités de Poëtique Françoiſe que l'Auteur cite & ſur tout au *Jardin de plaiſance*, l'on n'y trouvera que des citations de *Moralités*, de *Farces*, de *Myſteres* du quatorziéme & quinziéme ſiécle; triple eſpece paſſablement connuë par les morceaux qui ſe ſont conſervés. Nous y apprenons que l'époque du Théâtre François ou plûtôt de ſon ombre doit être fixée vers l'an 1398. c'eſt à dire aux confreres de la paſſion ſous Charles VI. Nous

y voïons (*a*) " que la *Moralité* Fran-
,, çoise répréſente en quelque ſorte
,, la Tragedie Grecque & Latine ſin-
,, gulierement en ce qu'elle traite faits
,, graves & principaux . . . Mais ſans
,, nous aſſujettir à douleur & plaiſir
,, d'iſſuë . . . Qu'il y en a d'allégori-
,, ques ſous feinte de perſonne attri-
,, buée à ce qui véritablement n'eſt
,, homme ni femme . . . Que toutes
,, ſortes de vers y ſont reçûs en mê-
,, lange & variété . . . Ballades, Trio-
,, lets, Rondeaux, doubles & parfaits
,, lays, virelays, tous amaſſés comme
,, morceaux en fricaſſée . . . que la far-
,, ce retient peu ou rien de la Comé-
,, die Latine . . . Que le vrai ſujet de
,, la farce ou *Sottie* Françoiſe ſont
,, badineries, nigauderies & toutes
,, ſotties emouvans à ris & plaiſir . . .
,, Ce que les Latins ont appellé Mi-
,, mes & Priapées, la fin & effet deſ-
,, quels étoit un ris diſſolu, & pour
,, ce toute licence & laſciveté y étoit
,, admiſe comme elle eſt aujourd'hui

(*a*) *Art. Poët.* de Thomas Sibilet liv. 2. ch. 8. in-18. 1548. Paris.

„ en nos farces ... Qu'en 1555 (*a*)
„ on esperoit que les farces si long-
„ tems jouées se convertiroient au
„ genre de la Comédie, les jeux des
„ Martyrs en la forme de la Tra-
„ gédie, & les Romans de tant de
„ sortes en la composition de l'œu-
„ vre Heroïque . . . qu'on n'avoit
„ point encore vû dans nôtre Fran-
„ çois aucuns écrits qui eussent la
„ vraïe forme comique; mais bien
„ force moralités & tels sortes de
„ jeux aux quels le nom de Comédie
„ n'est point dû ... Qu'il y avoit
„ quelques Tragédies en France tra-
„ duites assés doctement : entre les
„ autres l'Hecube d'Euripide par Laza-
„ re de Baïf ... Qu'il en avoit été
„ faite une nouvellement par Etienne
„ Jodelle Parisien. „ Voilà en peu de mots l'origine & la nature des Spectacles en France jusqu'à Jodelle, c'est a dire jusqu'à l'ébauche de la Comédie

3°. *Etablissement des Théâtres.* Ce

(*a*) Poëtique de Jacques Pelletier du Mans. in-18. 1555.

titre eſt doublement rempli par une Carte & par ſon explication. La Carte ſuffiroit ſeule. Elle fait voir d'un coup d'œil les dattes exactes des Théâtres établis à Paris. On y voit les confreres qui jouoient au Bourg S. Maur en 1398 ſe tranſplanter à l'Hôpital de la Trinité par Lettres Patentes en 1402 & ſe maintenir dans le jeu des Myſteres & moralités juſqu'en 1548 qu'ils acquirent l'Hôtel de Bourgogne, pour le céder à d'autres Acteurs & a des Sçenes profanes, le tout ſous leur direction. On y voit le commencement, le progrès & la durée des differens Théâtres de l'Hôtel de Bourgogne, des Colleges de Reims & de Boncour vers 1560, de l'Hôtel de Cluni vers 1584, du Marais en 1600, du Fauxbourg S. Germain en 1650, du petit Bourbon, du Palais Royal, de l'Hôtel de Guenegaud, de la Foire S. Germain &c. L'on ſçait aſſez ceux qui ſubſiſtent aujourd'hui.

4°. *Entremets, Myſteres, Moralités Farces & Sotties avant Jodelle.*

5°. *Auteurs de myſteres, entremets,*

moralités, ſotties, ſatires & farces avant 1552. Ce ſont deux Catalogues raiſonnés, particulierement le ſecond où l'on trouve des choſes extrêmement curieuſes. Contentons nous de citer ce que M. de B... en dit dans ſa Préface. « Perſonne n'ignore que les
» Myſteres étoient une répréſentation
» de quelques Hiſtoires de l'Ancien
» ou du Nouveau Teſtament plus ou
» moins groſſiérement rendües ſelon
» le plus ou le moins d'art de l'Auteur.
» Je n'en ai point fait d'extraits, par-
» ceque j'ai ſenti qu'il me ſeroit impoſ-
» ſible d'éviter la profanation ou l'en-
» nui. Peut-être même trouvera t'on
» que je me ſuis trop étendu ſur les
» Moralités & ſur les Sotties. Mais j'é-
» tois obligé de faire connoître ces
» deux genres de Spectacles, & je ne
» pouvois en dire moins. Le nombre
» des Myſteres n'eſt pas ſi grand qu'on
» ſe l'imagine : La plûpart imprimés
» ſans dattes ont été copiés les uns
» ſur les autres par differens impri-
» meurs, quelquefois ſéparément,
» quelquefois pluſieurs enſemble dans
» le même volume. J'ai donné la liſte

„ de tous ceux que j'ai pû d'écouvrir. „ Les curieux en ont sans doute quel„ ques uns qui me seront échapés. „ S'ils veulent les communiquer, ils „ serviront à ceux qui prendront un „ jour la peine de perfectionner cette „ partie de mon Ouvrage &c. „ Comme il paroît un autre Ouvrage sur la même matiere iutitulé *Histoire du Théâtre François* (*a*) nous n'entrerons point dans le demêlé des Auteurs, s'il y en a. Il suffit de rendre compte au Public de leur zéle à le servir & de la maniere dont ils s'y prennent. Il n'y a sans doute qu'à gagner pour la république des Lettres dans le concours de personnes éclairées & laborieuses qui éxercent leurs talens sur le même sujet. Continuons le détail du Livre de M. de B.

6°. *Discours sur la Comédie Françoise.* Dans ce discours il envisage la Comédie, non du côté de l'art &

(*a*) Premier volume 1734. Nous en avons parlé dans nos Memoires de Février 1735. Nous rendrons compte du second imprimé en 1735.

des regles, mais du côté des mœurs & du sentiment. Sur ce pied-là il est évident que les simples traductions des Pieces anciennes n'étoient pas bonnes pour nous. L'on ne sçauroit trop faire entendre au monde (comme le fait très-bien M. de B.) qu'il faut ajuster la Piece au Théâtre. Il paroîtroit étonnant que nos anciens Poëtes n'ayent pas fait cette réflexion qui est si simple & si naturelle, si l'on l'on ne sçavoit que le même défaut a infecté d'abord toutes les autres Nations polies depuis les Grecs & les Romains qu'elles ont plus tâché de copier que d'imiter. Etoit-ce faute de trouver les mêmes vices & les mêmes ridicules dans des mœurs différentes? Non; quoique l'Auteur dise que peut-être nos Peres n'avoient point de ridicules essentiels & assez marqués pour être saisis, qu'ils ne se picquoient point de délicatesse, & que c'est le raffinement qui constitue le ridicule, l'on peut soupçonner (sans prétendre le contredire) que jamais le monde n'a manqué de ridicule; qui lui est presque aussi essentiel que la faculté de

rire ; & qu'il ne fait en vieilliſſant (ou ſi l'on veut en rajeuniſſant) que l'aſſaiſonner de diverſes manieres. Auſſi l'Auteur trouve-t-il une autre raiſon plus vrai-ſemblable du peu de progrès de nos vieux Comiques en France. Ils manquoient des deux grands mobiles qui font agir l'homme ; l'honneur & l'intérêt. Il obſerve toutefois une différence extrême entre la maniere de traiter avec une Edile comme chez les Romains & celle d'avoir affaire à des Comédiens , comme il ſe pratique aujourd'hui. Il eſt vrai que dans l'Antiquité la Comédie étoit regardée d'un autre œil qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. Elle entroit dans la politique du gouvernement moins comme un amuſement utile & agréable que comme un reſſort néceſſaire & eſſentiel.

Rien de plus judicieux qu'une réflexion de l'Auteur quoi qu'humiliante en apparence pour les François. » Il » ſemble que nous ſoyons faits pour » nous approprier l'eſprit des autres » Nations «. En effet lorſque nos Rois prirent des Reines en Italie ou

en Eſpagne,notre Comédie devint Italienne ou Eſpagnole. Nous pouvons dire pour nous conſoler & ſans offenſer les Nations voiſines, qu'elles nous rendent avec uſure la pareille, & que ſi nous ſommes portés à imiter leurs vertus & leurs défauts, elles font pour le moins autant d'efforts pour contre-faire les nôtres. C'eſt qu'indépendamment d'intérêt national, tout homme eſt né imitateur & que le génie même qui ſe tire d'eſclavage,tient par quelqu'endroit & ſans le vouloir à l'imitation de ce qu'il voit.

Les allégories telles que l'*Europe*, la *Balance d'Etat*, *Francion* ſuccéderent à l'*Eſpagnoliſme* Théâtral. Mais elles durerent peu. Le moyen de ſe faire un divertiſſement d'un titre d'énigmes! On s'aviſa tard du vrai plaiſir puiſé dans la répréſentation de la Nature. Encore ne la connut-on pas tout d'abord. On produiſit des *Comédies héroïques*. Quel plaiſir pouvoient-elles faire au peuple? Il ne s'y reconnoiſſoit point. L'on mit en jeu les *Paſtorales*. M. Durfé même y échoüa.
» Le Cardinal de Richelieu aimoit

» les Lettres. Il étoit zélé pour leur
» avancement : mais il fit plus pour
» l'embelliſſement de notre Théâtre
» que pour ſa perfection. Il étoit
» moins délicat que faſtueux. Il alloit
» à la gloire par la grandeur plûtôt
„ que par la fineſſe des ſentimens.
„ Plus appliqué à ſoumettre les hom-
„ mes qu'à les connoître, la nature
„ l'avoit fait politique. Elle ne l'avoit
„ point fait Philoſophe. On peut ju-
„ ger par les Pieces qui nous reſtent
„ de lui, ou du moins par celles où
„ il a eu part, qu'il étoit peu galant.
„ Je ne cite que *Mirame* qui lui coû-
„ ta trois cens mille écus. Deſmarêts
„ qui le compoſa par ſon ordre, y
„ mit des choſes dont il ſe ſeroit
„ repenti ſans ſa protection. Le Car-
„ dinal charmé d'un Ouvrage dont
„ il ſe regardoit comme l'Auteur, en
„ faiſoit remarquer les beaux en-
„ droits à la Reine avec une com-
„ plaiſance exceſſive pour lui-même,
„ ne s'appercevant pas ou feignant
„ de ne pas s'appercevoir que les
„ Courtiſans faiſoient une maligne
„ application de ce qu'ils avoient vû

„ ou crû voir, lorſque le Duc de
„ Boukingham étoit en France. Le
„ vrai goût de la Comédie étoit ré-
„ ſervé au ſiécle de Louis le Grand,
„ &c.

M. de B... après avoir fixé l'idée de la vraye Comédie de mœurs & de ſentiment à celle de Moliere, nous définit le parterre d'une maniere intéreſſante. Il remonte juſqu'à l'origine de ce Tribunal plus ſouverain qu'aucun autre ne le fut jamais. Il eſt juge de ce qu'il ſent, c'eſt tout dire. „ Quand
„ on eut conſtruit des Théâtres &
„ que la Comédie fut vénale, c'eſt-
„ à dire, qu'il fallut payer pour la
„ voir, le prix marqua les rangs &
„ les places. Le lieu deſtiné pour en-
„ tendre *debout* fut appellé Parter-
„ re. Ceux qui le remplirent ſe cru-
„ rent ſubrogés aux droits des Grecs &
„ des Romains, & ſe mirent à exercer
„ la même Juriſdiction avec plus ou
„ moins de deſpoticité qu'ils furent
„ plus ou moins frapés des beautés
„ ou des défauts des Pieces qu'ils
„ voyoient repréſenter.

Véritablement la vénalité des

Spectacles donne de légitimes droits à tous Spectateurs. *Un Clerc pour quinze ſols*, &c. Les Anciens ne pouvoient alléguer cette raiſon. On leur donnoit les Spectacles. Ils ne les achetoient pas. Ce qui pouroit ſembler plus ſurprenant, c'eſt que les Spectateurs les plus aſſidus de tous ſe ſoient laiſſé condamner à ſe tenir *debout* durant plus de trois heures, & à trouver merveilleuſes des choſes contre leſquelles une poſture infiniment gênante devroit les révolter, fuſſent-elles excellentes. Comment Deſpreaux n'a-t-il rien dit de cette bizarrerie, lui qui ne pouvoit ſouffrir un feſtin, s'il n'y étoit aſſis plus à l'aiſe qu'aux Sermons de Caſſagne ou de Cotin ! C'eſt qu'il voyoit apparemment qu'il y a des folies de fondation qu'on doit regarder comme raiſonnables ſous peine de paſſer pour ridicule. Revenons au ſentiment de M. de B... ſur le Parterre.

Ce Tribunal ne juge guéres par caprice, ſur-tout en dernier reſſort. Lumieres acquiſes, goût naturel, déſintéreſſement, tout contribuë à rendre ſes déciſions ſûres. Quoi qu'il n'aime

point à prendre des leçons de ceux qui ſe donnent pour connoiſſeurs, il aime à voir ſon jugement écrit dans les yeux de ceux qui ſont dans les Loges. „ En Angleterre le Peuple eſt le „ maître des Spectacles, & les Grands „ n'y influent pour rien, Un Auteur „ Anglois a trop d'eſprit pour ne pas „ ſentir que ſes pieces choquent le „ bon ſens & toutes les bien-ſéances. „ Mais comme il compoſe pour des „ auditeurs jaloux de leur liberté juſ- „ ques dans les goûts les plus biza- „ res, qui aiment le ſang & les objets „ deshonnêtes, il eſt obligé d'enſan- „ glanter la Scene & de la ſalir. “ En France il y a un même goût général, & l'on ne peut manquer de plaire en le ſuivant. Cependant M. de B. . . en faiſant l'éloge du Parterre François ne le flatte point ſur ſes défauts. “ Il ſe prévient (dit-il) de „ haine & d'amitié ſans ſujet ; il ſe „ prend de mauvaiſe humeur ; il en „ porte l'excès juſqu'au déraiſonna- „ ble ; tout le chagrine, tout l'irrite „ Auteurs, Acteurs, Spectateurs mê- „ me, rien ne peut ſe dérober à ſes

„ brusques emportemens. Quelque-
„ fois il se prête par malignité ou
„ par foiblesse aux cabales tumul-
„ tueuses que forme dans son sein
„ la basse jalousie de quelque Auteur
„ infortuné. Vous n'entendez plus
„ alors que des cris redoublés, que
„ des huées indécentes : l'esprit de
„ vertige devient l'esprit dominant.
„ Par bonheur ces occasions sont ra-
„ res. Les Abeilles irritées s'appaisent
„ par un peu de poussiere. Il ne faut
„ souvent qu'une belle scene, qu'un
„ trait ingénieux pour le faire rentrer
„ dans lui-même ; & tout auteur in-
„ digné contre lui dans la premiere
„ amertume d'une chûte éclatante,
„ conviendra dans le flegme de la
„ réflexion que c'est moins sa criti-
„ que qui est injuste que sa maniere
„ de critiquer. Une autre chose qu'on
„ ne peut pardonner au Parterre,
„ c'est sa passion d'être loüé. Ce Juge
„ inexorable & fantasque veut qu'on
„ exalte sans cesse son discernement
„ & son équité. Peut-on, sans rire, le
„ voir applaudir avec transport aux
„ éloges qu'on lui donne à la fin d'u-

„ ne Piece qu'il vient de ſiffler, uni-
„ quement parce qu'il s'imagine que
„ l'Auteur auquel il a battu des mains
„ dans ſon premier Ouvrage, n'a point
„ ſurpaſſé ni même rempli l'opinion
„ qu'il en avoit conçue. Quel bizar-
„ rerie ! Tranchons le mot. Le Par-
„ terre eſt un être indéfiniſſable, &c.

M. de B. . . eſt tenté de croire, malgré l'autorité d'Horace qui veut que toute Comédie ait cinq Actes, que celle qui n'en a que trois eſt la plus réguliere. Son raiſonnement eſt fondé ſur la difficulté de remplir cinq Actes ſans épiſodes, & généralement parlant ſur les vuides qui ſe rencontrent preſque toujours dans le ſecond & le quatriéme Acte. Il ne tire point ſes exemples de Moliere. *L'Ecole des Maris* ſembleroit prouver ſon ſentiment.

Il croit qu'en fait de Pieces de caractere nous en avons peu qui ayent eu un plein ſuccès, & qu'avant & depuis Moliere on ne peut citer que le *Menteur* de Corneille, le *Grondeur* de Palaprat, & le *Joüeur* de Regnard. L'Auteur ajoûte ſur cet article & ſur

la Tragédie bien des choſes qui méritent l'attention du Lecteur.

70. *Théâtre François, premier age depuis Jodelle juſqu'à Garnier, c'eſt-à-dire, depuis 1552. juſqu'à 1573. Second âge depuis Garnier juſqu'à Hardy... Troiſiéme âge depuis Hardy juſqu'à Pierre Corneille Auteur du Cid... Quatriéme âge depuis Pierre Corneille Auteur du Cid, juſqu'aux trois premiers mois de 1735.* Si l'on juge cette partie eſſentielle de l'Ouvrage de M. de B... par l'exactitude des Anecdotes, par le travail qu'elle lui a coûté, & par les bien-ſcéances qu'il y garde, on lui ſçaura beaucoup de gré des choſes qu'il apprend au Public, & on ne lui fera point de reproches ſur des omiſſions preſqu'inévitables. Nous dirons la même choſe ſur les articles qui compoſent tout le troiſiéme volume, & dont voici les Titres.

Maſcarades, Ballets, &c. Théâtre de l'Opéra. Ancien Théâtre Italien. Nouveau Théâtre Italien. Opera Comique, Particularités de la vie de quelques Comédiens François. Table Chronologique des Auteurs. Table Alphabé-

tique

tique des Auteurs. Table Alphabétique des Pieces.

ARTICLE XXV.

VINDICIÆ MELITENSES OU Apologie pour l'Isle de Malthe : Dissertation Latine publiée à Rome par M. l'Abbé de Marne Commandeur de Malthe contre le P. George de Raguse de la Congrégation des Bénédictins de Meleda, & imprimée chez Carcas Brochure in-4°. 1732.

LE point de Critique dont il s'agit ici entre M. l'Abbé de Marne & le R. P. George de Raguse, est tout à fait curieux & intéressant. Nous en aurions parlé plûtôt dans nos Memoires, s'il étoit tombé entre nos mains. Mais les extrémités se touchant toujours, le sort des feuilles volantes est, dans la Littérature, pareil à celui des gros in-folio. Car ceux ci le plus souvent *mole suâ stant* & ne vont pas ; & celles là vont si vîte & si rapidement qu'elles ne vont ni loin, ni long-tems,

le premier Vent les faiſant en quelque ſorte diſparoître, comme les feuilles des Deſtins reglés par la Sibylle de Cumes.

Cependant ce qui eſt bon, a toujours ſon prix. C'eſt une tradition aſſez conſtante & ce ſemble tout à fait fondée ſur le texte clair des Actes des Apôtres, que S. Paul, en allant à Rome, fut au ſortir de l'Iſle de Créte jetté par les Vents contraires du Nord ou Nord Eſt ſur les côtes d'Afrique, dans l'Iſle de Malthe, célébre dès-lors par ce naufrage, & depuis par les exploits des Chevaliers qui y ont établi comme le ſiége & le centre de leurs expéditions Militaires. On eſt jaloux de tout dans ce monde, & la Critique a droit, c'eſt à dire, ſe le donne de toucher à tout. Les équivoques des noms doubles ſoit en Géographie, ſoit en tout autre genre d'Hiſtoire, ont toujours été favorables à la Critique & aux chicanes.

Enfin il y a dans le monde deux Iſle de Malthe, *Melita*; l'une qui eſt celle d'Afrique dont nous venons de parler; l'autre dans la mer, ou plûtôt dans le golfe Adriatique ſur les côtes

de l'Illirie& de la dépendance même de Raguſe. Le R. P. George de Raguſe, a donc crû ſervir ſa patrie & ſans doute auſſi ſa Religion en tranſportant S. Paul & ſon naufrage de Malthe d'Afrique, à Meleda ou Malthe de Raguſe & d'Illyrie. L'équivoque du nom dit d'abord quelque choſe. Une autre équivoque du texte ſacré acheve de porter le nouveau ſyſtême à ſa démonſtration, c'eſt-à-dire à la démonſtration dont-il eſt capable.

S. Luc peint le naufrage de S. Paul dans la Mer Adriatique: Or la Malthe de Raguſe ou d'Illyrie, eſt dans le Golfe &par conſéquent dans la Mer Adriatique ; au lieu que Malthe d'Afrique eſt dans la Mer Ionienne. Voilà le fonds du procès. M. de Marne réſout la difficulté en habile homme. Il fait voir que la mer Ionienne eſt la mer Adriatique & que le golfe de ce nom n'en eſt que le golfe en effet, & comme ſi on diſoit le golfe de la mer Adriatique. Il cite ce vers des Triſtes d'Ovide *Adriacumque patens late bimarem que Corinthum*; où l'*Adriacum patens latè* ne ſauroit ſignifier un golfe

mais l'*Ionium magnum* la grande mer Ionienne. Il établit la même chose par d'autres passages d'Eustatius, de Solin, de Ptolomée.

Il a d'autres preuves décisives. Parti de Crete par un Vent du midi, S. Paul alloit droit en Italie. Mais le *Nord-Est, Euro-Aquilo*, étant survenu & ayant excité la plus horrible tempête, il n'étoit plus possible de suivre la même route, & il falut se laisser entrainer vers l'Afrique. *Non post multum autem*, dit S. Luc, *misit se contrà ipsam Ventus typhonicus qui vocatur Euro-Aquilo; cumque arrepta esset navis, & non posset conari in ventum.* Cela est formel; aussi le P. G. de Raguse voudroit bien changer *l'Euro-Aquilo* en *Euro-Notus*. Mais M. de Marne le rappelle impitoiablement au texte sacré de la vulgate, & lui fait un grand crime de cette infidélité qu'il traite, peu s'en faut, de sacrilege.

Autre preuve décisive: Sorti de Malthe S. Paul arrive tout de suite à Syracuse, à Rhége & de là bientôt à Rome. Ce n'étoit pas trop le chemin en venant de Malthe d'Illyrie: & pour le moins S. Luc qui rend un compte

fort détaillé des mers, des Isles, des côtes, des Païs, des Villes qui se trouvent sur sa route ou sur celle de l'Apôtre dont il est le très fidéle Historien, auroit dit quelque chose de celles qui séparent Syracuse, de Malthe d'Illyrie.

Enfin la tradition profane & religieuse met Malthe d'Afrique tout à fait en possession de l'honneur que Malthe de Raguse vient trop tard lui disputer sans assez de fondement. La comémoration anniversaire de l'arrivée de S. Paul est une grande Fête à Malthe, Malthe d'Afrique, Fête autorisée par l'Eglise & par la Congrégation des Rites. On a beau dire, cela seul formeroit un préjugé réspectable, & les Critiques qui ne respectent point de pareils préjugés, sont toujours téméraires. Mais lorsque ces préjugés se trouvent joints aux raisont solides que M. de Marne fait valoir; & qu'on n'a pour les infirmer, qu'une ou deux équivoques de noms à leur opposer, la Critique est en vérité plus que téméraire devant Dieu & devant les hommes.

Le P. George de Raguſe emploïe un argument qui ſe tourne facilement contre lui dans les mains de ſon habile adverſaire. Les Viperes de Malthe d'Afrique n'ont point de venin. Or celle qui mordit S. Paul en avoit. Mais voilà ce qui le trompe; elle en avoit avant que de mordre le Saint Apôtre, dès qu'elle l'eut mordu, elle n'en eut plus. Elle en avoit avant, puiſque les Malthois voyant la morſure, s'attendoient à voir l'enflure de la main & la mort même de l'Apôtre. Elle n'en eut point dès-lors, puiſque ni l'enflure ni la mort ne s'enſuivirent, que les Malthois étonnés du nouveau prodige regarderent S. Paul comme une divinité, & que depuis ce tems là ils ont reconnu qu'ils étoient redevables au grand Apôtre de ce que leurs Viperes n'avoient point de venin.

Un autre point auquel le P. George de Raguſe s'étoit attaché, étoit de prétendre que S. Luc étoit Hebreu, quoique pluſieurs le faſſent Grec. Sur quoi M. de Marne remarque que S. Luc traite de Barbares les Malthois comme faiſoient les Grecs qui traitoient

de Barbare tout ce qui n'étoit point Grec de langage & d'origine. Or de la résulte une nouvelle preuve du sentiment de M. de Marne ou plûtôt du sentiment commun de tous les Critiques & Historiens au R. P. George près. Car si c'étoit à Malthe de Raguse que S. Paul eût terminé son naufrage, S. Luc n'auroit pas traité de Barbares des Peuples si Voisins de la Gréce, confedérés avec les Grecs & qui parloient Grec ; au lieu qu'à Malthe d'Afrique on parloit sans doute la langue Punique tout à fait étrangere & barbare pour les Grecs.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ARTICLE XXVI.

IA LIE.

DE ROME.

ON a publié depuis quelque mois *Oratio totam fermè Historiam*

Romanam complectens, Habita Romæ in Ædibus Capitolinis XI Kal Maii ab Anonymo Authore die quâ dedicata fuit marmorea Leonis X. Statua, notis illustrata à Rodulphino Venuti Cortonensi. Romæ 1735.

Le troisiéme Tome de l'Histoire de Lorette par M. Martorelli.

Metodo d'imparare e d'insegnar le Lingue par M. Barba.

Le premier Tome Religionis Christianæ du Cardinal Gotti.

Dissertatio cum figuris de Santa Severa Panormitana Martyre.

La vita de venerabile P. Giuseppe della Conceptione fundatore delle Schole pie.

La vita di Mgr Bianchini Stampata in Verona.

De vero Rubicone quem Cæsar contra Romanum interdictum trajecit. Accedit examen factionis Rubicanianæ, ac prosthesis de Flumine Sapi Cesénæ proximo. in-4°.

Le Fleuve Rubicon si fameux par le passage de Jule César servoit autrefois de limites à la Gaule Cisalpine & à l'Italie proprement dite. On l'ap-

pelle aujourd'hui *Fiumecino.* Il reçoit trois Riviéres dont l'une qui eſt la plus occidentale, ſe nomme *Rugone*, & par corruption *Urgone.* Cluvier étoit perſuadé que cette Riviere avoit été le vrai Rubicon , conformément au témoignage de Strabon qui dit au Livre V qu'elle rouloit ſes eaux dans le voiſinage de Céſene. La ſeconde Riviere porte préſentement le nom de *Piſatello*. Léandre Alberti & Blondus ont pris celle-ci pour le Rubicon même ; quoique ce ne ſoit qu'un torrent la plûpart du tems ſans eau. La troiſiéme eſt le *Borco* qui arroſe la Ville de *Savignano.* C'eſt pour cela que les naturels du pays le nomment *Fiume di Savignano.* Entr'autres preuves que Scipion Claramontius apporte en faveur du *Piſatello*, il cite une ancienne inſcription qui fut déterrée de ſon tems ſur les bords de ce ruiſſeau. Elle contenoit en ſubſtance une prohibition formelle à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles fuſſent, de paſſer le Rubicon les armes à la main. Mais pluſieurs Sçavans ont jugé par les termes impropres de cette inſcription

qu'elle avoit été contre-faite. Ainsi l'opinion commune est que l'ancien Rubicon, & le *Fiumécino* ou la *Lusa*, qui porte ses eaux dans la Mer, ne sont différens que de nom. C'est le sentiment de Raphaël Adimari dans son Livre *de Situ Arimini* page 49. & de Jacques Villani, dans un autre intitulé *Ariminensis Rubicon*. Quant aux conjectures du nouvel Auteur, nous attendons, pour en rendre compte, que sa Dissertation nous ait été remise.

ALLEMAGNE.

DE GOTHA.

M. Godefroi Christophle Sommer vient de mettre au jour un Ouvrage singulier dans son espece, où il n'oublie rien pour établir la conformité de la Théologie Judaïque enseignée dans le *Zohar*, avec la Théologie Chrétienne.

Par le terme de *Zohar* ou SPLENDEUR, les Juifs désignent un Livre dont l'autorité est d'un grand poids parmi eux. Ce n'est qu'un tissu d'ex-

plications cabalistiques sur le Pentateuque, de Fables ridicules, d'Allégories forcées, de spéculations frivoles sur les proprietés mystérieuses des nombres, & de rêveries empruntées de l'école de Pythagore & des Platoniciens. Guillaume Postel avoit puisé dans le *Zohar* la plûpart des visions dont il a chargé ses Ouvrages. Il est étonnant qu'un Auteur qui fait profession de Christianisme, prétende retrouver dans un Livre de cette nature, les plus purs dogmes, & les plus saines maximes de la Théologie Chrétienne.

De Dresde.

On a mis en vente trois volumes *in-folio*, qui ont pour titre, *Emmanuëlis Schvvedenborgii. S. R. M. Regniquæ Sueciæ Collegii Metallici Assessoris opera Philosophica & Mineralia.* Dans le premier l'Auteur qui est Gentilhomme Suédois, s'attache à établir un nouveau systême de Physique. Les deux derniers s'étendent sur les diverses propriétés du fer & du cuivre; &

traitent grand nombre de queſtions curieuſes qui ont rapport à ces deux Métaux. Le Sçavant Naturaliſte réſerve pour les volumes ſuivans ſes découvertes ſur les autres Métaux. L'Ouvrage eſt enrichi d'un grand nombre de figures.

Le même Auteur a auſſi publié. *Prodromus Philoſophiæ Ratiocinantis de infinito & cauſâ finali creationis, deque Mechaniſmo operationis animæ & corporis*, in-octavo.

ANGLETERRE.

DE LONDRES.

M. Jackſon a publié, en réponſe au Livre de M. Law touchant les idées de l'eſpace du tems, &c. un Ouvrage qui a pour titre *A defenſe of a Book. &c.* C'eſt-à-dire, défenſe d'un Livre intitulé *l'Exiſtence & l'Unité de Dieu prouvées par la nature & par ſes attributs. Ou nouvelle défenſe de la démonſtration de l'Exiſtence & des Attributs de Dieu, par le Docteur Clarke, pour ſervir de réponſe à un Livre*

de M. Lavv , publié depuis peu ſous le titre de Recherches ſur les idées de l'Eſpace, du Tems , de l'Immenſité & de l'Eternité, auſſi-bien que de l'Exiſtence par elle-même , l'Exiſtence néceſſaire , & l'Unité de la Nature Divine. in-8°. Les deux Auteurs agitent dans leurs Ouvrages les mêmes matieres qui partagerent autrefois M. Leibnitz & le Docteur Clarke. Comme le premier, M. Law prétend qu'il n'y a point de vuide ou d'eſpace réel abſolu , &c.

Un ami de feu M. Wolton a mis au jour une Brochure *in-octavo* Ouvrage poſthume de ce Docteur, ſur la méthode d'étudier la Théologie : *Some Thoughts concernig a proper Method, of ſtudyng Divinity , &c.*

M. Shelton Gentilhomme du Comté de Nortfolk a traduit l'abrégé que le même M. Wolton avoit fait en Latin du Tréſor des Langues Septentrionales du Docteur Hickes. Cette traduction eſt enrichie de notes , d'additions , & beaucoup plus correcte que l'original, *in-quarto.*

PAYS-BAS.

DE LA HAYE.

Pierre Gosse débite *Traité du bon Chyle pour la production du sang, où l'on voit outre les causes ordinaires qui le corrompent, plusieurs maladies connuës,* il contient aussi les moyens de les prévenir, & les remedes pour les guérir. *in-douze* 2. *vol.* 1735. imprimé à Paris.

Le même Libraire distribue, *Systême de Logique abrégé par son Auteur avec une Préface sur l'abus des Abrégés.*

D'AMSTERDAM.

On trouve chez Is. Duim, la Tragédie de *Brutus* par M. de Voltaire, traduite en vers Hollandois, par J. Haverkamp.

W. Brinkink Libraire à Harderwick a imprimé & débitera dans peu, *Jurisprudentia Polonica* par M. J. F. W. Pagenstheri J. C. Professeur or-

dinaire à Hardewick, 2. volumes *in-quarto*. On trouvera auſſi le même Ouvrage chez H. Vieroot & Jean Ruyckoff le fils, Libraires à Amſterdam.

FRANCE.

DE LUÇON.

Extrait d'une Lettre du Pere Bonin Jéſuite au ſujet d'une lumiére Septentrionale.

Le 15. d'Octobre 1735. vers les 9. heures du ſoir on m'avertit qu'il paroiſſoit dans le Ciel une lumiere extraordinaire du côté du Nord. J'apperçus que c'étoit une Aurore Boreale. Un corps de logis lequel vû de l'endroit où j'étois, s'élevoit d'environ cinq dégrés & demi ſur l'horiſon, m'empêchoit de voir le cercle lumineux d'où les jets de lumiere ont coutume de ſortir. Les jets principaux partoient l'un éloigné du Méridien vers l'Eſt environ de dix dégrez, & l'autre environ de dix-huit dégrez du même côté. Les jets de lumiere étoient fort vifs, d'une lumiere jaunâtre, ſans aucun

mêlange de rouge. Il s'élevoit de tems en tems de ces deux endroits des colonnes de lumieres, d'abord aſſez minces, enſuite elles s'élargiſſoient & ſe diviſoient en deux & quelquefois en trois. Elles s'élevoient perpendiculairement à l'horiſon; enſuite elles avoient un mouvement de l'Eſt au Nord, & du Nord à l'Oueſt: mais dans ce mouvement elles devenoient un peu obliques à l'horiſon, l'angle aigu étant toujours tourné du côté de l'Occident. A meſure qu'elles s'avançoient elles laiſſoient ſur toute leur route, & ſelon toute leur longueur une trace de lumiere d'autant plus vive qu'elle étoit plus proche de la colomne lumineuſe. Les colomnes n'allerent point au-delà de quarante degrez du Nord vers l'Oueſt, & leur hauteur n'excéda jamais celle des étoiles ſupérieures de la grande Ourſe qui paroiſſoit alors aſſez clairement. Je ne vis le Phénomene que juſque vers neuf heures & demie qu'il ceſſa tout-à-fait. Pendant le quart d'heure que je l'obſervai, il ſortit cinq à ſix jets des deux endroits que j'ai déſignés, & trois ou quatre

moins vifs, à vingt dégrez du Méridien tirant vers l'Occident. Comme je ne vis point le commencement de cette lumiere Boréale, je ne puis en faire une plus ample description. Un vent de Nord-Est avoit soufflé tout le jour du 15. d'Octobre, & avoit donné un tems froid & sec, &c.

DE PARIS.

Nouveau Calendrier à Compas dédié & présenté à Monseigneur le Dauphin par Jacques Baradelle Ingénieur pour les Instruments de Mathématiques.

Ce Calendrier est fort simple. Il marque pour 56. années le quantiéme du mois & chaque jour de la semaine le tems fixe des nouvelles & pleines Lunes, de ses quartiers, & l'âge de cette planette pour tous les mois d'un Cycle Lunaire, la Letre Dominicale, l'Epacte, le nombre d'Or, les années & mois pour le jour de Pâques, & ceux des Fêtes mobiles; Il donne aussi les tems du lever & du coucher du Soleil pour toutes les Latitudes sem-

blables à celle de Paris. La Lettre Dominicale pour le premier Dimanche de l'Avent. L'operation eſt fort ſimple : L'on trouve tout ce qui eſt enoncé ci deſſus par une ſeule ouverture de Compas ; le Calendrier eſt collé ſur Carton relié en Maroquin ou en Veau, ou plus ſimplement, avec le Compas qui eſt dans un foureau tenant à la bordure. Il ſe débitera auſſi en feuilles & ſans Compas. A Paris chez le Sieur Baradelle Ingenieur pour les Inſtrumens de Mathématiques Quai de l'Horloge du Palais à l'Enſeigne de l'Obſervatoire, vis à vis les grands dégrez de la Riviére.

Le Sieur Vincent du Toüret qui a donné en 1730. un Examen ſur les Cartes Générales des quatre parties de la Terre publiées par feu M. de Lille en differens tems; donne avis au Public qu'il a trouvé par une longue recherche, & une étude particuliere, des Mémoires & des eclairciſſemens ſuffiſants, pour diviſer la Carte Générale de l'Empire d'Allemagne par ſouverainetés & par poſſeſſions ; il ſe ſert pour cet effet des Cartes Générales en blanc de Guillaume Sanſon, ſur leſquelles,

il lave en plein de differentes couleurs toutes les possessions de chaque Prince, en quelque lieu qu'elles soient situées, chaque Souverain ayant sa couleur: les Barrieres ou Limites y sont fixées, & corrigées aux endroits necessaires, tant du côté de la France, des Païs-Bas, de la partie de la Pomeranie qui appartient au Roi de Suede, que du côté de la Turquie en Europe &c. Il fait aussi differens autres Ouvrages dans le même goût sur plusieurs Cartes, pour les rendre plus utiles, & plus curieuses.

Ceux qui souhaiteront avoir de ces sortes de Cartes, soit Officiers, ou autres particuliers, peuvent s'addresser à lui; il demeure Rue neuve Sainte Catherine, près la Place Royale chez le Sieur Bressè Marchand de Vin, à l'Echarpe blanche à qui l'on pourra laisser un billet, si on ne le trouvoit pas.

Le même Auteur se propose encore de donner dans quelques-tems au Public quatre Tables curieuses, & Méthodiques pour la Géographie, sur les quatres parties de la Terre, qui com-

prendront tous les Etats qui s'y trouvent &c. distribuées en 6. Colonnes qui auront chacune leur titre outre le Général, avec des accolades dans les endroits nécessaires; elles seront ou gravées, ou imprimées sur du papier de la même grandeur que les Cartes ordinaires, afin de pouvoir leur donner place, si l'on veut, dans les Atlas. Il y a déja deux minutes de faites & constatées desdites quatre Tables; le Titre Général donne l'idée de tout l'Ouvrage, & les Titres particuliers expliquent ce qui est contenu dans chaque Colonne.

Il montre aussi la Géographie par principes, & par une Methode courte & facile.

Livres nouvellement imprimés,

Traité de l'Obéïssance des Chretiens aux Puissances où l'on montre par l'Ecriture Sainte, & par l'Histoire de l'Eglise en quoi les Chrétiens doivent obéir à leurs Souverains, en quoi ils doivent refuser de leur obéir; & quelle conduite ils doivent tenir dans leur

refus; volume in 12, imprimé à Utrecht chez Henri Corneille le Févre,& se vend à Paris chez Briasson Libraire ruë S. Jacques 1735.

Histoire de Cyrus le jeune & de la Retraite des Dix mille avec un Discours sur l'Histoire Grecque par M. l'Abbé Pagi Prévôt de l'Eglise de Cavaillon, à Paris chez Didot Quai des Augustins, à la Bible d'Or 1736.

Les Oeuvres de Virgile Traduction nouvelle, le Latin à côté avec des notes Historiques & Géographiques par M, l'Abbé de la Landelle de S. Remi 4. volumes in-12. 1736. *chez Jean Barbou & Gregoire Dupuis ruë S Jacques.*

Abrégé de l'Histoire Sainte avec des preuves de la Religion par Demandes & par Réponses. Chez la veuve Etienne, Briasson ruë S. Jacques, & Jacques Guérin Quai des Augustins 1735.

L'Ordre de l'Eglise ou la primauté & la Subordination Ecclésiastique selon S. Thomas par le P. Bernard d'Arras Capucin, ancien Lecteur en Théologie 1736.

L'Etna de P. Cornelius Severus, & les Sentences de Publius Syrus traduits en François avec des remarques, des

Dissertations Critiques, Historiques; Géographiques &c. & le texte latin de ces deux Auteurs à côté de la traduction. Chez Chaubert Quai des Augustins, & Clousier ruë S. Jacques 1736.

Le Triomphe de la Pauvreté & des Humiliations, ou la vie de Mademoiselle de Bellere du Tronchay, appellée communément Sœur Louise, avec ses Lettres. Chez Gabriel Martin ruë S. Jacques à l'Etoile.

Les Oeuvres de M. Boileau Des-Preaux avec des éclaircissemens Historiques, nouvelle édition revuë & corrigée. 2. volumes in-12. 1735. *à Paris chez Alix Libraire ruë S. Jacques au Griffon.*

Leçons de Physique contenant les Elemens de la Phisique déterminés par les seules loix des Méchaniques expliquées au Collége Royal de France par Joseph Privat de Moliéres Professeur Royal en Philosophie de l'Académie des Sciences & membre de la Société Royale de Londres. Tome II. à Paris chez la veuve Brocas ruë S. Jacques, Musier, Quai des Augustins, & Joseph Bullot ruë de la Parcheminerie.

Géographie des Enfans ou Méthode

abrégée de la Géographie divisée par Leçons avec la liste des Cartes nécessaire aux Enfans par M. l'Abbé l'Englet, du Fresnoy. vol. in-12. 1736. à Paris chez Rollin fils à S. Athanase & chez de Bure l'ainé à S. Paul, Quai des Augustins.

Melchukina ou Anecdotes secrettes & Historiques, chez Rollin fils Quai des Augustins, & Clousier rue S. Jacques. 1736. vol. in-12.

Les Egaremens de l'Esprit & du Cœur de M. Crebillon fils, ou les Mémoires de M. de Meillecour, à Paris chez Prault fils Quai des Augustins 1736. *vol.* in-12.

Rollin fils a reçû de Londres les *Mémoires de M. le Marquis de Feuquiere* en un volume in 4°, & en quatre volumes in-12.

Errata du mois de Janvier 1736.

PAge 35. ligne 4. plus grossiere, *ôtez* plus. Page 41. ligne 22. public, *lisez* publique, Page 50. ligne 2. Rpin, *lisez* Rapin. Page 65. ligne 4. fardelle *lisez* far delle. ligne 7 Vuonio, *lisez* Huomo Page 89. ligne 20. en attenant, *lisez* en attendant Page 177 ligne 26. ne pouroit; *lisez* ne pouvoit.

TABLE DES ARTICLES
du mois de Février 1736.

ART. XIV. HIstoire Littéraire de la France Tome II &c. Page 198

ART. XV. Oeuvres diverses de M. Pellisson de l'Académie Françoise &c. 219

ART. XVI. Mémoires de Hambourg, de Lubeck, & de Holstein; de Dannemarck de Pologne & de Suéde &c. 234

ART. XVII. Géographie Physique ou Essai sur l'Histoire naturelle de la Terre traduite de l'Anglois de M. Woodward, &c. avec la réponse aux observations de M. Camerarius 244

ART. XVIII. Histoire d'Angleterre &c. Tome II. 261

ART. XIX. Explication d'une Médaille singuliere de Domitien &c. 299

ART. XX. Histoire Ecclesiastique pour servir de continuation à celle de M. l'Abbé Fleury, tome XXXIV. &c 302

ART. XXI. Histoire Générale des Drogues simples & composées, &c. 317

ART. XXII. Histoire de la Ville de Paris &c. 325

ART. XXIII. *Joannis Alberti Fabricii, &c. Biblioth. med. & infimæ Latinitatis.* 333

ART.. XXIV. Recherches sur les Théâtres de France &c. 341

ART. XXV. *Vindiciæ Melitenses* ou Apologie pour l'Isle de Malthe &c, 361

ART. XXVI. Nouvelles Littéraires. 367

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mars 1736.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dédiés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le DUC DU MAINE.

Mars 1736.

Imprimé à Paris, & se vend
A LYON,
Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois, en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9. vol.	1719.	12. v.
1702.	12. v.	1720.	5. v.
1703.	12. v.	1721.	12. v.
1704.	13. v.	1722.	12. v.
1705.	12. v.	1723.	12. v.
1706.	12. v.	1724.	12. v.
1707.	12. v.	1725.	12. v.
1708.	12. v.	1726.	13. v.
1709.	12. v.	1727.	12. v.
1710.	12. v.	1728.	12. v.
1711.	12. v.	1729.	12. v.
1712.	12. v.	1730.	12. v.
1713.	12. v.	1731.	12. v.
1714.	12. v.	1732.	12. v.
1715.	12. v.	1733.	12. v.
1716.	12. v.	1734.	12. v.
1717.	12. v.	1735.	14. v.
1718.	12 v.	1736.	3. v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Mars 1736.

ARTICLE XXVII.

HISTOIRE DU THEATRE François depuis ſon origine juſqu'à préſent avec la vie des plus célébres Poëtes Dramatiques, des extraits exactes, & un Catalogue raiſonné de leurs pieces, accompagné de notes Hiſtoriques & Critiques. Tome II. à Paris, rüe S. Jacques chez P. G. le Mercier Imprimeur Libraire au Livre d'Or, & Flahaut au Palais

Gallerie des Prisonniers. 1735. in-12. *comme le premier. Pages* 568.

NOus avons parlé du premier volume de cet ouvrage (*Février* 1735. Article XIII page 197.) d'une maniere assez étenduë pour faire connoître le plan des Auteurs & l'execution d'une partie de leur dessein. Nous suivrons de même les autres volumes à mesure qu'ils paroîtront. La Préface du second est une espece d'apologie ou de représaille dans laquelle nous n'entrerons point. Nous l'avons dit au sujet de M. de Beauchamps, & nous le repétons. La rivalité des Ecrivains qui, sans se donner le mot, travaillent sur un sujet aussi épineux que l'est l'Histoire du Théâtre François, ne sçauroit tourner qu'à leur gloire & au profit du Public. Contentons nous d'exposer leur travail dans nos Memoires.

Ce volume contient 1°. Le curieux Arrêt du Parlement portant défense aux Confreres de la Passion " de jouër

» le Myſtere de la Paſſion de notre
» Sauveur, ni autres Myſteres ſacrés
» ſous peine d'amande arbitraire, leur
» permettant néantmoins de pouvoir
» jouer autres Myſteres profanes,
» honnêtes & licites ſans offenſer ou
» injurier autres perſonnes &c. En
datte du Samedi 17. Novembre 1548.
2°. L'extrait du Myſtere de Sainte
Barbe. 3°. L'Hiſtoire de la Bazoche.
4°. Une *Moralité* & une *Farce* de la
façon des Bazochiens. 5°. Myſteres
répréſentés aux entrées des Rois. 6°.
L'Hiſtoire des *Enfans ſans ſouci*. 7°.
Une *Sotiſe* de leur compoſition. 8°.
Faits Hiſtoriques ſur les Auteurs & les
Acteurs qui parurent avant 1548. 9°.
Catalogue & extraits des Myſteres
depuis leur origine juſqu'en 1520.
On verra la ſuite de ce Catalogue au
troiſiéme volume.

Nous ne dirons rien de l'Arrêt du
Parlement, ſinon que le motif de la
Cour étoit d'abolir un jeu dont la dévotion
ſimple de nos peres avoit été
le principe, & dont des lumieres plus
épurées faiſoient trop voir l'abus & le
ſcandale. Il ne s'agit ici que de faire

conoître le goût des Spéctacles de ces tems-là, assez semblable à celui des prédications contemporaines. Outre les Mysteres exposés dans le premier tome rien n'étoit plus propre à en donner l'idée que le Mystere de Sainte Barbe. Nos Auteurs l'ont choisi préferablement à beaucoup d'autres, parcequ'il peut passer pour nouveau. Il est tiré d'un Manuscrit qui ne se trouve que chez le Roi. Il est divisé en cinq journées avec des titres Latins qui seuls feroient voir *l'apédeutisme* presqu'incroïable de nos bons peres du quinziéme siécle. Comme ils se donnoient plus de liberté sur les légendes des Saints que sur l'Evangile, l'on peut juger d'un coup d'œil jusqu'où devoit aller leur pieuse extravagance si sagement réprimée par le Parlement.

Dyoscorus Roi de *Nichomedie* fait des lamentations sur la perte de sa femme. Florimond & Laomédon deux de ses Chevaliers font de vains efforts pour le consoler. Mais il écoute Adrascus troisiéme Chevalier qui lui conseille de faire instruire avec soin la

fille qui lui reste. Le messager *l'Amenant* reçoit ordre de l'aller chercher. Elle vient avec sa *Galathée*. Le Roi demande des Docteurs habiles. On lui en indique deux d'Athenes. Ces Docteurs sont Maître Amphoras & Maître Alphons qui viennent sur le champ; & en conséquence de l'ordre de bien instruire Barbe sur-tout dans la haine de la Réligion Chrétienne, ils s'en vont la faire étudier dans un endroit du Théâtre, où ils jettent devant elle un tas de Livres, que Maître Amphoras nomme en ces termes.

Vous orrés Lucan & Craton,
Precien, Donaist & Chaton,
Stace, Seneque, Terence,
Orace, Perseus, Fulgence,
Nazo, Maro, & Juvenal,
Lucresse, Mars, & Martial,
Espinoüs, Macrobeus,
Démocritus, Virgilius,
Boesse, Remi & Bocasse,
Anaxagoras & Orace,
Valere, Platon & Prophyre &c.

Pauvres Auteurs, voilà comme on

vous traitoit en France il n'y a pas deux cens ans ! il ne faut pas oublier que durant la pause de l'étude de Barbe (*pausa*) les Diables se mettent aux champs & se réjouissent du dessein de Dyoscorus. Cependant les deux Maîtres débitent leur doctrine sur la Théologie Païenne à peu près dans le même stile qu'ils ont emploïé pour les Auteurs, c'est-à-dire avec une suprême Bestise. Ce qu'il y a de plus sensé, c'est la réfléxion de Barbe sur les Dieux.

Barbara.

Il mouroient donc

M. Amphoras.

Le devés croire,

Ainsi que les autres mondains

Barbara.

Combien a t'il que le derrain (*dernier*)

Trespassa !

M. Amphoras.

Six cens ans ou plus

Ce dernier est Pheton (Phaëton) Barbe demande quel est son pere, & faisant remonter les Docteurs jusqu'à

Saturnus, elle les embaraſſe tellement par ſes queſtions, que Galathée laſſée de cette diſpute, les engage à laiſſer repoſer la Princeſſe. Elle dort, ou en fait ſemblant *Pauſa : fingat Barbara dormire.* Durant cette pauſe. " La » Sainte Vierge prie le Seigneur de » vouloir tirer des ténébres cette jeu- » ne Princeſſe . . . . Dieu exauce la » priere de ſa mere, & envoïe l'An- » ge Gabriel pour preparer le cœur » de cette fille & le fortifier contre » l'erreur. Lucifer de ſon côté dépê- » che ſes Demons pour inſpirer les » deux Docteurs qui ne manquent » pas de revenir trouver Barbe dans » l'intention de prendre leur revan- » che & de répondre à ſes objec- » tions.,, Mais quel eſt leur étonne- ment lorſqu'elle leur dit en parlant des faux Dieux.

Puiſqu'ils furent de malles mœurs,
Et de diffamables humeurs
Je juge que Dieux ne ſont point

A quoi Maître Amphoras repond

Barbe laiſſés cet argument.

Il est vrai que les deux Docteurs après avoir été confondus, ne laissent pas de dire au Roi qu'ils ont fait merveille ; aussi reçoivent-ils *avec empressement* mille Ducats chacun.

„ Lucifer qui craint la conversion » de la Princesse ordonne à Sathan » de faire son possible pour l'empê» cher. „ Il execute l'ordre. Dyoscorus par son conseil prépare un Sacrifice à Jupiter, & invite à la Fête les Princes ses voisins. C'est *l'Amenant* qui va les rassembler. On y voit *Dyogénes l'Egyptien Empereur sous Maximien, Marcianus Prevôt de Nichomedie avec ses Chevaliers & Tyrans ; Rifflemont Seigneur Persien*, & tout le Peuple convoqué par un cri Public. Il s'y trouve par hazard un Pellerin Chrétien amené l'on ne sçait comment de Jerusalem par Alexandrie à Nichomedie. La Princesse s'entretient avec lui durant la pompe du Sacrifice qui finit par des *Oraisons* que l'on répéte en retrogradant Vers pour Vers. Ce jeu d'esprit (si c'en est un) merite quelqu'attention. Suppósez dix Vers que vous puissiez dire de suite & répéter

en commençant par le dernier jusqu'au premier ſans changer le ſens. L'on a raffiné ſur ce jeu en ne ſe ſervant que de Lettres également retrogrades, comme dans ce Vers Latin :

Roma tibi ſubito motibus ibit amor.

& mieux encore dans une belle inſcription (*a*) Grecque qu'on lît ſur le Benîtier de S. Etienne des Grès, & ailleurs. Revenons au Sacrifice de Dyoſcorus. " Les deux pauvres, l'Aveugle, „ le Sourd & le Boiteux ne manquent „ pas de demander leur guériſon, & „ la cérémonie ſe termine par les dons „ que chacun fait au Grand Prêtre. „ Il ſouhaite mille benedictions à „ l'aſſemblée qui ſe ſépare fort ſatiſ„ faite de l'ordre & de la magnificence „ de la Fête, que la Princeſſe déteſte „. Le Roi fait ſemblant de ne pas l'entendre, & conclut à l'enfermer pour mettre à couvert ſa beauté. " Barbe y „ conſent ſans peine & l'on envoïe „ chercher Murgault & Gandeloche „ Maçons pour executer ce projet

(*a*) ΝΙΨΟΝ. ΑΝΟΜΗΜΑΤΑ: ΜΗ, ΜΟΝΑΝ. ΟΨΙΝ.

„ *Pausa : Dicant operando , & in lu-*
„ *do habeant lapides , & materiam ,*
„ *& calcem ut operantur. Hic finit*
„ *prima dies Mysterii beatæ Barbaræ*
„ *Virginis.* Pause : les Maçons cau-
„ sent en travaillant : & il faut qu'il
„ y ait dans le jeu des pierres & des
„ matériaux & de la chaux, afin qu'ils
„ travaillent. Ici finit la premiere jour-
„ née du mistere de Ste Barbe Vierge„.

Cette journée extraite de l'extrait nous dispenseroit d'exposer les quatre autres, si la précaution qu'ont pris nos Auteurs pour montrer qu'on ne doit point se formaliser de pareilles naivetés, ne nous mettoit à couvert comme eux, dans la nécessité de rendre compte des ouvrages publics. Dans la seconde journée Rifflemont las du célibat se met en tête d'épouser la Princesse Barbe. Rigault & Boucher ses Chevaliers lui disent que c'est très-bien fait. Il charge le premier de la demander à son pere. Car il n'ose le faire lui-même, & il demeure derriere son confident sans dire mot. Dyoscorus tient conseil sur cette affaire & Florimond qui le voit déja déterminé, lui dit :

A, a, Monſieur, je vous dirai
Vous propoſez & répondez :
Puiſque conſeil vous demandez,
Oüir devez l'opinion,
Et la bonne relation
De votre conſeil tout par ordre,
Afin qu'il n'y ait que remordre.

Ce conſeil eſt traité en regle, du moins Théâtrale ; car un des confidens tient pour, & l'autre contre. Dyoſcorus perſiſte dans ſon deſſein en faveur de Rifflemont. Il y prépare ſa fille : mais elle lui dit qu'elle a fait vœu de demeurer Vierge. Le Roy s'imagine que c'eſt à Diane qu'elle a voüé ſa virginité & il porte ſa réponſe à Rifflemont. Le voilà congedié. La Tour deſtinée à renfermer la Princeſſe ſe trouve achevée dans cet intervalle. Elle y monte, fait ſa priere, puis envoye chercher l'*Amenant* pour lui remettre une lettre qu'elle adreſſe à Origenes Docteur ou Evêque d'Alexandrie. (*Doctor vel Epiſcopus*) Mais elle feint que c'eſt un Médecin qu'elle conſulte ſur une maladie. L'*Amenant*

monte (*a*) à cheval, boit en chemin, arrive, frappe à la porte, & trouve les portiers occupés à joüer. *Pause. L'Amenant vient vers Origenes, & le salue.* Origenes ayant compris le sens de la Lettre, dicte sa réponse au Prêtre Isacar, tandis que Lucifer de son côté fait une contre-batterie dans une assemblée de Démons. Isacar ne laisse pas de partir avec la lettre & le Messager. *Pause. Ils marchent & le fol parle.* Ses discours ne sont point dans l'original. Le fol parloit de génie pour amuser le peuple durant la pause. Nos Auteurs prouvent très-bien par un exemple tiré du Mystere de Saint Christophe, que le fol ne disoit guéres que des folies grossieres; & l'on en peut encore mieux juger par les discours des sages de cette Piece. » Barbe » voyant revenir le Messager appelle „ sa suivante. *Pausula: descendat Ga-* „ *lathea superiùs & dicat Barbare* ". On lui dit d'ouvrir la porte. Elle l'ou-

(*a*) „ Qu'on ne s'imagine pas que ce che- „ val fut réprésenté par une machine. C'étoit „ un cheval effectif aussi-bien que l'âne sur „ lequel J. C. monte à la fin de la seconde „ journée de la Passion.

vre. Le prétendu Médecin entre. Le Roy survient & paroît surpris : mais le nom de Médecin dissipe son étonnement, aussi-bien que quelques termes de Médecine ausquels un Courtisant applaudit en disant : „ Voici un
„ habile homme ; je m'en apperçois
„ bien à ses discours, répond Dyosco-
„ rus. Il sort ensuite. Isacar continuë
„ ses instructions auprès de la Prin-
„ cesse & se retire enfin pour aller
„ joindre Origenes à qui le recit de
„ cette avanture cause une joye inex-
„ primable „. Lucifer outré fait inspirer par Sathan à Dyogenes le dessein de persécuter les Chrétiens. Le conseil tenu & Rifflemont averti aussi-bien que Dyoscorus, celui-ci laisse ses Etats à gouverner aux deux Docteurs. Tous se disposent pour le Siége d'Alexandrie. Le premier assaut n'ayant pas réüssi : non plus que les propositions de paix, les trois Princes en viennent à un assaut général durant lequel les Démons par ordre de Lucifer jettent dans un tombereau les ames & les corps des Payens tués.

Troisiéme journée. Après quelques

Scenes de la Vierge, des Anges, & des Maçons qui percent une troisiéme fenêtre à la Tour de Barbe, après son baptême qu'elle reçoit de Saint Jean-Baptiste, des aumônes qu'elle donne à deux pauvres *Mal-aisé* & *Claquepate*, & une Scene de Lucifer qui ordonne à Sathan de remplir de fureur le cœur de Dyoscorus, ce Roy à la vûë des trois fenêtres s'emporte contre les Maçons, & beaucoup plus contre sa fille qui lui déclare qu'elle a prétendu en cela honorer la Trinité. Son pere la poursuit l'épée à la main. La Vierge paroît, & par son intercession Barbe passe au travers des murs. Dyoscorus avec ses Satellites la cherche en vain. Il fait monter à cheval l'*Amenant* pour la découvrir. Mais un Berger du pays montre l'endroit où elle est cachée, & le Roy la fait mettre en prison : cependant la nature parle au fond de son cœur, & il s'écrie plusieurs fois :

Helas ! qu'esse que de ce monde.

„ Pour tâcher de la ramener par la
„ voye de la douceur il envoye cher-

„ cher les deux Docteurs à qui il ap-
„ prend sa disgrace. Je m'en étois tou-
„ jours bien douté, lui dit Ampho-
„ ras“. Barbe résiste aux caresses d'un pere & aux discours des Docteurs qu'elle veut envain tirer de l'erreur. On la livre au Prevôt Marcian. Lucifer profite de ce moment pour animer la rage du Roy & du Prevôt. Barbe refuse de renier la Foi. On ordonne qu'elle soit foüettée. Talifart & Contrefoi executent les ordres. *Pausa, exuant eam.* Sur quoi „ Dyoscorus songeant
„ avec plaisir aux cruautez que Mar-
„ cian va exercer contre sa fille, or-
„ donne qu'on lui serve à souper“. Grongnart & Cornibert disent que c'est leur *goût*.

Quatriéme journée. Comment la décrire? Imitons la sagesse de nos Auteurs, & soyons encore plus courts qu'eux. *Tyranni ligant eam nudam ad postem.* Les Boureaux se lassent de la tourmenter. Marcian employe inutilement les prieres. Elle résiste. On recommence la flagellation à coups de *cuir de Cerf*. Alimodés lui dit:

Barbe ma gentil Demoiſelle
Je vous requiers, ayez pitié
De votre grant formoſité.

Elle eſt inſenſible, & Marcian après lui avoir fait frotter ſes playes avec du vinaigre & du ſel ne ſçachant plus quel tourment imaginer la fait remener en priſon pour être couchée ſur des cailloux pointus. La Sainte Vierge intercede pour elle. *Pauſa. Deſcendant Deus & Angeli cantando & veniant ad carcerem.* Les Démons déſeſperés répetent en façon de Rondeau ces Vers:

C'eſt un mauvais commencement
Pour bien garnir noſtre meſnaige.

Enſuite ils vont inſpirer Marcian. *Pauſa: fingat Marcianus dormire & Demones veniant ad eum.* Marcian réveillé fait venir Barbe. *Pauſa: vadant quæſitum Barbaram & habeant cordam ad ligandam eam.* Comme la Sainte dit au Prevôt qu'il eſt du *Deable endurci*, l'on fait encore une pauſe. *Pauſa: ſuſpendunt eam.* Irrité par ſa conſtance & par ſes reproches, il la fait déchirer avec des peignes de fer,

& brûler avec des lampes ardentes. Elle offre au Tyran qu'elle nomme *Truant* de *menguer* ſa chair au *vergueuſt ſus & jus dedans ung plat.* Sur ces entrefaites *ſtultus loquitur.* Nous avons dit comment. Les promeſſes ne réüſſiſſant pas à Marcian, il commande qu'on écraſe la tête de la Sainte avec des maillets de fer. *Pauſa : ligant eam, & habeant maleas ferreas.* Contrefoy & Marinart *frappent de hault ſur cette enclume* comme ils le diſent ; & Marcian s'écrie.

Par Saturnus, je cuide & croix
Que tu es Nigromencienne
Ou une mauldicte Arrienne.

On lui coupe les mamelles avec des *conſteaux eſbrechés, mal - taillans, lours, & tous brechés.* Puis on la renvoye en priſon. ,, *Pauſa* : ici ſe dit
„ un Rondeau, Deables éveillez-vous:
„ & après ce Rondeau dit Lucifer,
„ haro, haro, je creve d'ire. Et doit
„ on faire en Enfer grand tonnoire
„ & grand hullement avant que dire
„ ledit Rondeau ; & doibvent être tous

„ les Deables en enfer, & ſortir quand „ Lucifer parlera „ Sur quoi nos Auteurs diſent que „ Les Diables font „ ici un branle à peu près ſemblable à „ celui qui eſt rapporté dans la jour- „ née ſuivante à l'exception de la chan- „ ſon qui ne ſe trouve point ici. „ Véritablement dans la cinquiéme journée il y a une chanſon réguliére en branle, chantée & danſée par les Démons. Pour finir ce jour-ci, Sathan va inſpirer de nouveau Marcian. *Pauſa : vadat Sathan ad Marcianum, & fingat dormire.* A ſon réveil il prononce une Sentence qu'on n'exécute qu'en cette maniere. *Exuant eam uſque ad umbiculum (umbilicum) ſtultus loquitur. Silete in paradiſo.* A la priere de la Vierge *Angelus ponat tunicam ſuper eam. Pauſa : ducant eam per ludum percutiendo.* Les Bourreaux deviennent aveugles. *Fiant ibi ceci. Pauſa : ducant eam ad patrem, & ſtultus loquitur. Pauſa : pro quarta die. Barbara maneat in manus patris, & Tyranni revertantur ad Marcianum.*

Cinquiéme & derniere journée. Leviathan plus propre apparemment

que Sathan à exécuter sa commission est envoyé par Lucifer pour animer Dyoscorus contre sa fille ; Leviathan réüssit. Car le Roi donne ordre que Barbe soit enfermée dans un tonneau percé de gros clouds. *Pausa : vadant duo Tyranni quæsituri dolium ; & Grongnart vadat quæsitum claves* (des Clouds) on roule ainsi le Corps de la Sainte sous les yeux du Roi qui dit *Roulles* fort. Barbe en sort sans blessure. La fureur de Dyoscorus augmente par la présence de Leviathan qui ne le quitte point, de sorte que le Pere traîne sa fille par les Cheveux jusques sur une Colline où malgré S. Valentin qui se trouve là, & après la priere de Barbe, Dyoscorus lui coupe la tête. *Percutiat Dyoscorus.* « Pause : Les » Anges descendent du Paradis en » chantant l'Hymne *Virginis proles* & ,, les Orgues répondent en Paradis ; ,, & il faut qu'il y ait une grande ,, mélodie. ,, Dieu couronne Sainte Barbe, & foudroïe Dyoscorus. L'on pourroit s'imaginer que le Spectacle finit là. Point du tout. Le Spectateur n'en est pas quitte pour si peu. Nous

ne ferons qu'indiquer à nos Lecteurs les ſcenes ſuivantes. Vengeance des Demons ſur l'ame de Dyoſcorus. Branle autour de lui. *Lucifer incipit cantilenam cantando.* Exhortation de Leviathan au Parterre. Sepulture de Sainte Barbe par S. Valentin. Propos joïeux de Maliverne aveugle, de Malnourri boiteux, de Linart ſourd, de Briſſault poſſédé. Leur guériſon au Tombeau de la Sainte. Ordre d'un Païen Maire de Nychomedie de faire une Châſſe. Diſcours & travail de l'Orfevre à qui l'on donne un million d'avance. Tranſlation du Corps mis en Chaſſe dans une Egliſe faite exprès. Cérémonie complette avec des Cierges. Deſſein pris par le Roi de Chippre de délivrer Nychomedie de la tyrannie des Infideles. Inquiétudes de Dyogenes qui envoïe demander du ſecours à Maximian. Siege de Nychomedie. Ordre aux Demons d'aller chercher les ames des Païens avec leur *Charette* au lieu de s'amuſer à la *Cuiſine*. Victoire des Chrétiens. Reſurrection de deux Chrétiens tués au Combat. Deſeſpoir de Sathan d'avoir perdu ces deux

deux ames. Description de la chartretée conduite par Satan *ce ne sont ne Chappons, ne Poulles ; ce sont des Sarrazins les ames.* Enlévement de la Chasse de Sainte Barbe que le Roi de Chippre transporte à Rome. Conversation du Roi & du Pape. Cérémonie de la Chasse déposée au *Cymetiere Saint Calixte.* Souper du Pape & du Roi ; le premier dit le *Benedicite*, & après le repas *gratias agimus.* Statuë de Sainte Barbe apportée par un Imager & portée en procession tandis que le Pape chante *Te Deum Laudamus.* C'est la fin ordinaire des *Mysteres des Saints.*

En voilà assez pour cet Article dont le principal merite est celui de la rareté. L'on ne connoissoit point ce *Mystere.* Nous avons l'obligation aux deux Auteurs de l'avoir fait connoître. Nous leur devons, de plus, grand nombre d'observations curieuses qu'ils ont repandues dans les articles suivans & qui rendent ce volume précieux. Leur Catalogue Chronologique des *Mysteres* depuis 1380 jusqu'en 1548 quoique non encore achevé nous mon-

tre évidemment par un expoſé travaillé avec ſoin qu'ils ſont tous iſſus de celui de la *Paſſion*, le plus ancien & le modele des autres. Par tout même goût ſoit de compoſition ſoit de Spectacle. Ce qui prouve combien les Poëtes & les Spectateurs ſont eſclaves de l'habitude & de l'imitation. C'eſt une démonſtration fondée ſur la ſuite & l'enchaînement de ces pieces. Elles ſont tirées pour la plûpart de l'ancien & du nouveau Teſtament, des Actes des Apôtres, de la vie des Saints & de quelques traits d'Hiſtoire. Il y en a pluſieurs qui ne ſeroient guéres connuës, ſans le ſecours que les Auteurs ont eû de la Bibliotheque du Roi, & ſans les peines qu'ils ſe ſont données pour éclaircir une matiere ſi obſcure. Quoique ce dernier Article ſoit un des plus féconds en recherches, nous nous contenterons d'y renvoïer les Lecteurs curieux ; il nous ſuffit de faire obſerver cette Généalogie de *Myſteres* qui ſe reſſemblent preſque tous. Nous entendons ceux des Confréres de la Paſſion.

A l'égard des Myſteres répréſentés aux entrées des Rois & des Reines de

France à Paris, ils étoient fort differens. Nos Auteurs en font voir la difference par les faits même, c'eſt-à-dire en citant les termes des Ecrivains qui en ont parlé. Il en faut conclure que ces *Myſteres* d'appareil quoique ſouvent tirés des mêmes ſources que ceux des Confréres, n'étoient repréſentés que par un jeu muët & peu de vers; au lieu que les Spectacles de la Confrérie étoient des Comédies dans les formes. Les Allemands conſervent encore des jeux de cette premiere eſpece, auſſi bien que quelques Peuples d'Italie. Les *Myſteres* d'entrées ſolemnelles paroiſſent, dit-on, avoir été introduits en France vers la fin du regne de Charles V. Henri II les ſupprima, & on y ſubſtitua les arcs de Triomphe. Nous ne raſſemblons ces Articles dans un ordre different de celui où ils ſont dans le Livre, que pour raſſembler ſous un point de vuë ce qui regarde la Confrérie de la Paſſion.

Venons aux jeux des Bazochiens. L'Hiſtoire qu'on nous en donne ici mérite d'être lûe. Philippe le Bel con-

tent desClercs du Palais vers l'an 1303. leur permit d'exercer une eſpece de juſtice ſouveraine (ſur eux mêmes) au Palais ſous le nom de la Bazochè (*bazilica*) avec le titre de Roi pour l'un d'eux & des Officiers (choſe aſſez commune, temoin alors le Roi des Merciers, des Arbaletriers, des Ribauds.) Leurs privileges fondés apparemment ſur les regles qu'ils avoient établies entr'eux, allerent toujours en augmentant (parceque les chimeres utiles ne coutent rien) juſques là que " lorſ-
» qu'Henri III eût abrogé le titre de
» Roi & de Roïaume de la Bazoche, le
» Chancelier devint & eſt encore la
» premiere perſonne de la juriſdiction
» dont nous parlons. ,, Sans entrer dans cette ſinguliere Hiſtoire tirée en grande partie de *Miraumont* (*traité des juriſdictions royales étant dans l'enclos du Palais & des Statuts, Ordonnances, Reglemens &c. du Royaume de la Bazoche* 1586.) Nous dirons un mot de leurs jeux, puiſqu'il ne s'agit que de cela.

,, Le ſuccès des Myſteres repréſen-
,, tés à l'Hôpital de la Trinité excita
,, l'envie & l'émulation des Clercs de

„ la Bazoche ; mais arrêtés par le
„ privilege exclusif des confreres de
„ la Passion, ils furent obligés de cher-
„ cher une autre route. „ Ils person-
nifierent les vertus & les vices ; &
le Public donna à leurs pieces (qu'ils
ne jouoient gueres que trois fois l'an-
née) le nom de *Moralités* ; ils les ap-
pelloient *Mysteres.* Mais la chose
étant fort differente , le nom changea.
Cette nouveauté plut. L'on ne sçauroit
en fixer l'époque. " Mais il est cer-
» tain qu'elle vint peu après l'établis-
» sement des Confreres de la Passion,
» puis qu'en 1441 on trouve que les
» Bazochiens étoient en possession ,
» des *moralités*, *des farces* , & des
» *soties ou sotises* &c.

„ Les *Farces* ridiculisoient d'une
» façon vive & plaisante des vices
» qui ne sont que trop répandus dans
» le monde . . . tels que ceux d'ava-
» rice, de fourberie , de débauche
» &c. „ Elles roulerent d'abord sur
des tours de jeunesse des Clercs ou
d'autres gens d'un caractére mépris-
able : peu à peu on alla plus loin. Nais-
sance & rang rien ne fut épargné.

Les *sotises* n'appartenoient pas aux Clercs. Elles n'étoient pas de leur invention, comme les *moralités* & les *Farces*. Mais " le Prince des Sots don-
„ na la permission aux Clercs de la
„ Bazoche de jouer des *soties* ou *soti-*
„ *ses* & en échange il reçût de ces der-
„ niers celle de répréſenter des *Far-*
„ *ces*. „

Les Bazochiens abuſerent de leurs ſpectacles tant inventés qu'adoptés, au point d'obliger le Parlement de les réprimer deux fois après les guerres civiles & étrangeres ſous Charles VI & Charles VII. En 1473 on leur ordonna de jouer à l'ordinaire ; & en 1476 on leur défendit d'en demander même la permiſſion. " Jean l'Eveillé
„ Roi de la Bazoche ne laiſſa pas
„ l'année ſuivante de la demander au
„ Parlement qui par ſon Arrêt du 19
„ Juillet 1477 reïtéra ſes défenſes
„ ſur peine aux contrevenans d'être
„ battus de Verges par les Carrefours
„ de Paris & bannis du Royaume. „
Louis XII rétablit tous les Théâtres & permit aux Bazochiens de reprendre tous ceux de ſon Royaume qui méri-

teroient d'être repris, sans l'excepter lui même: & ils le firent à son égard, sans qu'il s'en formalisât. (*Voiés la note(a) page* 222.) Sous François I ils prirent des Masques ressemblans & des écriteaux *taxans & notans personnes.* On les réprima. On se contenta ensuite de revoir leurs pieces. Puis on leur défendit de jouer sous peine de la *Hart*. Nous verrons dans les Tomes III & IV la suite & l'extinction des jeux de la Bazoche.

L'on nous donne ici un exemple de *Moralité*, en nous assûrant que c'est la plus passâble de celles dont on verra les catalogues & les extraits dans le troisiéme volume. Elle s'appelle *bien-advisé & mal-advisé.* Le bienavisé se laisse guider par *Franche volonté* à *Raison* & de là à *Foi* qui lui donne une Lanterne à douze Fenètres où sont les douze Articles du *Credo* „ Adonc „ s'en va à Contricion & notés que „ Contricion doit avoir vng Mortier & vng Pillon â deux têtes. “ De-là il va à Confession & en chemin il trouve *Humilité*. Il est absous; puis il trouve auprès d'une Haye *Oc-*

cupation faisant des Nates ; ensuite *Penitence* qui lui donne la discipline. Après avoir ainsi visité toutes les vertus, il va expirer aux pieds de *Bonnefin*. Le Malavisé prend une route, toute contraire. Il court à *Témerité*, *Tendresse*, *Oysance*, *Folie*, *Fortune*, &c. Pour arriver à *Mallefin*. Ce contraste est alternativement mêlé dans les huit sections. Outre les personnages Allégoriques il y a des Anges & des Diables, comme chez les Confréres, avec un très-grand jeu de Théâtre. Du reste la Religion & les mœurs y paroissent respectées à la maniére du Théâtre de la Trinité. On y introduit pourtant des personnages nuds. « Mais » cette nudité n'étoit pas effective. » La rouë de la Fortune où roulent quatre hommes appellés, *Regnabo*, *Regno*, *Regnavi*, *Sine Regno* devoit faire un jeu bien singulier, aussi bien que les personnages tués qui se mettent *en guise d'ames* avec de longs voiles & qui sont poursuivis par des Diablotons, aussi nous dit-on, que « Cela » forme un jeu de Théâtre assez » plaisant. »

Pour caractériser de plus en plus le genie des vieux Bazochiens l'on ajoute en entier une *Farce* de leur façon, intitulée *Farce nouvelle* (a) *très bonne & fort joieuse des deux Savetiers à trois Personnages : c'est à sçavoir le Pauvre, le Riche, le Juge.* C'est un tour que le Pauvre jouë au Riche, & qui est authorisé par le Juge. Il faut le lire. « Cette Farce est unique & » très-ancienne. »

L'Article des *Enfans sans souci* n'est pas aussi rempli que l'auroient souhaité nos Auteurs. Ce n'est pas leur faute. Cette Société dont peu d'écrivains ont parlé a été confonduë par du Verdier avec des Comédiens qui prirent le même nom & sur lesquels on promet un Article dans le troisiéme Tome. Quoiqu'il en soit, ils avoient un *Prince des Sots*; titre confirmé par des patentes de Charles VI. Leurs pieces s'appelloient *sotises* & ils y peignoient en effet les sotises d'autrui. Il y paroît assez par la *sotise* à huit personnages. C'est une des plus

(a) Communiquée par M. Barré, avec d'autres pieces rares.

comiques, des plus fines & des plus vives satyres qui ait peut-être jamais paru sur le Théâtre François, celle en un mot où l'on assure que Louis XII ne fut pas épargné. On l'a tirée de la Bibliotheque du Roi. Nos Auteurs ont raison de dire que « Plus on la » lira, plus on y découvrira de beau» tés. „ Nous observerons qu'elle est dans le vrai goût de la Comédie du tems d'Aristophane.

Voilà tout ce que nous pouvons dire de l'Histoire des Pieces & des trois Sociétés. Finissons par l'Article des Poëtes & des Acteurs François. Ce recueil n'est pas le moins bien travaillé. On y tire de l'obscurité quelques uns de ceux dont les talens furent si illustres depuis environ 1430 jusqu'en 1548. Peu d'entr'eux ont été préservés de l'oubli général où tout enfin va se plonger. Ils peuvent se consoler (s'il y a quelque sensibilité dans les morts en fait de réputation littéraire) sur la pensée que d'autres Auteurs qui valoient mieux qu'eux ont eû & ont encore le même sort, grace à la barbarie où à la paresse ou à l'ignorance

des Historiens, & plus encore faute de faiseurs de recherches aussi exacts que les deux Auteurs dont nous parlons. Ils ont éclairci le fait du véritable *Jean Michel* Auteur du *Mystere de la Résurrection en trois journees*, avant qu'il eût corrigé celui *de la Passion.* Ils démontrent que ce n'étoit pas l'Evêque d'Angers, comme on le croïoit, mais bien un Medecin d'Angers qui devint celui de Charles VIII. Il est grand ayeul du célébre Joseph Capucin, & c'est d'un de ses freres qu'est descendu Gabriel Michel de la Rochemaillet fameux Avocat au Parlement, Compilateur des Coûtumes & Commentaires de la Province d'Anjou. Nous ne dirons rien des legeres fautes qui peuvent se rencontrer dans tout l'ouvrage dont nous venons de rendre compte. L'on sçait de reste que les meilleurs n'en sont pas exempts.

ARTICLE XXVIII.

AN ET QUOUSQUE PRINCIpem aliasque personas illustres deceat litteras atque scientias excoluis-

ſe, oratione ſolenni eademque officii Prorectoralis reſignatoriâ, durante adhuc rectoratu Magnificentiſſimo ſereniſſimi atque illuſtriſſimi Principis ac Domini Domini Caroli Chriſtiani Erdmanni Wirtembergiæ ac Tecciæ, ut & Oelſnæ ac Bernſtadii Ducis, comitis Montiſpeligardi, Dynaſtæ Heydenheimii, Sternbergæ, ac Medſibori, Principis ac Domini Clementiſſimi, publice expoſuit D. Daniel Maichel Prof. Tub. Tubingæ A. 1734. *Typis excudit Georgius Fridericus Pflicke.* C'eſt-à-dire *ſied-il, & juſqu'à quel point ſied-il à un Prince & aux perſonnes illuſtres, de cultiver la littérature & les ſçiences; harangue de M. Daniel Maichel Profeſſeur à Tubinge, prononcée, dans la cérémonie où il réſigna ſon Vice-rectorat durant le Rectorat du ſereniſſime Prince Duc de Wirtemberg Charles Chriſtiern Erdman. à Tubinge* 1734 *chez George Frideric Pflicke* in 4°. *pages* 32.

POur prevenir le Lecteur ſur le diſcours dont nous allons rendre

compte en peu de paroles, nous commencerons par citer l'extrait d'une lettre que M. Brossette nous a fait l'honneur de nous écrire en nous envoïant cette harangue. « Vous trou-
» verez, dit-il, un discours Latin qui
» m'a été envoïé par M. Daniel Mai-
» chel Professeur dans l'Université
» de Tubinge & qu'il a dédié à nôtre
» Académie de Lyon. Dans un voïage
» qu'il fit en France, il y a quelques an-
» nées, il me faisoit l'honneur de me
» venir voir assez souvent, comme Sé-
» crétaire de l'Académie, & souhaita
» d'être admis dans nos assemblées où
» il prononça quelques discours en La-
» tin, sur des matieres de Politique,
» de Morale, & de la plus profonde
» Métaphysique avec une facilité
» étonnante. Nous le reçûmes Aca-
» démicien honoraire, & en vertu
» de ce titre il nous écrivit l'année
» derniere, à l'ouverture de la Cam-
» pagne sur le Rhin, pour nous prier
» d'emploïer en sa faveur nôtre in-
» tercession auprès de feu M. le Ma-
» rechal de Berwick, afin que ce
» Général eût la bonté de l'exempter
» des contributions & des actes d'hos-

» tilité aux quels il craignoit que son
» Païs ne fût exposé. La mort de M.
» de Berwick qui arriva bien - tôt
» après, nous a laissé ignorer quel succès
„ auroit eû la Lettre que j'adressai
„ à M. Maichel au nom de l'Académie.
„ Je prends la liberté mon R.
„ P. de vous expliquer toutes ces
„ circonstances qui seroient fort inutiles,
„ si elles n'étoient pas rélatives
„ à l'intention de M. Maichel qui
„ m'a prié d'envoïer à Messieurs les
„ Auteurs du Journal de Trévoux,
„ un exemplaire de son Discours, afin
„ qu'ils prennent la peine d'en donner
„ un extrait dans vos Mémoires.
„ Vous verrez même que dans l'Epître
„ Dedicatoire adréssée à nôtre
„ Académie, il indique en termes généraux
„ ces mêmes particularités. „

Indépendamment de ce que nous devons au zele de M. Maichel pour les Lettres & à celui d'une Académie que nous honorons, nous satisferons la curiosité du Public en lui faisant connoître à quel point la Littérature est respectée & favorisée dans l'Université de Tubinge. Les Princes qui

daignent être sçavans ne font pas de difficulté d'en être les Recteurs, temoin le Prince Charle Christien Erdman Duc de Wirtemberg. C'est ainsi que nos Académies se glorifient des plus grands noms dans la pourpre, dans l'Epée, & dans la robe. Le but de l'Orateur en se démettant de son vicerectorat sous les yeux du Prince en faveur du Docteur Hagmajer, est d'inspirer de plus en plus aux grands & particulierement aux Souverains le goût & l'amour des Lettres. Leur sied-il de les cultiver? Oui sans doute, & c'est là le sujet de la premiere partie que M. Maichel prouve 1_o. Par la jurisprudence naturelle & politique, 2_o. Par l'Histoire. Les raisons solides & les exemples illustres ne lui manquent pas. Ceux-ci se présentent en foule. Il les tire de toutes les Nations, sur-tout de la Françoise, pour laquelle il montre une singuliere affection ; jusqu'à citer des passages François & des vers de Boileau dans un Discours Latin.

La seconde partie est plus curieuse elle roule sur la question, sçavoir jus-

qu'où un Prince doit cultiver les Lettres. La bienséance met de justes bornes à toutes choses. Il ne sied point à un souverain d'être sçavant à la maniere d'un Docteur. "Il ne faut point, „ dit M. Maichel, qu'un Prince se mêle trop des controverses Théologiques, comme Henri VIII Roi d'Anglettere. Il est indécent qu'il soit littéralement Grammairien, ou scrupuleusement Critique comme on le réproche au Roi Anglois Jacques I qui tantôt censuroit les Ambassadeurs quand ils ne parloient pas exactement Latin, tantôt prostituoit son éloquence à son Parlement pour lui parler de l'abus du Tabac & d'inutilités pareilles; ce qui donna occasion au Roi de France Henri IV de ne l'appeller que *Maître Jacques*; & même, dit-on, de laisser échapper cette raillerie quand il le vît sur le Thrône. *C'en est trop pour un Pedant* ... Qui ne riroit de l'impertinent Conseil de Barlou & de Campanella qui vouloient qu'on apprît à leurs Princes, comme les choses du monde les plus

„ nécéſſaires, les *prædicumenta, prædicabilia*, & tout l'attirail de la Logique & de la Metaphyſique Scholaſtique. La ſcience des Princes doit être puiſée dans leur devoir : toute étude qui ne va pas à cette fin, qui ne part pas de ce principe doit leur être interdite, dit Puffendorf. Il faut les former à faire uſage de leur raiſon, à ſentir qu'ils ſont hommes, & qu'ils doivent être les peres de leurs ſujets. „

Voici donc où ſe réduiſent les ſciences dont l'Orateur veut qu'on inſpire l'amour aux ſouverains. 1°. Celle de la vraïe Religion qui doit être la baſe de ſon Gouvernement. 2°. Celle du Droit naturel. 3°. La Politique ſaine & tirée des vraïes ſources de la Religion & de la juſtice & non de l'impiété ou de l'iniquité telle que l'ont expoſée pour le malheur des humains Machiavel & Hobbes. 4°. Les Mathematiques, ſur-tout l'Architecture tant Militaire que Civile. 5°. L'Hiſtoire. C'eſt l'école pratique des mœurs. Celle de la patrie, eſt la plus nécéſſaire. Tels ſont les principaux ſujets

que propose l'Orateur pour servir de matiere à l'éducation d'un Prince destiné par sa naissance à commander aux hommes.

Il finit par l'installation de son successeur dans le Vicerectorat ; cérémonie dont on ne sera pas fâché d'avoir une idée. M. Maichel annonce une seconde fois que le Duc de Wirtemberg doit être encore Recteur le Seméstre suivant, puis il proclame le Vice-Recteur nouveau en ces termes. "
„ A la félicité & à l'avantage de cette
„ Académie, sur-tout à la gloire du
„ Seigneur, moi Vice-Recteur résignant, sur la pluralité des suffrages
„ de l'*Amplissime* Sénat Académique
„ je crée en qualite de Vice-Recteur
„ magnifique le *Reverendissime*, très-
„ digne & très excellent Sieur Chrestien Hagmajer, Docteur de la sacrée Théologie, & Professeur ordinaire *longè meritissimum*, Pasteur
„ très-vigilant de l'Eglise de Tubinge
„ notre Fauteur & Patron très-honoré. Je le déclare & le proclame publiquement installé. Je veux, j'ordonne & j'enjoins qu'on ait pour

„ lui tout le respect & tous les égards
„ dûs à sa suprême dignité parmi nous.
„ Au nom du Pere & du Fils & du
„ Saint Esprit. Au reste, Monsieur, pour
„ rendre cette solemnité plus éclat-
„ tante je remets très-volontiers en-
„ tre les mains de votre *magnifi-*
„ *cence* les marques attachées à cette
„ importante dignité, suivant la loua-
„ ble & ancienne coûtume. Je vous
„ présente d'abord le Sceptre, signe
„ Auguste de Gouvernement suivant
„ le rit profane & sacré. „

Sic regere imperio populum, vir docte, memento-
Hæ tibi erunt artes justo mode amine causas, r
Librare & bene velle probis & plectere sontes.

„ Je livre en second lieu à votre *Ma-*
„ *gnificence* le Livre des Statuts, afin
„ que vous compreniez que votre
„ Gouvernement n'est pas despotique
„ mais restraint par les très-sages loix
„ de nos anciens. „

Scilicet imperio dant Sancta Statuta vigorem,
Nec florere potest hominum sine legibus ordo.

„ Enfin je vous donné le Sçeau
„ Public de cette Université pour don-
„ ner du poids & de la force aux ex-
„ peditions publiques. „

Sic tibi, Sic nobis, ſit Gratia
diva Sigilli
Inſtar, & æternæ maneat pro
pignore vitæ !

La céremonie ſe termine par des ſouhaits reïterés pour le ſuccès de la nouvelle adminiſtration, pour l'accroiſſement des Lettres, du bon ordré, de la paix & de la concorde.

ARTICLE XXIX.

HISTOIRE LITTERAIRE de la France, &c. Tome II. Qui comprend le V. ſiécle de l'Egliſe. A Paris chez Oſmont, ruë Saint Jacques à l'Olivier. Hourdel, Quay des Auguſtins. Huart l'aîné, rue S. Jacques à la Juſtice. Giſſey, rue de la Vieïlle Bouclerie, à l'Arbre de Jeſſé. Chaubert, Quay des Auguſtins à la Renommée. Clouſier, rue Saint

Jacques à l'Ecu de France. in-4°. 1735. *pages* 707. *sans l'avertissement & les Tables.*

SElon les Sçavans Benedictins, Auteurs de cette Histoire, Vigilance, qui le premier fit perdre à sa Patrie la gloire, qu'elle avoit eue jusqu'à lui, selon Saint Jerôme, d'être la seule de toutes les Provinces Chrétiennes, qui n'eût point produit de monstres, c'est-à-dire, d'Héréfiarques, n'étoit point sçavant; mais Gennade assûre qu'il parloit poliment, & Erasme jugeant de son style par les endroits de ses Ecrits, cités dans Saint Jerôme, trouve que Gennade avoit raison. Nos Auteurs pensent que la chûte de son héréfie, qui n'a été relevée, que dans ces derniers siécles, & ce que le même Gennade rapporte, que s'étant retiré dans le Diocese de Barcelone, il y fut chargé du soin d'une Eglise, sont des fondemens légitimes pour juger qu'il a sincerement retracté ses erreurs.

Ils croyent encore, & prouvent assez bien que le Poëme de la Providen-

ce, ſi long-tems attribué à Saint Proſper, & la confeſſion que le Pere Sirmond publia en 1619. ſous le nom de *Tyro Proſper*, ſont d'un Anonyme, qu'ils jugent Provençal. Ils s'attachent d'abord à faire voir que ces deux Ouvrages ſont de la même main, ils apportent enſuite les raiſons, qui leur perſuadent qu'ils ne peuvent être d'aucun des Ecrivains, auxquels on en a fait honneur. Ils remarquent en particulier que dans le Poëme ſur la Providence, il y a des endroits, qui ſentent un peu le Pelagianiſme, ce qui ne peut convenir à Saint Proſper. Ils excuſent néanmoins l'Auteur. 1°. Sur ce que cette Héréſie n'avoit pas encore fait de bruit dans les Gaules, lorſque ce Poëme fut compoſé. 2°. Sur ce qu'il paroît qu'on y a eu bien moins en vûë de combattre les ennemis de la grace, que ceux de la liberté. 3°. Sur ce qu'on y trouve des endroits, où il eſt fort bien parlé de la grace, & qui ſont vraïement dignes d'un diſciple de Saint Auguſtin.

C'eſt à tort, diſent nos Hiſtoriens, que les Martyrologes, qui font men-

tion de *Saint Severe Sulpice*, le nomment Evêque de Bourges. L'erreur, à ce qu'ils prétendent, vient de ce qu'on l'a confondu avec le véritable *Saint Sulpice de Bourges*, qui ne vivoit qu'au VI ou au VII siécle. Il y auroit, selon eux plus de raison de le confondre avec *Saint Severin de Bigorre* ; mais ils ne disent point sur quoi ils établissent cette conjecture. Ils ajoûtent que Severe Sulpice ne passa point l'Ordre de Prêtrise, & le reçût même assez tard, puisqu'en 413, c'est-à-dire, sept ou huit ans avant sa mort, il n'avoit point d'autre qualité que celle de serviteur de Dieu, qui en ce tems-là étoit propre aux Moines Laïcs. Gennade nous apprend qu'il vécut jusqu'à une extrême vieillesse, & avance que dans les dernieres années de sa vie il se laissa surprendre aux artifices des Pelagiens, ce que Guibert Abbé de Gemblours n'a pû se persuader, & ce que quelques Modernes regardent comme une addition à l'Ouvrage de Gennade. Nos Historiens ne sont point de ce sentiment ; » Comme la vertu apparente » de ces Hérétiques, disent-ils, avoit

» été eſtimée & honorée de beau-
» coup de Saints ; il ne ſeroit pas
» étonnant que Saint Sulpice s'y
» fût laiſſé prendre, comme tout au-
„ tre „. Il paroît pourtant qu'il alla un peu plus loin que Saint Auguſtin & Saint Paulin, qui pendant quelque tems avoient tenu Pelage pour un ſerviteur de Dieu ; mais il en fit une rigoureuſe pénitence. Ce Saint eſt un de ceux, qui ont fait le plus d'honneur à leur Patrie par leurs Ouvrages, & nos Auteurs ne craignent point de dire que ſa vie de Saint Martin & ſon Hiſtoire Sacrée paſſent encore aujourd'hui pour ce que nous avons de meilleur en latin parmi les Ecrivains Eccléſiaſtiques.

On ſçait que ſes Dialogues ont été mis par le Concile de Rome, ſous le Pape Pelage, au nombre des Livres Apocryphes, c'eſt-à-dire, comme on l'entendoit alors, au nombre de ceux, qu'on ne devoit pas lire publiquement dans l'Egliſe. Ce fut apparemment à cauſe de l'erreur des Millenaires, qui y eſt établie en quelque endroit, ſelon Saint Jerôme. Mais cet endroit eſt perdu

du. Severe Sulpice avance aussi dans son Histoire Sacrée quelques sentimens, qui ne sont plus reçus, comme lorsqu'il dit que Saint Paul étoit le collegue de Saint Pierre sur le siége de Rome. Au reste ce n'est pas sous son nom que les Dialogues ont été condamnez au Concile de Rome; mais sous ceux de *Posthumius* & de *Gallus*, qui y sont les interlocuteurs, & en sont même en quelque façon les Auteurs; Saint Sulpice n'y ayant mis que la forme, où on les voit. Et c'est à ce titre que Gallus & Posthumius sont ici placés parmi les Sçavans Gaulois du V. siécle.

Il est certain qu'il y a eu un *Evagre* disciple de Saint Martin, Prêtre & Moine sous le Saint Evêque, & qui assista aux conférences dont nous venons de parler. Mais est-il Auteur d'un Ecrit intitulé: *dispute entre Simon Juif, & Théophile Chrétien*, attribué par Gennade, & par le Comte Marcellin à un Evagre, & que Dom Martene & Dom Durand ont placé à la tête du V. volume de leur Trésor d'Anecdotes. Nos Historiens tiennent

pour l'affirmative, & fondent leur conjecture ſur des raiſons aſſez fortes. Ils remarquent néanmoins qu'on ne doit pas s'attendre à y trouver un Traité complet de controverſe contre les Juifs : que l'Auteur y établit aſſez bien la Filiation, la Divinité, les deux avenemens, la Mort & la Paſſion du Meſſie ; mais qu'il paſſe légerement ſur les autres Myſteres de l'Homme-Dieu, & qu'il ne tire aucun avantage de l'état, où ſe trouve la Nation Juive: qu'il compte Saint Matthieu parmi les Gentils, qui crûrent en J. C. avant ſa Paſſion, & qu'entre le Baptême & la Mort du Sauveur il ne met qu'une année d'intervalle ; deux ſentimens ſoûtenus par Tertullien, & condamnés par le commun des Peres.

Cependant, s'il eſt une fois prouvé que le Prêtre Evagre diſciple de Saint Martin eſt l'Auteur de cet Ouvrage, il n'eſt pas moins certain qu'il faut auſſi lui attribuer *les Livres des Conſultations & Délibérations de Zachée Chrétien & d'Apollonius Philoſophe*, publiés par D. Luc d'Achery à la tête du X. volume de ſon Spicilege,

& qui dans un manuſcrit porte pour titre, *Diſcours d'Apollonius Philoſophe & de Zachée Chrétien.* Du moins la conformité du titre de ces deux Ouvrages, & de la maniere, dont on y raiſonne ; le ſtyle, dont ils ſont écrits ; le tems, où ils ont paru l'un & l'autre, & quantité d'autres rapports, qu'ils ont enſemble, paroiſſent à nos Hiſtoriens une ſorte de démonſtration qu'ils ſont partis de la même plume.

Nous ne nous arrêterons point à ſuivre nos Auteurs dans tout ce qu'ils nous diſent de Saint Paulin de Nole, dont l'Hiſtoire eſt aſſez connuë, nous remarquerons ſeulement avec eux que ſi ce Saint ne ſe trouve pas dans les faſtes Conſulaires, il n'en eſt pas moins certain qu'il a été Conſul. Il faut, diſent-ils, qu'il ait été ſubrogé, ou à Valens mort en 378. ou à quelqu'autre Conſul ordinaire. C'eſt ſur-tout par ſes Lettres, diſoit le Cardinal du Perron, que Saint Paulin a fait les délices de ſon tems. Il ne nous en reſte que cinquante, & quand M. Fleury en a compté cinquante-deux, il y comprenoit ſans doute le Martyre de Saint

Genés, & le ſermon ſur le Trône, une des plus excellentes pieces de l'Antiquité ſur l'aumône. On juge, diſent nos Hiſtoriens, que ſes Lettres divertiſſent plus qu'elles n'inſtruiſent, „ Et
„ cela eſt vrai, pour ce qui regarde
„ la ſcience du Dogme, & les queſ-
„ tions difficiles, à quoi ſon humilité
„ l'a empêché de s'appliquer; mais
„ on peut dire qu'elles inſtruiſent in-
„ finiment pour l'édification, pour
„ les mœurs & pour la ſcience du
„ cœur .... Vos Lettres, lui man-
„ doit Saint Auguſtin, répandent la
„ bonne odeur de Jeſus-Chriſt dans
„ toute ſa pureté; vous y brillés com-
„ me un fidéle amateur, & un gé-
„ néreux défenſeur de ſa grace.

Nos Auteurs n'oſent prononcer en faveur du Cardinal Noris & de M. Holſtenius, qui font naître Caſſien dans les Gaules; mais ils appuyent autant qu'ils peuvent ſur les preuves de ces deux Sçavans, & ne manquent point d'obſerver que Photius a jugé par la beauté du ſtyle de cet Ecrivain, qu'il étoit Romain, c'eſt-à-dire, né en Occident. Les erreurs, qu'il a ré-

pandués dans ses conférences, avoient déja fait du bruit, mais elles n'étoient pas encore condamnées, lorsque le Pape Saint Leon le chargea d'écrire sur l'Incarnation : on a observé qu'il y rapporte l'Opinion de Pelage, qui faisoit consister le secours de Dieu dans la Loy seule, sans la condamner ; mais il en avoit parlé comme d'une doctrine profane dans sa XIII. Conférence, celui de ses Ecrits où il a le plus erré. Nos Auteurs n'ont osé, disent ils, lui attribuer les Actes du Martyre de Saint Victor ; parce que la grace, qu'il aimoit, ou qu'il connoissoit peu, y est assez autorisée. L'expression nous paroît un peu forte pour un aussi grand homme, qui n'a point été condamné de son vivant, & dont l'Eglise autorise au moins le culte.

Nous n'avons aucun monument littéraire, qui porte le nom de Saint Germain d'Auxerre ; mais on sçait qu'il a eu de son tems une grande réputation de doctrine, & qu'il a été regardé comme l'Apôtre de la grace dans la Grande Bretagne. Nos Historiens croyent pouvoir lui attribuer un

Ouvrage, qui porte pour titre, *Liber S. Ambrosii Episcopi in laude Sanctorum compositus*, & que les Editeurs de Saint Ambroise ont jugé être un sermon prêché par un Evêque, qui revenoit de la Grande Bretagne, où il avoit fait un assez long séjour, pour y rétablir la paix. Or ceci ne peut guére convenir qu'à Saint Germain, ou à Saint Loup de Troyes.

Tous les Auteurs contemporains de Saint Hilaire d'Arles ont fort exalté son érudition, son génie, son éloquence & la beauté de son style, & l'on convient encore aujourd'hui que son panegyrique de Saint Honorat est peut-être ce qu'il y a de plus beau en ce genre dans l'Antiquité Ecclésiastique. Baronius s'est trompé en distinguant cette piece de ce qu'on appelle communément *la Vie de Saint Honorat*; comme Frisius a fait, en distinguant deux Saints Hilaires, l'un Evêque d'Arles, Auteur de la vie de Saint Honorat, & l'autre Evêque de Vienne, qui eut de grands démêlez avec Saint Leon. Notre Saint avoit fait bien d'autres Ouvrages, qui se sont perdus:

on lui en a aussi supposé, qu'il n'a point fait, tel que le Traité de la Vocation des Gentils, qui est de Saint Prosper. Vossius l'a attribué à Saint Hilaire d'Arles, qu'il a confondu avec Hilaire collegue de Saint Prosper. C'est sur ce même fondement, qu'on l'a voulu justifier du soupçon de Semi-Pelagianisme, mais le Pere Henschenius l'a fait sur des preuves plus vrayes & plus solides. (*a*)

Saint Eucher fut l'Evêque le plus célébre en science & en pieté, qu'ait eu la Ville de Lyon depuis Saint Irenée. Mamert Claudien a dit qu'il s'étoit distingué par divers Ouvrages, dont Gennade recommande la lecture, comme nécessaire aux Ecclésiastiques & aux Moines. Erasme prétend qu'on trouve dans sa lettre à Valerien toutes les graces de l'éloquence chrétienne. M. Dupin en parlant de la même lettre, & d'une autre écrite à Saint Hilaire d'Arles, assûre qu'elles sont d'un style très-pur & très-élégant : M. Godeau encherit encore sur ces éloges ;

(*a*) Acta ss. 5. May.

mais M. de Tillemont trouve trop d'abondance dans la lettre à Valerien : d'autres eſtiment que l'Ouvrage le mieux écrit, que nous ayons de Saint Eucher, eſt l'Hiſtoire du Martyre de Saint Maurice, que le Pere Chiflet a le premier publié dans ſon *Paulinus Illuſtratus.* Gennade, Baronius, & Théophile Rainaud ont crû que ce Saint avoit abrégé les Ouvrages de Caſſien ; parce qu'ils étoient trop diffus, dit le premier ; pour les purger des erreurs, qui les défiguroient, diſent les deux autres. Pierre Damien parle de cet Abregé, que nous n'avons plus, ſi ce n'eſt peut-être l'abregé des Livres de l'Incarnation, dont M. Pithou a eu un manuſcrit fort nouveau.

Pluſieurs Sçavans des deux derniers ſiécles ont crû que Vincent de Lerins étoit frere de Saint Loup de Troyes ; le ſilence de Gennade, & quelqu'autres raiſons de la même force font juger à nos Auteurs qu'ils ſe ſont trompés. Après un Extrait fort abregé, mais très-exact, du fameux Mémoire de cet Ecrivain contre les nouveautez profanes des Hérétiques, ils réfutent en

peu de mots & avec ſuccès Voſſius & les autres, qui ont prétendu que Vincent avoit été Semi-Pelagien, & avoit écrit ſon Mémoire contre Saint Auguſtin. En effet toutes les preuves de ces Critiques ſe réduiſent à quelques ſoupçons. On ſçait d'ailleurs que Pierre Pithou avoüa un jour au Pere Sirmond, que rien n'avoit plus contribué à lui faire abjurer le Calviniſme, que la lecture des Peres de l'Egliſe, & entr'autres le Livre tout d'or, ce ſont ſes termes, de Vincent de Lerins. Enfin depuis que Baronius a mis ſon nom dans le Martyrologe Romain, on célébre tous les ans ſa fête à Lerins. M. Anthelmi le fait Auteur du Symbole *Quicunque.* D'autres aſſûrent que les objections réfutées par Saint Proſper ſont de lui; Caſimir Oudin a auſſi prétendu que le fameux Ecrit intitulé *Prædeſtinatus*, tiré de l'obſcurité, par le Pere Sirmond, eſt l'Ouvrage de Vincent de Lerins; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que la plûpart de ſes preuves ſont priſes du Semi-Pelagianiſme de l'Auteur, qui cependant y dit en termes formels: „ Qui eſt-ce qui

„ ignore qu'Auguſtin a toujours paſſé
„ pour un Auteur Orthodoxe, & qu'-
„ il a combattu tous les Hérétiques,
„ tant par ſes Ecrits, que par ſes Con-
„ férences.

Si Caſſien, Fauſte de Riez, Valerien de Cémele & tant d'autres, malgré la tache de Semi-Pelagianiſme, dont leurs Ecrits ſont infectés, ont reçu les honneurs des Saints, & ſi on ne peut les regarder, ſelon nos Auteurs, comme Hérétiques, parce qu'ils ſont morts avant le II. Concile d'Orange, qui a condamné leurs erreurs, nous ne voyons pas trop pourquoi ils traitent ſi mal le jeune *Arnobe*, qui s'eſt trouvé précisément dans le même cas, juſqu'à dire que les Gaules ne peuvent pas tirer un grand honneur d'avoir produit un tel Ecrivain; & cela en même tems qu'ils conviennent qu'il a été en grande eſtime auprès de quelques Evêques de ſon tems, deux deſquels l'engagerent à écrire ſur les Pſeaumes?

Ils réfutent aſſez bien ceux, qui ont fait *Saint Proſper* Archevêque de Rhége en Emilie, ou Evêque de Riez en Provence: ils prétendent contre le P,

Sirmond, qu'il ne porta jamais le surnom de *Tyro*, opinion, disent-ils, uniquement fondée sur l'erreur, qui a fait confondre ce Saint avec *Prosper Tyro*, ou *Tyro Prosper*, qu'on ne sçait pas sûrement avoir existé dans le cinquiéme siécle, & que le vénérable Bede, qui en a parlé le premier, prétend être l'Auteur du Poëme d'un Mari à sa Femme, qu'on a long-tems attribué à notre Saint Prosper. Il paroît donc constant, selon nos Historiens, que ce Saint étoit purement Laïc, aussi bien qu'Hilaire son collegue dans la guerre, qu'il déclara aux Semi-Pelagiens. „ Et l'on vit encore, ajoûtent-„ ils ; en cette occasion, selon la belle „ remarque du Pere Garnier Jésuite, „ éclater la conduite admirable de „ Dieu, qui se plaît à confondre les „ plus forts, par ce qu'il y a de plus „ vil & de plus méprisable dans le „ monde, en se servant de simples „ Laïcs, pour les opposer d'abord „ aux Semi-Pelagiens de Marseille.

Les seuls articles de *Saint Salone* Evêque de Geneve, & fils de Saint Eucher de Lyon, de *Mamert Clau-*

dien, Prêtre de l'Egliſe de Vienne, de *Salvien* Prêtre de l'Egliſe de Marſeille, de *Saint Sidoine Apollinaire* Evêque de Clermont en Auvergne, & de *Fauſte de Riez*, demanderoient un Extrait, vû la quantité de remarques curieuſes, & de diſcuſſions ſçavantes, qu'on y trouve. Tout le monde ne ſçait peut-être pas que l'on trouve dans le premier Livre du Traité *de l'état & de la ſubſtance de l'ame*, de Mamert Claudien, la plûpart des principes, dont s'eſt ſervi M. Deſcartes pour établir ſon nouveau ſyſtême : „ Cela s'eſt „ fait, diſent nos Auteurs, ou parce „ que l'un & l'autre ayant l'eſprit juſte „ & géometre, & ayant ſuivi les mêmes routes, ils ont rencontré les „ mêmes principes : ou pour parler „ plus naturellement, parce que M. „ Deſcartes avoit fait une lecture particuliere de l'Ouvrage de Claudien „. Quant à Salvien, nous en avons parlé fort au long, il n'y a pas long-tems à l'occaſion d'une fort belle traduction de ſes Oeuvres, que le Pere de Mareüil Jéſuite a donnée depuis peu au Public.

Il y a peu d'Ecrivains, qui ſoyent plus ſouvent cités dans cette Hiſtoire,

& dans toutes celles,qu'on a faites des Auteurs Ecclésiastiques, que Gennade;mais il n'est guére redevable de cette sorte de célébrité qu'à son Catalogue des Hommes Illustres, qu'on a toujours regardé comme la suite de celui de Saint Jerôme sur le même sujet,&auquel on le joint pour l'ordinaire, de sorte qu'il se trouve dans toutes les éditions des Oeuvres de ce Pere.
„ Erasme, disent nos Auteurs, qui „ n'estimoit proprement, que les Ou„ vrages d'esprit & d'éloquence, ne „ fait cas de celui de Gennade, que „ pour ce qu'il contient d'Historique. „ Il est vrai qu'il écrit sans art, & „ avec beaucoup de simplicité; mais „ c'est ce qui doit contribuer à le ren„ dre estimable. L'Auteur nous y a „ conservé quantité de traits histori„ ques touchant les Ecrivains, dont „ il parle, que nous chercherions inu„ tilement ailleurs. Il nous donne aussi „ la connoissance de grand nombre „ d'écrits qui ne subsistent plus au„ jourd'hui, & que nous ne connoî„ trions point sans son travail.

Ils apportent ensuite les raisons,qu'on

a de lui attribuer un Traité des Dogmes Ecclésiastiques, qui a porté longtems le nom de Saint Augustin, & qui est dans l'appendice au VIII. tome des Oeuvres de ce Saint Docteur, quoi qu'il soit visible qu'on y trouve des sentimens opposés aux siens sur la grace & le libre arbitre : d'ailleurs les Sçavans y remarquent plus d'érudition que de jugement, qu'on y avance des sentimens erronés, qu'on y débite de simples opinions comme des Dogmes de foy, & qu'on y condamne des sentimens Catholiques. En général les sentimens ont été assez partagés sur cet Ecrivain. Vossius prétend qu'on n'a pas d'assez fortes preuves pour l'accuser de Semi Pelagianisme, & le Pape Adrien I. le mettoit au nombre des plus Saints personnages. D'autre part Bellarmin & plusieurs autres ne l'ont pas crû exempt d'erreur sur la Foy, & nos Historiens entreprennent de prouver qu'il seroit bien difficile de l'en justifier entierement : les preuves, sur quoi ils se fondent, nous paroissent assez fortes.

Enfin de cent vingt-deux Ecrivains

qui ont chacun leur article à part dans ce volume ſans comter les Anonimes, il y en a peu, dont nos Auteurs ne nous apprennent quelque choſe de nouveau; & il y en a même pluſieurs, qu'ils ont preſque entierement tirez de l'oubli, où ils ne méritoient pas de reſter.

ARTICLE XXX.

BIBLIOTHECA BENEDICTINO-Caſſinenſis &c. C'eſt-à-dire, *la Bibliotheque des Ecrivains de la Congrégation du Mont Caſſin & de Sainte Juſtine, depuis ſon inſtitution juſqu'à preſent, par le R. P. Dom Marien Armellini Abbé de S. Pierre d'Aſſiſe, diviſée en deux parties avec quelques additions; volume* in-folio *la premiere partie* 1731 *de l'Impreſſion de Felicien & Philippe Campitelli freres; la ſeconde,* 1732 *de l'impreſſion d'André Spariglia.*

CE fut au commencement du XV ſiecle, que ſe forma cette Congrégation. L'Abbaye de Sainte Juſtine de Padouë en fut comme le ber-

ceau, & ſa réforme fut l'ouvrage d'un noble Vénitien, nommé Louis *Barbo.* La Regle de S. Benoît s'étoit extremement rélâchée dans cette maiſon, & on y avoit introduit les Olivetains, qui n'y demeurerent pas long-tems. Louis Barbo en ayant été fait Abbé Commandataire, ſon premier ſoin fut d'y faire revivre l'eſprit de Saint Benoît: quelques autres Abbés, touchés de ſon exemple, ſe joignirent à lui, les Souverains Pontifes & pluſieurs Princes d'Italie ſeconderent leur pieux deſſein; la nouvelle Congrégation devint en peu de tems très-floriſſante, & fut dès ſa naiſſance féconde en Grands Hommes. Martin V. lui donna l'ancienne Abbaye de Saint Paul près de Rome, avec la célébre Baſilique, qui y eſt jointe; en 1505. le Cardinal de Medicis, depuis Pape ſous le nom de Leon X. & Gonzalve de Cordoüe, ſurnommé le grand Capitaine, la mirent en poſſeſſion du Mont-Caſſin, dont elle ajoûta le nom à celui de Sainte Juſtine, qu'elle avoit pris d'abord; & l'année ſuivante elle s'accrût conſidérablement par la réünion de tous les

Monasteres des Bénédictins de Sicile.

Reprendre l'esprit primitif de Saint Benoît, ce n'étoit pas seulement travailler dans la retraite à sa propre sanctification; mais encore rendre à son Ordre tout l'éclat,qu'il avoit eu du côté des Sciences, dont on peut dire qu'il fut pendant plusieurs siécles en quelque façon l'unique dépositaire en Occident, & ce volume est une bonne preuve qu'en cela, comme dans tout le reste la nouvelle Congrégation n'a point dégénéré. On y trouve des Théologiens, des Canonistes, des Interprêtes de l'Ecriture, des Historiens, des Mathématiciens, des Philosophes, des Orateurs, des Poëtes: en un mot des Sçavans en tout genre.

Pour ce qui est de la méthode, que l'Auteur y a suivie, il s'est assez conformé à ceux, qui l'ont précédé dans cette espece de travail; si ce n'est qu'il s'étend beaucoup plus sur les jugemens qu'on a portés des Ecrivains, dont il parle, & sur les éloges, qu'on leur a donnés, jusqu'à rapporter assez souvent leurs Epitaphes, & des Vers faits

en leur honneur. D'ailleurs il ne se contente pas de rendre compte de leurs Ouvrages imprimés, il y ajoûte encore les manuscrits, qu'ils ont laissés; mais quelques diligences, qu'il ait faites pour les découvrir, il croit pouvoir dire avec Gerard Vossius; (*a*) „ Il „ y a bien d'autres Ecrivains dans les „ Bibliotheques, qui s'y défendent „ mal des Vers, & qui auront échapé à mes recherches; mais si Varron „ a eu raison de dire qu'on n'avoit ja- „ mais fait un procès aux Moissonneurs, pour avoir laissé aux Gla- „ neurs quelques épis à ramasser, on „ ne doit point me sçavoir mauvais „ gré de mes omissions: un seul hom- „ me ne peut pas foüiller dans tous les „ coins & les recoins de toutes les Bi- „ bliotheques.

Notre Auteur paroît un peu moins rassûré sur le reproche, qu'on pouroit, dit-il, lui faire, d'avoir donné place dans sa Bibliotheque à des Ecrivains, dont les productions sont très-peu de chose: il tâche neanmoins d'é-

(*a*) Præfat. 1. Tom. Liv. 1. de scriptoribus Latinis.

carter ce blâme par l'exemple de ceux, qui lui ont ſervi de modele. Il ajoûte qu'il eſt rare que ces pieces fugitives, ſi peu importantes par elles mêmes, ne contiennent quelque fait, qu'on eſt bien aiſe de ſçavoir, & il en appelle au jugement de Varron, de Quintilien; & d'Auſone dont le premier dit (*a*) qu'il n'y a point de ſi bonne moiſſon, où il n'y ait quelque méchant épi, ni de mauvaiſe, où il ne s'en trouve quelques bons. Les deux autres (*b*) prétendent qu'il vaut mieux que dans de ſembla-bles collections il y ait du trop, que du trop peu, & qu'on en eſt quitte pour paſſer ce qu'on juge ſuperflu. Nous eſtimons néanmoins qu'en cela même il y a des bornes, qu'il ne faut point paſſer; & Dom Marien Armellini nous cite des exemples, que nous ne jugeons nullement capables de juſtifier ceux, qui les imiteroient.

Du reſte il fait profeſſion de ne jamais prendre parti pour ou contre ſes

(*a*) In lege Mæniâ.
(*b*) Quintil. Inſt. Orat, l. 6. c. 2. Auſ. in Cont.

Auteurs, & ordinairement il tient parole. Ainſi on ne verra point ici, ou l'on verra peu d'Apologies & de Diſſertations critiques, & cela ne gâte rien. Cette démangeaiſon de vouloir juſtifier tous ceux de ſon Ordre, ou de ſa Nation, ſera toujours un écueil pour les Hiſtoriens partiaux ; mais il faudroit être de bien mauvaiſe humeur, pour trouver à redire, qu'en faiſant connoître les Auteurs, comme Auteurs, on diſe ce qu'on ſçait de leurs bonnes qualitez perſonnelles, de leurs vertus, de leurs emplois ; en un mot qu'on les répréſente tels qu'ils ont été, avec la précision que demande ce genre d'Ouvrage. Cette connoiſſance n'eſt pas inutile à celle de leurs Ecrits.

Nous inſiſtons d'autant plus volontiers ſur ce point, que le Sçavant Bénédictin a porté fort loin la précaution, pour ſe mettre à l'abri de la cenſure de quiconque ne combat point une vraye ou prétenduë prévention par une autre ; car en premier lieu il nous aſſûre qu'il a beaucoup abregé les éloges de ſes Auteurs, qu'il a trouvés dans

ſes Mémoires,& qu'autant qu'il a pû,il s'eſt borné à ceux,qui leur ont été donnés par d'autres que par leurs Confreres. En ſecond lieu, pour avoir la liberté de s'étendre un peu ſur ceux,qui ſe ſont diſtingués par leur Sainteté,ou qui ont été élevés à des dignitez éminentes, ou qui ont établi la Réforme dans quelque Monaſtere, il en a donné l'Hiſtoire à part. Il en a uſé de même à l'égard de ceux, qui, quoiqu'en réputation de ſçavoir, n'ont rien laiſſé par écrit, ou ont fait des Ouvrages, qui ſe ſont perdus. Il ſeroit à ſouhaiter qu'un Livre fait avec tant de ſoin eût été mieux exécuté par l'Imprimeur, & que l'Auteur même y eût évité un peu de confuſion, que pluſieurs ſupplémens y ont répandu.

Nous voudrions bien pouvoir entrer dans quelque détail, au moins par rapport aux principaux Ecrivains, qui compoſent cette Bibliotheque, mais cela nous meneroit trop loin, & d'ailleurs il n'eſt pas aiſé de faire ce choix. Nous nous bornerons donc à quelques obſervations, qui pourront ſuffire pour donner une idée de l'Ou-

vrage. Tout le monde connoît le Bullaire Romain ; c'est l'Ouvrage d'une seule famille: Laertio *Cherubini* le commença, Dom Angelo-Maria Cherubini, Moine du Mont-Cassin, un de ses fils, l'a achevé, & Flavio Cherubini, son autre fils, en a fait l'abregé.

Nous remarquerons aussi qu'un très-grand nombre des Sçavans, dont il est ici parlé, sans être Poëte de profession, ont fait un nombre prodigieux de Vers, presque tous sur des sujets de pieté. Notre Auteur a voulu enrichir son Livre de quelques uns, & de quelqu'autres faits en leur honneur; mais ils ne prouvent pas toujours qu'ils ayent entendu la bonne Poësie. Il en faut excepter quelques-uns, qui paroissent s'y être un peu plus appliqués; & il nous paroît qu'on peut mettre de ce nombre Dom Angelo *Grilli* & Dom Angelo *de Foggiis*, plus connu sous le nom d'*Angelo de Castro*. Le premier étoit en commerce avec le Tasse, le Guarini, le Cavalier Marin & le Pape Urbain VIII. Il fut un des Fondateurs & Président de l'Academie des Humoristes à Rome, & ce fut par son crédit

& par ſes bons offices, que le Taſſe ſortit de la priſon, où le Duc Alphonſe de Ferrare l'avoit fait enfermer, ſous prétexte, dit notre Auteur, qu'il étoit tombé en démence.

Un des plus grands Hommes qu'ait produit la Congrégation du Mont-Caſſin, a été ſans doute Dom Angelo *de Nuce* Archevêque de Roſſano : ce Prélat nous a laiſſé d'illuſtres monumens de ſon érudition dans les matieres Eccleſiaſtiques, & a beaucoup travaillé en faveur de ſon Ordre. Nous avons de lui des Notes ſur la Chronique du Mont-Caſſin, dont il fut Abbé, commencée par le Cardinal Leon, & continuée par Pierre Diacre. Mais Son zele pour la gloire de ſon Ordre l'engagea dans une diſpute contre le Pere Serry Dominiquain, où nous croyons que les deux tenans entendoient aſſez mal leurs intérêts.

Comme il eut avancé un jour dans une aſſemblée de beaux Eſprits, qui ſe tenoit chez la Reine Criſtine de Suede, que Saint Thomas d'Aquin, avant que d'entrer dans l'Ordre de Saint Dominique, avoit fait profeſ-

ſion dans celui de Saint Benoît, cette propoſition parut à toute l'aſſiſtance un vrai paradoxe, ce qui l'engagea à mettre la main à la plume pour la prouver. Il compoſa donc ſur cela une Diſſertation, à laquelle le Pere Serry répondit avec toute la vivacité, dont on ſçait qu'il étoit capable. Or il nous ſemble que c'étoit prendre le change de part & d'autre. Car ſi le fait étoit vrai, c'eût été ſans doute aux Dominiquains à le ſoûtenir, & aux Bénédictins à ſouhaiter qu'on l'ignorât, puiſqu'apparemment le Docteur Angelique n'eût paſſé d'un Ordre dans un autre, que par la préférence qu'il donnoit à celui-ci ſur celui-là.

Pour nous, nous déclarons que nous ſerions fort charmés que Dom Conſtantin Cajétano eût pû venir à bout de prouver que Saint Ignace avoit été Oblat & Convers Benédictin, & que nous l'avons vû avec plaiſir dans le Ménologe de cet Ordre compoſé par Dom Gabriel Bucelin; qu'il n'auroit été nullement néceſſaire que Dom Conſtantin nous appliquât par maniere de reproches ces belles paroles du

Prophete

Prophete Isaïe. (*a*) *Attendite ad petram, undè excisi estis, & ad cavernam laci, de quâ præcisi estis. Attendite ad Abraham (S. Benedictum) patrem vestrum, & ad Sacram (Ordinem Benedictinum) quæ peperit vos.* Car pourquoi n'aurions nous pas profité d'une si belle occasion d'enter notre Compagnie moderne sur l'Ordre le plus ancien de l'Occident, & dont on peut dire que l'antiquité est le moindre de ses avantages ? Une si belle source, mille ans d'antiquité de plus, & tant d'illustres Confreres, tant de Saints, de Papes, de Cardinaux, d'Evêques, de Docteurs de l'Eglise ne sont pas un honneur à négliger ; mais nous sommes assez sinceres, pour convenir que cela n'est pas fondé.

Pour revenir à l'illustre Archevêque de Rossano, ce Prélat a beaucoup plus utilement employé ses veilles à défendre la censure, que l'on avoit faite à Rome de l'édition de Saint Leon par le Pere Quesnel. Le docte *Magliabecchi* Bibliothécaire du feu Grand Duc de

(*a*) Ch. 51. n. 1. 2.

Toſcane, a fait un grand éloge de cet Ecrit. La plûpart de ſes autres Ouvrages ont eu pour panegyriſtes les plus Sçavans Hommes de ſon ſiécle. M. *Creſcimbeni* nous a donné l'Hiſtoire de ſa vie parmi celles des Académiciens *de gli Arcadi*, & M. *Muratori* a parlé de lui comme d'un Auteur des plus diſtingués de ſon tems.

Quoique le Pere Anſelme *Banduri* ne ſoit pas de la Congrégation du Mont-Caſſin, les démarches qu'il a faites pour y être incorporé, & ſon nom inſcrit parmi les Profés du Monaſtere de Saint Laurent d'Averſe, ont paru à notre Hiſtorien des titres ſuffiſans pour lui donner place dans ſon Catalogue; mais il eſt ſi connu en France, que nous nous contenterons d'aplaudir au refus, qu'a fait la Congrégation de Meleda de le céder à l'empreſſement de celle du Mont-Caſſin pour l'adopter, & au bonheur qu'a la France de le poſſeder.

Deux Flamands, l'un de Douay, nommé Dom *Arnold Wion*, & l'autre, du Pays de Liége, connu ſous le nom de Dom *Arſene*, ont fait beau-

coup d'honneur à la Congrégation du Mont-Caſſin. Celui-ci s'étant trouvé avec quelqu'autres Gentilshommes de ſon Pays au Concile de Conſtance, y gagna les bonnes graces de pluſieurs Prélats & ſur-tout du Cardinal *Cundelmieri*, qu'il ſuivit à Rome après la concluſion du Concile ; mais il ne profita de ſa faveur que pour obtenir l'habit de Saint Benoît. Deux ans après ſon protecteur étant devenu Pape ſous le nom d'Eugene IV. le fit ſon Camerier, & s'en ſervit dans pluſieurs négociations. Il fut Abbé de S. Paul près de Rome, & de Sainte Marie de Florence, & deux fois Général de la Congrégation. Nicolas IV. & Calixte III. l'employerent auſſi dans des affaires importantes, & notre Auteur remarque à ce ſujet que Saint Grégoire le Grand avoit eu auſſi des Cameriers Bénédictins, & que lorſqu'il inſtitua ces Officiers dans un Concile aſſemblé à Rome la ſixiéme année de ſon Pontificat, il ordonna qu'ils fuſſent toujours ou Clercs ou Moines. Nous n'avons de Dom Arſene qu'une Lettre au Cardinal de *Turre-cremata*,

qu'il lui écrivit pour l'engager à commenter la Régle de S. Benoît, & qui se trouve à la tête du Commentaire, que ce Cardinal fit à sa priere. D. Marien observe que c'est à tort, que quelques-uns ont attribué la Lettre à un *Dom Arsene de Florence*, & le Commentaire au Cardinal Dominique *Capranica.*

Quant à Dom Arnold Wion, sa Congrégation a eu peu d'Ecrivains plus laborieux, & plus jaloux de sa gloire. Nous n'avons pourtant que trois Ouvrages imprimés sous son nom ; le plus considérable est intitulé *Lignum Vitæ, &c.* C'est-à-dire, *l'Arbre de Vie, l'ornement & la gloire de l'Eglise.* c'est un volume *in-quarto*, où il a recüeilli tout ce qui a illustré l'Ordre de Saint Benoît, & les services qu'il a rendus à l'Eglise : il y a joint une Dissertation adressée à Philippes II. Roy d'Espagne, où il entreprend de prouver que Saint Benoît étoit de l'ancienne famille Romaine *Anicia*, & que la Maison d'Autriche est sortie de la même famille. Nous avons bien de la peine à croire que cette origine soit mieux prouvée que celle, que lui

donne M. de Maupertuis, (*a*) en la faisant descendre de Charlemagne par la Maison de Lorraine.

Les Ouvrages manuscrits, qui sont restés du Bénédictin Flamand, sont en plus grand nombre, & plus considérables que ses imprimés. Mais la plûpart ne sont pas finis. Possevin parlant de sa Chronique universelle, dit qu'il y a dans cet Ouvrage bien des choses à examiner pour les Censeurs de Rome; il ajoûte que dans une lettre, que l'Auteur lui écrivit au sujet d'une Chronologie des Septante, qu'il avoit entrepris d'accorder avec la Vulgate, il lui manda qu'il en étoit venu à bout plûtôt par le secours du Ciel, que par ses propres lumieres. On ne peut douter que ce Religieux n'ait eu beaucoup d'érudition; mais il paroît qu'il avoit plus de lecture que de critique, & qu'il se laissa un peu trop emporter par ce zele de la gloire de son Ordre, qui a été la source de tant d'exagérations, dont l'effet est le plus ordinaire d'ôter tout crédit à leurs Auteurs.

(*a*) Elemens Historiques.

C'eſt néanmoins par cet endroit qu'il a mérité les magnifiques éloges, qu'a fait de lui D. Conſtantin Cajétano ſon confrere, homme illuſtre par ſa naiſſance, par ſon ſçavoir & par ſes emplois ; mais qui, pour avoir voulu tout réduire à ſon Ordre, dont il s'intituloit le vengeur, (*a*) & qui n'a nullement beſoin d'ornemens équivoques, ou étrangers, a perdu tout crédit parmi les perſonnes déſintéreſſées. Nous ne voudrions pourtant pas ſouſcrire, au portrait, qu'en a fait Vittorio Roſſi; mais pour le reproche, dont nous venons de parler, la plûpart de ſes Ouvrages prouvent qu'il étoit fondé.

Le nombre de ces Ouvrages, ſoit imprimés, ſoit manuſcrits, eſt preſque incroyable, dit notre Auteur, qui ne diſconvient point qu'on y voudroit ſouvent voir plus d'exactitude. Ceux qui ont fait plus de bruit dans le monde Littéraire, ſont ceux qu'il a compoſés pour prouver que Jean *Gerſen*, (*b*) Abbé de Verceil, eſt l'Auteur du Livre de l'Imitation de Jeſus-Chriſt.

(*a*) Vindex Benedictinus.
(*b*) Ou Geſſen.

Le Pere Rosweide Jésuite écrivit contre lui en faveur de *Thomas à Kempis*, & il répliqua par deux Dissertations, qui partagerent de telle sorte les Sçavans, que la plus grande partie demeura néanmoins du côté de Rosweide. Nous avons entre les mains l'original d'une lettre du Cardinal Bellarmin, lequel ayant attribué dans son Histoire des Ecrivains Ecclésiastiques le Livre, dont il s'agit, au Chancelier Gerson, se retracte, convaincu, dit-il, par les raisons du Pere Rosweide, qu'il est de Thomas à Kempis.

Le vengeur Benedictin n'a pas eu moins de zele pour assûrer à son Ordre le Pape Saint Grégoire, Saint Ildefonse de Tolede, & Saint Isidore de Seville, dont il a publié l'Histoire sous le titre de *Vie & actions des trois grandes lumieres de l'Ordre de Saint Benoît*, & il y a ajoûté quelques opuscules du dernier, qui n'avoient point encore vû le jour. Nous avons dit qu'il n'a non plus rien épargné pour enrichir le Catalogue des Saints Bénédictins, du Fondateur de la Compagnie de Jesus; mais comme s'il avoit prévû qu'on n'en

croiroit rien, il en a du moins voulu avoir la dépoüille, & il s'est mis l'esprit à la torture pour persuader le Public, que le Livre des Exercices Spirituels, qui a fait tant d'honneur au Saint Patriarche, est tiré en bonne partie d'un ouvrage de D. Garcias Cisneros intitulé *Exercitatorium vitæ spiritualis* & que ce sont trois Bénédictins du Mont-Cassin, qui l'ont dirigé dans la composition de ses Constitutions. Il n'y a pas jusqu'à son nom, qu'il lui dispute, en soûtenant qu'il ne s'appelloit point Ignace, mais Ennecon, qui est le nom d'un St. Bénédictin. Et c'est selon lui, la premiere des grandes obligations, qu'il avoit à l'Ordre de Saint Benoît.

Parmi les Sçavans de la Congrégation du Mont-Cassin, qui ont travaillé sur l'Ecriture, nul ne s'est plus distingué que l'Evêque de Foligno, Dom Isidore *Clario*, lequel s'est acquis une si grande réputation au Concile de Trente, & fut en effet un des plus habiles hommes de son tems, dans la connoissance des Saints Livres, & des Langues Sçavantes. Il avoit corrigé la Bible sur l'Hébreu, pour l'ancien Tes-

tament, & sur le Grec pour le Nouveau, & y avoit ajoûté des Scholies; cet Ouvrage fut condamné à Rome, mais comme la censure ne portoit que sur les Scholies, le prologue & les prolegomenes, qui furent retranchés dans la seconde édition de Venise retouchée par l'Auteur, la Bible fut approuvée par le Concile de Trente.

Quelques-uns ont aussi reproché à l'Evêque de Foligno d'avoir tiré une bonne partie de ses Scholies de Sebastien *Munster*, sans le citer; mais notre Auteur le disculpe. 1°. En disant après Dom Calmet, qu'on ne peut avec justice le traiter de plagiaire; puisqu'il déclare en termes formels qu'il a puisé presque toutes ses Scholies dans les Ecrits de plusieurs Sçavans, & que s'il n'a point nommé Munster en particulier, c'est qu'il ne convenoit pas à un Auteur Catholique de s'appuyer de l'autorité d'un Hérétique récemment condamné par l'Eglise. 2°. Que tout ce qu'il a emprunté de Munster, il l'a corrigé avec soin, & mis dans un meilleur ordre. Enfin M. Simon, qui l'a moins ménagé qu'aucun autre, nous

apprend qu'à la tête d'un Exemplaire de sa Bible de la premiere édition, lequel est à la Bibliotheque du Roy Très-Chrétien, on lit ces mots. *Ego Fr. Joan. Bapt. Ansaldus Lector Dominicus de commissione R. P. Inquisitoris Astensis vidi hanc Bibliam in omnibus locis suspectis, & à supremo Senatu supremæ Inquisitionis taxatis, & eam nequaquam depravatam inveni, præterquam in ultimo scholio super Zachariam, & eam emendavi.* M. Simon convient même que cette Scholie, qu'il raporte, n'auroit souffert aucune difficulté, si l'on n'avoit craint que les Herétiques n'en abusassent.

L'article le plus curieux de cette Bibliotheque est celui qui regarde le fameux Théophile *Folengi*, & nous avoüerons avec notre franchise ordinaire, notre étonnement sur les loüanges excessives, que nous y voyons prodiguées à cet Ecrivain. Notre Auteur n'auroit-il pas dû craindre qu'elles fissent un mauvais effet par rapport aux autres, qu'on seroit moins à portée de connoître par soi-même. » Folengi, » dit-il, né avec un esprit vif & pro-

» pre à toutes les Sciences, les acquit
» toutes avec une facilité ſurprenan-
» te, & les poſſeda dans une très-
» grande perfection. Son génie do-
» minant le portoit à la Poëſie, & il
» fit plusieurs Poëmes Italiens, qui fu-
» rent regardés *comme les perles de ſon*
» *ſiécle* ». La Poëſie Latine commen-
çant à refleurir en Italie, il fit un Poë-
me Epique Latin, où il ſe flatta d'a-
voir ſurpaſſé Virgile ſon compatriote.
Il en parla ſur ce ton là à l'Evêque de
Mantouë, qui l'ayant lû, ne lui dit que
ces deux mots. *Æquaſti, non ſuperaſti* :
C'étoit déja beaucoup que l'égalité
avec le Prince de la Poëſie Latine, mais
elle ne contenta pas le Moine Béné-
dictin, il l'attribua au préjugé du Prélat
en faveur des Anciens.

Namque vetuſta nocet;
Laus nobis, ſæpe Modernis,

dit-il dans un autre Ouvrage. Il re-
vient ailleurs ſur la prétenduë iniquité
du jugement, qui l'avoit condamné,
& ſes Vers prouvent que ſon Evêque
lui avoit encore fait trop de grace. Ce-

pendant il jetta de dépit ſon Poëme dans le feu, & le refit en Vers, qui n'étoient qu'un tiſſu de mots Latins & d'expreſſions Italiennes & Lombardes latiniſées. (*a*) Il intitula ce ſalmigondis poëtique, *la Maccaronea*, faiſant alluſion à une ſorte de pâte, qu'on appelle en Italien *Maccaroni*, & qui eſt une compoſition de farine, d'œufs & de fromage; d'où eſt venu le terme de Vers Maccaroniques, qu'on a voulu imiter en France; mais avec peu de ſuccès. On ne doute pas même qu'ils n'ayent ſervi de prototype à Rabelais. Toutefois Folengi faiſant réflexion que ce ſtyle burleſque, & les indécences de ſon Poëme ne convenoient pas à la gravité de ſa profeſſion, il publia ſon Poëme ſous le nom de *Merlin Cocai*, (*b*) ſous lequel il eſt lui-même plus connu que ſous le ſien propre.

Sino al Catai;
Splende il ſepolcro di Merlin Cocai.

» Cet Ouvrage, dit notre Hiſto-

(*a*) Voyez nos Mémoires. Jan. 1734. Art. VI.

(*b*) Cocai eſt un Village du Breſcian.

» rien, eſt très ſçavant, fut reçû avec
» un applaudiſſement univerſel, &
» a aſſûré l'immortalité à ſon Auteur
» ... C'eſt avec juſtice, que l'inven-
» teur de ce nouveau ſtyle eſt encore
» aujourd'hui regardé comme le Phé-
» nix des Eſprits, pour avoir égalé la
» gloire des Anciens, & ôté aux Mo-
» dernes juſqu'à l'eſpérance de le ſur-
» paſſer ». Il eſt pourtant vrai que ſa Congrégation n'en a pas ainſi jugé d'abord, & les dix années, que Folengi a paſſées en Sicile, ont bien l'air d'avoir été pour lui un éxil; mais il y trouva dans le Vice-Roi Ferrant de Gonzague un protecteur déclaré, & quelques beaux Eſprits ayant donné le ton aux autres ſur ce qu'on devoit penſer de Merlin Cocai, ce qu'il y avoit de plus reſpectable dans la Congrégation du Mont-Caſſin paſſa tout d'un coup de l'indignation à l'admiration.

Folengi de retour en Italie fit pluſieurs Poëſies plus ſérieuſes, & entr'autres un Poëme *de partu Virginis*, qui fût fort eſtimé. Ce ſont néanmoins ſes Vers Maccaroniques, dont on prétend qu'il ſe repentit, qui l'ont rendu fa-

meux. On lui érigea à Sainte-Croix de Campesio, où il mourut, un tombeau superbe avec des inscriptions magnifiques, où on lisoit ce distique parodié de l'Epitaphe de Virgile.

Mantua me genuit, Veneti tènuere, tenet nunc,
Campesium, cecini ludicra, *Sacra*, sales.

Ce tombeau devenu célébre par le concours des Curieux, fût dans la suite réparé par l'Abbé Angelo Grilli, qui a encore encheri sur les loüanges, qu'on avoit données d'abord à Folengi, où il ne craint pas même de lui donner le sur-nom de Merlin, & qu'il a terminées par ces deux Vers de sa façon.

Græcia quid latio vix unum obtendis Homerum?
Una duos numerat Mantua Mæonidas.

En un mot aucun dés plus Gran ds Hommes en tout genre, qu'a produit la Congrégation du Mont-Cassin n'a

reçû de si magnifiques éloges, qu'un homme, dont elle auroit peut-être aussi bien fait d'ensevelir le nom, ou du moins les Vers Maccaroniques dans un éternel oubli.

ARTICLE XXXI.

LETTRE D'UN THE'OLOGIEN à un autre Théologien sur le Mystere de la Trinité, &c. 3. volumes in-12. imprimés en divers endroits de Hollande depuis 1729. jusqu'en 1731.

LE Mystere de la Très-Sainte Trinité est un objet de croyance si incompréhensible, si élevé au-dessus des lumieres de la raison, si éloigné de toutes nos idées, que tout ce qu'il y a d'esprits raisonnables dans le monde conviennent depuis long-tems qu'on ne peut le croire que par la foy, & que c'est une folie que de vouloir l'approfondir, & l'expliquer par la raison. Cela n'a pas empêché plusieurs esprits téméraires & présomptueux d'oser entreprendre en divers tems de pénétrer

ce Sanctuaire impénétrable & d'expliquer ce qui est inexplicable. Ce n'est point ici le lieu d'en faire l'énumération, & il suffit de dire qu'ils se sont tous brisés contre cet écueil du raisonnement humain, qu'ils ont tous attiré sur leurs têtes les anathêmes de l'Eglise, & que les vrais fidéles instruits par leur exemple doivent se contenter d'adorer le Mystere dans le silence avec une aveugle soumission à l'autorité de Dieu qui nous l'a révelé.

Cependant comme les diverses subtilités des Hérétiques ont obligé l'Eglise à s'expliquer plus en détail, toujours inspirée par l'Esprit Saint & guidée par la révélation, au simple dogme de trois personnes en un seul Dieu, elle en a ajoûté quelques autres qui le developpent, comme la génération du Fils, & la procession du S. Esprit; elle ne défend pas même aux Théologiens d'emploïer pour exposer ces dogmes quelques expressions qui leur semblent propres à rapprocher autant qu'il est possible ce Mystere de nos idées; il est vrai qu'on peut dire que les Théologiens n'ont

pas fait jusqu'ici beaucoup de progrès en cette matiere, & qu'ils n'en feront apparemment pas beaucoup plus dans la suite ; il est encore vrai qu'ils ne sont pas tous d'accord sur certaines expressions ; mais qu'importe à l'Eglise que les Scotistes & les Nominaux se querellent sur des mots qu'ils n'entendent pas bien ni les uns, ni les autres, pourvû qu'ils ne s'écartent jamais du dogme etabli? Une mere complaisante peut permettre à ses enfans d'innocentes contestations qui servent à aiguiser leur esprit, pourvû qu'elle sçache les réprimer dans le moment qu'ils s'écartent du devoir. C'est ce que l'Eglise fait & a toujours fait en cette matiere comme dans toutes les autres ; voilà quel est l'état des choses dans l'Eglise Catholique par rapport au Mystere de la Trinité ; & comme l'Eglise sera toujours fidéle au depôt qui lui est confié, toujours le dogme subsistera dans sa pureté sans que l'erreur puisse jamais y donner la moindre atteinte.

Il n'en est pas ainsi de Messieurs les Reformés, & l'ouvrage dont

nous allons parler en fait foi. Comme après avoir secoüé le joug de l'authorité infaillible de l'Eglise, ils se sont attribué le droit de chercher eux mêmes dans les divines écritures les fondements de leur croyance, il n'est pas possible qu'ils ne s'égarent dans leurs recherches, qu'ils ne se divisent entre, qu'ils ne varient dans leurs opinions, & qu'ils ne s'évanoüissent dans leurs pensées, suivant l'expression de S. Paul; & alors quel remede contre l'erreur? Quel juge parmi eux aura droit de la condamner? aucun. Venons au fait.

Ce recuëil de petits ouvrages en 3 volumes in-12 commence par une *Lettre d'un Théologien à un autre Théologien sur le Mystere de la Trinité*. Ce Théologien a-t-il quelque chose de nouveau à nous apprendre? Cela seroit tout a fait curieux. Mais non. C'est de l'Arrianisme, du Sabellianisme, du Socinianisme, si l'on veut, ou pour mieux dire, c'est un assemblage de contradictions toutes pures qu'il appelle un systême. En voici un extrait fidéle.

1°. Outre la divinité qui est un être infiniment parfait, unique en nombre, independant, indivisible, il y a, selon M. Paul Maty qui est l'Auteur de cette Lettre, Ministre du Saint Evangile & Docteur en Philosophie, deux êtres intelligents finis, ausquels Dieu a donné l'éxistence avant la création du monde. 2°. Dieu ajoute-t-il, s'est uni à chacun de ces deux Etres intelligents finis d'une maniere très-étroite, & il appelle cette union *Personnelle* dans le même sens que les Orthodoxes appellent *Personnelle*, l'union de la nature Divine avec la nature Humaine dans Jesus-Christ. 3°. Il pretend que l'Etre infiniment parfait qui est Dieu, & ces deux Etres ausquels Dieu s'est uni constituent trois personnes. Comment cela ? C'est qu'il prend la signification de *personne* pour tout Etre intelligent soit uni soit non uni à une autre nature. Or la premiere personne qui est le Pere, c'est Dieu consideré tel qu'il est en lui même, non uni à aucune autre nature. La seconde personne qui est le Fils est un de ces deux Etres intelligents finis

auquel Dieu s'est uni, & ainsi de al troisiéme personne qui est le Saint Esprit. 4°. De-là il resulte, ajoute notre Docteur en Philosophie, que dans la personne du Pere il n'y a qu'une seule nature qui est la Divinité toute pure ; au lieu que dans chacune des deux Personnes du Fils & du Saint Esprit il y a deux natures, sçavoir 1°. La nature Divine qui est unique en nombre & la même dans chacune des trois Personnes, & 2°. Une nature intelligente finie à laquelle la nature Divine est unie pour faire chacune de ces deux Personnes, avec cette difference pourtant que dans la personne du Saint Esprit il n'y a que deux natures, au lieu qu'on pourroit croire que dans la personne du Fils depuis son incarnation il y a trois natures sçavoir la nature Divine, celle de l'Etre intelligent fini ou Angelique, & la nature Humaine ; mais on peut croire aussi, dit toujours le même Auteur que dans la personne du Fils, même depuis son incarnation, il n'y a que deux natures, parceque l'Etre intelligent fini a servi d'ame au corps que

le Fils a pris dans ſon incarnation, & il nous avertit qu'il panche beaucoup pour ce ſecond ſentiment. 5°. Ces perſonnes, continuë-t-il, ſont diſtinguées comme un Etre intelligent eſt diſtingué d'un autre Etre intelligent. Elles ne laiſſent pas d'être un ſous un certain égard, entant que chacune des trois eſt Dieu, & le même Dieu que les deux autres. 6°. La relation qu'il y a entre le Pere & les deux autres perſonnes eſt une relation qui a lieu entre la Divinité qui eſt toute pure dans la perſonne du Pere, & les deux intelligences finies. Les titres de Fils & de Saint Eſprit marquent la relation qu'il y a entre ces deux perſonnes & celle du Pere, ainſi que les termes de *génération* & de *proceſſion*, & c'eſt à la nature finie qu'il les faut rapporter. 7°. Le Fils & le Saint Eſprit entant que Dieu ſont egaux au Pere, puiſqu'ils ſont le même Dieu que le Pere; mais conſiderés en qualité de deux intelligences finies, ils ſont à cet égard inferieurs au Pere & dépendants du Pere.

Tel eſt le prétendu ſyſtême de M. Paul Maty. L'Arianiſme & beaucoup

d'autres erreurs y ſautent aux yeux ſi viſiblement que nous ne nous arrêterons pas à le réfuter. Nous allons ſeulement rendre compte de l'effet que ce nouveau fantôme a produi tdans les Egliſes reformées. M. de la Chapelle Paſteur de l'Egliſe Wallone de la Haye lui a porté les premiers coups dans un écrit qui eſt auſſi rapporté dans ce recuëil & qui a pour titre *Réfléxions en forme de Lettre au ſujet d'un ſyſteme prétendu nouveau ſur le Myſtere de la Trinité*. L'écrit eſt vif & bien raiſonné. M. de la Chapelle attaque le nouveau ſyſtême par tous les endroits defectueux qu'il préſente, & ne laiſſe à l'Auteur aucune defenſe raiſonnable. Mais un Auteur de ſyſtême peut-il ſe reſoudre à l'abandonner de bonne foi, & reconnoître qu'un édifice qu'il a bâti avec tant de ſoin & de complaiſance, n'eſt qu'une illuſion, un égarement de ſon eſprit, une chimere? Non; cela n'eſt pas dans le caractére de l'homme. M. Maty a repondu aux réfléxions de M. de la Chapelle par deux Lettres qui ont pour titre *Eſſay ſur la manie-*

re de traiter la Controverse. Nous ne croïons pas pour cela qu'il ait en effet satisfait aux objections de son adversaire; mais il s'est du moins satisfait lui-même. Il faut pourtant avouer qu'il y a d'excellentes choses dans cet *Essay*, beaucoup d'art, beaucoup de force & d'éloquence, de l'esprit & du style. Nous disons plus, il employe contre M. de la Chapelle un argument victorieux auquel toutes les Eglises reformées ensemble n'ont jamais répondu & ne répondront jamais. C'est celui de la liberté que la réforme donne ou même de la nécessité qu'elle impose à chaque fidéle d'examiner soi même les fondements de sa croyance. C'est là ce qu'on appelle dans l'école *argumentum ad hominem*, & voici à quoi se reduit le raisonnement de M. Maty. Nous posons, dit-il à M. de la Chapelle, pour base fondamentale de la réforme la nécessité de lire l'écriture & de l'examiner pour régler notre foi suivant la pure parole de Dieu. Je l'ai luë, & méditée avec réfléxion, j'ai examiné avec toute l'attention dont je suis capable. J'y

ai trouvé les dogmes eſſentiels que vous croyez ſur la Trinité & je les crois comme vous; mais parceque ces dogmes ſont infiniment obſcurs, j'ai cherché un moyen de les expliquer ſans contredire l'écriture. Je l'ai trouvé ce moyen; c'eſt le ſyſtême que je propoſe, & il m'eſt evident qu'il n'eſt en rien contraire à l'écriture. Vous ne l'approuvez pas, & vous prétendez que je me trompe. A la bonne heure; mais qui eſt-ce qui nous jugera? Nous ne connoiſſons vous & moi aucun Tribunal, aucune authorité infaillible. Nous avouons que Calvin lui-même n'étoit pas inſpiré. Quel droit avez-vous donc de me cenſurer & de me condamner?

Tel eſt en grande partie le fond du raiſonnement de M. Maty. Nous n'ignorons pas ce que Meſſieurs les Réformés ont coûtume de repondre à cet argument qu'on leur a déja fait depuis long-tems; nous ſçavons auſſi qu'il faut être livré à d'étranges préventions pour ſe contenter de ſi mauvaiſes réponſes. Mais ce n'eſt point ici le lieu de traiter cette controverſe.

Ces

Ces premiers écrits ſont ſuivis de pluſieurs autres qui finiſſent le premier volume ſous le titre *d'Entretien par lettre entre M. de la Chapelle & M. Maty.* Ce ſont des Lettres où ces deux Meſſieurs ſe répetent aſſez ſouvent l'un à l'autre qu'ils ne s'entendent pas mutuellement, & cela ne nous étonne pas. Car c'eſt bien aſſez ſur pareille matiere de s'entendre ſoi même. Ils n'y font d'ailleurs que répéter l'un ſes principes, l'autre ſes objections, & on n'y apprend rien de nouveau.

Suivent dans un ſecond volume deux autres écrits ſçavoir une *Apologie de la conduite de M. Maty* diviſée en deux parties, & une autre qui a pour titre: *Doctrine de la Trinité éclaircie, demontrée par l'écriture & defenduë contre les objections de M. de la Chapelle & de quelques autres Théologiens par M. Maty.* Nous ne dirons rien du premier écrit parceque c'eſt en général une choſe aſſez peu intereſſante pour la Littérature, que M. Maty ait eû tort ou raiſon dans ſa conduite. Nous nous bornons à croire ſur cela que M.

Maty est un honnête homme qui a crû bien faire en publiant son systême sur la Trinité, qu'il n'a même rien fait en cela de con traire aux principes de sa secte, & qne c'est dommage qu'il se soit egaré si pitoyablement. Quant au second écrit qui est encore precedé d'une longue *Preface* & d'une *Lettre d'un inconnu*, il est divisé en plusieurs sections dont la premiere consiste en des réfléxions préliminaires qui tendent toutes à prouver qu'il a été en droit & dans l'obligation même ainsi que tout bon Réformé d'examiner de nouveau le dogme de la Trinité; une des principales raisons qu'il en apporte c'est que ce dogme a été conservé par les premiers réformés en son entier, tel qu'il est crû dans l'Eglise Romaine; car il en conclut qu'il faut donc l'examiner de nouveau, & se regarder par rapport à ce dogme là comme les premiers réformés par rapport aux autres dogmes qu'ils ont changé. Mais il y a sur cela deux réponses à lui faire, l'une de la part des Réformés l'autre de la part des Catholiques.

Car les Réformés lui diront que ce n'eſt pas ſans examen mais au contraire après l'avoir examiné & reconnu conforme à l'écriture que les fondateurs de la Reforme ont conſervé cet ancien dogme ; & les Catholiques lui donneront un conſeil ſalutaire en lui répondant que comme ſes prédeceſſeurs n'ont eû nul droit d'examiner les autres dogmes, il n'en a pas plus d'examiner celui ci, & qu'au lieu de perdre ſon tems à un examen dangereux, il feroit mieux de l'emploïer à decouvrir & à reconnoître les egarements déplorables où ſes prédéceſſeurs ſont tombés par de pareils examens. Dans les autres ſections l'Auteur s'attache à prouver l'Unité de Dieu, la Divinité du Fils & du Saint Eſprit, l'Incarnation du Verbe &c. Toutes choſes que perſonne ne lui conteſte & qui ne juſtifient en rien ſon ſyſtême.

Le troiſiéme Volume que nous avons entre les mains commence par un écrit intitulé : *Nullité des procedures des Synodes de Campen & de la Haye contre le Sieur Paul Maty.* C'eſt

encore un article qui n'intereſſe pas la Littérature, quoiqu'il intereſſe beaucoup le pauvre M. Maty, lequel a été par Sentence Synodale depoſé de ſes emplois, " déchu de ſes droits au Saint » Miniſtere, déclaré incapable d'é- » difier l'Egliſe & ſuſpendu de la » Sainte Cene juſqu'à ce que par » une retractation formelle il ait con- » damné lui-même l'erreur qu'il » perſiſte à ſoutenir. „ Qu'il eſt triſte dans le ſein de l'erreur d'être expoſé à de pareilles Sentences, & de ſe voir condamné pour hereſie par l'hereſie même. On ne peut mieux comparer l'infortune de M. Maty qu'au triſte ſort d'un homme qui ſe verroit condamné & puni pour le crime de rebellion par une ſociété de rebelles à laquelle il auroit eû le malheur de s'aſſocier. Le ſeul parti ſage qu'il ait à prendre deſormais, c'eſt en abandonnant ſon ſyſtême d'abandonner en même tems une ſecte qui ſuit ſi mal ſes principes fondamentaux.

Cet écrit eſt ſuivi d'une *réponſe* de M. Maty *à M. de Bonvouſt* où il tâche encore de juſtifier ſa conduite & ſes

ſentimens & d'une *Lettre d'un Ec-cleſiaſtique de France ſur l'intolerance des Miniſtres de Hollande.* Cette lettre eſt favorable à M. Maty & a ſans doute été compoſée en Hollande même par quelqu'un de ſes amis. Enfin le volume finit par une ſeconde partie de l'écrit dont nous venons de parler ſous le titre de *Doctrine de la Trinité éclaircie*; en ſorte que les deux parties enſemble font la valeur d'un juſte volume *in*-12. Il faudroit pour ſuivre l'Auteur dans cet ouvrage nous engager dans beaucoup de diſcuſſions métaphyſiques qui ne ſont bonnes qu'à renvoyer aux ecoles & qui ne paroitront pas à tout le monde meriter du moins par rapport au ſyſtême de M. Maty, le titre *d'éclairciſſements* qu'il leur donne. Les Lecteurs en jugeront ; pour nous nous n'en dirons rien de plus.

Seulement entre quelques objections qui paroiſſent avoir échappé aux adverſaires de M. Maty , nous lui en ferons une à la quelle nous ne voyons pas ce qu'il pourroit répondre : c'eſt que ſi la Divinité n'eſt Trinité que

par l'union de la Divinité avec deux êtres intelligents finis & créés ; comme on ne peut pas concevoir qu'il ſoit de l'eſſence divine d'avoir créé ces deux Etres intelligents finis, il s'enſuit qu'il n'eſt pas eſſentiel à la Divinité d'être Trinité, & qu'elle ne l'eſt que parcequ'elle a librement voulu l'être ; or cette idée eſt contraire à tous les principes reçûs dans toutes les Egliſes qui croyent la Trinité des perſonnes ; pour n'être pas Hérétique en cette matiere il faut croire qu'il eſt de l'eſſence de la Divinité d'être trois perſonnes en un ſeul Dieu, comme il eſt de l'eſſence de l'homme d'être un Animal raiſonnable ; & que la Trinité des perſonnes eſt une propriété de la Divinité auſſi eſſentielle que la juſtice, la puiſſance &c.

ARTICLE XXXII.

HISTOIRE D'ANGLETERRE pour ſervir de continuation à celle de M. de Rapin Thoiras, Tome XII in-4°. *Contenant les dix dernieres années de la Reyne Anne pages 628.*

Suite du mois de Février Article XVIII.

L'Historien soutient dans ce nouveau volume l'idée avantageuse qu'il nous a donnée dans le précedent de son impartialité ou pour mieux dire, (car enfin lorsque la vérité le force à se déclarer d'un certain côté on sent bien que le cœur alors est chez lui d'accord avec la raison,) ou disons nous, de la fermeté de son jugement, au milieu de tant de contradictions grossieres dont la haine des partis, a embarassé surtout la matiere qui en fait le sujet. Nous en sommes d'autant plus touchés, que nous avons actuellement devant les yeux les trois derniers volumes des Mémoires de Burnet, où les honnêtes gens ne peuvent lire qu'avec une indignation mêlée de pitié les contes puériles, & les raisonnements absurdes que la passion de cet Auteur lui a fait adopter. C'est un enfant qui triomphe sans raison, ou qui pleure à tout propos, aussi peu capable de moderer sa haine

que de se conduire sensément. Nous aurons occasion dans la suite de justifier la sévérité de ce reproche, & nous nous y engageons dès-à-présent.

La Victoire d'Hocsteet, & ses suites, préparérent au Duc de Marlborough de retour à Londres le triomphe le plus éclattant. La nation entiere parut s'ébranler, pour le recevoir. Les Communes lui firent une députation, & son Panegyrique fut récité dans la Chambre Haute, lorsqu'il alla y prendre séance. Traitement qui fût répeté aussi souvent que ses Victoires jusqu'à sa disgrace. Ces honneurs pouvoient flater son amour propre. Le goût que ses ennemis lui reprochoient d'avoir pour l'argent, ne fut pas moins satisfait par les présents magnifiques qui accompagnerent ces distinctions, & qui devoient passer à sa postérité. Au milieu de cette yvresse, on demanda les subsides pour la Campagne prochaine, & on les obtint, tels qu'on les voulut, quelque exorbitants qu'ils fussent; preuve certaine, entre mille que fournit cette Histoire, que les

Gouvernements les plus beaux dans la ſpeculation, n'en ſont dans la pratique que ſujets à plus d'inconvenients. Les paſſions ſont par tout les mêmes. Il n'y a de difference que dans l'habillement qu'elles prennent. Toutes les ſommes qui furent accordées, jointes enſemble, montoient à quatre millions ſix-cent vingt quatre mille cinq cent quarante Livres ſterling. Cette augmentation, remarque notre Auteur, vérifia à la lettre ce qu'avoit dit le Lord Havershan dans la ſéance precedente, " On nous raſſemblera
„ l'Hyver prochain, & on nous de-
„ mandera encore davantage. Eſt-il
„ poſſible qu'on abuſe ainſi de la gé-
„ nérosité d'une Nation, & que par
„ des craintes exagérées on l'engage
„ à ſe dépouiller elle même? Ainſi
„ Aaron dépouilla les Iſraëlites ſous
„ prétexte de leur faire une Idole.
„ Qu'on le pardonne à mon zele
„ pour la tranquillité & le bonheur de
„ la Nation. En quoi donc la France
„ eſt-elle ſi terrible, que nous devions
„ ſans ceſſe la craindre? Fut-elle en-
„ core plus puiſſante, notre ſitua-

„ tion ne nous met-elle pas à cou-
„ vert de ſon avidité & de ſon am-
„ bition? Soïons unis, entretenons no-
„ tre Marine, & l'Europe entiere
„ conjurée contre nous, nous atta-
„ quera en vain. Avions nous donc
„ tant d'obligation à la maiſon d'Au-
„ triche, qu'il fallut nous épuiſer
„ pour la placer ſur un Trône qui l'au-
„ roit miſe en état de faire contre nous
„ ce que nous appréhendons de la
„ France? voiſine comme elle eſt de
„ nos côtes, peut-elle équiper une
„ Flotte que nous n'én ſoyons avertis;
„ & dès qu'elle ne peut nous ſur-
„ prendre, en quoi peut-elle nous
„ nuire? Une vraie affection pour la
„ Nation, auroit profité des circonſ-
„ tances, pour lui procurer quelque
„ avantage ſolide; non pour l'enga-
„ ger dans une guerre ruineuſe. Dun-
„ kerque, par exemple, n'auroit-elle
„ pas mieux valu que toutes les eſpé-
„ rances de la conquête des Indes? Il
„ faut l'avoüer à notre honte; il n'eſt
„ gueres de Peuple que l'on leurre plus
„ aiſément que nous: il ne faut que
„ ces trois mots, *France*, *Papiſme*,

„ *Prétendant*, pour nous faire ou-
„ blier nos interêts les plus essen-
„ tiels ?

Nous avons rapporté avec quelque plaisir ce discours, soit parce qu'il fait connoître le caractere de ce célébre Milord dont les représentations vigoureuses tinrent si souvent en échec les Ministres de ce tems-là, soit parce qu'il nous a paru contenir ce qu'on publia alors de plus précis & de plus vrai sur les engagemens de l'Angleterre dans la derniere guerre, & que ce fut sur ce plan-là qu'agirent ceux qui rendirent dans la suite la paix à l'Europe. Ils ont eu besoin plus d'une fois de faire leur apologie, & ils n'ont eu peut-être rien de meilleur à répondre aux accusations de leurs ennemis.

Il ne nous est pas possible de suivre exactement l'Historien dans les détails qu'il nous donne des intrigues domestiques du Gouvernement, sur les broüilleries d'Ecosse, sur la levée des subsides, sur les efforts de la Haute-Eglise contre les Nonconformistes, & sur la réaction, s'il est permis de le

dire de ceux-ci, pour repousser leurs adversaires. Telle est la constitution de l'Angleterre? En tout tems, elle peut fournir à un Auteur, des événemens singuliers, quelquefois importans & plus souvent bizarres. La multitude des Partis y rend les propositions les plus simples, sujettes à une infinité de débats; la liberté qu'ont les passions de s'expliquer, suspend, déconcerte & rompt même les projets les plus mesurez, en faisant au contraire approuver les plus hardis, les opérations les plus nécessaires ou échoüent par les obstacles qu'elles rencontrent, ou dépérissent dans l'éxecution. A tout cela la nation trouve, dit-on, sa sureté; ce qu'il y a de plus vrai, c'est qu'il y a infiniment à craindre pour la sagesse des décisions, quand on n'a pas pour regle, en les prononçant, de faire moins d'attention à l'Auteur d'une proposition qu'à sa valeur intrinseque, & qu'aux raisons dont on se sert pour l'appuyer.

L'union de l'Ecosse avec l'Angleterre, est une époque trop marquée pour n'y pas donner une attention un

peu plus particuliere. On en parle d'ailleurs tous les jours, ſans trop ſçavoir de quoi il eſt queſtion, & du moins, par la Relation ſuccinte que nous en ferons, donnerons nous envie à pluſieurs de nos Lecteurs de s'en inſtruire plus en détail. Depuis l'avénement des Stuarts au Trône d'Angleterre les deux Royaumes connus, ſous le titre de la Grande-Bretagne, n'étoient cependant réünis que de nom; ils obéiſſoient au même maître, mais ils avoient leurs Loix particulieres, d'autant plus jaloux de leurs droits reſpectifs, que l'un par ſa puiſſance étoit plus porté à les étendre, & l'autre par ſa foibleſſe plus intereſſé à les conſerver. Au moyen de ces diſpoſitions, l'antipathie s'entretenoit entre les deux Nations, & donnoit beaucoup d'exercice au miniſtere. On avoit cherché ſouvent & long-tems les moyens de parvenir à l'union. Jacques I. l'avoit paſſionnément ſouhaité; mais ce Prince foible, n'avoit pas ce qu'il falloit pour réüſſir dans une entrepriſe de cette nature, que les circonſtances d'alors rendoient enco-

re plus difficile. Charles II. son petit-fils, bien capable par son génie de former les plus grands projets, & de les exécuter; mais trop esclave de ses plaisirs, n'en avoit, à ce qu'il paroissoit, senti toute l'utilité que pour en reconnoître l'espece d'impossibilité. Enfin Guillaume III. avoit remis sur le tapis cette grande affaire en 1700. mais elle manqua de nouveau; elle fut pourtant le dernier objet de ses soins, & en mourant, ce Prince politique, laissa à ce sujet à la Reine les instructions les plus détaillées. En effet, l'union donnoit à la Monarchie en général un dégré de puissance qu'elle ne pouvoit avoir, tandis que les deux Nations partagées, seroient moins occupées de la cause commune, que de leurs avantages particuliers; elle assuroit à l'Angleterre en particulier une supériorité que l'autre lui contestoit avec opiniâtreté, quoi qu'avec plus de fracas pour l'ordinaire que de succès; & ce qui étoit plus intéressant pour le ministere, elle pouvoit rendre la Cour maîtresse des délibérations dans les Parlemens, par la fa-

cilité que celle-ci trouveroit à avoir à sa dévotion les Membres d'Écosse. L'événement vérifia la grande maxime, que les circonstances terminent presque en un moment, des affaires que sans elles, les efforts les plus courageux pourroient à peine entamer. On convint de 30 Commissaires pour l'Angleterre, & de 31 pour l'Ecosse. Ils s'assemblerent pour la premiere fois à Cokpit, près de Whitehal, le 26. d'Avril 1706. & après 34 Conférences qui ne durerent qu'un peu plus de trois mois, on fut d'accord sur un projet, qui étoit de nature à occuper plusieurs années. Le détail de ces intrigues & de ces mouvemens est curieux, & rendu par l'Auteur avec la netteté d'esprit qui le caractérise. Il rapporte dans toute son étenduë ce célebre Traité, & il ne faut que le lire avec attention, pour penser comme lui, & approuver les réfléxions qu'il fait à cette occasion & ausquelles nous sommes forcez de renvoyer les Lecteurs. Le droit d'être représentée dans les Parlemens par seize de ses Pairs,

& par quarante cinq Membres des Communes, eſt pour l'Ecoſſe un équivalent bien mince, de tous les ſacrifices qu'on lui arracha : auſſi le Traité ſouleva preſque tout le Royaume, & ce ne fut qu'à force de ſoins & de maneges qu'on vint à bout d'y calmer les eſprits. Ce fut ſur ces diſpoſitions de la Nation que la France entreprit en 1708. l'expédition en faveur du Prétendant, que le bonheur qui ſuivoit par tout les Armes Angloiſes, fit principalement échoüer.

On nous permettra de paſſer ici légérement ſur les événemens militaires. Ce que l'Auteur en rapporte, ſera plus curieux pour ceux qui nous ſuivront, qu'il ne peut être actuellement piquant pour nous, qui ſçavons par cœur ce triſte ſujet. La plûpart les ont vûs, & mille bouches tous les jours en rafraîchiſſent la mémoire : quelque application qu'ait eu l'Hiſtorien à découvrir les véritables cauſes de tant de révolutions, que la poſtérité comprendra auſſi peu que nous ; ſans doute qu'il n'a pas tout ſçu, ou que la prudence ne lui a pas

permis de hazarder ce que la malice & la passion inventerent ou répandirent dans le tems. Bien différent du passionné Burnet, il ne puise jamais le fonds de ses narrations dans ces relations fabuleuses que l'on répand parmi le Peuple, & qui ne sont composées que pour lui, pour relever ses espérances ou augmenter ses joyes. Il ne dissimule point les pertes de la France; mais il n'augmente point aussi mal à propos les victoires des Alliez. En un mot, il nous semble qu'il a tâché d'être par tout également vrai. S'il a succombé quelquefois dans ce projet, ce n'est point faute d'équité ni de recherches; c'est faute de lumieres & d'instructions qu'il n'a pas été à portée de se procurer. Nous croyons pouvoir répondre que les gens sensez porteront ce jugement en lisant sur tout; prenons cet exemple puisqu'il est plus frappant que les autres, la Campagne de 1706. où la levée du Siege de Barcelonne pensa coûter le Trône à Philippe V. où la bataille de Ramilies, nous enleva les Pays-Bas, & la déroute de Turin entraîna la

perte de l'Italie. Que de réflexions qui se présentent à l'esprit, en parcourant ces espaces lugubres ? L'Historien judicieux, comme nous le dépeignons, ne les a pas manquées. Nos fautes firent la gloire des ennemis, & souvent dans les occasions décisives, nous nous vainquîmes en quelque façon nous-mêmes, ils n'eurent qu'à se montrer. Si cet aveu tourne à notre humiliation, ne sert-t-il pas en même tems à diminuer l'orgueil de ceux qui furent nos vainqueurs ? Jamais la France ne fut plus féconde en ressources. Nos pertes se réparoient avec une facilité qui tenoit du prodige, & l'ennemi se voyoit prévenu, au moment qu'il nous croyoit aux abois. Il étoit écrit que nous succomberions, & que la grande ame de Louis XIV. brilleroit dans l'adversité, après avoir pendant plus de quarante ans, soutenu l'éclat de la plus longue prospérité.

Ce Monarque, d'autant plus porté peut-être à se roidir contre le sort, que ses ennemis lui reprochoient plus de fierté & de hauteur, ceda ses inte-

rêts les plus chers, & s'immola lui-même, pour ainſi dire, aux beſoins de ſes peuples. Le cruel hyver de 1709. avoit fait plus de tort au Royaume, que la déroute des armées & la perte de tant de Villes. Il demanda la paix, il s'humilia, il écouta les dures conditions qu'on lui impoſoit; il en accepta la plus grande partie; il fit, ſur le reſte, des repréſentations fondées ſur la voix du ſang & & les droits les plus ſacrez de la nature: on les traita de ruſes politiques & d'artifices uſez; on inſulta à tous les tempéramens que propoſoient les Plenipotentiaires François; on ne voulut rien rabattre de ſes prétentions, quoique dictées par la paſſion la plus étrange & contraire dans la vraye politique aux interêts de ceux qui les formoient. Opiniatreté qui ſauva l'Etat, & épargna à l'Europe les ſcenes ſanglantes que ces arrangemens, s'ils avoient eu lieu, n'auroient pas manqué de produire dans leurs ſuites. La France au déſeſpoir, renouvella ſes efforts, & réſolut d'achever de s'épuiſer pour un Roi, que l'amour de ſes

Sujets portoit à leur ſacrifier ſa gloire & ſa propre famille. Les Conférences de Gertruidemberg furent rompuës. A préſent que le charme eſt diſſipé, & que les haines ſont éteintes, que peuvent en penſer ceux même qui y préſiderent de la part des Alliez ? Nous n'avons fait qu'ébaucher foiblement ce que l'Auteur raconte fort au long de cette fameuſe négociation. „ Peut-être, *conclut l'Auteur*, s'eſt-„ on repenti plus d'une fois de n'avoir „ pas accepté les conditions offertes, „ & d'avoir préféré l'avis de deux ou „ trois perſonnes aux ſentimens de „ ſageſſe & de modération, qui juſ-„ qu'alors avoient ſervi de regles, de „ conduite & dont l'obſervation „ avoit attiré l'eſtime & la confiance „ publique. „

L'Hiſtorien auroit pû ajouter que ce fut pour Louis XIV. un bonheur bien ſingulier. La dureté de ſes ennemis ne tarda pas à être punie, puiſque ce fut à peu près dans ce tems-là qu'éclata en Angleterre la révolution qui alloit rendre à ce Prince ſon ancienne gloire, & épargner à la France

les plus considérables des cessions ausquelles elle venoit de consentir. Lorsque la matiere est une fois préparée, une étincelle suffit pour produire l'embrasement. Les Torys outrez de la longue faveur des Whigs, cabaloient inutilement pour reprendre la supériorité. Le sermon d'un Ministre, fut la premiere époque de ce changement si attendu. Le Docteur Sacheverell, zélé Anglican, fut prié de prêcher à Saint Paul ; il le fit le 16. de Novembre 1716. « Le titre seul » de son sermon annonçoit un dis» cours bien capable de piquer la cu» riosité. C'étoit *le danger des faux-* » *freres dans l'Eglise & dans l'Etat.* » Le Lord Maire, les Aldermans, & » plusieurs Membres du Parlement, » y assisterent. Le Prédicateur dut » être content de son Auditoire. On » ne parla plus dans Londres que des » faux-freres dans l'Eglise & dans l'E» tat, on étudia la matiere, on la mé» dita, on prit parti, on s'entêta. De» puis l'artisan jusqu'aux personnes » de la premiere distinction, femmes, » Docteurs, Ecclesiastiques, Dévots, » Athéez ; tout s'interessa pour ou

„ contre le Prédicateur , & crut être „ en droit de le juſtifier ou de la con- „ damner. „ On convient des deux côtez qu'il n'avoit point parlé en l'air, & que ſes portraits n'étoient rien moins que Généraux. Le coup étoit trop ſenſible à ceux qui étoient les maîtres & qui étoient cependant ſi vivement attaquez pour le diſſimuler. Le Docteur fut accuſé dans le Parlement : mais l'interêt que les uns avoient à le perdre, redoubloit le zéle des autres à le ſauver. Chaque Parti ſe donna tous les mouvemens imaginables, & cette affaire devint celle de la nation entiere. Toute l'Hiſtoire de ce Procès mémorable, eſt fort bien écrite dans notre Auteur. On y voit ſenſiblement ce que peut la paſſion parmi les hommes, & les excès auſquels elle nous livre, quand on la prend pour guide au mépris de la raiſon & de la vérité. Les Avocats parlerent, ainſi que pluſieurs Seigneurs, & pluſieurs Membres des Communes, & chacun, comme il arrive, ne réfutoit ſon adverſaire qu'en donnant dans l'extrémité oppoſée,

Tout cela occupa plusieurs jours & plusieurs séances ausquelles la Reine elle-même assista dans sa loge. Le Parti Whig l'emporta ; Sacheverell fut condamné, quoi qu'avec ménagement ; mais ce jugement ne servit qu'à son élévation. Le Peuple prévenu, le combla d'éloges & déclama avec fureur contre ses ennemis. Cet homme à peine connu auparavant, devint pour l'Angleterre une espece d'Idole. De toutes parts on lui faisoit des offres & des présens. Une Dame en mourant, lui légua mille livres sterling ; une autre lui donna dans le pays de Galles un Bénéfice de deux cent livres sterling. Il parcourut une partie de l'Angleterre : son voyage fut la marche d'un Conquérant, & dans plusieurs endroits, les Magistrats suivis du Peuple, du Clergé même & de la Noblesse, alloient au devant de lui, & indiquoient en son honneur des réjoüissances publiques. L'yvresse alla plus loin. Plusieurs Communautez présenterent des adresses à la Reine, où les ennemis de la Doctrine de l'obéissance passive étoient traitez de

ſchiſmatiques, d'ennemis de la Royauté en général, & de ſa Majeſté en particulier.

Malheureuſement pour les Whigs, ces diſpoſitions regnantes, pénétrerent jusques dans le cœur & l'eſprit de la Reine : elle avoit entendu elle-même dans les ſéances, ceux-ci avancer & ſoutenir pluſieurs propoſitions peu favorables à la prérogative ou à l'autorité des Rois, d'où on pouvoit inférer que le droit Parlementaire étoit le principal & peut-être l'unique droit pour regner. Par-là, elle comprit qu'aucun de ſes Miniſtres ne lui étoit véritablement attaché ou du moins qu'ils n'avoient pas de la Royauté les idées qu'elle jugea qu'on devoit en avoir. Ajoutons à cela le dégoût qu'elle commençoit à prendre pour ceux qu'elle avoit le plus aimés. Enchainée par ſes propres bienfaits, elle ſe voyoit comme aſſervie aux capricieuſes volontez de la famille de Marlbourough. Tel eſt l'effet de l'exceſſive faveur, on ſe familiariſe d'abord avec ſes maîtres, & on finit par oublier qu'ils le ſont. Madame Masham,

nouvelle

nouvelle Favorite, demanda un Régiment pour M. Hill son frere, qui s'étoit fort distingué à la bataille d'Almanza. Cette Princesse l'accorda, mais la jalousie de la Duchesse de Marlborough fit manquer l'affaire, & on dit même que le Duc alla jusqu'à menacer fierement de ne plus servir; trait de hauteur tout à la fois & d'ingratitude dont la rivale sçut profiter. Madame Masham, liée d'amitié avec Robert Harley, réveilla les sentimens de la Reine pour cet ancien serviteur, & lui procura plusieurs audiences secrettes auprès de sa maîtresse. Il parla & il persuada. La Cour prit une nouvelle forme: les Ministres furent congédiés les uns après les autres, & remplacés par leurs ennemis, & principalement par Harley, qui obtint bientôt les décorations convenables à ses services & à sa faveur. Il fut fait Chevalier de la Jartiere, & Comte d'Oxford. Le Parlement fut cassé, quoique son terme ne fût pas encore expiré. Les Elections pour le nouveau, tournerent au gré de la Reine, & le parti Tory y domina. L'Empereur, &

les Etats Généraux allarmez, firent de vives repréſentations pour préve-nir ces grands changemens ; mais elles n'eurent d'autre effet que de les précipiter, & d'en faire ſentir l'utilité, en découvrant les liaiſons trop étroites de l'ancien parti avec les Puiſſances étrangeres.

Le Parlement aſſemblé, travailla aux affaires publiques, & la plus importante au gré du plus grand nombre des Membres, fut d'éxaminer ce qui s'étoit paſſé ſous le miniſtere qui venoit d'expirer. On rechercha l'administration & l'emploi des Subſides ; on informa de la conduite des Généraux en Eſpagne, & de la cauſe du déperiſſement des affaires dans ce pays-là. L'Auteur expoſe avec ſincérité ce que les deux Partis publierent, l'un pour attaquer, l'autre pour ſe deffendre. On ne peut pas éxiger de nous que nous le ſuivions dans ces longs détails. Les partiſans du Comte de Godolphin s'étoient flattez que le nouveau Gouvernement échoüeroit dans ſes meſures, pour fournir aux dépenſes indiſpenſables, & ſoutenir

le crédit public. L'habile Harley déconcerta leurs esperances, & ses ennemis n'eurent que de foibles déclamations à opposer à ses projets, tandis que d'un autre côté, on le combloit d'éloges. Je veux croire, *dit à cette occasion notre Historien*, nous rapportons ce passage parce qu'il nous paroît curieux, je veux croire qu'ils » étoient outrez; mais on avoüera » aussi qu'en effet, le Comte d'Ox» ford en méritoit au moins une par» tie, & qu'un corps tel que le Parle» ment de la Grande-Bretagne, ne » s'accorderoit pas à élever aux Cieux » un homme qui n'auroit aucun vrai » mérite : je vois d'ailleurs des faits » certains qui appuyent ces loüanges » & qui en prouvent l'équité, je vois » le grand nombre des suffrages réü» nis en faveur du Comte avant sa » grande élévation, & sa déclaration » contre le parti qui l'a décrié; je vois » au contraire qu'on l'accuse en l'air » d'être ambitieux, fourbe, vindica» tif, & qu'on le charge de ces crimes » usez, si je puis ainsi parler, d'être » ami de la France, du Prétendant,

„ du Papiſme. Je n'ai eu aucune liai-
„ ſon avec ce Seigneur ; mais s'il eſt
„ vrai, comme on le dit communé-
„ ment, qu'il avoit encore plus de
„ mérite que le Sécretaire d'Etat S.
„ Jean, depuis Vicomte Bollingbrohe
„ ſon ami, j'en puis juger par com-
„ paraiſon. Il eſt peu d'hommes d'un
„ eſprit auſſi delié, auſſi pénétrant,
„ auſſi juſte, & ſi le Comte d'Oxford
„ en avoit plus que lui & d'une meil-
„ leure eſpece, je dirois preſque qu'il
„ en avoit infiniment.„

La mort de l'Empereur Joſeph arrivée dans ces circonſtances, attira l'attention de tous les Politiques. Il ſautoit aux yeux que par là le principal objet de la guerre, tomboit, & qu'il ſeroit contre toutes les regles de la prudence de réünir ſur la tête d'un ſeul Prince la puiſſance formidable de Charles Quint, tandis qu'on faiſoit depuis dix ans les derniers efforts pour empêcher que le petit-fils de Louis XIV. ne regnât en Eſpagne. Ces vûës pacifiques frapperent la Cour de Londres, & furent infiniment aidées par le dérangement des Finances,

causé par les grandes dettes contractées sous l'ancien ministere. Il étoit, selon les preuves qu'en apportoient les Ministres, absolument nécessaire, ou de finir la guerre, ou de retomber bien vîte dans un état encore plus facheux que celui dont on venoit de sortir. Il n'en fut pas de même de la Hollande, où l'on résolut au contraire de continuer la guerre avec plus d'ardeur. " Les Généraux & ceux
„ qui fournissoient des Troupes, la
„ vouloient pour leur gloire & pour
„ leur profit. Les autres vouloient
„ s'attribuer sans autre titre que celui
„ de bienséance, une partie de la
„ succession de Charles II. c'étoit
„ cette envie qui avoit été le motif de
„ la guerre, plus que le zele pour la
„ conservation de l'équilibre & des
„ libertez de l'Europe dont on s'étoit
„ paré, & c'étoit cet interêt particu-
„ lier qu'il avoit plû, & qu'on étoit
„ convenu d'appeller la cause com-
„ mune. „

Tandis qu'on délibéroit en France sur la maniere d'entrer en négociation, un Abbé nommé Gaultier, qui

étoit allé en Angleterre pour ses affaires particulieres, & qui y étoit resté en qualité d'Aumonier de la Comtesse de Jersey, manda à M. le Marquis de Torcy, qu'il croyoit qu'on ne seroit pas éloigné d'entendre à des propositions de paix. Le Ministre François écrivit au Maréchal de Tallard, prisonnier en ce Pays-là depuis la bataille d'Hochstet, & sur sa réponse, envoya à Gaultier un projet, où l'on supposoit que les Indes & l'Espagne demeureroient à Philippe V. La mort de l'Empereur, le fit écouter, & de ce moment les deux Cours travaillerent avec sincérité au grand ouvrage de la paix. Le célébre Mathieu Prior passa en France, & Mesnager à son tour le suivit en Angleterre. La confiance rétablie entre les deux Cours, applanit bien des difficultez, mais la plus grande restoit du côté des Alliez qui remplissoient toute l'Europe de leurs plaintes. « Pour faciliter » les Négociations, les deux Puissan- » ces avoient donné secrettement » leurs Ordres respectifs à leurs Gé- » néraux, de ne faire aucune entre-

„ priſe. Le Duc de Marlborough ne
„ jugea pas à propos d'obéir, ſoit
„ qu'il jugeât que ſes grands ſervi-
„ ces le mettoient au deſſus des re-
„ gles, ou plûtôt qu'il crût que les
„ Députez des Etats Généraux ex-
„ cuſeroient ſa déſobéiſſance. Dans
„ ces idées, il hazarda une marche
„ des plus hardies, qui étoit de paſſer
„ deux Rivieres, la Cenſée & l'Eſ-
„ caut. L'Ennemi averti, arriva ſur
„ lui aſſez à tems pour défaire une
„ partie de ſes troupes qui avoit paſ-
„ ſé la Cenſée, tandis que l'autre étoit
„ entre cette petite Riviere & l'Eſ-
„ caut. Les Ordres qu'il avoit, l'em-
„ pêcherent de profiter de cet avan-
„ tage. „ Si ce fait là eſt vrai, com-
me tout le monde le ſçût alors, com-
ment a-t'il été ignoré de Burnet, &
s'il n'a pû l'être, de quel front le re-
leve t'il avec emphaſe, comme un des
plus beaux exploits militaires de ſon
Heros ?

Le Miniſtere Britannique alloit pourtant toujours avec intrépidité à ſes fins. Il éluda toutes les repréſentations des Etats Généraux. Le Congrés

fut indiqué à Utrecht, & il fallut bien que les Plénipotentiaires à la fin s'y rendissent. Le Prince Eugene passa à Londres, le Parti Whig se tourmenta beaucoup, tout fut inutile. La disgrace du Duc de Marlborough acheva la déroute de ceux qui s'opposoient à la paix ; ce Seigneur se vit recherché par la Chambre des Communes, sur ce qu'il avoit reçû en présens, ou éxigé des Entrepreneurs des fourages & des vivres. L'Historien rapporte avec fidélité ce qu'il produisit pour sa justification. Les procédures ne furent pas poussées jusqu'à l'extrémité. Un réste de considération pour le Duc les arrêta, on crut qu'il suffisoit de l'avoir humilié & de lui avoir fait sentir qu'on pouvoit le perdre. Le Duc après cet affront, prit la résolution de sortir d'Angleterre, & se retira dans sa Principauté d'Allemagne. " Tant „ d'Ecrivains, *dit l'Historien*, ont „ fait l'apologie du Général disgra- „ cié, que je ne crois pas que personne „ puisse trouver mauvais que je fasse „ celle de sa Souveraine. Si j'ai con- „ tre moi ceux qui pensent que les

„ Souverains ont toujours tort, je
„ ſerai dédomagé de leur mépris par
„ l'attention de ceux qui en ont des
„ idées plus favorables. Il entre
enſuite dans le détail des raiſons
qui autoriſent la conduite que l'on
tint avec le Duc : la plûpart ſont fra-
pantes ; mais les ſoupçons qu'il inſi-
nuë ſur les grands talens militaires de
l'illuſtre Milord, ne ſeront pas éga-
lement avoüés, même par ceux qui
lui furent peut-être le plus oppoſés.

Le Congrés s'étoit ouvert à Utrecht
le 29 Janvier 1712 ; mais le Prince
Eugene ſe propoſoit bien d'en inter-
rompre le ſuccès par de brillans ex-
ploits. Le Duc d'Ormond, ſuivant
ſes Ordres, publia la Suſpenſion &
ſe ſépara du reſte de l'Armée, mais
il ne fut ſuivi que des troupes nation-
nales ; celles qui étoient ſimplement à
la ſolde de la Grande-Bretagne, ayant
été gagnées & retenuës par les ſolli-
citations des Hollandois. On entre-
prit le Siege de Landrecies avec plus
de courage que de prudence. On paya
cher ce mépris ſi injurieux à l'ennemi.
Le Combat de Denain fit évanoüir

les chimeres dont on amusoit les Peuples. Les prodigieux amas que l'on avoit faits de toutes sortes de munitions, tomberent au pouvoir des François, & à peine pût-on se montrer devant eux pendant le reste de la Campagne, après avoir annoncé qu'on marcheroit jusqu'à Paris. Les Victoires de la France donnerent à la négociation une chaleur qui abrégea bien des lenteurs & des chicanes. Chacun se pressa alors d'ajuster ses prétentions, & crut même, en se pressant, rendre sa condition meilleure. Enfin ce fut l'onziéme d'Avril 1713. que le Traité fut signé entre la France d'une part, & de l'autre l'Angleterre, les Etats Généraux, le Portugal, la Prusse & la Savoye; l'Empereur seul ayant encore voulu courir les risques d'une Campagne. Ceux qui aiment à s'instruire solidement, trouveront dans notre Historien, outre les conditions du Traité, les matieres qui en firent l'objet, développées parfaitement, & éclaircies par un précis judicieux des demandes des différentes Puissances, & des raisons qu'elles

faiſoient valoir pour les obtenir.

L'Auteur, zelé partiſan de la Reine, s'étudie à inculquer la gloire & l'utilité de cette paix pour la Nation Britannique. Et en effet, à moins que la prévention n'aveugle entierement, il eſt difficile de ſe refuſer à l'évidence de ſes preuves. Nous n'en indiquerons qu'une partie. L'Angleterre, arbitre de l'Europe, terminoit une guerre où elle n'étoit entrée que pour des interêts étrangers, dont elle avoit porté le plus grand poids, & qui l'avoit épuiſée: elle n'avoit pas beſoin de conquêtes au dehors & n'en cherchoit point. Son commerce étoit ſon ſeul objet; or quels avantages n'obtenoit-elle pas de ce côté-là? Dunkerque démoli, étoit un monument illuſtre de ſes victoires, & la délivroit en même tems d'un eſſain d'Armateurs toujours prêts à enlever ſes Vaiſſeaux juſques dans ſes Ports: Portmahon & Gibraltar la rendoient maîtreſſe de la Méditerrannée, & l'Eſpagne en lui ouvrant la Mer du Sud à l'excluſion des autres Nations, partageoit avec elle les tréſors du nouveau mon-

de. Voilà pour elle même. Pour les autres, on n'avoit plus à redouter l'union des deux Monarchies ſur la même tête : la Maiſon d'Autriche, pouvoit même balancer la puiſſance de celle de Bourbon, par les vaſtes Domaines qu'on lui aſſuroit ; les Etats Généraux voyoient leur ancien ennemi, éloigné de leurs Frontieres, & leur barriere, en faiſant leur ſureté, augmentoit encore leur conſidération. Les autres Etats y gagnoient à peu près autant. Si le Traité d'Utrecht n'a pas établi dans l'Europe une paix irrévocable, tel eſt le ſort des arrangemens que font les hommes ; & c'eſt ce qui montre la chimere de cet équilibre dont on étourdit ſans ceſſe le monde, depuis, ſur tout, le commencement de ce ſiécle. Le moyen de l'établir ? à moins qu'on ne fît avec toutes les proportions les plus exactes un nouveau partage parmi les Souverains, ce qui eſt burleſque à imaginer ; & cela même ſuffiroit-il ? non ſans doute, & il faudroit de plus, que la Providence ſe chargeât de placer dans tous les tems, à la tête des Etats,

des Princes également courageux & habiles, ou également justes & pacifiques; l'Equilibre entre les Puissances, pour se conserver, exigeroit, pour ainsi dire, l'Equilibre de mérite, de talents & d'industrie entre les Souverains.

L'Auteur, après la paix d'Utrecht, raconte ce qui se passa en Angleterre, dans le Parlement & parmi les deux Partis. Les Whigs publioient leurs écrits, & prévenoient le peuple en mille manieres, sur le projet que l'on avoit selon eux, formé de rappeller le Prétendant, & d'exclure de la succession, la Maison de Hanover. Toutes ces broüilleries qui s'aigrissoient tous les jours, causerent à la Reine un chagrin qui la minoit. Elle mourut le 12. d'Août 1714. vers les sept heures du matin. Nous ne pouvons mieux finir cet Extrait que par le portrait qu'en fait l'Historien.

„ Ainsi mourut, non sans quelque „ soupçon peu honorable au parti „ de son successeur, Anne Stuart „ Reine de la Grande Brétagne, la

„ treiziéme année de son Regne, à
„ l'âge de 49 ans & quelques mois,
„ étant née au mois de Février de
„ l'année 1665. Comme sa sœur &
„ son beau-frere, elle occupa le Trô-
„ ne que Jacques son Pere avoit
„ abandonné ou dont plûtôt il avoit
„ été précipité. Elle n'eut garde de
„ condamner des loix qui lui avoient
„ été si favorables, & s'il est vrai
„ qu'elle voulut assez de bien à celui
„ qui se disoit son frere, pour lui
„ ménager sa succession, c'étoit selon
„ ses principes, non une restitution,
„ mais un présent qu'elle vouloit
„ lui faire. Cette Princesse étoit d'u-
„ ne taille mediocre, mais extreme-
„ ment bien proportionnée; les traits
„ de son visage avoient de la regu-
„ larité, & comme ils avoient plus
„ de grandeur que de délicatesse,
„ ils lui donnoient un air de Majesté
„ qui la rendoit plus respectable
„ qu'aimable; la bonté & la douceur
„ faisoient pourtant une partie de
„ son caractére. Elle étoit généreuse,
„ liberale, ennemie pourtant en mê-
„ me-tems du luxe & de la profusion.

» Un peu plus de fermeté & de réso-
» lution, en eut fait une Reine ac-
» complie. Elle avoit un goût & un
» discernement exquis pour la Pein-
» ture & la Musique. Les Ouvrages
» d'esprit lui plaisoient à proportion
» de leur beauté. Le son de sa voix
» avoit de quoi charmer les oreilles les
» plus délicates, & elle prononçoit
» avec grace les discours qu'elle faisoit
» à son Parlement. Tous autres que
» des Anglois, que l'amour de la liber-
» té rend sourds aux chants des Sire-
» nes, eussent entré dans ses senti-
» ments, & se fussent fait un mérite de
» s'y assujetir. Sa piété étoit solide,
» sans grimace & sans affectation, &
» cette piété étoit sans doute la sour-
» ce de ses autres vertus; il seroit dif-
» ficile de porter plus loin la reser-
» ve & la retenüe. Un tendre &
» fidéle amour l'attacha constam-
» ment au Prince de Dannemarck
» son époux, & lui fit oublier tous
» les autres hommes, fidélité qu'elle
» lui garda pendant son veuvage,
» comme elle l'avoit gardée pendant
» leur union. Ce grand attachement

„ produisit apparemment dans cette
„ Princesse un défaut qui ternit un
„ peu ses belles qualités. Sa complai-
„ sance pour les inclinations de son
„ époux, lui fit prendre du goût pour
„ les liqueurs, & l'y accoûtuma in-
„ sensiblement, accoutumance qui,
„ comme l'éprouvent des Nations
„ presque entieres, prend un si grand
„ Empire qu'il est presque impossi-
„ ble d'y résister. En vain cherche-
„ roit-on d'autre cause de sa mort
„ C'est là le poison qui l'a tuée avant
„ le tems, car du temperament dont
„ elle étoit, il paroissoit naturel qu'el-
„ le vecût bien davantage.

Nous apprenons qu'il vient de paroître un 13 Volume de cette Histoire contenant le regne du feu Roi Géorges I. Nous en rendrons compte au Public, aussi tôt qu'on nous l'aura remis. Nous passons à l'Auteur la hardiesse qui l'engage à traiter des sujets si récens, en faveur de la sagesse avec laquelle il tâche de s'exprimer.

ARTICLE XXXIII.

DESCRIPTION GEOGRAPHIque, Historique, Chronologique, Politique & Physique de l'Empire de la Chine, & de la Tartarie Chinoise; enrichie des Cartes générales & particulieres de ces Païs, de la Carte générale & des Cartes particulieres du Thibet, & de la Corée, & ornée d'un grand nombre de figures & de vignettes gravées en taille douce. Par le P. J. B. du Halde de la Compagnie de Jesus. En quatre grands volumes in-folio. *A Paris chez P. G. le Mercier, Imprimeur Libraire, ruë S. Jacques au livre d'Or 1735.*

RIen ne paroît plus decidé dans la Littérature, que le goût du Public pour l'Histoire: & dans les régles de la vie civile, morale ou politique il paroît également décidé que c'est là un fort bon goût. L'Histoire est une école. L'exemple des siécles passés influë au moins toujours dans le siécle présent, l'horreur des crimes célébres

& l'émulation des actions d'éclat. L'Histoire est un spectacle : elle amuse par le merveilleux des grandes scénes qu'elle renouvelle presqu'à nos yeux.

On est donc redevable aux fameux Ecrivains qui ont réveillé ce goût d'abord par des traductions, les Vaugelas, les d'Ablancourts &c, & à ceux surtout qui l'ont ensuite fortifié ou le fortifient tous les jours par des ouvrages originaux, les Meserai, les Daniels, les Vertots, les d'Orleans, les Maimbourgs, les nouveaux Historiens de Rome & quelques autres. C'est dommage que leur petit nombre autorise une foule désormais innombrable d'Ecrivains ou servilement subalternes, ou follement indépendans, dont les uns n'ayant que du stile rendent le spectacle de l'antiquité, ennuyeux par la repetition des mêmes scénes decousuës sans dessein ou recousuës sans art ; & dont les autres n'ayant que de l'imagination, & souvent de la moins brillante, rendent l'école des siécles, frivole au moins & presque toujours pernicieuse par des contes pleins de licence, ou par des

narrations puerilement giganteſques qui ſous l'appas d'un merveilleux outré, paſſent la vérité ſans atteindre à la vraiſemblance.

Enfin l'Hiſtoire de l'Europe ancienne & moderne, ſans en excepter même celle d'une certaine portion de l'Aſie & de l'Afrique, eſt comme épuiſée deſormais; & le Lecteur François aſpire à de nouveaux ſpectacles, à de nouvelles leçons. Cannes & Pharſale, Cartage & Numance, Bouvine & Tolbiac, la Ligue & les Croiſades ſont des ſujets uſez, en Proſe & en Vers. Annibal & Scipion, Bayard & du Gueſclin, Cézar même & Alexandre, Turenne & Condé, ſont à force de repetition, d'uſage, de familiarité, de grands noms comme ſans vertu, plus propres à ſuſciter des chicanes de Grammaire qu'à étonner les eſprits ou à ranimer le courage de nos véritables Gueriers. L'Heroïſme, ainſi que le Phenix doit, ſelon l'expréſſion de Gracien ou de ſon traducteur Amelot, *renaître aux applaudiſſemens*, & même à l'imitation.

Heureuſement pour notre curioſité

ſi ce ne fut d'abord pour notre inſtruction, ce nouveau monde vint, il y a deux ſiécles, & revient tous les jours en ſe découvrant de plus en plus, fournir de nouveaux ſujets à l'Hiſtoire, & preſenter de nouveaux ſpectacles au Public. Pourquoi l'Occident eſt-il toujours dans notre point de vuë une Region de ténébres en morale comme en Phyſique? C'eſt un Problême. Le fait eſt, qu'il ne nous fit voir d'abord, & qu'il ne nous a gueres fait voir depuis, qu'une nature en friche, une Humanité appauvrie; des campagnes ſans recoltes, des Treſors ſans poſſeſſeurs, des ſociétés ſans police, des hommes ſans mœurs, des Sauvages, des Antropophages; vaincus ſans effort, dominés ſans loix, & reduits enfin à rien par des Chrétiens qui dédaignant de les exterminer les armes à la main, s'aviſerent de donner la commiſſion de les dévorer à des Dogues rendus par art féroces & Antropophages pour ce deſſein. Spectacle miſerable & affreux d'où nous aurions mille fois détourné la vuë. Mais Lima, le Potoſi,

le Perou ſont des noms brillans; l'Or des Indes a couvert bien des défauts aux yeux des Conquerans & des Lecteurs mêmes; & la charité, le zele des ames ont tout couvert, l'Or même & le Potoſi, aux yeux des gens de bien, des Apôtres.

La découverte de l'Orient devoit être & fut pour tout le monde une ſource de Lumieres. Elles n'eurent dabord que trop d'éclat, celles ſurtout qui partirent de la Chine. On n'ajoûta point de foi aux Rélations prematurées que *Marc Paul Venitien* donna de cet Empire où il avoit pénétré à la ſuite de quelques Ambaſſadeurs au douze ou treiziéme ſiécle. Le douziéme, & le treiziéme ſiécles n'étoient point faits pour les Decouvertes, & tant pis pour ceux qui en ſçurent alors plus que leurs Contemporains. Auroit-on prévû, pouvoit-on croire en un ſiécle trop ignorant pour ne pas ſe regarder comme éclairé, qu'au bout de la terre, au de-là des Indiens, des Tartares, & des Moſcovites & comme à nos Antipodes, il y eût un monde que les Ro-

mains ces Conquérans du monde n'avoient pourtant pas conquis, dont Alexandre n'avoit, aux Indes mêmes, entendu parler que sous le nom vague de plusieurs mondes qui survivoient à ses Victoires ; où les célébres révolutions des Perses, des Medes, des Grecs, des Arabes, de l'Asie entiere ne s'étoient seulement pas fait sentir ; Monde poli, sçavant, cultivant les arts, les beaux arts, les arts de l'esprit, la Poesie, les Lettres : inconnu aux Grecs, sans le secours desquels seroit-il permis à l'Europe entiere ancienne & moderne d'avoir de l'esprit ? Monde policé, moral, politique, maintenant ses coûtumes, ses loix, sa même forme de gouvernement, peut-être depuis le Déluge. Monde à qui il ne manquoit sans doute que la vraie Religion pour être le plus parfait comme le plus ancien & le Peuple de la terre le mieux conservé.

Ce qu'on ne pouvoit, ce qu'on ne devoit point croire au treiziéme siécle, fut rendu tout-à-fait croyable en devenant plus merveilleux encore, parce qu'il devint mieux connu au

quinziéme ſiécle qui fut le ſiécle des grandes découvertes. Juſqu'alors, la Porte de la Chine plus inacceſſible que celle des Ottomans, avoit été par une Loi d'Etat fermée à tous les étrangers. Le Grand Xavier, ſupérieur à toute Loi, qui n'impoſoit que des priſons, des tortures, des morts, oſa par ſa mort même, ouvrir cette Porte. Le Ciel lui en donna les clefs en paroiſſant les lui refuſer dans l'Iſle de Sanciam, comme il avoit donné à Moyſe pour ſon Peuple celles de la terre promiſe, en lui refuſant à lui-même la permiſſion d'y entrer. Les Succeſſeurs de l'Apoſtolat de Xavier, entr'autres le célébre Pere *Mathieu Ricci*, n'eurent qu'à ſe préſenter. Ils en furent quittes pour des formalitez, qui ne les introduiſirent que mieux tout d'un coup dans le centre de l'Empire, dans la Capitale, dans le Palais de l'Empereur, aux pieds de ſon Trône inabordable à ſes propres Sujets, & tout de ſuite dans l'amitié, dans l'eſtime, dans la confiance entiere de ce Monarque tartare & idolâtre. Quel chemin! c'eſt celui de la Providence. Mais

combien de lumieres historiques, Géographiques, Morales, Politiques, Scientifiques de toutes les sortes, n'en rejaillit-il point dèslors sur l'Europe, tandis que sur la Chine il en rejaillissoit des lumieres, à la vérité bien supérieures, celles mêmes du Christianisme ?

Alors on crut sur la foi de bons Missionnaires, ce qu'on avoit eu quelque droit de ne pas croire sur la foi d'un simple voyageur : & comme il arrive, on passa d'un excès à l'autre ; la créance dégénera en crédulité. On crut tout sur la foi des Missionaires dont le premier coup d'œil pouvoit cependant les tromper, malgré eux, en bien des points ; car c'étoient de saints hommes, mais toujours des hommes, & l'impartialité dont nous nous piquons dans nos mémoires, nous empêchera toujours de leur attribuer aucune sorte d'infaillibilité, si ce n'est celle du cœur dont il nous convient d'être tout à fait garands sur la connoissance que nous avons de leur vertu éprouvée jusqu'au bout. Ils ont pû se tromper, & par là nous

tromper ;

tromper ; mais ce qu'ils ont pû, d'autres l'ont voulu.

L'amour du merveilleux, l'envie de dire des choſes extraordinaires, la gloire d'embellir un tableau qui attiroit l'admiration du public ; enfin le caractere naturellement conteur, éxagerateur, peut-être un peu menteur, de la plûpart des perſonnes de condition & d'eſprit médiocres qui viennent de loin, & même des hommes en général, rendirent un peu ſuſpecte la vérité de l'Hiſtoire ou des Relations Chinoiſes ; & nous ne diſconviendrons pas que vers la fin du dernier ſiécle, tout cela n'eût beſoin d'un peu de diſcuſſion & de critique pour être ramené à ſa juſte valeur. Diſons mieux, car la critique bonne en ſoi & lorſque le cœur n'y a point de part, eſt preſque toujours dans la pratique, par la faute de ce cœur qui s'en mêle, une choſe au moins indifférente & bonne à mépriſer, & ſouvent plus propre à embroüiller les queſtions & à confondre le faux avec le vrai qu'à les débrouiller.

Ce n'eſt pas d'une critique en

feüilles volantes, mais d'une bonne Histoire en grand, faite à loisir, par une main sage & judicieuse, sur de nombreux & d'exacts Mémoires ; c'est de l'ouvrage même du P. du Halde, tel qu'il nous le donne enfin, que nous avions besoin pour remplir notre curiosité en fixant nos idées sur un sujet aussi intéressant, aussi instructif même que celui-là. Mais des ouvrages de cette conséquence ne se jettent pas en moule ; il faut des siécles pour en ramasser les pieces ; & il a fallu vingt-cinq années pour les discuter, les fondre, les rassembler en corps d'Histoire. Les feüilles volantes & les critiques, sur tout celles que le cœur aiguillonne, vont plus vîte.

Sans tant de façons, & sans se donner d'autre peine que celle de Traducteur & de Commentateur de quelques brochures, de quelques Relations de la plus basse espece, Relations de Voyageurs, de Marchands, Contes Arabes, l'Abbé R *** en attendant l'ouvrage que nous annonçons, entreprit la discussion, la critique, la censure des Relations Chinoises, &

de celles qu'il auroit dû le plus respecter. Au lieu d'éclaircissemens il jetta des soupçons, proposa des Problêmes, annonça des Paradoxes, empoisonna les sources: mais il perdit toute créance en voulant rendre suspecte la bonne foi des Missionaires, & cela dans la concurrence de Marchands Sarrazins.

Ce fut là une crise passagère, plûtôt qu'une vraye critique. L'Abbé R *** disparut, ses chicanes l'avoient précédé dans les régions de l'oubli. Les Missionaires resterent en possession de leur bonne foi & des bonnes graces de l'Empereur *Canghi* qui les mettoit en état de rectifier eux-mêmes ce qui pouvoit s'être glissé de peu exact dans leurs premieres Relations ou dans celles de leurs Prédecesseurs, & de fournir de solides matériaux à une grande Histoire telle que nous l'avons enfin.

Du reste, les erreurs n'étoient pas si grandes, & il étoit aisé aux Missionaires de les corriger. Car ces bons Missionnaires étoient pourtant communément des sçavans de profession,

des Mathématiciens, Géometres, Aſtronomes, Géographes, Méchaniciens, des Phyſiciens, ſans parler de la Théologie, de l'Erudition hiſtorique, & de la bonne littérature où ils avoient été nourris dès l'enfance. C'étoit un Séminaire d'Apôtres, c'étoit une Académie de Sçavans. Et c'eſt-là auſſi pourquoi l'Empereur les mettoit à la tête des Arts, des ſciences, des ouvrages publics, des Tribunaux, des Ambaſſades. Ils parcouroient avec lui les Provinces, & il les envoyoit ſouvent tout ſeuls viſiter les travaux, les Arſénaux, les Places, les Villes, les Frontieres, & toujours le Compas, l'Equerre, la Lunette à la main.

Eſt-ce ici un ſimple & froid éloge? ces hommes Apoſtoliques, morts à leur Patrie & à eux-mêmes, le déſavoüeroient, & nous le déſavoüerions nous-mêmes, comme peu digne de leur état & du nôtre, pour ne parler que de leur zele, de la converſion des ames, des progrès de la Religion, de l'établiſſement de l'Evangile. Nous ne parlons donc de leur ſcience & de leurs travaux ſcientifiques, qu'hiſtori-

quement, & si l'on peut le dire, *litte-raitement*, 1°. en replique à l'Abbé R*** 2°. sur tout pour faire bien sentir au public, que c'est pourtant de ces bons Missionaires & de leurs correspondans en Europe que devoit nous venir tôt ou tard une Histoire précise, bien épurée, bien détaillée & bien complette de la Chine.

Kircher à Rome, fut le premier correspondant célébre, des Missionaires Chinois, comme il l'étoit de ceux de tout l'Univers, suivant l'idée de son *Concilium Geographicum* ou Académie Géographique dont il avoit dressé le plan par ordre de l'Archiduc Leopold ou Ferdinand. Car ce Prince de concert avec le Pape, le Grand Duc de Toscane & d'autres Princes, par des pensions & des gratifications extraordinaires, favorisoit ces correspondances de Kircher. Et combien de secrets, de découvertes & & de beaux ouvrages, ne devons nous pas à ce merveilleux concert de la grandeur avec la science, de la science avec la pieté? Pour ne parler ici que de la Chine, c'est de là que nous vint

le premier & même le second débroüillement du cahos des Relations Chinoises: car non seulement Kircher nous donna sa *Chine illustrée* en un volume médiocre in folio, mais il influa beaucoup, de près & de loin dans l'*Atlas Chinois*, du célébre P. Martini son disciple.

C'est sur tout aux Lettres infiniment édifiantes & curieuses du P. le Comte, qu'on peut fixer l'époque d'une lumiere pure, quoique brillante, qui commença à se répandre sur un certain détail intéressant d'Histoire Chinoise. Le Public devora ces Lettres, & devore avec la même avidité, celle que le P. du Halde lui présente depuis bien des années dans le même goût, & sous le titre de *Lettres édifiantes & curieuses*. Ce Pere a comme succedé à Kircher dans la correspondance des Missionaires de la Chine, & même de toutes les parties du monde, & c'est à cette correspondance tout à fait intime depuis vingt cinq années que nous sommes redevables de cette grande Histoire, où toutes choses paroissent enfin extrêmement

débroüillées, & dans un détail qui ne laisse plus rien à désirer sur la connoissance que l'Europe souhaitoit depuis quatre ou cinq siécles d'avoir de ce grand Empire.

L'exécution répond de toutes parts à l'attente du public : la beauté du papier & des caracteres, la belle forme de l'impression, les Planches, les Vignettes, les Cartes, tout l'assortiment en un mot, fait beaucoup d'honneur au sieur Mercier, Libraire & Imprimeur, & en général à la Librairie de France. Le sieur Humblot & les Graveurs méritent un éloge particulier. Outre la douceur du burin, on ne se lasse point d'admirer le goût, & l'entente des figures & formes Chinoises prises d'après nature, & distribuées dans les cartouches & dans les vignettes, avec une parfaite intelligence du *Costume* Chinois. Les Cartes sur tout sont un morceau capable de faire la réputation de quiconque y a mis la main. Les plus fameux Géographes avoient ambitionné cet honneur. Le P. du Halde jetta les yeux sur M. Danville qui s'en est acquité avec

une ſagacité & une érudition géographique peu ordinaire.

Ces Cartes ſont le morceau favori de la nouvelle Hiſtoire. Elles font voir d'un côté l'importance & la juſteſſe des correſpondances du P. du Halde, pour la perfection de ſon ouvrage, & de l'autre, elles juſtifient l'idée que nous avons donnée de la grande capacité des Miſſionaires, qui ont exécuté la plus vaſte entrepriſe qu'on puiſſe former en ce genre, & en tout genre d'Arts & de ſciences.

D'abord les Cartes que nous avons juſqu'ici de la Chine & de la Tartarie, comme de bien d'autres parties de la terre, ſont l'ouvrage des Miſſionaires. Pour la Chine ſur tout, c'eſt un fait que perſonne n'a pénétré librement dans tout ſon intérieur avant eux, ſans eux, ni autant qu'eux. La poſition même de la Chine, de la Tartarie, du Thibet, de la Corée, du Japon, de la terre d'Yeſſò, par rapport à notre Europe, & l'extention préciſe de l'Aſie entiere dans les Cartes, eſt toute de leur façon. Ce ſont eux qui ont raproché ces Empires, & accourci cette

ſeconde partie du monde de cinq cens lieux. Mais ces Cartes que nous avons de la main de Sanſon ou de Deliſle, doivent être regardées par rapport à celles du P. du Halde, comme ſeroient les Cartes qu'on avoit il y a cinq ou ſix cens ans, de la France & même de l'Allemagne, par rapport à celles qu'on en a aujourd'hui. En moins de cent cinquante années, la Géographie Chinoiſe & Tartare ont fait entre les mains des Miſſionaires, le même chemin que nos Cartes d'Europe ont fait depuis cinq ou ſix cens ans entre les mains des Geographes de profeſſion, répandus en ſi grand nombre dans tous les Pays de cette partie de la Terre : *Pietas ad omnia utilis.* Les Découvertes de Géographie convenoient tout à fait à un Miſſionaire, à un Apôtre.

Il s'agit de conſtater cette juſteſſe des Cartes Chinoiſes : hors d'état de les vérifier nous mêmes, nous n'en ſçaurions avoir de meilleurs garands que les Chinois. On peut s'en rapporter a eux : Idolâtres & naturellement jaloux de la gloire de leur na-

tion & de la gloire dans les ſciences ; il ne faut pas douter qu'ils ne ſupportent fort impatiemment l'aſcendant que prennent par là ſur leur eſprit, des Prédicateurs d'une Religion & d'une Morale auſtere. qui veulent auſſi étendre cet aſcendant ſur le cœur. La paſſion, la jalouſie ſurtout rend clair voyant ſur les fautes d'autrui. Pour peu que les nouvelles Cartes euſſent manqué d'éxactitude & de bonne façon, c'étoit fait des Miſſionaires & de la Religion même ; car cela va enſemble, au moins chez des Idolâtres.

L'Empereur *Canghi* les protegeoit, dit-on, les maintenoit contre la haine du Peuple & la jalouſie des Grands, c'eſt à-dire des ſçavans. Cela eſt vrai ; mais à quel prix & à quelle condition. A condition qu'il en ſeroit toujours bien ſervi, à condition que ſes Cartes ſeroient parfaites. Or ſur l'article, il ne s'en rapportoit gueres qu'à lui même pour les vérifier. Il étoit fort au fait de la matiére ; il avoit déja ſes Cartes qui quoique mal faites, lui ſervoient comme de *criterium* pour diſcerner la bon-

ne ou la mauvaise façon des nouvelles ; il avoit lui-même parcouru quelques Provinces, & en avoit levé ou fait lever des Plans exacts. Quand on lui présentoit donc quelque nouvelle Carte, il l'étudioit, la confrontoit avec ses connoissances particulieres, il faisoit venir le Missionaire Auteur de l'ouvrage, l'interrogeoit, le faisoit parler, lui faisoit des objections, lui tendoit des pieges, & jugeoit par ses réponses de la vérité de tout. Or une preuve décisive qu'il en étoit content, c'est qu'à peine une Carte étoit faite, qu'il en vouloit une autre, & qu'à la fin il les voulut toutes. C'étoit dans ces vérifications, dans ces confrontations, que charmé de la Carte, & du Géographe le P. Regis un des principaux travailleurs, il se récrioit à tous momens *y tien pou tso, il ne se trompe en rien, il ne se trompe en rien.*

Enfin un témoin peu suspect de prévention pour les missionaires, c'est l'Empereur qui regne aujourd'hui. Que pense-t'il des Missionaires & de leur Réligion? C'est qu'il n'en veut point:

entendre parler, & qu'il perſecute avec toute la violence dont on eſt capable à la Chine, ceux, les Princes mêmes qui ſont déja Chrétiens ; mais qu'en faveur des Miſſionaires Géographes & Aſtronomes il fait de grandes exceptions à ſa perſecution, & qu'il continuë à les loger dans ſon Palais, & à s'en ſervir dans les Arts & dans les Sciences, ſurtout dans tout ce qui concerne la Géographie & le Calendrier, bien reſolu de les proſcrire ſi leurs ouvrages n'étoient pas à l'épreuve de l'examen qu'il en fait, & qu'il en fait faire par leurs ennemis mêmes.

On ne doute pas dans le monde, de la beauté de ces Cartes & de tout l'ouvrage dont elles ſont un magnifique aſſortiment. Mais tout le monde n'eſt pas à portée d'eſtimer la grandeur du travail & la nature d'une ſi vaſte entrepriſe. Réſolu donc de rendre une bonne fois juſtice à nos Miſſionaires, nous emprunterons les propres paroles d'un des meilleurs eſtimateurs en ce genre & des plus impartiaux à cet égard, qu'on puiſſe

citer. C'eſt le célébre Hiſtorien de l'Académie des Sciences, M. de Fontenelle qui dans ſon brillant Eloge de M. Deliſle s'exprime de la ſorte.

» Comunément on n'a gueres d'idée de ce que c'eſt qu'une Carte „ Géographique, & de la maniére „ dont elle ſe fait. Pour peu qu'on „ liſe on voit aſſez la difference d'une „ Hiſtoire à une autre du même ſujet: mais on ne regarde pas de ſi „ près à une Carte de Géographie, „ on ne les compare point &c *& plus* „ *bas.* Si lorſqu'un Géographe entre- „ prend de faire une Carte de l'Europe par exemple, il avoit devant „ lui un gros recueil d'obſervations „ Aſtronomiques bien exactes de la „ longitude & de la latitude de chaque lieu, la Carte ſeroit bien-tôt „ faite, tout viendroit s'y placer de „ ſoi même à l'interſection d'un Meridien & d'un Parallele connus.... „ Mais on a juſqu'ici peu d'interſections des Longitudes des lieux.... „ On ne peut avoir recours qu'aux „ meſures itineraires, aux diſtances „ des lieux repanduës en une infinité

„ d'Histoires, de Voyages, de Re-
„ lations, d'Ecrits de toutes especes,
„ mais peu exactement & ce qui est
„ encore pis, différemment presque
„ dans tous. Il faut &c.... Quelle
„ ennuyeuse & fatigante discussion!
„ Il faut être bien né Géographe pour
„ s'y engager. Aussi n'avoit-on pas
„ pris jusqu'à present toutes les peines
„ nécessaires, & peut être ne savoit-
„ on pas même assez bien toutes cel-
„ les qu'il y avoit à prendre. Nicolas
„ Sanson a été dans le siécle passé le
„ plus fameux de nos Géographes:
„ Cette science lui doit beaucoup,
„ cependant ses Cartes étoient fort
„ imparfaites, soit par la faute de son
„ siécle, soit par la sienne. Il n'avoit
„ pas encore assez d'observations, &
„ il n'avoit pas assez approfondi ni
„ assez recherché. Lorsque le tems
„ amena de nouvelles connoissances, il
„ aima mieux les négliger que de cor-
„ riger les premiers ouvrages par les
„ derniers, & de mettre entr'eux une
„ discordance qui le blessoit. La sour-
„ ce de son Nil fut toujours sous le
„ Tropique du Capricorne à 35 de-

„ grés de diſtance de ſa véritable po-
„ ſition, parcequ'il en avoit crû Pto-
„ lomée qui en avoit jugé ainſi. Sa
„ Chine; ſa Tartarie, ſa Terre d'Yeſſo,
„ s'obſtinoient à demeurer mal pla-
„ cées & mal diſpoſées contre le té-
„ moignage de rélations indubitables.
„ M. Deliſle vint dans le tems où
„ tout ſembloit annoncer, que la Géo-
„ graphie alloit changer de face. *Le*
„ *zele de la Religion* & l'amour des
„ richeſſes, principes bien opposés,
„ s'accordoient à augmenter tous les
„ jours le nombre des découvertes
„ dans les climats lointains, & l'Aſ-
„ tronomie beaucoup plus parfaite,
„ fourniſſoit de nouveau les Longi-
„ tudes par les Satellites de Jupiter
„ ... L'ouverture du ſiécle preſent ſe
„ fit donc à l'égard de la Géographie,
„ par une terre preſque nouvelle que
„ M. Deliſle preſenta &c.

Rien n'eſt plus magnifique que cet Eloge; & c'eſt dommage que nos Miſſionaires ne trouvent point dans nos Mémoires une plume capable de faire ſentir ici toute l'excellence, toute la ſupériorité de leur travail,

Et quelle magnificence d'expressions & d'idées neuves ne fourniroient point à un si éloquent Panegyriste des Cartes veritablement originales, des terres véritablement nouvelles, un monde véritablement inconnu jusqu'à eux ? Car s'il y a eu, comme il y a eu réellement beaucoup de gloire pour M. Delisle, d'avoir présenté une terre presque nouvelle, où la source du Nil, la Chine, la Tartarie, la terre d'Yesso se trouvoient bien placées ; quelle gloire n'est ce pas pour nos Missionaires d'avoir comme créée cette terre, de l'avoir découverte les premiers, de l'avoir présentée dans toute sa nouveauté, d'en avoir determiné les places justes, les positions fixes, les longitudes les latitudes ; & non seulement de ces terres, de ces Royaumes, de ces Empires en gros, mais de leurs Provinces, Villes & Bourgades en détail, de leurs limites précises, de leurs caracteres spécifiques, le tout désigné par les propres noms & sur-noms, avec la maniere même de les articuler & de les prononcer. Toutes choses qu'on ne devine pas, & qu'on ne peut reprocher

à M. Delisle d'avoir ignorées; quelque glorieux qu'il soit à nos Missionaires de les avoir sçûës & de nous les avoir apprises.

Car un Geographe qui ne sort point de son Cabinet, n'est tenu que de bien posseder sa Geographie ancienne & moderne, de corriger en bon critique l'une par l'autre, de rectifier quelques méprises de ses devanciers, & de se prêter de bonne foi au courant des nouvelles découvertes, des nouveaux Mémoires, des nouvelles Observations. Ce fut sans doute une petitesse d'esprit dans M. Sanson, ou une ignorance de s'obstiner à mal placer la source du Nil & les terres en question; & M. Delisle est tout à fait loüable de n'avoir eu ni cette obstination, ni cette petitesse d'esprit, ni cette ignorance. Il en étoit si éloigné, que jamais Géographe n'eut plus de facilité que lui pour sentir les nouvelles Découvertes, & profiter des nouveaux Mémoires. On en vit un bel exemple en 1722. lorsque le P. du Halde ayant donné dans un Recuëil de Lettres édifiantes, la Carte détail-

lée de la Preſqu'iſle du Gange, remplie des Royaumes de Maduré, de Maiſſour, Tanjaour &c. dont M. Deliſle n'avoit pû juſques-là ſçavoir même les noms, & beaucoup moins les poſitions des Villes ni des Rivieres, & qu'il avoit été obligé de laiſſer en blanc dans ſa grande Carte de l'Aſie; trois mois après ſans délai, il en fit paroître une autre toute conforme à la nouvelle découverte de l'Indoſtan. Cette bonne volonté, qui eſt toujours la marque d'un homme fait pour exceller, & la cauſe même de ſon excellence étoit ſi connuë, que les Miſſionaires & leurs correſpondans, entr'autres le Pere du Halde, ſe firent toujours, ſur tout dans les commencemens, un plaiſir de la ſeconder. Vers la fin cependant, le manque de certaines petites formalitez que les cœurs généreux n'éxigent pas, qu'ils attendent pourtant, ou qu'ils ſont ſurpris au moins de ne pas retrouver à la ſuite de leurs bienfaits, mirent un peu plus de réſerve dans cette correſpondance; & le P. du Halde eut ſes raiſons pour ne répondre à l'empreſſement de M.

Delisle, que par un coup d'œil rapide qu'il lui donna de ses nouvelles Cartes, qu'il s'applaudit aujourd'hui d'avoir confiées à M. Danville.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot sur la maniere tout à fait exacte, mais tout aussi pénible dont ce grand ouvrage a été exécuté. Les travaux d'un Géographe sédentaire ne sont que des travaux d'esprit, qui ne laissent pas d'être grands & de rejaillir même sur le corps, comme ceux de toute autre science. Pour nos Missionaires, la Géographie Chinoise fut une science difficile, un art épineux, un métier même fort laborieux. L'esprit toujours en haleine, il leur fallut avoir toujours le corps en mouvement. Les Ordres de l'Empereur, dira-t'on, rendoient tout facile; il ne manquoit aux travailleurs ni instrumens, ni outils, ni voitures, ni aides, ni travailleurs, subalternes. Disons mieux: les ordres de l'Empereur rendoient tout possible, mais autre chose est la possibilité autre la facilité. Il est bien visible que sans cela des étrangers répandus en petit nombre dans les Provinces, y

auroient été arrêtés à chaque pas par une infinité d'obſtacles inſurmontables que chacun peut imaginer.

Mais du reſte, ces Intendans ou Mandarins des Provinces & des Villes, qui, pour obéir à l'Empereur, ſecondoient ouvertement le travail des Miſſionaires, étoient pourtant le plus ſouvent des ennemis ſecrets qui auroient bien voulu le voir, ou ſous main même le faire échoüer; & les coopérateurs ſubalternes de ce travail, étoient des hommes ſouvent malins, ſouvent ignorans, & toujours capables d'erreur, ſur qui il falloit toujours avoir l'œil pour les diriger ou les redreſſer; & les divers Peuples Chinois ou Tartares, Chinois de toutes les Provinces, Tartares de toutes les Hordes, à qui il falloit avoir affaire; & les climats chauds & froids, & les tems ſecs ou pluvieux, & les Pays plats ou montueux, pelez ou hériſſez de Forêts, continus ou coupez de ravines, de ruiſſeaux, de rivieres, de marais; & les déſerts de la Tartarie, & les formalitez de la Chine, & les maladies, & les accidens imprévûs de toutes les

ſortes, n'étoient-ce pas des difficultez? Difficultez pour des Miſſionaires, c'étoient des impoſſibilitez pour toute autre eſpece de Geographes.

La maniere exacte & purement geométrique, dont ils ont exécuté tout l'ouvrage par la ſeule trigonométrie, c'eſt-à-dire, par la meſure actuelle, & par les triangles, achevoit d'en rendre le travail épineux, dur, affreux, inimitable, mais parfait. huit ou neuf cens lieuës de terrain fort inégal meſuré, levé, tracé en dix années par ſept à huit perſonnes, les ſeuls compas & regle à la main, ſont l'ouvrage regulier le plus vaſte, le plus étonnant, & en quelque ſorte le plus capable d'épouventer l'imagination, qu'on ait pû entreprendre. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Mathématiciens de l'Europe vouluſſent ſe réunir pour en lever une bonne fois la Carte dans cette préciſion geometrique; car nous avons cette Carte à peu près; mais cet à peu près n'atteint pas à la perfection des Cartes Chinoiſes & Tartares, & tout n'y eſt pas également juſte comme dans celles-ci.

C'eſt qu'auſſi tous les morceaux de nos Cartes Européennes n'ont pas été faits par d'habiles artiſtes, ni par la bonne méthode geometrique de nos Miſſionaires. La méthode aſtronomique par les ſatellites de Jupiter, qui eſt preſque la ſeule qu'on connoît dans la pratique en Europe, eſt par le fait même de ces bons Miſſionaires démontrée plus ſpéculative que pratique. Les erreurs qu'elle entraine néceſſairement ſe perdent, comme le remarque fort habilement le P. Regis, l'un des principaux Geographes Chinois, dans l'immenſité des Cieux; mais ſur la terre on en découvre bientôt l'énormité par la méthode des triangles, & par la meſure actuelle. Cette ſeule réfléxion a de quoi nous faire entrer en défiance ſur bien de nos Cartes Européennes ou autres, que nous ne devons qu'à ces ſpéculations Aſtronomiques. Auſſi, pour le dire franchement, eſt-il bien difficile qu'une bonne Geographie ſoit l'ouvrage d'un Geographe ſédentaire; & nos Academies d'Europe, celle ſurtout de Paris, n'ont pas laiſſé de ſentir

le mérite de cette Geographie ambulante, Chinoiſe, & ſi on peut le dire, ſans jeu de mots, la ſeule vraiment Geographique. La méridienne tracée au travers de la France, par les célebres Mrs. Picart & Caſſini, divers morceaux levez ſur les lieux par d'autres, & le voyage qu'on vient, ſous les auſpices du Roi, & par ſes Ordres, d'entreprendre en Amérique, pour la confrontation des degrez méridiens de la terre, juſtifient l'excellence de la méthode Apoſtólique, active & topique des *Regis*, des *Detartres*, des *Jartoux* des *Bouvets*, &c.

Cette confrontation même des degrez de la terre en latitude, n'eſt pas ſans exemple de la part des Miſſionaires. Il étoit difficile qu'un auſſi grand ouvrage que le leur, n'eut pas toutes ſortes d'avantages pour la Geographie, & qu'une découverte du premier ordre n'en enfantât, n'en ſuppoſât, n'en ébauchât même pluſieurs d'un ordre ſubalterne ou pareil dans les vaſtes déſerts de la Tartarie, du côté où l'Empire Chinois a été trouvé par les Miſſionaires confiner avec les

Etats de Moscovie, dans les plaines de *Tcitcicar*, il vint à ces Missionaires qui étoient en train de mesurer le Ciel & la Terre, & qui ne trouvoient là qu'un Ciel pur & une Terre toute nuë à mesurer il leur vint en pensée, sans autre dessein que de faire leur métier, de mesurer en effet ce ciel & cette terre, pour bien assûrer la correspondance qu'ils y supposoient dans l'idée ancienne d'une terre ronde & uniforme. Le succès passa leurs espérances, en les trompant. La position étoit la plus favorable qu'on puisse choisir, à quaranre ou cinquante degrés de Latitude Boréale, précisément dans l'endroit ou doivent être les plus grandes inégalitez, s'il y en a.

Les Missionaires ne s'en doutoient pas, regardant ce que M. Newton & d'autres avoient dit de la sphéroïdité de la terre, comme des systêmes de physique. Ils furent donc fort étonnez après avoir mesuré six degrez consécutifs, de les trouver inégaux, & régulierement inégaux. Leur premiere pensée fut, comme elle devoit l'être, qu'ils

qu'ils s'étoient trompés : mais en vain tenterent-ils de se convaincre eux-mêmes d'erreur : ils ne furent pas assez habiles pour justifier l'excès de modestie qui leur faisoit présumer qu'ils l'étoient moins ; & toutes réflexions faites, ils conclurent sagement à proposer aux Académies & à tous les Sçavans de l'Europe, le Problême de l'inégalité des degrez terrestres, en les invitant à sortir un peu de leurs observatoires & de leurs cabinets pour aller sinon en Apôtres, (quoique *utinam omnes Prophetent*) du moins en Geographes, mesurer la terre sur les lieux & sur la terre, même ; le Ciel devant plus être, comme il l'est pour nos Missionaires, une fin qu'un moyen pour parvenir à quelque chose de solide en tous sens dans ce genre, ainsi que dans tout autre.

Outre les Cartes de la Chine & de la Tartarie Chinoise, le P. du Halde nous donne encore la Carte du Thibet jusqu'aux confins de la Mer Caspienne, & d'un autre côté, la Carte de la Corée ; le tout levé sous la direction ou la revision des Missionaires:

& voilà bientôt l'Asie, déterminée tout à fait par *le zele de la Religion*, & peut-être un peu par *l'amour des richesses, principes bien opposez*, qu'il seroit pourtant plus que merveilleux de voir marcher d'un pas égal dans la découverte de la verité. Le détail des 4. vol. est réservé pour les Mémoires suivans.

ARTICLE XXXIV.

HISTOIRE DES RE'VOLUTIONS de Pologne, depuis le commencement de cette Monarchie, jusqu'à la mort d'Auguste II. par M. l'Abbé Desfontaines. 2. vol. in-12. *le premier de 243. pages avec une Préface & une Carte de Pologne. le deuxiéme de 206. pages, avec une table des matieres. A Amsterdam, chez François l'Honoré.* 1735.

IL y a peu de noms aussi répandus dans la littérature qui regne aujourd'hui, que celui de M. l'Abbé Desfontaines. Poësies, Romans, Feüilles anonymes, Journaux, Histoires, Historiettes, Traductions, Corrections d'ouvrages, Observations Pé-

riodiques, Ouvrages comiques, Critiques &c. Il ſemble qu'il ait voulu eſſayer ſon génie ſur tout, & on ne peut s'empêcher d'admirer une ſi laborieuſe fécondité. Il ne faut pourtant pas croire que tous les Ouvrages qu'on lui attribuë, ſoient véritablement de lui. Il en a déſavoüé pluſieurs, lorſque l'occaſion s'en eſt préſentée. Il n'a fait que prêter ſon nom à quelques autres, comme pour leur aſſurer les ſuffrages du Public ; & on ſçait qu'il y en a quelques uns auſquels il n'a d'autre part que d'y avoir fait quelques legeres corrections de ſtyle. Ainſi quoiqu'on le croye très capable de tous les Ouvrages qu'on lui attribuë, on eſt toujours fondé à douter s'il eſt en effet l'Auteur d'un Ouvrage qui porte ſon nom, juſqu'à ce qu'on en ait des preuves particulieres ; tel eſt le ſort des écrivains célebres. Mais il eſt du devoir de ceux qui travaillent à l'Hiſtoire des Sciences & des beaux Arts, d'éclaircir autant qu'il eſt poſſible ces ſortes de faits, pour en inſtruire la poſtérité, & dans cette vûë, nous déſirerions que M. l'Abbé Desfontai-

nes nous donnât lui-même la Liſte de ſes vrais ouvrages. Car nous ſçavons bien qu'il eſt Auteur d'une traduction en vers de quelques Pſeaumes choiſis, Ouvrage peu connu ; d'un Dom Juan de Portugal, petit Roman dont on a perdu le ſouvenir ; d'une traduction de Gulliver, (encore y a-t'il ſur ce point quelques incrédules,) d'une ſuite de Gulliver qui n'a pas eu le même ſuccès ; d'un Dictionnaire Néologique, qui auroit gagné à être plus court ; & de quelques autres petites productions ſemblables. Mais pour ce qui eſt des autres Ouvrages que les Libraires parent de ſon nom, nous aimons mieux pour ne nous pas expoſer à tromper nos Lecteurs, attendre que M. l'Abbé Desfontaines nous apprenne lui-même ce qu'il en faut croire.

On peut douter, par exemple, ſi celui dont nous venons d'annoncer le titre, *l'Hiſtoire des Révolutions de Pologne*, eſt de ce célebre Auteur, quoiqu'il porte ſon nom. Car 1°. il eſt imprimé à Amſterdam, où les Libraires communément ne font pas de

grands avantages aux Auteurs ; & 2°. il paroît en même tems, que cinq autres volumes de l'Hiſtoire de la Ville de Paris, qui portent auſſi, (du moins les trois premiers) le nom de l'Abbé Desfontaines. Or quoiqu'on ne ſoit pas ſurpris du travail infatigable de l'Auteur, on a de la peine à croire que lui ſeul puiſſe ſuffire à tant d'ouvrages.

Il y a pourtant dans la deſcription geographique de la Pologne, qui eſt à la tête de l'Hiſtoire, un trait en peu de lignes, qui n'eſt pas obligeant pour les Jeſuites, & qui peut faire croire que ſi M. l'Abbé Desfontaines n'eſt pas l'Auteur de l'Ouvrage, il y a du moins quelque part. Le voici. ,, Après avoir dit que le Peuple en ,, Pologne eſt plus ſuperſtitieux que ,, religieux, & que tout ce qui vient ,, de Rome eſt reçu en ce Païs-là avec ,, une ſoumiſſion aveugle & ſans au- ,, cun examen. ,, Il ajoute tout de ſuite, " Les Moines profitent de cet- ,, te crédulité ignorante. ,, comment cela ? c'eſt, " qu'ils prennent ſouvent ,, part aux affaires d'Etat, & s'enri-

„ chiſſent par ce moyen. „ Vóilà ſans doute un trait bien odieux pour les Moines. Mais de peur que les Jéſuites ne ſe croyent pas compris dans l'accuſation, ce ſont eux-mêmes qu'il allegue en preuve ; & quelle preuve apporte-t'il de ces grandes richeſſes des Moines ſi indignement acquiſes ? c'eſt que les Jéſuites de Leopol de Ruſſie ont une Chaſuble chargée d'or & de pierreries, qui eſt eſtimée cinquante mille écus ; comme ſi la richeſſe des préſens qu'on fait aux Autels, faiſoit la richeſſe d'une communauté. Le raiſonnement eſt bizarre; mais ce n'eſt pas le premier de cette eſpece que M. l'Abbé Desfontaines auroit fait ſur ſes anciens Confreres.

Quel que ſoit l'Auteur de cette nouvelle Hiſtoire, nous allons en préſenter une idée à nos Lecteurs. On lui donne le nom de *Révolutions de Pologne*. C'eſt que ce nom eſt à la mode depuis un tems ; & que l'Ecrivain s'eſt peut-être flatté qu'en conſidération du titre, on rangeroit du moins dans les Bibliotheques ſon Hiſtoire à côté des Révolutions d'Angleterre,

d'Espagne, & de la République Romaine. Car dans le fond, ce n'est qu'un choix de faits qu'il nous assure être les plus authentiques, les plus curieux & les plus importans de l'Histoire de Pologne. L'Auteur a cru d'ailleurs devoir en user ainsi, parce qu'il est persuadé qu'une Histoire plus étenduë, auroit été peu intéressante & fort inutile. " Quel plaisir, dit-il, „ dans sa Préface, ou quel avantage „ aurois-je procuré au Public par le „ détail circonstancié des regnes fa„ buleux de Leck I. & de ses Succes„ seurs, jusqu'à Miecslas? Les guer„ res des Polonois avec les Czechites, „ les Roxolans, les Jatwingnes & „ d'autres Barbares, enterrés dans „ leurs forêts, & ensevelis sous les „ glaces du Nord, ne sont pas fort „ capables d'exciter la curiosité, ni „ d'instruire dans l'art militaire. Un „ courage brutal animoit alors ces „ peuples, & presque toute leur his„ toire, par rapport à ce tems-là, se „ réduit à dire, qu'ils avoient tou„ jours les armes à la main, qu'ils „ s'assommoient les uns les autres,

„ & ſe déchiroient comme des bêtes „ feroces. „ Mais il n'eſt pas impoſſible que des critiques moins indulgens que nous, ne ſoient pas ſur cela de l'avis de l'Auteur. En effet, quelque fabuleux que ſoient les regnes de Leck I. & de ſes Succeſſeurs juſqu'à Miecſlas, ils ne le ſont pas plus que les commencemens de l'Hiſtoire Romaine & Grecque, & de celle de preſque tous les Peuples du monde, dont on aime cependant à apprendre l'origine, les progrés, & juſqu'aux traditions fabuleuſes, pourvû que l'Hiſtorien qui les raconte, ſçache joindre une judicieuſe critique aux ornemens du ſtyle. Pourquoi les guerres des Polonois, lorſqu'ils étoient encore barbares, ne ſeroient elles pas auſſi capables d'exciter notre curioſité que celles de tant d'autres Nations qu'on lit avec plaiſir? Il ne s'agit que de les bien écrire, & elles plairont infailliblement. Pour ce qui eſt de l'utilité qu'on en peut retirer pour l'art militaire, elles ſont encore à cet égard dans le même cas que les guerres de la plûpart des anciens peuples

dont d'habiles Historiens ont cru devoir nous conserver le souvenir.

L'Auteur ajoute qu'il a suivi "Duglossius, Chanoine de Cracovie, qui a
„ composé en Latin, sur l'Histoire de
„ Pologne, l'ouvrage le plus complet
„ & le plus exact ; mais un Ouvra-
„ ge très-mal écrit, & assez peu sensé
„ à certains égards. „ Il est étonnant qu'ayant eu si long-tems cet ouvrage sous les yeux, il n'ait pas mieux lû le nom de l'Auteur ; car ce n'est pas Duglossius qu'il se nomme : c'est *Dlugossus*, *Dugloschus*, *ou Duglossus* : peut-être est-ce une faute d'impression, quoiqu'elle soit répetée plusieurs fois. Du reste, il est vrai que Dlugossus est un assez mauvais Ecrivain ; mais son Histoire paroît fidéle, & le nouvel Historien ne pouvoit rien faire de mieux que de le suivre, comme il a fait. Il nous paroît seulement qu'il auroit pû en tirer beaucoup plus de faits intéressans. Car il en a omis un assez grand nombre, & nous n'en comprenons pas bien la raison, si ce n'est que l'Auteur a voulu peut-être s'épargner de la peine, & se contenter

de nous donner une Histoire imparfaite. Il faut cependant observer que dans ce nombre de faits intéressans, nous ne voulons pas comprendre plusieurs événemens prétendus miraculeux, rapportés par Dlugossus. Cet Auteur étoit sans doute trop crédule, & son Abreviateur a bien fait de supprimer, comme il nous avertit qu'il a fait, les Fables puériles dont l'Histoire de Pologne est remplie.

Il nous avertit encore que Dlugossus ne lui a servi que pour la composition du premier Volume, & que pour le regne de Sigismond & de ses Successeurs, il a eu recours à d'autres Auteurs, entr'autres à l'Histoire du Président de Thou, & aux mémoires des derniers tems. Il reste à sçavoir quel usage l'Auteur a fait de ces secours, c'est-à-dire, qu'elle est la forme, l'étenduë, le style & le mérite de l'ouvrage.. Du côté de la forme & de l'étenduë, il nous paroît que l'ouvrage n'est pas assez complet, que les faits y sont trop serrés & trop abregés, ce qui donne, pour ainsi dire à la narration, un air de secheresse, en sorte

qu'on pourroit la comparer à ces rivieres, qui dans un grand lit ne roulent qu'une petite quantité d'eau. Mais ce que l'ouvrage perd de ce côté là, il le regagne du côté de l'exactitude. Il est du moins assez ordinaire qu'une histoire écrite dans cette forme abregée, soit plus exacte que celles où les Auteurs croyent devoir donner plus d'étenduë aux évenemens, pour avoir occasion de faire briller leur imagination, & d'embellir les faits par des réfléxions ingénieuses. Pour ce qui est du style, il ne seroit pas impossible d'y trouver quelques phrases qui pourroient trouver place dans le Dictionnaire Néologique; mais nous ne nous arrêtons jamais à de pareilles minuties. L'Ouvrage en général est bien écrit, c'est-à-dire que le style en est pur, & l'expression assez noble, la narration nette & aisée. On y trouve quelques portraits & quelques caractéres assez bien peints. Tout cela fait comme on voit un Ouvrage d'un mérite un peu au dessus du médiocre, qui ne fera pas de deshonneur à M. l'Abbé Desfontaines, s'il s'en avoüe le Pere.

Mais on nous diſpenſera d'en parler plus au long, parce que ce ſont des matieres que nous avons déja traitées aſſez recemment, dans l'extrait que nous avons donné des cinq Volumes qui ont paru depuis peu ſur l'Hiſtoire de Pologne.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

De Rome.

UN Philoſophe zélé pour le Péripatétiſme, vient de publier un Ouvrage où il entreprend d'élever l'ancienne Philoſophie, ſur les débris de la nouvelle, & du Carteſianiſme : *Agnani Philoſophiæ Neopaleæ Liber prodromus, contra Noviſtas & Cartiſtas*, *Romæ* 1735. Ce titre eſt d'un goût à ne pas prévenir les gens de Lettres, en faveur du Livre & de l'Auteur.

MOSCOVIE.

De Petersbourg,

M. Jean Kyrilow, premier Secrétaire du Senat, a publié sa grande Carte de l'Empire de Russie. On y découvre au juste, l'étenduë de ces vastes Etats. Selon la nouvelle Carte, l'Empire de Russie dans sa plus grande longueur, comprend cette immense étenduë de Pays, qui est terminée pat le Golfe de Finlande & le Pont Euxin d'une part, la Terre d'Ieslò de l'autre, & la contrée de Kamtschatka, Peninsule qui s'étend entre les cent cinquante & cent soixante & quinze degrez de longitude; & du Nord au Sud, depuis le Cap Suetoi-Nos, qui est au soixante deuxiéme degré de latitude, jusqu'au Nord du Japon, vers les trente neuviéme degrés de latitude. Dans sa largeur, l'Empire de Russie a pour bornes au Nord la nouvelle Zemble appellée dans la Carte dont il s'agit *Novavia Sembia*. Il confine au Midi avec la Perse, l'Empire

du Mogol, & la Chine.

ALLEMAGNE.

De Breslau.

M. Balthasar Louis Tralles, Docteur en Médecine, s'est déclaré pour la fréquente saignée à la Veine Jugulaire, dans un Traité qu'il a publié nouvellement sous ce titre, *de venâ jugulari frequentius secandâ.* in 8°.

D'Altorf.

On débite ici de nouvelles Remarques sur le Panegyrique de Pline. *Spicilegium novum Observationum ad Panegyricum Plinii.* M. Schwartz est Auteur de cette brochure *in*-4°.

De Francfort *sur le Mein.*

M. Senckemberg a donné au Public une nouvelle édition de l'Ouvrage intitulé *Syntagma juris Feudalis*, par George Adam Struve. L'Editeur y a joint une Préface de sa fa-

çon, qui avec le *Prodromus juris Feudalis*, nouvellement imprimé, peut tenir lieu de prolégomenes, au Livre que nous annonçons.

ANGLETERRE.

D'OXFORD.

Les Libraires ont mis en vente, *Xenophontis de Cyri expeditione Libri Septem. Græca recognovit cum codicibus MSS, & omnibus fere libris editis contulit, plurimis in locis emendavit, versionem latinam reformavit, observationibus suis, Tabula Geographica & dissertatione auxit & illustravit; notas H. Stephani, Leunclavii, Æ. Porti & Mureti recensitas & castigatas, variantium Lectionum delectum, indicesque necessarios adjunxit* Thomas Hutchinson, *in quarto.* Un Manuscrit de la Biblioteque d'Eton, & quelques uns de la Bibliotéque du Roi de France ont été d'un grand secours au nouvel Editeur, pour rétablir le texte dans sa pureté. La Carte Geographique, la suite chronologique des Rois de Perse, une ex-

plication des Poids & des Meſures par ordre alphabétique, & une diſſertation hiſtorique & geographique dont le ſçavant Auteur a enrichi ſon édition, jettent un grand jour ſur le texte de Xenophon. A la ſuite de l'ouvrage, eſt le Diſcours Oratoire de ce célebre Hiſtorien en Grec & en Latin, avec des Notes du même Editeur. Pour ne point trop charger ſon volume, M. Hutchinſon fera imprimer à part en forme de ſupplément, des corrections & des additions toutes neuves ſur la Cyro-Paidie de Xenophon.

DE LONDRES.

An Hiſtorical Eſſay on the juriſdiction of the Court of Chancery. &c. C'eſt-à-dire, Eſſay hiſtorique ſur la Juriſdiction de la Cour ou Tribunal de la Chancellerie, où l'on traite incidemment des autres Tribunaux. *in-octavo.* L'Auteur qu'on ne nomme point, a composé ſon ouvrage d'après les Mémoires les plus authentiques.

Rien ne manque au nouveau Nobiliaire d'Angleterre, nouvellement

imprimé dont on eſt redevable à M. Collins. L'Ouvrage a pour titre, *The peerage of England* &c. c'eſt-à-dire, Traité Genealogique & Hiſtorique des Pairs d'Angleterre d'aujourd'hui, &c. *in octavo*: quatre Volumes.

PAYS-BAS.

D'AMSTERDAM.

Jean Rychoff le fils, a achevé d'imprimer, *Réfléxions Militaires & Politiques par M. du Vergy, traduites de l'Eſpagnol de M. le Marquis de Santa Cruz de Marzenado.* 4. *Volumes in* 8°. & ſe vend à Paris, chez Rollin fils, Quay des Auguſtins, à S. Athanaſe.

On trouve chez le même Libraire à Amſterdam. Voyages d'Innigo de Biervillas, Portugais *in* 8°. *Premiere & deuxiéme Partie.*

DE LA HAYE.

Jean Neaulme vient de publier une nouvelle Edition, corrigée & fort augmentée, du Dictionnaire de Fabri,

Basilii Fabri Sorani Thesaurus Eruditionis Scholasticæ omnium usui & disciplinis omnibus accomodatus, post celeberrimorum virorum, Buchneri, Cellarii, Grævii, operas & adnotationes, & multiplices Andreæ Stubellii Curas iterum recensitus, emendatus, locupletatus, à Joanne Mathæo Gesnero. Accessit primum hac editione verborum & formularum interpretatio Gallica. 2. Volumes in folio. 1735.

Jean Vanduren & Pierre de Hont, Libraires, ont imprimé & débitent par souscription, le XIII. & dernier Tome de l'Histoire d'Angleterre de M. Rapin Thoyras, continuée jusqu'à l'avénement du Roi George I. ce XIII. Volume se trouve aussi à Amsterdam, chez Jean Oostervyk.

D'UTRECHT

E. Neaulme, Libraire à Utrecht, a imprimé & mis en vente le Tome 8. du *Nouveau Theatre François*, ou *Recueïl des meilleures Tragedies & Comedies .... Nouvelle Grammaire, pour apprendre l'Anglois*; par M.

Guill. Pesl, natif de Londres. *in* 8.

FRANCE.

DE BOURDEAUX.

Jean la Cornet, Imprimeur, a mis sous presse un ouvrage intitulé, *La science & la Pratique du Pilotage*, à l'usage des éleves d'Hydrographie, dans le Collége Royal de la Compagnie de Jesus, à la Rochelle, par le P. le Vallois, Jésuite Mathématicien dans le même College. Le Livre se vendra chez Michel Salvin, Libraire à la Rochelle.

DE MARSEILLE.

Au sujet de ce Traité du Pilotage, nous dirons un mot, quoiqu'un peu tard, d'un autre du même genre, dont voici le titre. *Elémens de Pilotage, par le P. Pezenas. de la C. de J. Professeur d'Hydrographie à Marseille.* la même, *chez la veuve Boy & fils, Imprimeur du* Roy, *de la Ville, & du College : & se vend chez L. Bremond*,

ſur le port à Marſeille, au coin de Re. *boul.* 1733. cet *in* 12. de 161. pages, outre l'ordre & la netteté des principes & de la pratique pour les commençans qui ſe deſtinent à la Marine, contient pour les ſçavans, une demonſtration nouvelle & curieuſe des Cartes réduites, & de la Loxodromie.

De Paris.

Abenzaid, Empereur des Mogols, Tragedie, par M. l'Abbé le Blanc, chez Prault fils : Quay de Conti, vis-à-vis la deſcente du Pont-neuf à la Charité. 1736. *brochure in*- 8°. Le ſujet eſt tiré de *l'Hiſtoire Orientale*, nouveau Tréſor, (dit l'Auteur,) où peuvent puiſer ceux qui travaillent pour le Théatre. En effet, cette Hiſtoire, indépendemment de celle des Grecs, des Romains, & de la nôtre, peut beaucoup fournir à la ſcene ; & il eſt peut-être vrai de dire, que les Poëtes manquent plus aux Sujets, que les Sujets aux Poëtes. M. le Blanc a traité le ſien avec tant d'art & de ſoins qu'il n'a pas moins ſatisfait ſes

Lecteurs que ses Spectateurs : double mérite qui se rencontre rarement dans la carriere du Theatre. Nous devons ajouter à l'honneur du Libraire que cette édition est parfaitement belle.

Oratio habita in instauratione Scholarum Collegii Dormano-Bellovaci à Joanne Baptista Ludovico Crevier, die 3. Octob. 1735. *Paris, chez Quillau & Desaint.* Dans cette harangue sur les vrayes beautez de l'éloquence, l'on reconnoît non seulement un grand Orateur, mais encore un sçavant Auteur de la nouvelle édition de Tite-Live. On a applaudi aux traits qui caractérisent M. Rollin.

Catalogue raisonné des Coquilles & autres curiosités naturelles. Volume in-12. chez Flahault, au Palais, Galerie des Prisonniers ; & Prault fils, Quay de Conti, 1736.

A la tête du Catalogue, l'Auteur a joint des Observations générales sur les Coquilles : une Liste des principaux Cabinets, tant de France que de Hollande, où les curieux ont rassemblé des Coquillages de toutes les especes ; une autre Liste des Auteurs

les plus rares, qui ont traité de cette matiere; & une Table alphabétique des noms arbitraires, tant François que franciſés attribués aux Coquillages, par ceux qui ſe font une étude de cette partie de l'Hiſtoire naturelle. Nous parlerons inceſſamment plus en détail de cette collection intéreſſante pour quiconque ſçait admirer les productions & les jeux de la Nature.

L'idée de la Religion Chrétienne où l'on explique ſuccinctement tout ce qui eſt néceſſaire pour être ſauvé: chez François Jouenne, ruë ſaint Jacques. 1735. *in-12.*

Les Panégyriques des Martyrs, par S. Jean Chryſoſtome, traduits du Grec, avec un Abregé de la vie des mêmes Martyrs, par le R. P. de Bonrecueil, Prêtre de l'Oratoire. Vol. *in-*8o. chez Charles Oſmont, Jacques Clouſier, & Henri, Libraires, ruë S. Jacques. Cet Ouvrage contient un précis ſolide & inſtructif des preuves invincibles qui établiſſent la vérité des principaux Dogmes de la Religion Chrétienne contre les Hérétiques, & la pratique des plus Héroïques Maximes de la Morale Evangélique.

AVERTISSEMENT.

POUR rassembler sous un point de vûë, les différentes parties de la Méthode proposée pour les quadratures des Courbes, dans les Mémoires précédens, il faut lire les Mémoires de Janvier & Septembre 1735. immediatement après celui d'Octobre 1734. qui doit être corrigé sur l'Errata du mois suivant ; on lira ensuite les Mémoires de Novembre & Décembre 1734. & Décembre 1735.

Page 1874. Mémoires de Septembre 1735. derniere ligne, lisez N.T. : : *g*. 1. au lieu de K. T. : : *g*. 1.

Errata de Décembre 1735.

PAge 2554. ligne 23. lisez $(a - \frac{1}{2} a \sqrt{2})$

Page 2555. ligne 7. lisez $- \frac{24}{10} a \sqrt{2}$

Page 2557. ligne 8, lisez article 5.

Page 2561. ligne 5. lisez $\frac{5}{1000000}$

& ligne 19. $- \frac{24}{10} a$

Errata du mois de Février 1736.

PAge 243. ligne 6. qui est de sa dépendance, *lisez* qui est de la dépendance du Dannemark.

Page 324. ligne 21. *nec potestas*, lisez *nec potest eas*.

TABLE DES ARTICLES
du mois de Mars 1736.

ART. XXVII. HIstoire du Théatre François, depuis son origine jusqu'à présent. &c. Tom. 2. page 390.

ART. XXVIII. *An & quo usque Principem, aliasque Personas illustres deceat Litteras atque Scientias excoluisse.* &c. Discours où l'Auteur examine, s'il sied & jusqu'à quel point il convient aux Princes de cultiver les Lettres & les Sciences. &c. 419

ART. XXIX. Histoire Littéraire de la France. Tom. 2. qui comprend le V. siécle de l'Eglise. &c. 428

ART. XXX. *Bibliotheca Benedictino-Cassinensis*, &c. ou Bibliothéque des Ecrivains de la Congrégation du Mont-Cassin & de Sainte Justine, depuis son Institution jusqu'à présent, &c. 447

ART. XXXI. Lettre d'un Théologien sur le Mistere de la Trinité, avec les repliques & l'éxamen de son systême, &c. 3. Volumes in-12. 471

ART. XXXII. Histoire d'Angleterre &c. Tom. 12. 486

ART. XXXIII. Description Géographique, Historique, Chronologique, Politique & Physique, de l'Empire de la Chine, & de la Tartarie Chinoise, &c. 521

ART. XXXIV. Histoire des Révolutions de Pologne, &c. 554

ART.. XXXV. Nouvelle Littéraires. 564

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Gard des Sceaux le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4205